

MONIQUE
DOLLIN DU FRESNEL

**LE DERNIER JOYAU
DES ROMANOV**

ÉDITIONS SUD OUEST

DU MÊME AUTEUR

– *Henry Russell (1834-1909), une vie pour les Pyrénées*, éditions Sud-Ouest, Bordeaux, 2009.

Prix « Doyen de Feytaud » 2009 de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.

– *Pierre-Paul Riquet (1609-1680), l'incroyable aventure du canal des Deux-Mers*, éditions Sud-Ouest, Bordeaux, 2012.

Prix spécial du jury 2012 du Salon du Livre d'histoire locale de Mirepoix.

Grand prix littéraire 2012 des Gourmets de Lettres sous l'égide de l'académie des Jeux floraux de Toulouse.

– *Clément V (1264-1314), le pape gascon et les Templiers*, éditions Sud-Ouest, 2014

Prix spécial du jury 2014 du Salon du Livre d'histoire locale de Mirepoix.

*« Alors vous connaîtrez la vérité,
et la vérité vous rendra libres. »*

Jean, 8, 32

1

SAINT-PÉTERSBOURG, 21 JUIN 1914

Des coups violents résonnaient dans la tête de Dimitri. Il mit un moment à réaliser que quelqu'un frappait à sa porte. Son mal au crâne empirait. Il faut dire que la veille au soir, il avait fêté avec quelques bons amis de son régiment de hussards de la Garde impériale, son détachement au ministère de la Guerre. La vodka avait coulé à flot.

— Mon lieutenant, mon lieutenant ! C'est Piotr. Vite ! Il faut vous dépêcher !

Dimitri essaya de rassembler ses idées et se leva péniblement pour ouvrir à son ordonnance.

Celui-ci entra et salua l'officier.

— Un soldat vient de remettre ce pli pour vous.

Le jeune homme prit la lettre et l'ouvrit.

— Le colonel Dobrovine veut me voir tout de suite, et précise « en grande tenue ». C'est bizarre... on est dimanche et je ne suis pas en service aujourd'hui !

Il chercha sa montre qu'il avait posée sur sa table de nuit. Il n'était que 8 h et ce rendez-vous matinal commençait à lui faire regretter sa nomination au ministère.

Le colonel n'était pas un homme que l'on fait at-

tendre. Ses colères légendaires étaient craintes de tous les hommes du régiment et Dimitri ne tenait pas du tout à en faire les frais. Que lui voulait ce vieux râleur ?

Après une courte toilette et un rasage de près, il enfila la culotte bleue des hussards, passa une chemise blanche et la pelisse écarlate à tresses d'argent de son uniforme, dont il fixa la fourragère. Puis il chaussa ses bottes parfaitement cirées. Piotr avait eu la bonne idée de les astiquer pendant son sommeil quelque peu perturbé par des rêves très alcoolisés. Originaire de l'Oural mais bien vite habitué à Saint-Pétersbourg, Piotr était d'une efficacité à toute épreuve. Dimitri se réjouissait de l'emmener avec lui dans ses nouveaux quartiers.

En ajustant son dolman rouge, il se regarda dans la glace. Malgré ses cheveux très bruns, il avait la peau pâle et ses yeux d'un bleu sombre lui donnaient un charme indéfinissable, qu'une petite cicatrice au ras de son sourcil gauche venait encore accentuer. Il se dit que s'il avait été une femme, il se serait plu. Il sourit et pensa à sa mère. Elle le lui avait répété tellement de fois : « la vraie beauté est intérieure, mais si elle déborde un peu, c'est toujours bon à prendre. » Elle y mettait toutefois une condition : en être reconnaissant au Créateur. Sa mère n'était pas bigote, elle était française.

Il avait peu connu son père. Un homme distant, amoureux fou de sa femme et de la marine impériale russe. Cela laissait peu de place à l'enfant qu'il avait été. Pourtant, il se souvenait avec bonheur des promenades avec lui le long des quais de la Neva à Saint-Pétersbourg, lorsque celui-ci, Anton Nicolaïevitch Malkine, alors jeune officier de marine, lui faisait deviner les types de navires de guerre à quai et au large du port militaire de

Kronstadt. Par temps clair, on apercevait l'île de Kotleine ainsi que quelques bâtiments de la marine impériale.

En 1904, Anton, qui venait de recevoir ses galons de lieutenant de vaisseau, dut quitter Saint-Pétersbourg pour rejoindre la flotte russe d'Extrême-Orient et se mettre sous les ordres du vice-amiral Makarov, à bord du cuirassé *Petropavlovsk*, fleuron du 1^{er} escadron du Pacifique. Dimitri et sa mère restèrent dans leur belle maison au bord du canal de la Moïka. L'un comme l'autre pensait que l'exil d'Anton ne serait que momentané.

Malheureusement, le 8 février 1904, les Japonais attaquèrent la flotte russe basée à Port-Arthur et le 10 février, l'empereur du Japon déclarait la guerre à la Russie. Le 31 mars à 9 h 30, le *Petropavlovsk*, devenu navire amiral, fut secoué par une formidable explosion après avoir heurté une mine. La tourelle des canons, ainsi que les cheminées, furent projetées par-dessus bord. Une heure et demie plus tard, les chaudières explosèrent et le cuirassé se cassa en deux. Il coula à pic dans les eaux sombres de la baie de Corée, entraînant avec lui 652 marins et 18 officiers, dont le vice-amiral Stépan Makarov et... le lieutenant de vaisseau Anton Malkine. Les navires russes, qui arrivèrent pourtant très vite sur les lieux, ne purent repêcher que 80 marins.

Lorsque la nouvelle arriva à Saint-Pétersbourg, ce fut la consternation au palais impérial, mais bien davantage dans la maison du bord de la Moïka. Sophie Malkine, qui heureusement disposait de quelques biens laissés par son mari, décida de rester en Russie malgré la proposition pressante de son frère qui habitait Paris. Dimitri, quant à lui, avait un temps envisagé de faire carrière dans la marine, comme son père ; le naufrage

du *Petropavlovsk* lui avait ôté toute envie de naviguer. Définitivement il préféra la terre ferme et entra chez les cadets à l'école de cavalerie Nicolas, au 54 de la perspective Novo-Peterhof. Il en sortit en 1911 avec le grade de sous-lieutenant et fut nommé, pour sa plus grande joie, au régiment de hussards de la Garde impériale.

Pendant que Dimitri se préparait pour rencontrer le colonel Dobrovine, Piotr était allé lui chercher un fiacre. Le jeune officier n'aurait pas loin à aller : il logeait près du Gostiny Dvor, une galerie marchande située non loin du bâtiment de l'état-major de la Garde où l'attendait son chef, près du Palais d'Hiver.

Il se coiffa du shako rouge sur lequel était fixé un plumet blanc et qui complétait la grande tenue, puis monta dans le fiacre. Son mal de tête empirait. Il avait l'impression qu'un pivert s'attaquait à son cerveau. Le cheval trotta le long de la perspective Nevsky. D'habitude, il prenait son temps, ne se lassant pas des multiples spectacles que lui offrait l'avenue qui menait à la Neva. Il faisait un temps magnifique.

À travers les vitres du fiacre, il regardait vivre sa ville. Aux carrefours, des femmes de la campagne aux fichus colorés venaient vendre quelques concombres, tomates et autres produits de leur petit lopin de terre. Mais ce que Dimitri préférait, c'était le kéfir, sorte de lait fermenté très crémeux, qu'il buvait directement à la bouteille et dont le goût un peu acidulé – et surtout les qualités digestives –, lui permettait de se remettre de quelques soirées bien arrosées. De la vitre du fiacre, il aperçut le petit étal de sa babouchka préférée, la vieille Antonina que tout le monde appelait « Grand-mère To-

nia », avec, alignés devant elle, cinq flacons de kéfir. Il saliva d'envie mais continua sa route en pestant contre le colonel Dobrovine.

Au bout de la perspective Nevsky, laissant le Palais d'Hiver sur sa gauche, le fiacre s'arrêta devant la grande porte d'un bâtiment dont la façade jaune vif faisait ressortir colonnes et balustres d'un blanc éclatant. Dimitri eut un dernier regard pour la flèche de l'Amirauté et le dôme de la cathédrale Saint-Isaac dont l'or flambait au soleil. Après avoir réglé son cocher, il s'engouffra par la grande porte d'entrée, dans l'édifice qui abritait les bureaux de l'état-major général.

Les deux sentinelles qui gardaient l'accès le saluèrent et il monta aussitôt au premier étage où se trouvait le bureau du colonel. Il reconnut, assis devant une petite table, son ami Pavel Orlov que Dobrovine avait choisi comme secrétaire aide de camp – autant dire son esclave attitré. Pavel lui sourit.

— Le colonel t'attend, il n'arrête pas de demander si tu es arrivé. Je le préviens tout de suite.

Dimitri n'eut pas le temps de plaindre son ami que la porte s'ouvrit brusquement et le visage rogue du colonel apparut. Il aboya :

— Ah ! Enfin, vous voilà.

Le jeune homme se mit au garde-à-vous, appréhendant la suite.

— Entrez et asseyez-vous.

Dobrovine ferma la porte. Il contourna son bureau et récupéra au passage un long cigare qui finissait de fumer dans un gros cendrier en cristal. Il s'assit et posa ses mains à plat sur la table, son havane accroché à ses lèvres. Il portait un lorgnon qui pendait d'un côté. Di-

mitri se demanda combien de temps le lorgnon tiendrait avant de tomber dans le cendrier. Il eut un petit sourire, bien vite réprimé. Ce n'était pas le moment.

— Quel âge avez-vous lieutenant Malkine ?

— Heu... vingt-quatre ans, mon colonel.

— Bon cela devrait aller. Il me semble aussi que votre mère est française. Parlez-vous correctement le français ?

— Oui, mon colonel.

Depuis tout petit, sa mère lui avait parlé dans sa langue natale et lui avait inculqué la culture de son pays auquel elle était restée très attachée.

Dimitri se demanda en quoi son âge et sa connaissance du français pouvaient intéresser l'officier supérieur. Quoi qu'il en soit, celui-ci parut satisfait. Il prit un dossier qui était sur son bureau et commença à le feuilleter.

— Très bien. Voici votre dossier militaire et je vais vous dire pourquoi je vous ai convoqué. Comme vous le savez peut-être, le président de la République française, M. Raymond Poincaré, doit venir en Russie entre le 20 et le 23 juillet prochains, pour une visite diplomatique d'État. Nous avons besoin, pour préparer cette visite, d'officiers et de fonctionnaires parfaitement bilingues, mais aussi très au fait des rapports entre nos deux pays.

Dimitri commençait à comprendre la raison de ce rendez-vous.

Votre dossier fait état d'un réel intérêt pour les relations internationales et pour l'histoire militaire, pour lesquelles vous avez été très bien noté. Je vois d'ailleurs que vous parlez également l'anglais et l'allemand. Sans compter que vous êtes un excellent tireur.

Jamais le colonel Dobrovine n'avait été si aimable et si flatteur à l'égard du jeune officier. Celui-ci commença à trouver cela suspect.

— Vous allez vous rendre à Paris. Vous partirez mercredi, soit dans trois jours, par le chemin de fer. Cela ira plus vite que par la mer. Dès votre arrivée, vous irez immédiatement à l'ambassade vous mettre sous les ordres de notre chargé d'affaires, M. Alexandre Iswolsky. Dans les documents que nous allons vous confier se trouve une lettre confidentielle que vous lui donnerez. Votre premier travail sera d'organiser, avec lui et le Ministère des Affaires étrangères français, le voyage du président Poincaré en Russie.

Le cœur de Dimitri battait la chamade. Aller à Paris, il en rêvait depuis toujours ! Mais tout cela paraissait trop beau... Le colonel continuait son monologue.

— Il y a une autre raison au choix que nous avons fait, concernant votre voyage à Paris.

Nous y voilà, songea le jeune homme.

— Vous allez être chargé d'une seconde mission, disons, plus... confidentielle. Connaissez-vous Pierre-Karl Fabergé ?

— Oui mon colonel. C'est un des plus grands joailliers de notre époque. Il travaille tout près d'ici et ses créations sont très appréciées de sa majesté notre tsar.

Tout le monde savait à Saint-Petersbourg, tout au moins dans le monde de Dimitri, que depuis 1885, au moment de Pâques, le tsar Alexandre III, puis après lui son fils Nicolas II, commandait chaque année à Fabergé pour sa mère et pour sa femme un œuf en or ou en argent. C'était un véritable joyau, orné la plupart du temps de motifs en émail, ou en métaux rares sertis de

diamants, ou encore de pierres précieuses. La finesse de ce travail d'orfèvre était décuplée par ce qui se trouvait à l'intérieur de l'œuf, en général un objet miniaturisé de très grande beauté et d'une extraordinaire facture.

L'atelier de Fabergé se trouvait à Saint-Pétersbourg, au 24 de la rue Bolshaya Morskaya. Dimitri avait eu l'opportunité d'y aller, en 1912, lorsque sa mère lui avait demandé d'y chercher une broche en or qu'il lui avait confectionnée. Le bijou était décoré de petits diamants taillés en roses, autour d'une cornaline rouge surmontée d'un ruban en argent. Dimitri avait été impressionné par la beauté des pièces dans la boutique. Il demanda à rencontrer Pierre-Karl Fabergé qui, outre le fait d'être un grand artiste, était aussi un ami de sa mère. Le joaillier travaillait alors sur un œuf que le tsar réservait à sa femme : l'œuf dit « du Tsarévitch ». Le jeune homme avait admiré l'éclat de l'objet et la finesse des ciselures et entrelacs sculptés sur une coque en lapis-lazuli. Cet œuf devait contenir un portrait en ivoire du petit prince Alexis qui n'avait encore que huit ans.

La notoriété de Fabergé avait dépassé les frontières de l'empire russe. En 1903, une filiale de l'auguste maison avait été fondée à Londres, fournissant la famille royale britannique et de riches aristocrates anglais, émerveillés par les productions du joaillier. Parmi les clientes assidues de la boutique londonienne se trouvait la reine Alexandra, veuve du roi Édouard VII, et mère de George V. Or, Alexandra n'était autre que la sœur de l'impératrice douairière russe Maria Féodorovna, celle pour qui le tsar Alexandre III avait inauguré la coutume de l'œuf. Maria et Alexandra étaient nées princesses du Danemark, et l'une comme l'autre admirait vivement,

jusqu'à les favoriser, les créations de Fabergé. La reine mère d'Angleterre venait d'ailleurs de commander à l'orfèvre toute une série d'animaux en métal précieux.

Le colonel Dobrovine reprit :

— Si je vous ai demandé de venir en grande tenue, c'est que vous êtes attendu au palais impérial de Tsarskoïe Selo par sa majesté l'impératrice douairière Maria Féodorovna. Elle sait que vous devez vous rendre à Paris et souhaite vous confier un objet fabriqué par Fabergé pour le porter à sa sœur à Londres. Ces deux villes ne sont pas loin l'une de l'autre, surtout vu de Saint-Pétersbourg. On ne peut confier ce genre de mission à n'importe qui. Puisque vous devez aller en France, et que votre dossier militaire est bon, vous l'accomplirez. Vous avez rendez-vous à midi trente dans le salon de l'impératrice. Une voiture automobile vous attend devant l'état-major. Le chauffeur vous ramènera ensuite à Saint-Pétersbourg. Voici une sacoche que vous devrez garder constamment avec vous. À l'intérieur se trouve la lettre pour Alexandre Iswolsky, votre passeport et le dossier avec les ordres vous concernant. Ainsi, vous ne pourrez que mener à bien votre mission auprès de notre ambassade à Paris. Est-ce bien compris ?

— Oui mon colonel.

— Bien. Normalement, vous devriez être de retour au milieu du mois d'août et réintégrer votre régiment de hussards. Ah, une précision toutefois : vous partirez seul. Votre ordonnance vous attendra ici, car nous savons que vous avez de la famille à Paris chez qui vous pourrez loger. Un frère de votre mère n'est-ce pas ? Nous lui avons adressé un télégramme. M. Guillot-Jousseume, votre oncle, vous attend. Partez maintenant.

Dimitri salua son supérieur et sortit de la pièce. Il allait en France. En France ! Il n'en revenait toujours pas. Tout de même, cette seconde mission au service de l'ancienne tsarine l'intriguait fortement.

Sur le palier, Pavel Orlov avait un petit sourire. Il était évidemment au courant du but du voyage de son ami puisqu'il lui avait préparé le contenu de la sacoche.

— Alors, vieux frère, c'est la belle vie... À toi les jolies parisiennes, les bons restaurants et le champagne !

— Mais tu serais jaloux ma parole ! Écoute, cette mission ne devrait pas durer bien longtemps. Au pire, je serai de retour dans trois mois, et je te promets que je te raconterai ce qui est racontable devant une bouteille de vodka.

— Marché conclu.

Cette perspective rendit leur accolade joyeuse. Pavel donna à son ami un laissez-passer pour le Palais d'Été, puis Dimitri descendit l'escalier quatre à quatre.

La voiture automobile l'attendait en bas. Le chauffeur, un jeune militaire, fumait tranquillement une cigarette. Lorsqu'il le vit s'engouffrer dans la Renault Landalet, il se précipita au volant, jeta son mégot et bafouilla une excuse.

L'armée possédait quelques exemplaires de ces véhicules automobiles, et pour le lieutenant Malkine, c'était une première. Il enleva son shako et son sabre pendant que son chauffeur démarrait et, allumant à son tour une cigarette, pour la première fois de la journée, il se détendit. Son mal au crâne avait disparu et il se sentit tout ragaillard.

La Renault arriva un peu avant midi devant l'allée

qui menait au palais de Catherine II, à Tsarskoïe Selo. Elle s'arrêta à l'extérieur de la cour d'honneur. La façade bleue, blanche et or du château était impressionnante.

Dimitri prit sa sacoche et se dirigea vers l'entrée où l'attendait un officier de la garde impériale. L'impératrice douairière occupait l'appartement d'Alexandre, à proximité de la chapelle dont les cinq coupes bulbeuses étincelaient au soleil de juin. Le jeune homme grimpa les quelques marches et présenta son laissez-passer à son guide. Les deux militaires montèrent ensuite au premier étage vers les appartements de la tsarine, qui se trouvaient à proximité du Salon Chinois.

Dimitri n'avait pas assez de ses deux yeux pour admirer les nombreux miroirs, les stucs colorés, les statuettes, les tableaux et le mobilier où marbres et dorures magnifiaient l'espace d'un luxe baroque. Dans un coin de la plupart des pièces traversées, un grand poêle en céramique laissait imaginer le confort de ces grandes salles pendant les rudes hivers russes.

Au moment où les deux officiers arrivaient près du Salon Chinois, ils entendirent des cris. Soudain, une porte s'ouvrit à la volée sur un homme hirsute, barbu, éructant, vociférant, et qui visiblement avait taquiné une bouteille de vodka de très près. Dimitri et son guide se figèrent, de même que trois militaires et un groupe de serviteurs du palais qui se trouvaient à proximité.

— C'est le *starets* Grigori Raspoutine, murmura l'un des valets, effrayé.

Tout le monde connaissait au moins le nom de ce moujik, auquel la tsarine Alexandra, tourmentée par l'hémophilie du tsarévitch, prêtait des dons de thaumaturge. Il avait pris une telle ascendance sur la famille

impériale que beaucoup le craignaient, voire le haïssaient. Mais il restait intouchable.

Dimitri l'observait. L'homme, malgré son état très alcoolisé semblait encore puissant et redoutable. Personne ne bougeait, personne ne parlait. On eût dit que le temps, suspendant la scène, avait changé tout le monde en statue. Raspoutine, puisque c'était bien lui, les dévisageait tous, un par un, au ralenti. Son attention s'arrêta sur le jeune lieutenant, sans doute à cause de son grand uniforme de hussard, qui tranchait avec la simplicité des vêtements des autres personnes présentes. Il plissa les yeux, qu'il avait d'un bleu très clair, et fixa sur lui son regard hypnotique. Dimitri eut l'impression qu'il transperçait son âme. Il frissonna.

Alors, le *starets* darda vers lui un doigt menaçant.

— Toi, l'officier, tu vas partir loin, très loin, pour un voyage sans retour. Tu mourras hors de la Russie. Mais la vérité finira par triompher.

Puis, tranquillement, comme si rien ne s'était passé, il tourna le dos au petit groupe tétanisé et sortit de la pièce en titubant.

Il y eut alors un long silence. L'officier qui accompagnait Dimitri haussa les épaules et lui chuchota :

— Surtout, ne vous laissez pas impressionner par ce qu'il vous a dit. Cet homme-là est une vraie calamité. C'est un mystificateur et un débauché qui a ses entrées au palais. Il fait ce qu'il veut, son influence sur la tsarine est incontrôlable.

Le lieutenant Malkine fut étonné de la liberté de parole de son guide, mais comprit que pour chacun des témoins, le besoin de parler supplantait la prudence. Les mots de séducteur, bagarreur, voleur, buveur et

d'autres qualificatifs tout aussi accusateurs, firent office de défouloir.

Dimitri essayait de ne pas trop prêter attention à ce qu'il lui avait dit. Ce moine n'allait tout de même pas lui gâcher le plaisir qu'il avait d'aller à Paris ! Il haussa les épaules et se reprit.

Il était midi quinze, il n'y avait pas de temps à perdre pour gagner le lieu de rendez-vous. À l'heure dite, les deux hommes arrivaient au salon de l'impératrice. Dimitri remercia chaleureusement son guide et frappa à la porte qu'un valet vint ouvrir. Il entra alors et aperçut, dans un angle du salon donnant sur l'arrière du palais, l'impératrice douairière, assise dans une bergère, entourée de deux dames d'honneur. Devant elle, une boîte en bois d'environ dix centimètres de long sur cinq de large était posée sur le dessus en marbre gris d'une petite table ronde.

— Avancez lieutenant Malkine, que je vous voie.

Il fit quelques pas et se mit au garde-à-vous, n'osant bouger.

— Asseyez-vous. Il faut que je vous explique ce que vous venez faire ici.

Dimitri enleva son shako qu'il posa sur ses genoux, colla sa sacoche contre les pieds du fauteuil et s'enfonça précautionneusement dans son siège, faisant face à la vieille dame. Celle-ci le regardait amusée.

Bien que d'origine danoise, elle paraissait toute petite. Ses yeux foncés pétillaient. Dimitri se dit qu'elle avait dû être très belle. Veuve du tsar Alexandre III depuis 1894, elle était bien plus populaire que sa belle-fille, Alix de Hesse, mariée au tsar Nicolas II et devenue depuis la tsarine Alexandra Féodorovna. Comme

sa bru, elle aussi avait, en son temps, russifié son nom de Dagmar du Danemark en Maria Féodorovna et avait embrassé la religion orthodoxe tout autant que l'histoire de la Russie éternelle. Cependant, de sa jeunesse à Copenhague, elle avait gardé la haine de la Prusse, et maintenant de l'Allemagne, qui avait annexé les deux duchés du Schleswig et du Holstein en 1866, propriétés personnelles de la monarchie du Danemark. Évidemment, l'origine allemande d'Alix de Hesse n'arrangeait pas vraiment les rapports familiaux, même si cette dernière se dévouait corps et âme, depuis son mariage, à sa nouvelle patrie.

La tsarine Maria Féodorovna s'adressa à Dimitri :

— Le colonel Dobrovine m'a dit que vous deviez partir dans trois jours pour Paris, pour y préparer, avec notre ambassadeur, le voyage du président français en Russie.

— Oui, en effet Votre Majesté.

— Je sais que cela peut paraître futile mais je voudrais vous confier une mission plus... personnelle. J'aimerais que vous portiez à ma sœur Alexandra, en Angleterre, le coffret que voici.

Elle montra l'objet en bois posé sur la table devant elle.

— Il s'agit d'une boîte à musique, créée ici, à Saint-Pétersbourg par Pierre-Karl Fabergé. Je sais bien qu'il existe, à Londres, une succursale de sa joaillerie, mais ce modèle est une pièce unique réalisée pour elle. Ma sœur, la reine Alexandra du Royaume-Uni, doit fêter ses 70 ans le 1^{er} décembre prochain. Certes, nous avons le temps, mais il n'est pas facile de trouver le bon messager pour ce type de... colis. Je sais que vous parlez

anglais et que vous êtes quelqu'un de fiable ; je m'en remets donc à vous.

Dimitri acquiesça tout en se demandant comment, seul, il allait pouvoir à la fois s'occuper du voyage du président français et faire le facteur entre deux douairières.

La tsarine ouvrit le coffret dont le bois intérieur était tapissé d'un molleton gris clair et prit dans ses mains la boîte à musique. Elle en souleva délicatement le couvercle recouvert d'un émail rouge guilloché qui lui donnait un effet opalescent, et tourna une très petite manivelle. Aussitôt, le mécanisme s'enclencha. Le jeune homme regardait, fasciné, l'intérieur de l'objet. De minuscules dents de métal s'accrochaient chacune à leur tour à un rouleau en acier tout aussi délicat, égrenant doucement les premières notes de ce qu'il prit pour une berceuse.

— Je pense que cela fera plaisir à ma sœur. Ce que vous entendez est une pièce qui s'appelle *Le Soir* et qui a été écrite par un compositeur danois, Ludvig Schytte. Lorsque, dans les ultimes années de son règne, nous nous retrouvions à Copenhague chez notre père, le roi Christian IX, c'était toujours rituellement le premier morceau que nous jouions au piano après le dîner.

Dimitri hocha la tête l'air pénétré, alors qu'il n'avait jamais entendu parler de ce musicien. L'impératrice eut un petit sourire et reprit :

— Voici également une lettre pour ma sœur, que vous lui donnerez avec le coffret. Elle ne se trouve pas à Londres, mais à 180 km de là, dans son château de Sandringham House, dans le comté de Norfolk. Elle sait que quelqu'un doit venir de ma part, mais elle ignore

qui et pourquoi. Ce serait bien que vous y soyez autour du 1^{er} août, mais j'ai bien conscience que l'organisation du voyage du président Poincaré, fin juillet, est tout de même plus importante. Enfin, je sais que le colonel Dobrovine a prévu tous les documents dont vous aurez besoin pour passer les frontières, documents qui devraient se trouver dans votre sacoche.

Le jeune homme sursauta. Dans sa joie de se rendre à Paris, il avait rêvassé dans l'automobile et n'avait même pas eu la curiosité de regarder ce que contenait la sacoche. Quel idiot ! Pourvu qu'il n'y ait pas d'autres surprises de ce genre !

Au moment où il allait prendre congé de la tsarine, on entendit un petit coup discret frappé à la porte. Une des dames d'honneur se leva et alla ouvrir. Une jeune fille entra et avança gracieusement jusqu'au fauteuil de la vieille dame. Dimitri n'osait plus bouger.

— Mashka, ma petite Mashka ! Quel bonheur de te voir ! Viens m'embrasser.

L'officier reconnut alors la grande-duchesse Marie, la troisième fille de Nicolas II. Du fait de son appartenance au régiment des hussards de la garde impériale, il avait eu plusieurs fois l'occasion de côtoyer de près les membres de la famille du tsar. À chaque fois, il avait pu apprécier la simplicité des rapports qu'ils pouvaient avoir avec leur entourage, en particulier les quatre grandes-duchesses, comme d'ailleurs le tsarévitch.

L'apparition de sa petite-fille avait illuminé le visage de la tsarine. Marie l'embrassa avec beaucoup d'affection et aperçut alors Dimitri qui s'était levé. Elle lui sourit et lui fit, pour le saluer convenablement, un petit signe de tête. Il se pencha à son tour sans la quitter du

regard, subjugué par ses yeux d'un bleu profond et doux qui semblait l'envelopper tout entier.

Dans le sourire qu'elle lui adressait, il remarqua un petit espace entre ses incisives, qui lui donnait un air espiègle. Ses longs cheveux, brun clair, étaient attachés à l'arrière de sa tête par un ruban du même bleu que ses yeux. Elle portait un collier de perles autour d'un cou qu'il trouva parfait. Indéniablement, la jeune fille, qui allait avoir quinze ans dans cinq jours, était très belle et possédait un charme infini.

Jusqu'à présent, Dimitri avait surtout remarqué ses sœurs aînées, les grandes-duchesses Olga et Tatiana, à la beauté blonde de leur mère. Il considérait les deux dernières, Marie et Anastasia, comme des enfants. Ce qu'il ressentait à ce moment-là était incompréhensible. Il se sentait comme envoûté, n'arrivant plus à aligner deux idées dans sa tête, aimanté qu'il était par la présence de la jeune fille. Elle le regardait toujours.

La vieille dame toussota, signifiant ainsi que leur entretien était terminé. Il se reprit aussitôt, comme si la bulle dans laquelle il se trouvait la seconde précédente venait d'éclater. Marie s'assit à côté de sa grand-mère et lui prit la main. À la vue de ce petit geste d'affection, il se sentit stupide et mal à l'aise. Décidément, il n'était pas habitué à ce monde féminin à la tendresse démonstrative.

Il prit la boîte posée sur la table de marbre, salua la tsarine avec déférence, eut un petit signe de tête pour les dames d'honneur, et se tourna vers la grande-duchesse qui le suivait du regard. Elle lui sourit à nouveau en le regardant droit dans les yeux. Il eut soudain très chaud, tandis que des milliers de picotements venaient agacer

ses mains et ses pieds.

Il sortit du salon et se retrouva dans le grand corridor par lequel il était arrivé. Le regard et le sourire de la jeune fille dansaient toujours devant ses yeux. Il ferma les paupières. Il se reprit d'un seul coup lorsqu'il réalisa qu'il avait laissé la sacoche contre son fauteuil dans le salon de la tsarine. Imbécile ! Sa mission commençait bien... La porte s'ouvrit avant même qu'il n'ait eu le temps de frapper : Marie était devant lui, la tenant à la main. Elle le regarda d'un air malicieux tout en lui rendant son bien :

— Je crois que vous avez oublié ceci, lieutenant Malkine.

Puis elle referma la porte. Il n'avait même pas eu le temps de lui balbutier un remerciement. Il resta sans bouger, la boîte de la tsarine dans une main, la sacoche dans l'autre. Il devait avoir l'air malin.

Il secoua la tête pour se remettre les idées en place. Il ne lui restait même pas trois jours pour préparer son long voyage.

Traversant le palais en quelques minutes Dimitri se retrouva devant l'entrée. Il lui fallait au plus vite quitter Tsarskoïe Selo et revenir à Saint-Pétersbourg.

Au moment de monter dans la Renault Landaulet, il eut la désagréable impression d'être observé. Son chauffeur, qui s'était précipité pour lui ouvrir la porte de la voiture, semblait transformé en statue de sel et regardait le perron, interdit.

Dimitri tourna la tête.

Raspoutine, car c'était encore lui, se tenait appuyé à la large porte d'entrée et le regardait avec hostilité.

L'officier déglutit, impressionné par le regard per-

çant du *starets* qui ne lui laissait aucun répit. Descendant pesamment les marches du perron, ce dernier s'approcha de Dimitri et sa main s'abattit sur sa manche. Il n'avait visiblement pas dessoûlé depuis tout à l'heure. Le jeune Russe avait l'impression qu'un étau lui broyait le bras. L'homme avait une force incroyable. Il retroussa sa lèvre supérieure dans un rictus qui se voulait un sourire et, d'une voie de basse, lança :

— Elle te plaît la jeune Marie !

Comment savait-il ?

— Elle n'est pas pour toi. Elle ne sera jamais pour toi.

Puis il partit dans un énorme éclat de rire et lâcha le bras de Dimitri. D'un pas mal assuré, il contourna la voiture et prit la direction du palais Alexandre où vivait la famille du tsar Nicolas II.

La scène n'avait duré que quelques secondes.

Décidément, les prédictions de Raspoutine à son égard n'étaient vraiment pas bienveillantes. Il n'avait maintenant qu'une hâte : quitter cet endroit.

Il s'assit dans la Renault et il repensa aux rencontres improbables qu'il venait de faire en l'espace d'une demi-heure : Raspoutine d'abord, et par deux fois. Curieux homme que ce *starets*. Et sa prédiction ! Que voulait-il dire avec son « voyage sans retour » ? Qu'il allait mourir ? Dimitri frémit. Et Marie ? Que savait-il ?

Dimitri n'était pas superstitieux mais plutôt que d'être taraudé par la parole de cet ivrogne, il préféra penser à la mission confiée par la tsarine. Il n'était jamais allé en Angleterre, et cela l'excitait de rencontrer un membre de la famille royale britannique. Mais tout de même, pour une boîte à musique, fut-elle de Faber-

gé, que de tracas !

Puis, insensiblement, sa pensée revint vers la jolie Marie. Comment connaissait-elle son nom ? Il était heureux qu'elle l'ait remarqué. Si, à son retour de mission, il était nommé à une charge qui le rapprocherait de la famille impériale, il en serait très satisfait. N'en déplaise à Raspoutine.

Il avait entendu dire par sa mère qui était l'amie d'une dame d'honneur de la tsarine Alexandra, que celle-ci aurait voulu marier sa fille aînée, la grande-duchesse Olga avec le petit-neveu du roi Carol I^{er} de Roumanie, prénommé également Carol. Nicolas II avait entrepris de visiter son voisin roumain et, le 14 juin dernier, le yacht impérial *Standard* avait fait une courte escale à Constantza. Sous une chaleur suffocante, un certain nombre de festivités, *Te Deum*, banquets et parades militaires, s'étaient succédées pendant qu'en coulisse on discutait du mariage possible de Carol et d'Olga.

Quant à celle-ci, intelligente et volontaire, elle n'avait nulle envie d'épouser ce prince, connu pour ses nombreuses frasques et surtout pour lequel elle n'avait aucun sentiment. Pire, il l'agaçait prodigieusement. Elle préférait épouser un Russe qu'elle aimerait et certainement pas un inconnu pour raison d'État. La tentative de mariage s'arrêta là et tout le monde était ensuite rentré à Saint-Pétersbourg pour l'été. Au moment de la visite de Dimitri, la famille impériale venait tout juste de s'installer à Tsarskoïe Selo, au palais Alexandre.

Le jeune homme se prit à imaginer que Marie aurait le même comportement que sa sœur aînée devant un mariage arrangé. Par défit, il se voyait très bien lui plaire. Certes, il n'était pas prince, mais son père faisait

partie de la noblesse russe et lui avait légué, avec son titre de comte, une belle propriété de trois mille hectares tout près de Smolensk, dont les revenus permettaient à sa mère de vivre très confortablement. Il était ce que l'on appelait un beau parti. Mais évidemment, pour une grande-duchesse, de la famille impériale qui plus est, c'était nettement moins le cas.

Penser à Marie lui fit oublier Raspoutine.

Pendant qu'il rêvassait à un avenir impossible, la voiture automobile était arrivée devant chez lui. Piotr l'attendait. Il le mit rapidement au courant de sa mission à Paris et s'attabla devant un déjeuner qu'il expédia. Il lui fallait aussi prévenir sa mère.

Il déposa le colis de la tsarine et sa sacoche en lieu sûr, puis laissa son ordonnance s'occuper de ses bagages. Enfin, il enfila un costume civil et partit à pied en sifflotant voir Sophie Malkine dans leur maison de la Moïka.

C'était le milieu de l'après-midi, et comme tous les dimanches, c'était le jour qu'elle consacrait à sa correspondance. Quand son fils arriva, elle s'était interrompue pour boire une tasse de thé. Les visites régulières du jeune homme la réjouissaient, mais elle savait que cela ne pouvait durer indéfiniment. Il lui fit le même bref compte rendu de sa matinée qu'à Piotr, tout en insistant sur le plaisir qu'il avait à revenir en France. Il faut dire que, peu de temps après la mort de son mari, Sophie était retournée dans son pays natal avec son fils afin de lui présenter sa propre famille. Elle avait un frère banquier qui était marié, père de deux garçons et d'une fille, ainsi qu'une sœur, religieuse bénédictine du côté de Toulouse.

La mère de Dimitri était dotée d'un tempérament

ardent et intrépide. En 1888, elle avait tout juste vingt ans. Contre l'avis de ses parents qui, finalement, ne pouvaient rien lui refuser, elle avait décidé d'apprendre le russe directement dans le pays. Pour respecter les apparences et parce qu'une jeune fille ne pouvait vivre seule, elle logea chez une vieille tante à la mode de Bretagne habitant Saint-Petersbourg qui lui servit consciencieusement de chaperon. Elle pensait y rester quelques mois, mais sa rencontre avec Anton Nicolaïevitch Malkine, alors tout jeune cadet de l'École navale de Cronstadt, changea totalement son avenir. Elle l'épousa et s'attacha tellement à son pays d'adoption qu'à la mort de son mari et malgré les sollicitations de sa famille, elle resta en Russie.

Puisque son fils devait aller en France, elle lui confierait elle aussi, quelques lettres et des photographies, espérant que son frère fit de même. Elle avait hâte de savoir ce que devenaient ses neveux et sa nièce.

Dimitri, quant à lui, ne tenait plus en place.

2

EN GASCOGNE, 11 AVRIL 1990

La voix de Léo Ferré emplissait la voiture.

« Avec le temps...

Avec le temps va tout s'en va,

On oublie les visages et l'on oublie la voix...

Le cœur, quand ça bat plus, c'est pas la peine d'aller, chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien.

Avec le temps...

Avec le temps va tout s'en va.

L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie,

L'autre qu'on devinait au détour d'un regard,

Entre les mots, entre les lignes et sous le fard,

D'un serment maquillé qui s'en va faire sa nuit.

Avec le temps tout s'évanouit. »

Camille Moriez fredonnait la chanson et se fit la remarque que ces paroles correspondaient bien à ce qu'elle était en train de faire. Elle sourit.

3

DANS LE NORD-EXPRESS, 24 JUIN 1914

Le mercredi 24 juin, jour du grand départ, arriva très vite. La mère de Dimitri, Sophie Malkine, tenait à accompagner son fils à la gare de Vitebsk à Saint-Petersbourg. C'est de là que partaient tous les trains pour l'Europe occidentale. Lorsqu'elle entra dans le hall, en fin d'après-midi, celui-ci était déjà là, faisant enregistrer avec Piotr sa malle pour ne garder avec lui qu'un sac de voyage en cuir marron. Il y avait mis le cadeau pour la reine Alexandra, sa sacoche avec tous les documents concernant sa mission, ses différents laissez-passer, l'argent nécessaire au voyage et quelques vêtements de rechange. Son train, le *Nord-Express*, était direct jusqu'à Paris et devait partir à 7 h 45 du soir. Le voyage durait cinquante heures, soit trois jours et deux nuits pour arriver dans la capitale française, à la gare du Nord, autour de 8 h du soir le vendredi suivant, 26 juin. Dimitri s'installa dans son compartiment. Sophie rejoignit son fils pour les quelques minutes qui restaient avant leur séparation. Elle lui fit promettre de lui télégraphier dès qu'il serait arrivé et comptait sur lui pour tout lui raconter à son retour. Puis elle descendit du wagon.

Le train s'ébranla lentement. Marchant le long du convoi, elle le suivit jusqu'au bout du quai, en répétant à Dimitri les mêmes recommandations. Piotr l'escortait, l'air inquiet. La locomotive siffla et le train prit de la vitesse. Malgré son excitation, Dimitri pensa à l'injonction de Raspoutine et s'assombrit un instant. Instinctivement, il agita sa main à la fois pour dire au revoir à sa mère et pour chasser cette idée noire comme on chasse une mouche. Allons, il serait de retour dans quelques semaines, et d'ici là, il devait vraiment profiter de cette opportunité que lui offrait le gouvernement de la Russie.

La longueur du voyage ne lui faisait pas peur, au contraire. Il avait hâte de découvrir les paysages de Prusse orientale et de Poméranie, avant que le train ne traverse l'Allemagne, la Belgique et le nord de la France. Le *Nord-Express* était luxueux et ne comportait que des voitures-lits de 1^{re} classe. Les documents que transportait Dimitri ainsi que le cadeau pour la reine Alexandra lui avaient valu ce privilège, aussi, s'en trouvait-il très satisfait.

À peine le convoi eût-il quitté les faubourgs de Saint-Petersbourg que le préposé de la compagnie chargé de son wagon vint frapper à sa porte : le dîner était servi dans la voiture-restaurant. Dimitri ne se le fit pas dire deux fois. Il aurait pu bénéficier d'un repas dans sa cabine, mais il préférait de loin partager quelques moments de convivialité avec les autres voyageurs. Puisque le trajet allait durer plus de deux jours, il pouvait se le permettre.

Comme il ne devait en aucune manière se démunir de sa sacoche, même dans un train aussi sûr que le

Nord-Express, il prit avec lui son bagage et se dirigea vers la voiture-restaurant. Un jeune couple d'Allemands s'y trouvait déjà ; par discrétion, Dimitri s'assit à l'autre bout de la salle à manger.

Il admira le luxe des boiseries en acajou et en bouleau d'Amérique, agrémentées de tentures de drap gris, rehaussées de broderies. La dizaine de tables était éclairée par des appliques électriques, mettant en valeur une vaisselle fastueuse d'assiettes en porcelaine, de verres en cristal et de couverts en argent, marqués aux initiales de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits.

Les tables se remplirent très vite. À peine fut-il installé que le maître d'hôtel se présenta devant lui, accompagné d'un voyageur d'une quarantaine d'années. Ce dernier était seul, et le maître d'hôtel demanda très poliment s'il aurait l'amabilité de partager sa table. Dimitri acquiesça, d'autant que l'homme avait l'air sympathique. Il se présenta dans un excellent français :

— Sir Henry Russell. Je suis Irlandais habitant Londres, mais mes affaires me conduisent souvent en France, en Allemagne et en Russie.

— Lieutenant Dimitri Malkine, attaché militaire temporaire à l'ambassade de Russie à Paris.

Pour éviter tout risque d'indiscrétion sur son voyage, son passeport portait cette mention. Aussi, le jeune officier n'eut aucun besoin de mentir sur les véritables raisons de son voyage, ni sur la présence de sa mallette à ses côtés.

Comme son vis-à-vis avait grand appétit, la conversation roula, comme il se doit, sur les mérites comparés des différentes habitudes culinaires, s'accordant à trouver la cuisine française la meilleure du monde.

« C'est curieux cette manie que l'on a de toujours parler de nourriture lorsqu'on est à table », songea Dimitri. Mais il s'en accommoda fort bien, car les plats qui leur étaient présentés leur inspiraient des commentaires gourmands. La Compagnie faisait bien les choses :

Consommé impérial
Tournedos béarnaise
Pommes noisettes
Asperges en gelée
Soufflé au marasquin
Corbeille de fruits

Le tout arrosé d'un vin rouge de Saint-Émilion.

Dimitri s'amusait de voir son compagnon s'épanouir de plus en plus à chaque plat servi. Pourtant, l'homme était grand et sec, et on pouvait se demander légitimement où passait tout ce qu'il absorbait. Après les nourritures terrestres, et tout en sirotant un cognac agrémenté d'un bon cigare, les deux convives parlèrent de musique et de littérature. Puis, vers 10 h du soir, chacun regagna son compartiment.

Avant de se coucher, Dimitri, qui avait pris soin de s'enfermer à clef, sortit délicatement la boîte à musique de son étui, et dans un réflexe enfantin de curiosité, tourna la minuscule manivelle pour écouter le son métallique mais néanmoins harmonieux de la pièce de Schytte. Il imaginait sans peine les princesses danoises jouant de concert au piano ce *Soir*. Cela le fit sourire, car c'était de circonstance. Une fois le cylindre de la boîte arrêté, il remit l'objet dans son étui puis dans son sac de voyage, s'allongea, et quelques minutes après,

sombra dans un profond sommeil.

Le lendemain, il se leva de relativement bonne heure car le train allait arriver à la gare marquant la frontière entre l'empire russe et l'empire allemand. Il retrouva avec plaisir Henry Russell à la salle à manger pour le petit déjeuner.

La moitié des tables était occupée. Outre le jeune couple d'Allemands rencontré le premier jour, il y avait une famille de Belges, un homme d'une soixantaine d'année, plutôt bedonnant, accompagné d'une jolie épouse beaucoup plus jeune et trois adolescents assez turbulents, qui passaient leur temps à visiter le train de long en large tout en s'excitant mutuellement comme savent si bien le faire des garçons entre 13 et 17 ans. Leurs parents avaient l'air excédé et passaient leur temps à leur expliquer que ce n'était pas ainsi qu'ils avaient été élevés. Cela amusait fort Dimitri.

Deux couples de Français, une vieille dame anglaise et sa gouvernante, ainsi qu'un groupe d'Italiens complétaient cette assemblée cosmopolite que seuls les grands trains internationaux parvenaient à réunir.

Une heure plus tard, le *Nord Express* commença à ralentir. Il avait déjà traversé de vastes forêts de conifères, puis des champs de blés, de seigle et d'orge, dont les épis presque à maturité ondulaient sous la brise de juin. Dans un dernier sifflement, la locomotive s'immobilisa au milieu de nulle part, devant une petite gare lituanienne, appartenant au gouvernement de Kowno sur laquelle on pouvait y lire une inscription : Wirbalen.

L'écartement entre les rails des chemin de fer russes était plus grand que celui des lignes d'Europe occidentale, de presque dix centimètres. Il fallait donc que tous les passagers changent de convoi dans un sens ou dans l'autre pour prendre un train adapté à la voie ferrée. Cette différence avait une explication simple : il fallait éviter l'utilisation du réseau par d'éventuels envahisseurs allemands ou autrichiens. C'est du moins l'explication qu'Henry Russell, habitué de cet itinéraire, donna à Dimitri, curieux de ce transbordement.

Tous les passagers du train devaient se rendre dans la gare du poste de douane, pour les formalités administratives. Pendant ce temps, les employés de la compagnie s'occuperaient de récupérer les nombreux bagages des passagers pour les porter dans le nouveau convoi. Un autre train en direction de Paris les attendait un peu plus loin, en aval de la station. Il était identique à celui dont ils étaient descendus et comportait, comme lui, quatre wagons-lits, un wagon-restaurant et un wagon pour les bagages.

Après le petit-déjeuner, et afin d'être prêt pour le passage de la frontière, Dimitri était retourné dans sa cabine. Se souvenant de l'ordre du colonel Dobrovine, il avait préparé la sacoche contenant tous les documents de sa mission à Paris, ainsi que son passeport pour les prendre avec lui. Quant à la boîte à musique de la tsarine, ne voulant pas attirer l'attention des douaniers, il l'enfonça au fond de son sac de voyage qui ferait partie des bagages transbordés par les employés de la Compagnie. Au moment où il s'appropriait à le fermer à clef, il entendit un coup discret à la porte de son comparti-

ment. C'était le préposé de son wagon.

— Il faut vous dépêcher, monsieur, tous les autres passagers sont déjà au poste frontière. On n'attend plus que vous.

— Oui, bien sûr, j'y vais tout de suite. Excusez-moi.

Attrapant sa sacoche, le jeune officier se précipita dans le couloir et descendit avec agilité du wagon. Il aperçut le petit groupe qui patientait dans la salle d'attente de la gare et les rejoignit au pas de course.

Henry Russell s'approcha de lui :

— Les trains vont tellement vite maintenant que l'on a du mal à évaluer le temps entre les arrêts. Celui-ci est théoriquement le plus long, mais tout est relatif. Dans moins d'une heure, nous aurons réintégré notre nouveau convoi.

— Je suis confus, j'étais distrait.

— Ce n'est pas bien grave. Profitez plutôt de cette halte pour vous dégourdir les jambes sur la terre ferme.

Le contrôle des douaniers alla assez vite. Dimitri passa le dernier, son laissez-passer lui permettant une relative quiétude. Lorsqu'il en eut terminé, il s'approcha tranquillement du nouveau train. La plupart des passagers avaient réintégré leur cabine, mais quelques hommes fumaient encore devant les wagons, en attendant le signal pour sauter sur le marchepied.

Le sifflet de la locomotive retentit. Chacun remonta prestement dans sa voiture. Le train démarra à toute petite vitesse dans un entrelacs de rails, jusqu'au franchissement de la rivière Lipovka qui marquait la frontière. Au bout de 2 km, le convoi arriva devant la gare

de Eydtkuhnen, en Prusse orientale, où se trouvait le poste frontière allemand et où les passagers en provenance de Paris vers Saint-Petersbourg devaient, à leur tour, changer de train.

Dimitri était resté dans le couloir à regarder l'opération, puis il entra dans sa cabine poser sa sacoche qui ne l'avait pas quitté depuis l'arrêt du *Nord Express* en terre russe. L'alcôve était exactement la même. Sur la petite table devant la fenêtre on avait posé son sac de voyage. Le jeune homme s'approcha et remarqua aussitôt quelque chose d'inquiétant : les fermoirs du petit bagage étaient ouverts.

La boîte à musique !

Fébrilement il attrapa tout le linge qui se trouvait à l'intérieur et vida complètement le sac. Au fur et à mesure, il sentait des picotements sur ses mains et commençait à transpirer. Ce qu'il craignait plus que tout se vérifia : la boîte à musique avait disparu.

Il se reprit. Ne pas paniquer. Méthodiquement, il fouilla chacun des vêtements. Rien. C'était la catastrophe. Il se souvint alors que, à l'arrêt de Wirballen, il était descendu du train en toute hâte, sans avoir pris le temps de fermer son sac à clef.

Il s'assit sur le rebord de la couchette, prit sa tête dans ses mains et s'obligea à réfléchir calmement. Soit l'objet avait été subtilisé avant le transbordement, mais alors le joyau était reparti vers la Russie, et il était impossible de le retrouver ; soit il était dans ce train-ci et il pourrait peut-être remettre la main dessus. Il n'essaya même pas d'envisager d'autres hypothèses, mais il avait au moins une certitude : s'il ne le retrouvait pas, il aurait de très graves ennuis.

Il lui fallait trouver tout de suite l'employé de la compagnie qui s'occupait de son wagon.

Il sortit dans le couloir. Heureusement, l'homme n'était pas loin. Le jeune officier lui fit signe de venir et lui expliqua ce qu'il venait de constater, sans préciser ce qui se trouvait dans l'étui en bois qui avait disparu. Le préposé était désolé.

— Je vous jure monsieur, que ce n'est pas moi.

— Mais alors, comment est-ce possible ?

— Lorsque nous avons transféré vos bagages avec ceux des autres passagers, j'ai remarqué que votre sac n'était pas fermé à clef. Je peux vous assurer qu'entre le moment où vous êtes parti et le moment où je l'ai moi-même déposé dans ce compartiment-ci, personne d'autre ne l'a touché. Le vol n'a pu se produire que depuis quelques minutes, pendant que les passagers montaient dans ce train.

Dimitri respira un grand coup. Au moins, si le préposé disait vrai, et il n'y avait pas de raison pour que ce ne soit pas le cas, la boîte à musique se trouvait dans l'un des wagons du convoi.

L'employé reprit :

— Le prochain arrêt est prévu à Königsberg, dans trois heures environ. Si vous en êtes d'accord, je vais avertir notre chef d'équipage et, avec l'assentiment des passagers, nous allons fouiller toutes les cabines. J'espère que nous le retrouverons.

Le jeune officier acquiesça, mais ne se faisait pas trop d'illusion. Celui qui l'avait volé en connaissait la valeur et pouvait le cacher n'importe où. En attendant, il était dans de beaux draps.

Le chef d'équipage, que l'employé était allé cher-

cher, arriva très vite, tout aussi ennuyé que son subalterne. Il lui fallait une description plus précise de l'objet qui se trouvait dans l'étui en bois. Dimitri hésita, puis finalement lui indiqua ce que contenait la boîte, qui la lui avait confiée et qui en était la destinataire. Au fur et à mesure de ses explications, le visage des deux hommes se décomposait. Un vol comme celui-là n'était encore jamais arrivé. Si cela venait à se savoir, ce serait la réputation de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits qui en pâtirait et eux-mêmes seraient sans doute licenciés.

Mais le chef d'équipage était un homme d'action. Il fallait commencer par examiner de près les cabines les plus proches de celle de Dimitri. Il décida de ne pas préciser aux passagers à qui appartenait l'objet volé. Le jeune Russe apprécia et lui fut reconnaissant de ne pas rajouter un embarras à ses soucis déjà bien conséquents.

La fouille commença.

4

DANS LE NORD-EXPRESS, 24 JUIN 1914

Dimitri était retourné dans sa cabine et attendait fébrilement le résultat de l'enquête des deux employés de la compagnie.

La matinée du deuxième jour était à peine entamée et il lui restait encore environ 35 heures et presque 3 000 km à parcourir avant d'arriver dans la capitale française. Son voyage commençait bien mal.

Pour essayer de penser à autre chose, il décida d'étudier les documents organisant sa mission auprès de l'ambassade de Russie à Paris. Mais sans cesse, son esprit était perturbé par la disparition de la boîte à musique.

Vers 1 h de l'après-midi, alors que le train arrivait comme prévu à Königsberg, le chef de train et son acolyte durent arrêter momentanément leurs recherches, qui jusque-là n'avait rien donné.

Le jeune officier, de plus en plus inquiet, décida d'aller déjeuner bien qu'il n'ait vraiment pas faim. Henry Russell, devenu son commensal attitré, l'attendait. De cette capitale de la Prusse, ancien fief des chevaliers teutoniques, il aperçut rapidement la flèche de la cathédrale, eut une pensée pour les restes d'Emmanuel

Kant qui y reposaient, se demandant si ce larcin n'allait pas précipiter sa propre fin. Il se voyait déjà fusillé, ou au mieux chassé de l'armée du tsar. Pendant ce temps, Russell, loin des pensées moroses de son compagnon, admirait les fortifications de ce haut lieu de l'histoire allemande qui en avait fait un territoire imprenable.

Après l'arrêt de Königsberg, où trois nouveaux voyageurs montèrent mais où, heureusement, personne ne descendit du train, celui-ci continua sa route, longeant la mer Baltique avant de s'enfoncer dans les terres de l'empire germanique. Dimitri, revenu à sa cabine, s'obligea à lire le dossier du colonel Dobrovine et, de temps en temps, sensible au sort de cette Pologne dépecée en 1795 par la Russie, la Prusse et l'Autriche, laissait son regard flotter au-dessus des paysages. Les régions qu'il traversait paraissaient figées entre les empires centraux, et il lui semblait que si le monde changeait dans son expression économique et sociale, les régimes politiques resteraient immuables. La Pologne existera-t-elle un jour à nouveau ?

Il regarda sa montre. Déjà cinq heures de passées depuis le vol de l'objet.

On frappa à la porte.

Il se leva d'un bond. Le chef d'équipage se tenait devant lui, l'air très ennuyé.

— Nous avons cherché dans toutes les cabines, mais hélas, nous n'avons rien trouvé. La seule explication possible est que le voleur l'ait caché sur lui. Il ne nous est pas permis de fouiller les personnes, vous le comprenez bien. Nous n'en avons pas le droit. Ce ne peut être que la police.

Dimitri était atterré. Immédiatement lui vint à l'es-

prit la phrase que Raspoutine lui avait jeté au visage à Tsarskoïe Selo « Tu mourras hors de la Russie ». Il ferma un instant les yeux, s'imaginant déjà fusillé.

— Tant que le *Nord Express* n'est pas arrivé à Paris, il faut continuer à la chercher. Je veux vous aider.

— Mais je vous l'ai dit, nous n'avons rien trouvé, il me paraît difficile de recommencer l'inspection des cabines. Essayez de réfléchir à qui peut vous en vouloir dans ce train au point de venir voler cet objet dans vos propres affaires.

— Je ne connais personne parmi les passagers de ce train.

— Peut-être, mais soyez sur vos gardes et surtout tenez-nous au courant si vous remarquez quelque chose de suspect, même un détail. De notre côté, nous allons continuer nos recherches. Nous souhaitons éviter, autant que vous, d'avoir à prévenir la police.

Le jeune officier hocha la tête.

Pour pouvoir espérer trouver une piste, il lui fallait retrouver les passagers du train. Heureusement, quelques minutes plus tard le préposé au wagon restaurant passa dans le couloir avec une clochette indiquant que le dîner allait être servi.

Le train devait arriver à Paris le lendemain soir en fin de journée. Cette soirée serait la dernière et Dimitri comptait bien en profiter pour trouver des indices. Il n'avait plus le choix.

En entrant dans la salle à manger, il aperçut Henry Russell déjà installé à leur table, un verre de porto dans la main droite et lissant sa moustache de la main gauche, les yeux dans le vague. Il le rejoignit et se conso-

la grâce à un excellent repas et à la conversation du Britannique. Tout de suite après, celui-ci proposa à ceux qui le souhaitaient une partie de cartes, le temps que le train traverse la Poméranie puis le Brandebourg jusqu'à Berlin où il devait arriver autour de minuit. Un Italien, Emilio Visconti, et l'un des Français, Charles Picart, se joignirent à Dimitri et à Henry Russell pour quelques parties de whist, arrosées, cette fois-ci d'un bon armagnac. Les vapeurs d'alcool commençaient à atténuer l'inquiétude du jeune officier.

Le petit groupe était encore enveloppé de la fumée des cigares lorsque le *Nord-Express* commença la longue traversée des faubourgs de Berlin. Vers minuit, il entra sous la verrière de la Hauptbahnhof et s'arrêta dans un crissement de métal interminable alors qu'un énorme jet de vapeur fusait de la locomotive. Les quatre joueurs de carte avaient terminé leur dernière partie et regardaient, fascinés, le spectacle de ces quais où de nombreux voyageurs se pressaient malgré l'heure tardive. Beaucoup d'entre eux étaient des militaires aux uniformes bleu clair ou vert bouteille, regagnant sans doute leurs casernes, ce qui donnait un air martial et coloré aux quais de la gare centrale.

Charles Picart s'exclama :

— Sacrée armée que l'armée allemande. J'espère n'avoir jamais à combattre ces soldats ! Rendez-vous compte, avec le chemin de fer, Berlin n'est qu'à vingt heures de Paris. Napoléon en aurait rêvé. Pourvu que cela ne donne pas de mauvaises idées à l'empereur Guillaume ! Il ne me plaît pas beaucoup, celui-là ! Je crains qu'avec lui nous ne soyons pas près de récupérer l'Alsace et la Moselle !

— C'est un fait que tout cela est bien impressionnant, reprit Emilio Visconti. Mais il n'y a pas de risque. À part chez vous, les Français, nos souverains sont tous parents entre eux, et n'oseraient tout de même pas se faire la guerre.

Henry Russell et Dimitri hochèrent la tête, comme pour confirmer le propos de l'Italien. Cela reconforta Picart, et, sur ces bonnes paroles, chacun se sépara pour retrouver sa cabine, et surtout son lit.

La nuit fut mauvaise pour Dimitri. Il rêva de Raspoutine et de peloton d'exécution.

Le lendemain matin, le train avait fait escale à Hanovre au lever du jour, et traversait à présent les terres riches de Westphalie pour les deux derniers arrêts en terre allemande, à Cologne puis à Aix-la-Chapelle.

Au fur et à mesure que certains des passagers arrivaient à destination, le jeune Russe sentait monter son angoisse. Le chef d'équipage n'avait toujours rien trouvé. Après un petit déjeuner rapide, l'officier décida de parcourir le train à la recherche de quelque indice. Après tout, il n'y avait que six voitures à examiner.

Alors qu'il s'apprêtait à entrer dans le dernier soufflet qui séparait les wagons-lits de celui qui contenait les bagages, il entendit des cris. Cela semblait provenir d'une cabine qu'il venait de dépasser. C'était une voix de femme en colère. Comme cela lui paraissait totalement incongru dans un train comme le *Nord-Express*, il s'arrêta et écouta. Au même moment, la voix se tut et il entendit les notes aigrettes de la boîte à musique qu'on lui avait dérobée, de SA boîte à musique !

Instinctivement, il se précipita vers la porte de la cabine et frappa.

Le battant s'entrouvrit sur le visage rouge et crispé de la mère de famille belge que Dimitri reconnut immédiatement. Elle parut surprise.

— Que voulez-vous ?

— Je viens d'entendre une boîte à musique, et comme c'est un air que je connais, je me suis permis de frapper à votre porte.

La jeune femme bafouilla.

— C'est mon plus jeune fils qui l'a trouvée et qui s'amuse à la faire marcher.

— Où l'a-t-il trouvée ?

— C'est ce que j'étais en train de lui demander quand vous avez frappé.

— Puis-je entrer, madame ?

Sans attendre sa réponse, Dimitri mit le pied dans l'embrasure de la porte. Son interlocutrice hésita puis s'effaça pour le laisser entrer.

La cabine où les garçons de la famille belge logeaient était plus vaste que la sienne. Ils étaient assis tous les trois sur une des couchettes du bas et l'un d'entre eux tenait la boîte à musique dans ses mains en le regardant d'un air craintif. Le jeune officier voulait garder son calme.

— Cet objet est à moi et quelqu'un l'a volé dans ma cabine pendant le changement de trains à Wirballen. Je te prierai de me le rendre.

Il tendit la main pour le récupérer.

Au même moment, la porte s'ouvrit et le père de famille entra. Surpris de trouver Dimitri, il haussa les

sourcils en guise de demande d'explications.

Il ne fallut pas plus de quelques minutes pour que celui-ci les lui fournisse, ainsi qu'à sa femme, menaçant de porter plainte au vu du préjudice subi. Le Belge attrapa son fils par le poignet et, se saisissant brutalement de la boîte et de son étui, les remit aussitôt entre les mains de l'officier.

— Je suis profondément désolé de ce qui vous est arrivé par la faute de mon fils. Je peux vous certifier qu'il sera puni comme il se doit et qu'il n'aura plus jamais envie de recommencer.

— Il faut que je trouve le chef d'équipage pour l'avertir que je l'ai retrouvée, mais l'affaire n'est pas terminée. Je vais revenir vous voir.

Tenant soigneusement la boîte contre lui comme si c'était le précieux Graal, Dimitri sortit aussitôt et se précipita vers son wagon, à la recherche des deux employés de la compagnie.

Il les trouva assez vite mais ceux-ci le dissuadèrent de porter plainte, convaincus que les conséquences pour le jeune officier comme pour eux serait bien plus importantes que le préjudice subi. Dimitri n'insista pas. Pour conclure en beauté l'affaire, le chef d'équipage lui proposa ainsi qu'au père de famille belge tout penaud, de se retrouver au salon du wagon-restaurant autour d'une bouteille de champagne. Qu'il offrait, bien sûr.

Tout en portant un toast à la santé des agents de la Compagnie, Dimitri avait pu ainsi avoir le fin mot de l'histoire.

Le premier soir après le départ de Saint-Petersbourg, en se promenant dans le couloir de la voiture du Russe, le plus jeune des garçons belges, qui n'arrivait pas

à s'endormir, avait entendu jouer la boîte à musique. Aussi, lorsque le train s'était arrêté à Wirballen, et que les voyageurs étaient encore tous dans la salle d'attente de la gare répondant aux formalités administratives et douanières, il s'était introduit dans la cabine, après le passage du préposé qui venait de déposer le bagage. Comme il ne savait pas qui y logeait, il avait fouillé le sac et subtilisé rapidement l'objet pour le rapporter dans sa propre cabine, sans se rendre compte de l'importance du méfait.

Dimitri était véritablement soulagé d'avoir retrouvé la boîte et se promit d'être beaucoup plus prudent à l'avenir. Il la glissa dans son cartable, au milieu des documents de sa mission, et totalement rasséréné, s'installa à sa table pour ce dernier déjeuner avant son arrivée à Paris.

Jamais repas ne lui parut aussi bon. Il se sentait un appétit féroce, mais, par politesse attendit Henry Russell en regardant défiler le paysage de cette puissante Allemagne impériale qui suscitait tant de craintes à Charles Picart. Au panorama très champêtre et presque bucolique qu'il avait vaguement vu le matin même, se substituait maintenant un spectacle de houillères et d'usines métallurgiques gigantesques assurant une puissance économique redoutable à l'empire du Kaiser.

Le champagne aidant, il se sentait complètement euphorique.

Lorsque Russell vint le rejoindre, il s'aperçut de ce changement dans l'attitude du jeune homme.

— Vous avez l'air bien guilleret ! Seriez-vous impatient d'arriver à Paris ?

N'osant pas lui avouer les véritables raisons de son allégresse, Dimitri préféra orienter la discussion vers un sujet plus général et se dit qu'une analyse géopolitique de son vis-à-vis à propos de l'Allemagne lui permettrait d'éviter les sujets embarrassants.

Le Britannique, pourtant étonné de l'intérêt soudain du jeune Russe pour les questions internationales, s'exécuta de bonne grâce. Il connaissait bien cette partie de l'Europe pour y être venu maintes fois. Il s'étendit un peu plus sur ses activités professionnelles. Propriétaire d'une usine textile près de Londres, il commerçait beaucoup avec les filatures de Barmen et d'Elberfeld, près de Düsseldorf. S'il n'avait rien rajouté, la veille au soir, à la remarque de Charles Picart, il avoua au jeune officier qu'il craignait la déflagration qui viendrait embraser l'Europe. Il n'avait aucune confiance dans l'empereur Guillaume, trop belliqueux et prêt à toutes les rodomontades.

En outre, depuis la perte de l'Alsace et de la Moselle en 1870, la plupart des Français se complaisaient dans un sentiment de revanche que seule une guerre pouvait assouvir. Évidemment, elle serait gagnée par la France puisque juste et légitime.

Comme pour répondre aux pensées de Dimitri, Russell reprit :

— Malheureusement, si cela se produit, ce ne sera pas une formalité. Regardez la puissance de ce pays. Les Français auront fort à faire s'ils veulent gagner la guerre. Voyez-vous mon jeune ami, permettez-moi de vous appeler ainsi, je n'aime ni la violence ni les conflits. Vous êtes officier, vous avez fait un choix qui n'est évidemment pas le mien. J'étais en Afrique du Sud en 1900 au

moment de la guerre des Boers. Beaucoup de civils y sont morts et parmi eux ma femme et ma fille. Ce que j'y ai vu m'a dégoûté à tout jamais et, depuis, je suis convaincu que la folie des hommes est un puits sans fond.

Puis, Henry Russell se tut, perdu dans ses pensées. Dimitri n'osait rompre le silence, touché par le chagrin de cet homme qu'il connaissait à peine et pour lequel il ressentait de la sympathie.

Russell se reprit :

— Allons, ne parlons pas de ce qui nous attriste, s'il doit y avoir une attaque, que ce soit à l'égard de ce bon repas.

Au moment où les premiers plats étaient servis, le train entra en gare d'Aachen, la partie allemande de la ville d'Aix-La-Chapelle, et, cette fois-ci, les douaniers allemands puis belges montèrent à bord pour vérifier les passeports.

Le repas se passa très agréablement, mais Russell dut repartir assez vite préparer ses bagages, car il devait quitter le *Nord-Express* à Bruxelles. En effet, la Compagnie des Wagons-Lits avait mis en place une correspondance en train pour Ostende puis en ferry pour Londres, et il ne voulait pas la manquer.

Avant de quitter le wagon-restaurant, il fit promettre à Dimitri de s'arrêter chez lui, si par hasard il était amené à venir dans la capitale britannique. Sans préciser pourquoi, le jeune officier lui déclara qu'il devait bientôt s'y rendre et tous les deux furent enchantés de ces prochaines retrouvailles.

Après l'arrêt à Bruxelles, il restait encore cinq heures avant d'arriver à Paris. Le temps était radieux et la tem-

pérature de l'air était de 25 °C. Dimitri était tout excité de revoir la famille de sa mère, et comptait bien profiter de son passage en France maintenant que sa situation s'était considérablement éclaircie.

Un peu avant 8 h du soir, le *Nord-Express* finissait de traverser la ceinture septentrionale de la capitale française et quelques longues minutes plus tard, il entra sous l'immense verrière de la gare du Nord.

On était le vendredi 26 juin 1914.

5

PARIS, 26 JUIN 1914

Dimitri sauta sur le quai, son sac de voyage à la main pendant qu'un employé de la compagnie chargeait sa malle sur un chariot à bagages. Tous les deux se dirigèrent vers le hall de la gare lorsqu'il aperçut un homme d'une cinquantaine d'année, dans un costume clair, coiffé d'un canotier lui faire des grands gestes. Il se précipita vers lui.

— Oncle Frédéric, merci d'être venu me chercher, je suis confus, j'aurais pris un taxi.

— Bonjour mon neveu. Certes, mais avec quoi l'aurais-tu payé ? Tu sais, ici, on n'accepte pas les roubles comme dans ce train fastueux et à cette heure-ci, les banques sont fermées.

En effet, l'intérêt des grands trains de luxe était que toutes les monnaies des pays traversés y étaient acceptées et échangées selon des taux parfaitement légaux. Dimitri n'avait pas songé une minute à se munir de francs et fut reconnaissant à son parent d'être venu le chercher.

Ils sortirent de la gare et celui-ci fit un signe à une voiture qui se trouvait sur la place. C'était une superbe

Panhard-Levassor 20 CV, bleu foncé, aux fenêtres ceinturées de bois. Dimitri émit un léger sifflement d'admiration.

— Belle automobile !

Frédéric Guillot-Jousseume se rengorgea. Ses activités de directeur de la section investissements à la Banque de France l'amenaient à se déplacer souvent, et il aimait bien les belles voitures. Fernand, le chauffeur, se précipita pour récupérer la malle de Dimitri qu'il attachait à l'arrière, pendant que les deux hommes s'installaient. L'oncle prit la parole :

— Ta tante Lucie et tes cousins nous attendent pour dîner avenue de Suffren. Mais demain, nous irons à la campagne, dans notre propriété de la Colombière, en Seine-et-Marne. Il va faire très beau et, tu vas voir, c'est vraiment une maison agréable.

— Mais, je dois rencontrer l'ambassadeur de Russie dès mon arrivée.

— N'aie crainte, il m'a fait savoir tout à l'heure qu'il te recevrait seulement lundi matin à 8 h. Comme c'est relativement tôt, j'enverrai moi-même un télégramme à ma sœur – ta mère –, pour lui dire que tu es bien arrivé. Tu as le temps de te reposer un peu de ton voyage.

Dimitri n'osa pas dire qu'il n'était pas du tout fatigué, mais, après tout, cette petite parenthèse familiale et campagnarde lui plaisait bien. Après la tension des dernières heures il avait besoin de décompresser.

La Panhard arriva devant un bel immeuble haussmannien, rue de Suffren. Dimitri se souvenait vaguement de l'appartement de son oncle et de sa tante, au premier étage. Lucie Guillot-Jousseume lui ouvrit la porte et le serra dans ses bras, surprise de la taille du

jeune homme qui la dépassait d'une bonne tête.

— Laisse-moi te regarder. Oh, mais tu as beaucoup changé. Voyons, tourne-toi un peu.

Dimitri avait l'impression d'être un animal présenté dans un comice agricole et était tout gêné. Évidemment qu'il avait changé. La seule et unique fois qu'il était venu, c'était dix ans auparavant, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent timide et gauche.

L'oncle Frédéric, qui, à la demande de son neveu, venait de placer le cartable avec la boîte à musique et les documents relatifs à la mission de Dimitri dans le coffre-fort qu'il avait fait installer dans son appartement, vint à sa rescousse.

— Bon, viens que je te présente tes cousins, car j'imagine bien que tu ne vas pas les reconnaître.

Deux jeunes gens se tenaient derrière leur mère. L'un comme l'autre, en costume clair et portant une moustache qui se voulait conquérante.

— Voici Roger, ton contemporain, et Maurice, l'aîné de nos enfants, un peu plus âgé que toi.

Dimitri échangea une bonne poignée de main avec chacun d'eux, se réjouissant de leur présence, car il craignait un peu l'affection très démonstrative que leur mère, en bonne méridionale, allait lui manifester en continu.

— Où est Pauline ?

Au moment même où son père prononçait son nom, un tourbillon surgit dans le salon. De son précédent séjour, le jeune Russe se souvenait d'une petite fille assez téméraire et espiègle, dont l'activité principale avait été d'inventer force malices et facéties afin d'impressionner son grand cousin.

La jeune fille, qui ne s'était pas rendue compte de sa présence, entreprit d'interroger sa mère et demanda quand Dimitri allait enfin arriver.

— Mais il est là ma chérie, lui répondit Lucie Guillot-Jousseume, juste derrière toi. Si tu n'étais pas entrée dans ce salon comme une tornade, tu l'aurais vu.

Pauline se retourna et rougit brusquement. Dimitri la regarda d'un air d'abord goguenard, puis très vite admiratif. La petite fille dont il se souvenait avait bien changé. Sa cousine avait maintenant dix-huit ans, et était une véritable beauté. Elle était grande, ses longs cheveux châtain clair étaient ramassés autour de sa nuque en un chignon torsadé et flou, qui encadrait un visage ovale et fin. Ses yeux, très noirs, donnaient à son regard une acuité qui laissait penser à celui qu'elle regardait qu'il était le seul et unique centre de son intérêt. Dimitri se dit qu'elle allait certainement ravager de nombreux cœurs, car commençait pour elle le moment de sortir dans le monde. Le bel été 1914 s'annonçait superbement pour sa cousine.

Il apprit qu'elle venait tout juste d'achever ses études chez les Dames du Sacré-Cœur de Bruxelles. Depuis la loi Combes de 1905, les congrégations religieuses enseignantes avaient dû quitter le territoire français, au grand dam de Frédéric et Lucie Guillot-Jousseume. Leurs trois enfants avaient été pensionnaires en Belgique : Pauline à Bruxelles, les deux garçons chez les jésuites, à Liège.

Maurice, que les études n'avaient pas particulièrement passionné, avait tenté une carrière militaire, sans succès. Il avait fait un court passage chez les cuirassiers, mais en était sorti au bout de cinq ans avec le grade de

maréchal des logis et surtout, l'envie de ne rien faire. Sa seule activité à Paris se bornait à courir dans le grand monde où il se faisait inviter à tous les bals. Comme il était bien de sa personne, il s'arrangeait toujours pour rester jusqu'au cotillon, le temps de faire le tour des jeunes filles à la dot conséquente.

Il aimait répéter souvent : « Au bal du Country Club, j'ai fait une rencontre ; elle est belle comme Crésus. »

Ses parents étaient exaspérés par son cynisme, jusqu'au jour où son père, qu'une mauvaise journée à la Banque de France avait énervé, tapa du poing sur la table, sommant son fils de faire autre chose de sa vie que de courir les dots.

Après moult tractations, il acheta à Maurice un portefeuille d'assurance de L'Urbaine & La Seine, et celui-ci déménagea rue Godot-de-Mauroy, loin des foudres paternelles. Sachant que Dimitri arrivait, le jeune homme avait momentanément délaissé ses activités mondaines pour accueillir son cousin et passer deux jours avec lui chez ses parents, à Paris et dans leur propriété de la Colombière.

Quant à Roger, c'était tout l'inverse de son frère aîné. Visiblement doué pour la musique et particulièrement le piano, il était devenu, à force de travail et surtout de talent, un virtuose reconnu. Il avait été engagé par l'orchestre des concerts Lamoureux et sa carrière prenait une dimension internationale qui ne demandait qu'à s'épanouir. Comme Maurice, il s'était arrangé pour être présent lorsque viendrait Dimitri, mais il devait partir en septembre pour une grande tournée en Europe puis en Amérique.

Le dîner et la soirée furent fort agréables, et chacun se réjouissait de partir à la campagne car la chaleur de ce début d'été pouvait devenir accablante dans la capitale.

Le lendemain, pendant que Frédéric et Lucie Guillot-Jousseume, accompagnés de Pauline, partaient en voiture avec les bagages, Maurice, Roger et Dimitri prenaient le train gare de l'Est pour Mouroux, à côté de Coulommiers. De la fenêtre de leur compartiment, chacun avait pu admirer les riches terres de la Brie, gorgées de blé et d'avoine. Un air chaud tremblait déjà au-dessus des épis, promettant une journée ardente. À leur arrivée, et parce que la propriété n'était pas très loin, ils décidèrent de s'y rendre à pied. Devant la maison, une pièce d'eau reflétait un ciel sans nuage. Le jeune Russe fut charmé tant par la belle demeure de ses cousins que par la verdure qui l'entourait. Les trois jeunes gens gravirent en souplesse les marches du perron et entrèrent avec délice dans la fraîcheur du vestibule.

Le déjeuner fut des plus agréable et, après le repas, Roger montra à son cousin une petite partie de son talent de concertiste en jouant pour le grand plaisir de ses parents et de sa sœur, quelques pièces de Chopin et de Brahms. Maurice n'avait pas daigné assister au petit récital de son frère, préférant retrouver les ruches qu'il avait installées au fond du parc. Comme il s'ennuyait ferme à la campagne, il s'était entiché d'un essaim d'abeilles qui en avait attiré deux autres, et tout ce petit monde agité et travailleur prenait ses aises dans trois ruches en bois. Pendant le concert de son frère, il avait enfilé une tenue d'apiculteur pour ramasser le miel que les insectes avaient stocké dans les gâteaux de cire. Lorsqu'il était ainsi chapeauté et voilé pour éviter

les piqûres, il pouvait rester de longues minutes à observer leur célérité et l'organisation du couvain où le seul travail des mâles était de féconder la reine. C'était son rêve, mais il ne pouvait le partager qu'avec les bourdons.

Les deux jours à la Colombière passèrent très vite. Dimitri était sous le charme de Pauline, lui proposant même d'être son cavalier aux différents bals de la saison où elle était invitée, tant que sa mission le maintenait à Paris. La tante Lucie en fut enchantée car ni Maurice ni Roger n'étaient disponibles, et un cousin germain valait bien un frère. Le premier où elle ferait son entrée dans le monde devait avoir lieu à Paris, le samedi 23 juillet dans les salons de l'hôtel particulier de la comtesse de Chenizot.

Le dimanche après-midi, il fallut bien rentrer. Seules, Pauline et sa mère se décidèrent à rester quelques jours à la Colombière.

Pour Dimitri, son oncle et ses cousins, la parenthèse campagnarde était terminée. En arrivant à Paris, au moment où la voiture longeait le quai d'Orsay, la mission du jeune Russe se rappela brutalement à lui.

6

EN GASCOGNE, LE 11 AVRIL 1990

Camille Moriez avait quitté Bordeaux en début d'après-midi et devait se rendre dans le Gers, à 200 km de là, pour rencontrer une certaine Mme de Limeuil pour le compte de l'étude Taylor & Martin. La spécialité de cette étude était la recherche d'héritiers. Camille était généalogiste successoral.

La vieille Simca 1100 roulait maintenant sur une petite route de Gascogne. La jeune femme avait quitté l'autoroute à Langon et s'enfonçait dans un paysage de forêt de pins d'un vert profond et d'ajoncs jaune d'or. Il faisait très doux, et par la vitre ouverte elle pouvait respirer les effluves d'un printemps déjà magnifique. Après Casteljaloux, la campagne changea. Aux conifères succédèrent des champs de colza, de blé en herbe et de jeune maïs. La nature restait dans un vert et un jaune qui s'harmonisaient dans un immense kaléidoscope que l'ondulation des collines diffusait à perte de vue. Çà et là, on entendait cancaner quelques élevages d'oies et de canards qui finiraient en confit, magrets grillés et autres foies gras. Au fond, la chaîne des Pyrénées surgissait de

la brume, et l'on apercevait encore les pentes enneigées des sommets. En admirant ce paysage moutonnant, Camille comprit alors pourquoi on appelait cette région bénie des dieux : la Toscane française.

7

PARIS, 29 JUIN 1914

À 8 h précises, le lundi matin 29 juin 1914, Dimitri était devant le grand porche du magnifique hôtel d'Estrées, rue de Grenelle, abritant l'ambassade de Russie. Il traversa rapidement la cour pavée et se fit annoncer auprès du ministre Alexandre Iswolsky. Quelques minutes plus tard, il entra dans le bureau de l'ambassadeur. Celui-ci se tenait debout, l'air soucieux, un télégramme à la main, alors qu'une pile de journaux s'entassait sur sa table de travail.

— Bonjour lieutenant Malkine, je vous attendais. Vous êtes au courant, n'est-ce pas, de ce qui s'est passé hier à Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine.

Dimitri, que la parenthèse campagnarde de ses cousins avait un peu éloigné des affaires du moment, eut l'air surpris. Il secoua la tête, pressentant un drame.

— L'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et sa femme ont été assassinés. J'ai été prévenu par un câble de Saint-Petersbourg hier après-midi, et en vous attendant, je prenais connaissance de la presse. Tenez, voyez par vous-mêmes.

Il lui tendit *le Figaro*. Dimitri lut, consterné :

DOUBLE ATTENTAT

L'Archiduc héritier d'Autriche et sa femme
assassinés en Bosnie

Une bombe et deux coups de revolver

L'archiduc héritier, François-Ferdinand et sa femme, la duchesse de Hohenberg, se rendaient à l'hôtel de ville de Sarajevo où avait lieu une réception lorsqu'une bombe fut lancée contre leur automobile ; l'archiduc écarta l'engin avec le bras. La bombe fit explosion après le passage de l'automobile. Le comte Boos Waldeck et l'aide de camp, le lieutenant-colonel Merizzi, qui se trouvaient dans la voiture suivante furent légèrement blessés. Six personnes qui se trouvaient dans la foule furent plus ou moins grièvement atteintes.

L'auteur de cet attentat est un typographe de Trébinje,

nommé Cabrinovitch. Il a été arrêté sur le champ.

Après la réception solennelle à l'hôtel de ville, l'archiduc héritier et sa femme continuaient leur visite de la ville en automobile, quand un élève de lycée, de la huitième classe, nommé Prinzip, de la ville de Grahovo, tira plusieurs coups de browning sur l'automobile du prince héritier. L'archiduc fut atteint au visage et la duchesse de Hohenberg à l'abdomen.

Transportés au konak, ils ont bientôt succombé à leurs blessures. L'auteur du deuxième attentat a été également arrêté. La foule a presque lynché les deux meurtriers.

— Regardez ce que dit *Le Journal*, reprit l'ambassadeur. J'ai peur que sa vision des choses, certes très nationaliste, soit prémonitoire.

Dimitri prit le quotidien.

Tout concourt à la sensation de l'attentat, et les circonstances particulièrement émouvantes du crime, et le déchainement des passions qui a armé les conjurés, et les incalculables répercussions d'un événement, dont le bouleversement de la succession d'Autriche n'est peut-être que la moindre des conséquences.

L'avenir de la maison de Habsbourg n'est pas à la mer-

ci d'une existence humaine. Mais il est intimement lié aux grands mouvements des nationalités qui révolutionnent depuis six ans le sud-est de l'Europe.

Et c'est peut-être le côté le plus grave du drame d'hier qu'il apparaisse comme un épisode de la lutte engagée entre le germanisme et le slavisme.

Dimitri, inquiet, reposa *Le Journal*. Cet assassinat aurait sans nul doute des répercussions importantes, bien plus qu'un changement d'héritier pour l'empire austro-hongrois. Il était clair que le jeu des alliances entre les États européens allait peser sur les événements.

Afin de préparer le voyage du président Poincaré, l'ambassadeur avait prévu une réunion de travail avec différents diplomates, dont le premier et le deuxième conseiller, l'attaché militaire et deux secrétaires. Dimitri transmit à Alexandre Iswolsky la lettre confidentielle et les documents confiés par le colonel Dobrovine.

La réunion prit toute la matinée. Une autre était prévue l'après-midi. À cette occasion, deux diplomates français du ministère des Affaires étrangères devaient les rejoindre. À sa grande surprise, Dimitri reconnut Charles Picart, celui-là même avec qui il avait joué au whist au cours de leur dernière soirée dans le *Nord-Express*. Picart eut l'air tout aussi étonné, mais l'un

comme l'autre n'en dirent rien, se promettant toutefois d'éclaircir très prochainement les circonstances de leur rencontre dans le train.

Le départ du président français pour cette visite diplomatique était prévu le 16 juillet. Il devait embarquer à Dunkerque avec le ministre des Affaires étrangères René Viviani sur le cuirassé *La France*, et débarquer à Cronstadt le 20 juillet. Ensuite, une série d'entretiens mêlés à toutes sortes de festivités, banquets et autres parades militaires devaient resserrer, s'il en était besoin, les rapports amicaux entre les deux pays.

L'ambassadeur Alexandre Petrovitch Iswolsky voulait que le voyage du président français soit une réussite. Dimitri observait le diplomate, vieux renard parfaitement à l'aise dans les négociations souterraines et connu comme tel dans les chancelleries européennes. Ce sexagénaire au physique de Tatar déployait une grande énergie, qui s'extériorisait dans un parfum entêtant de violette. Il avait été ministre des Affaires étrangères de Russie, mais à la suite d'une erreur d'appréciation de l'influence autrichienne qui avait valu à son pays l'impossibilité d'accéder aux mers chaudes par le Bosphore, il avait été démissionné et nommé à Paris par le chef du gouvernement russe Piotr Stolypine. C'est dire qu'il n'aimait pas beaucoup les Autrichiens et qu'il ferait tout pour renforcer l'alliance franco-russe.

À la fin de la journée, Iswolsky chargea Dimitri de s'occuper plus particulièrement du recensement des forces armées russe avec son homologue français Charles Picart, qui ferait la même chose pour l'armée française. Il fallait que tout cela soit bouclé pour le 13 juillet, veille de la fête nationale française, et à trois

jours du départ du président et de sa suite.

Alors que, vers 6 h du soir, chacun se séparait, Picart proposa au jeune Russe d'aller boire un verre dans une brasserie située non loin de l'ambassade. Dimitri accepta avec plaisir et ils se retrouvèrent devant une bonne bière à rediscuter discrètement de leur mission. S'ils s'étaient rencontrés dans le train, c'était bien parce que le Français, accompagné de son épouse, était allé à Saint-Pétersbourg rencontrer Maurice Paléologue, l'ambassadeur de France. Cela faisait maintenant plusieurs mois que les chancelleries des deux pays préparaient la visite de Poincaré. Aussi, en tant que diplomate, s'était-il retrouvé dans cette organisation minutieuse. Picart, qui n'était guère plus âgé que Dimitri, avait un regard franc et intelligent. Il portait une barbe courte et bien taillée, et ses mains, très soignées, accompagnaient sa parole par des gestes souples et parfois précieux. Dimitri ne pouvait s'empêcher de regarder les mouvements de ses doigts et essayait de se souvenir où il avait vu autant de malléabilité. Ça y est. C'était au Mariinsky, lorsque les Ballets Russes de Diaguilev étaient venus danser *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakov. Il eut un sourire en imaginant Picart en adepte de Terpsichore puis il se reprit aussitôt, confus de la direction que prenaient ses divagations.

Pendant deux semaines, les deux hommes travaillèrent ensemble, tantôt au Ministère des Affaires étrangères, dans le bureau de Charles, tantôt à l'ambassade de Russie. Tous les soirs, Dimitri rentrait sagement chez son oncle, attiré tout de même par la jolie Pauline, toute à ses essayages et qui voulait faire son entrée dans le monde d'une manière irréprochable. Le bal du 23

juillet approchait.

Quant à lui, il avait préparé son bel uniforme de hussard pour le grand jour, convaincu qu'il lui fallait aussi veiller sur sa cousine que rien n'effrayait et qui pouvait parfois se révéler imprévisible. N'avait-elle pas inauguré, la semaine précédente, de s'habiller en homme pour se promener libre et sans chaperon dans Paris ? Elle avait emprunté à Roger un pantalon et une veste, avait enroulé ses longs cheveux pour les cacher dans le fond d'un chapeau melon et était sortie en se gardant bien de le dire à quiconque. Elle avait adoré.

À son retour, elle s'était empressée de le raconter à ses parents qui en frémissaient encore. L'oncle en avait fait tomber son monocle de stupéfaction et avait marmonné :

— Si les femmes se mettent maintenant à porter la culotte non seulement au sens figuré mais au sens propre, je ne donne pas cher de notre civilisation.

Puis, en un bon banquier, il était retourné aux valeurs sûres. Au moins, à sa banque, les employés étaient heureusement tous des hommes.

Le vendredi 10 juillet, la mission du lieutenant Dimitri Malkine et de Charles Picart était achevée et le rapport remis à leur hiérarchie respective. L'ambassadeur Iswolsky, quant à lui, devait se rendre à Saint-Pétersbourg pour y accueillir le président français et prendre part aux discussions entre la France et la Russie.

Pour se détendre, Dimitri et Charles décidèrent d'aller à l'Opéra où se jouait *Faust* de Gounod, mais à la dernière minute, lorsque Dimitri raconta à Charles

la petite fugue de sa cousine Pauline, et surtout la remarque de son père, ils optèrent pour les Folies Bergères. Le spectacle s'intitulait *Sans culottes Mesdames, revue d'été*. Quelques nymphes comme Lucette de Landy et Nelly Palmer s'y produisaient. Tous les deux connaissaient bien l'opéra de Gounod, aussi, à une Marguerite s'exclamant devant son miroir, ils préférèrent en voir plusieurs s'effeuiller aux Folies Bergères.

Dans la matinée du lundi 13 juillet, alors que Dimitri s'appêtait à sortir, la bonne des Guillot-Jousseau vint l'avertir qu'un envoyé de l'ambassade de Russie l'attendait dans l'entrée.

Que se passait-il ? Troublé, il se précipita vers l'homme qui lui tendit une lettre. Elle était d'Alexandre Iswolsky. Celui-ci, à la demande de Nicolas II, avait remis les conclusions du rapport du jeune officier et de Charles Picart au président de la République française Raymond Poincaré qui s'en était trouvé très satisfait. En retour, il avait demandé à rencontrer l'ambassadeur et Dimitri au palais de l'Élysée, ce lundi, à 15 h. Dimitri était perplexe. Il savait que le président tenait à cette amitié franco-russe et était prêt à appuyer la politique de fermeté du tsar à l'égard de la Serbie. Peut-être voulait-il davantage de précisions sur les forces armées de l'empire russe ?

Un peu avant l'heure dite, il se présenta en uniforme de hussard de la garde impériale à l'entrée de la cour du palais de l'Élysée, où venait d'arriver Alexandre Iswolsky. Ils se dirigèrent vers le perron, accueillis par un huissier qui les conduisit dans le salon bleu, dans l'aile Est du rez-de-chaussée. Le président du Conseil, qui avait également en charge le portefeuille des Affaires

étrangères, René Viviani, s'y trouvait déjà. Poincaré devait les y rejoindre.

Les trois hommes se tenaient debout autour de la table de réunion, lorsqu'ils entendirent très distinctement les notes d'un piano, dans la pièce à côté où se trouvait la bibliothèque.

Le jeune officier reconnut instantanément la mélodie : c'était *Le Soir*, de Ludvig Schytte ! L'air de la boîte à musique !

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Au bout de deux minutes, l'interprète s'arrêta et l'on entendit le claquement du couvercle du piano qui se refermait puis des pas décidés qui se rapprochaient de la porte de communication.

Charles Picart pénétra dans le salon bleu.

Dimitri n'eut pas le temps de réagir que le président entra à son tour. Il prit la parole :

— Bonjour messieurs, asseyez-vous, nous allons commencer, Je n'ai qu'une petite heure de disponible.

Il entra très vite dans le vif du sujet : il souhaitait avoir des précisions sur les forces russes mobilisables rapidement en cas de conflit. La perte de l'Alsace-Moselle en 1870 avait beaucoup affecté le Lorrain qu'il était, aussi sa demande n'étonna aucun de ses interlocuteurs. S'il soutenait une alliance indéfectible avec la Russie, il faisait sien l'adage cher aux armées de la Rome antique : *si vis pacem para bellum*. Autrement dit : si tu veux la paix, prépare la guerre.

Il expliqua :

— Nos paroles de paix auront d'autant plus de chances d'être écoutées qu'on nous saura mieux armés et plus résolu. N'oubliez-pas la loi militaire de 1912

où le service militaire est passé en France de deux à trois ans.

Tout en donnant l'impression de l'écouter avec une grande attention, Dimitri avait du mal à se concentrer sur les commentaires du chef de l'État. Il ne cessait de penser à cet air joué par Charles. Était-ce un code à son attention ? Pourquoi ? Il se morigéna. Ce n'était pas le moment de laisser vagabonder son esprit. Le contexte extrême de tension internationale qui agitait les chancelleries était plus important. Il se promit quand même d'avoir le fin mot de l'histoire dès que la réunion serait terminée. Le Français ne pourrait pas se dérober.

Les débats prirent fin vers 4 h du soir.

Au moment où l'on devait se séparer, le président Poincaré prit le bras de Picart :

— Restez un moment, Charles, j'ai quelque chose à vous dire.

Puis il salua Viviani et les deux Russes, signifiant ainsi que la réunion était terminée. Dimitri se sentait frustré mais n'osa pas interpeller Picart. Celui-ci lui rappella juste qu'ils devaient se retrouver le lendemain pour le défilé militaire.

Cette fois-ci, le jeune officier en aurait le cœur net.

Le 14 juillet, jour de la fête nationale française, la température commençait à monter dans l'air de la capitale, mais pas seulement.

Il était très tôt. 8 h du matin. Sous un soleil radieux et un ciel sans nuage, une foule considérable avait pris place dans les tribunes et tout autour de l'hippodrome de Longchamp où devait se dérouler la revue des troupes. Les casques, les cuirasses et les armes étince-

laient. Les spectateurs présents semblaient rassurés par ce qu'ils voyaient. Il était sûr qu'en cas de guerre, la France ne ferait qu'une bouchée de ses adversaires.

Dimitri attendait Charles Picart à l'entrée du champ de courses, devant les guichets des parieurs, fermés pour la circonstance.

Il le vit arriver, dans un costume clair parfaitement coupé, son canotier à la main. À son bras, sa jeune femme semblait toute heureuse de se trouver là.

Dimitri pesta tout bas. Il ne pouvait décemment pas l'interroger sur sa prestation musicale de la veille, et peut-être le mettre dans l'embarras. Dès qu'il se retrouverait seul avec lui, il pourrait enquêter plus facilement.

Le couple arriva vers lui. Il salua d'abord l'épouse de Charles.

— Bonjour Madeleine. Quel plaisir de vous revoir ici après notre voyage du *Nord-Express* !

— Mais moi aussi, je suis ravie de vous revoir. Mon mari a été très occupé depuis notre retour. Comme vous d'ailleurs. Ce défilé est vraiment bienvenu. Je suis sûre que vous allez l'apprécier.

Dimitri hocha la tête, regardant du coin de l'œil Charles qui avait prit un air amusé. Il ne savait pas si la prestation au piano du Français était juste une coïncidence ou bien un fait exprès. Celui-ci semblait très détendu, mais rien dans son comportement ne permettait au jeune Russe de se faire une idée. Que c'était agaçant !

— Ne tardons pas trop, dit Madeleine, j'aimerais voir où se trouve tante Henriette dans cette foule. Elle devait arriver de bonne heure.

Ce ne sera pas chose facile, pensa Dimitri. En effet, les spectateurs s'agglutinaient rapidement devant les

pistes du champ de course.

Sur les tribunes, le Président Poincaré et les officiels venaient tout juste de s'installer pour écouter une Marseillaise triomphale.

Le défilé commença par un lâcher de pigeons. Pendant que les oiseaux s'éloignaient, dix avions tournoyaient au-dessus des tribunes. Puis, les détachements qui attendaient sous les arbres et dans les allées du bois se mirent en rangs. On vit ainsi passer les écoles militaires, les troupes spéciales, les sapeurs-pompier, les zouaves, les troupes du génie, puis une brigade coloniale suivie de l'infanterie et enfin l'artillerie, le train des équipages et la cavalerie.

La population pouvait être rassurée. En cas de conflit, la France serait la plus forte. À la fin du défilé, Dimitri et les Picart, bien que prudents et avertis, en étaient tout autant persuadés.

La foule commença à se disperser. Pendant toute la durée de la revue, il avait été impossible au jeune officier de sonder Charles. Madeleine était restée accrochée au bras de son mari. Visiblement elle était très amoureuse.

Quelle guigne ! Se dit le jeune Russe qui suivait le couple.

Heureusement, elle dut apercevoir sa tante Henriette car elle fit de grands gestes pour attirer l'attention d'une dame de certain âge, qui se trouvait au milieu d'officiels.

Dimitri crut le moment arrivé. Enfin ! Cela n'allait pas être facile et il ne leur restait que quelques minutes.

Malheureusement pour lui, Madeleine se précipita vers le petit groupe, entraînant son mari, que, cette fois-

ci, elle avait pris par la main. Picart eut juste le temps de le saluer Dimitri par un retentissant :

— Désolé mon cher Dimitri, vous connaissez le proverbe, « ce que femme veut, Dieu le veut ». J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir avant que vous ne retourniez en Russie.

Et il le planta là.

Dimitri était sûr qu'il l'avait fait exprès. Dépité, il quitta rapidement l'hippodrome, c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Trois jours plus tard, le président Poincaré, le ministre Viviani et tout un aéropage de diplomates, de militaires et de politiques partaient de la gare du Nord rejoindre le port de Dunkerque pour embarquer sur le cuirassé *Le France*. Le 20 juillet, le navire arrivait à Cronstadt où le tsar Nicolas II accueillit avec faste les gouvernants français sur son yacht *l'Alexandria*.

Pendant cette visite d'État, les entretiens se succédèrent et, à l'occasion du dîner de gala offert par le tsar le 20 juillet, le président Poincaré rassura l'assemblée par un toast très pacifique :

« Unies de longue date par la sympathie mutuelle des peuples et par les intérêts communs, la France et la Russie sont depuis bientôt un quart de siècle étroitement liées pour mieux poursuivre le même but, qui consiste à sauvegarder leurs intérêts, en collaborant à l'équilibre et à la paix en Europe. Je ne doute point que, fidèles à leur idéal pacifique, et s'appuyant sur leur alliance éprouvée, ainsi que sur des amitiés communes, nos deux pays

continueront à jouir des bienfaits de la paix assurée par la plénitude de leurs forces, en resserrant toujours davantage les liens qui les unissent. »

Pendant ce temps, à Paris, on se passionnait pour le procès de Mme Caillaux l'épouse de Joseph Caillaux, ancien président du Conseil, accusée d'avoir tiré sur le directeur du *Figaro*, Gaston Calmette, et surtout, de l'avoir tué. Les bruits de bottes semblaient bien loin.

Malgré les échanges courtois et raffinés entre les Français et les Russes, chacun promettant une paix générale, le président Poincaré était inquiet et décida d'écourter son voyage de retour. Le jour même de son départ pour la France, le 23 juillet, l'Autriche, poussée par l'Allemagne, adressait un ultimatum à la Serbie, rendue responsable de l'assassinat du prince héritier. Elle était sommée par Vienne de réprimer la propagande anti-autrichienne, mais surtout d'associer les Autrichiens à la recherche des coupables. Sur ce dernier point, la Serbie refusa. Le 25 juillet, les relations diplomatiques entre les deux pays furent rompues. La mobilisation générale fut décrétée en Serbie pendant que l'Autriche-Hongrie l'ordonnait partiellement.

Alors que le sort de l'Europe dérapait et malgré les inquiétudes légitimes de gens avertis comme l'était Dimitri et l'oncle Frédéric, la vie à Paris continuait.

8

LE BAL DE LA COMTESSE DE CHENIZOT,
PARIS, 25 JUILLET 1914

Pour une toute autre raison évidemment, une certaine tension régnait dans le bel appartement de l'avenue de Suffren, et croissait au fur et à mesure que la date du bal chez la comtesse de Chenizot se rapprochait. Pauline ne voulait, sous aucun prétexte, manquer son entrée dans le monde. Pendant que la couturière finissait les dernières retouches de sa robe, elle s'exerçait à danser avec ses frères pour être fin prête le grand soir. Quant à son père, lorsqu'il vit sa fille essayer sa superbe toilette en mousseline de soie bleu pâle, il en fut tout ému. De fierté, il lui offrit un petit carnet de bal en ivoire et argent ciselé, rehaussé du blason familial avec un petit crayon pris dans le fermoir. À l'intérieur, les différentes danses prévues étaient numérotées et indiquées : 1^{re} quadrille, 1^{re} valse, 2^e quadrille, 1^{re} scottish, 1^{er} pas-de-quatre, 1^{re} mazurka, etc. N'y manquaient que les noms des heureux élus qui partageraient ce moment avec Pauline. Seul le cotillon qui devait clôturer la soirée ne figurait pas dans le carnet, mais Pauline comptait bien participer à la farandole. Dimitri, toujours sous le

charme de sa cousine, lui demanda de lui accorder au moins la première danse qui était une polka, convaincu qu'elle allait bien vite remplir les pages du petit cahier.

Le samedi soir 25 juillet arriva enfin. Frédéric et Lucie Guillot-Jousseau voulurent accompagner leur fille et leur neveu. Tout le monde monta dans la Panhard-Levassor conduite par Fernand, et vers 9 h du soir, l'automobile arriva devant l'hôtel particulier de la comtesse de Chenizot, quai d'Anjou, dans l'Île-Saint-Louis. Un ballet ininterrompu de fiacres et de voitures déposait les invités devant le portail d'entrée, sous un porche à bossage, surmonté d'un médaillon représentant Bacchus. Dimitri s'en réjouit : c'était de bon augure. Puis les Guillot-Jousseau et le jeune Russe traversèrent la cour pavée pour rejoindre un grand hall où se rassemblaient déjà quelques-uns des nombreux invités, pendant qu'au premier étage, les musiciens finissaient d'accorder leurs instruments. La maîtresse de maison, dans une élégante robe en crêpe de Chine puce brodée de fleurs en relief, les accueillit avec chaleur. Il faut dire que la comtesse et Lucie Guillot-Jousseau se connaissaient depuis longtemps pour avoir fait leurs études ensemble, rue de Varenne, chez les Dames du Sacré-Cœur.

— Ah, mes chers amis, quel plaisir de vous revoir. Je suis heureuse de faire la connaissance de votre neveu qui sera, je n'en doute pas, un excellent cavalier pour votre petite Pauline.

La jeune fille s'agaça de la remarque. Comme si elle avait encore dix ans et qu'elle avait besoin d'un chaperon ! Sa mère la regarda du coin de l'œil, se méfiant

d'une répartie inopportune, mais Pauline fit comme si elle n'avait pas entendu. La comtesse reprenait :

— J'ai souhaité, avant que ne commence ce bal, que tous mes jeunes invités soient photographiés, afin qu'ils puissent garder un bon souvenir de cette soirée.

Elle indiqua à Dimitri et Pauline la direction d'un salon où officiait un photographe. Tout le monde se pliait de bonne grâce au souhait de la comtesse, trouvant que cette idée d'immortaliser un instant dont ils se souviendraient toute leur vie était romantique à souhait. Quand ce fut au tour de Pauline et de Dimitri, le photographe leur demanda de se placer devant une toile peinte servant de décor, où figurait un paysage indéfinissable. À côté d'eux, un yucca apportait une touche de verdure. Le jeune couple était indéniablement beau, pour le plus grand plaisir du photographe. Celui-ci actionna une pierre à briquet qui enflamma la poudre de magnésium, et l'éclair du flash immortalisa à tout jamais l'entrée dans le monde de Pauline et de Dimitri en ce bel été 1914.

Plus tard, lorsque l'Apocalypse déferla sur l'Europe, les protagonistes de la soirée de la comtesse de Chenizot l'appelleront avec raison « le bal de l'insouciance ».

Dimitri et Pauline dansèrent toute la nuit. Si toutes les jeunes filles portaient une robe longue, les tenues vestimentaires des hommes alternaient entre uniformes chamarrés et habit réglementaire, pantalon noir à deux galons et veste à queue de pie sur une chemise blanche à col cassé. Le jeune Russe avait remarqué que sa cousine, dont le carnet de bal s'était rempli très vite, n'était pas restée insensible aux charmes d'un jeune blanc-bec, en uniforme d'enseigne de vaisseau. Et cela l'avait con-

sidérablement agacé. Il connaissait ce jeune homme pour l'avoir rencontré à l'ambassade et sa suffisance l'avait exaspéré. Pendant le bal, il s'était surpris à vouloir protéger sa cousine, mais il savait que quoi qu'il dise ou fasse, cela ne changerait rien. Il commençait à connaître la pugnacité de la jolie Pauline et se dit qu'il allait devoir édulcorer le récit de la soirée à son oncle et sa tante en évitant de parler de ses conquêtes.

Après le cotillon qui clôturait le bal, des boissons chaudes ainsi que des gros paniers remplis de brioches furent servis, puis chacun finit par rentrer chez soi. Dans le fiacre qui conduisait Dimitri et Pauline avenue de Suffren, celle-ci, se rapprochant de son cousin qui somnolait, lui claqua un baiser sonore sur la joue. Il sursauta.

— Merci, cher Dimitri, pour m'avoir accompagnée. Les convenances sont tellement stupides que, sans toi, je n'aurais pas pu y aller.

Dimitri bredouilla :

— N'exagère pas. L'un ou l'autre de tes frères aurait pu être ton cavalier.

— Peut-être, mais aucun d'eux n'était là. Je t'en suis très reconnaissante.

Le jeune homme semblait surpris de ces remerciements lorsqu'il remarqua le regard pétillant de Pauline. Bien sûr, qu'il était bête... elle avait encore quelque chose en tête !

— Si Papa et Maman te demandent comment s'est passé le bal, peux-tu, s'il te plaît, ne pas leur parler d'Édouard, tu sais, l'enseigne de vaisseau qui...

— Oui, oui, fit Dimitri, avec un air indifférent, alors qu'il bouillait.

En plus, elle me prend pour un imbécile, pensa-t-il. Il reprit :

— Méfie-toi de ces beaux parleurs. Il m'a tout de suite fait penser à Maurice. Tu critiques assez ton frère pour son cynisme, ne sois pas dupe. Ce type sait très bien qui tu es et je suis sûre qu'en dansant avec toi, il comptait les francs de ta dot à chacun de tes pas.

Plus il parlait, plus sa cousine se braquait. Il finit par se taire alors que le fiacre arrivait à destination. La nuit, ou ce qu'il en restait, porterait conseil à l'un comme à l'autre.

Le lendemain, il fallut faire le récit circonstancié de la soirée, mais l'on resta sur quelques phrases elliptiques ou chacun pouvait y trouver ce qu'il attendait. La journée du dimanche fut émolliente et on la passa à récupérer de la fatigue de la veille.

Au petit matin du lundi 27 juillet, Dimitri se rendit à l'ambassade de Russie pour voir comment évoluaient les événements. S'il n'y avait pas eu cette fichue boîte à musique de Fabergé à porter à la reine mère d'Angleterre, il serait vite rentré en Russie. Mais il lui fallait attendre jusqu'au 1^{er} août. Le ministre Iswolsky était très nerveux.

— Je viens d'apprendre que le président Poincaré rentre directement en France. Il doit arriver normalement à Dunkerque vendredi prochain, le 29 juillet. Une crise se prépare. Certes, l'entrevue des gouvernants français et de notre tsar Nicolas est un rempart puissant pour la paix européenne, mais il faut être très vigilant. Venez avec moi, nous avons du travail.

Au cours de la réunion qui s'ensuivit, Dimitri émit quelques doutes sur la manière dont l'ambassadeur argumentait en faveur de la paix. Tout semblait concourir vers une résolution armée, et cela l'inquiétait.

Enfin, le mardi soir 28 juillet, malgré la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, Iswolsky lui signifia qu'il n'avait plus besoin de lui. Il était libéré de la première partie de sa mission.

Le jeune officier avait hâte de rentrer en Russie, même si les marques d'affection de sa famille française allaient lui manquer. Il avait aimé cette vie insouciante, la compagnie de Roger et de Maurice, le charme de Pauline, tout comme les virées tardives avec Charles Picart qui lui avaient fait connaître l'excitation des nuits parisiennes. Il aurait préféré que ce dernier ait été plus franc avec lui. Il avait encore en tête l'intermède musical de l'Élysée dont il n'avait toujours pas l'explication. C'était dommage. Il aurait pu se faire un ami de Picart. Maintenant c'était trop tard.

En quittant l'appartement de l'avenue de Suffren, il eut un pincement au cœur devant les larmes de sa tante et de Pauline. Cette dernière n'arrêtait pas de lui répéter :

— Prends soin de toi, surtout prends soin de toi.

Il les prit dans ses bras et les embrassa.

L'oncle Frédéric avait décidé de l'accompagner à la gare du Nord. Il était soucieux.

— Je n'aime pas la tournure que prennent les événements. J'ai bien peur que nous ayons la guerre. Dans *le Figaro* de ce matin, j'ai vu que l'Angleterre et l'Autriche entamaient des pourparlers pour essayer de préserver la

paix, mais l'orgueil des gouvernements peut vite faire tout basculer. Du mauvais côté. Enfin, on verra bien, ajouta-t-il, fataliste.

En écho avec l'inquiétude de l'oncle, une pluie fine et froide tombait sur Paris depuis le matin, et la température avait chuté. Les deux hommes se quittèrent avec appréhension.

Le train de Dimitri, un rapide de la compagnie *South Eastern and Chatham Railway*, partait de la gare du Nord à minuit et demi et devait arriver le lendemain mercredi à Charing Cross à Londres autour de 10 h du matin. La traversée entre Calais et Douvres était prévue pour une durée de 60 à 80 minutes. Comme pour le *Nord-Express*, Dimitri avait réservé un wagon-lit.

En débarquant à Charing Cross, le jeune officier eut le plaisir de retrouver Henry Russell sur le quai ; il l'avait prévenu de son passage à Londres. Pour l'Irlandais, il n'était évidemment pas question que Dimitri aille à l'hôtel. Il lui avait donc offert son hospitalité, le temps d'un aller-retour dans le Norfolk, au château de Sandringham où demeurait la reine Alexandra.

Russell habitait dans le quartier de Kensington, non loin de Hyde Park, une jolie maison à la façade toute blanche, dans Allen Street. On accédait à l'entrée par un petit escalier de cinq marches surmonté d'une terrasse soutenue par deux colonnes tout aussi blanches. De part et d'autre, un oriel donnait à l'ensemble un aspect confortable et cossu. Dimitri s'y sentit tout de suite bien.

Un verre de whiskey irlandais *Old Killough* single malt à la main, et en attendant le déjeuner que la gou-

vernante de Russell était en train de préparer, les deux hommes discutaient de l'évolution de la crise internationale.

Le jeune officier avait eu le temps de lire les journaux du matin et était plongé dans le *Times* qui relatait les efforts anglais pour maintenir la paix.

— Je crains que la médiation britannique n'arrive un peu tard, alors que l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie remarqua Dimitri.

Son hôte répliqua :

— Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit lorsque nous traversions l'Allemagne ? Il suffit d'une étincelle pour embraser l'Europe. Depuis plus de quarante ans, on se prépare à la guerre et les différents gouvernements, sous le prétexte fallacieux de sauver la paix, laissent traîner quelques allumettes. Tout le monde a envie de se battre. Moi aussi, je crains que tout cela finisse mal.

Heureusement, les arômes d'un déjeuner que Russell avait voulu particulièrement savoureux pour son ami, vint distraire les deux hommes de leurs pensées moroses et ils se mirent à table avec une satisfaction évidente, entamant une discussion beaucoup plus légère sur les plaisirs londoniens. Dimitri avait deux jours devant lui, et il comptait bien profiter de la capitale britannique. Ce qu'il fit grâce aux conseils avisés de son hôte.

La veille de son départ, Russell l'invita même à son club. Le jeune Russe fut surpris des discussions qu'il y entendit et des commentaires sur la légèreté du gouvernement russe en la matière et sur la faiblesse politique du tsar. En effet, le 29 juillet, jour de l'arrivée de Dim-

itri à Londres, Nicolas II avait ordonné une mobilisation partielle contre l'Autriche-Hongrie. Dimitri avait été prévenu par l'ambassade de Russie à Londres, qui lui demandait de se tenir prêt en cas de mobilisation générale, laquelle fut décrétée le 30 juillet mais rendue publique à l'aube du 31 juillet. Le ministre des Affaires étrangères de la Russie, Sergueï Dimitrievitch Sazonov, avait forcé la main d'un tsar dépassé par les fanfaronnades du Kaiser et incapable d'affirmer son autorité.

Dimitri voulait rentrer le plus vite possible. Il anticipa d'une journée son voyage à Sandringham. Le vendredi 31 juillet, il prit le train à la gare de Kings Cross, muni tout juste de son petit sac de voyage avec la boîte contenant la boîte à musique pour la reine Alexandra. Il avait laissé sa grosse malle chez son ami Russell, comptant, dès son retour du Norfolk, repartir à Saint-Pétersbourg le dimanche 2 août. Avec un peu de chance, il serait de retour chez lui le 5 août.

Sandringham n'était pas très loin de Londres, tout au plus 180 km, et il espérait bien faire l'aller-retour dans la journée, même si le trajet durait un peu plus de trois heures dans chaque sens.

Il s'était arrangé pour arriver en début d'après-midi, ayant poliment fait prévenir la reine qui lui avait fait savoir qu'elle l'attendait.

À 2 h 30, il était devant l'entrée du château, présentant le document qui lui avait été remis par l'impératrice douairière de Russie, l'autorisant à pénétrer dans les appartements du palais. La famille royale avait instauré un protocole considérablement allégé, car la demeure était une résidence privée, synonyme de vacances et de décontraction. D'ailleurs, entre les écuries, les chenils,

les volières et le pigeonnier, les animaux profitaient tout autant que leurs maîtres de la campagne du Norfolk. Un serviteur l'accompagna jusque dans le salon où se trouvait la reine. À sa grande surprise, sur la cheminée en marbre blanc, la pendule indiquait 2 h de l'après-midi. Il se confondit en excuses d'être arrivé trop tôt auprès de la reine Alexandra qui se mit à rire.

— Ne soyez pas confus, c'est vous qui êtes dans le vrai. Mon mari, le feu roi Édouard VII, était comme vous le savez sans doute, un grand chasseur. Aussi, il avait demandé à ce que toutes les horloges du château soient réglées avec une demi-heure d'avance sur l'heure de Greenwich pour avoir un peu plus de lumière le soir et donc pour chasser plus longtemps. Après sa disparition nous avons gardé cette coutume.

Dimitri savait que les chasses du roi Édouard n'avaient pas toutes concerné le gibier du parc de Sandringham, mais aussi... quelques maîtresses. Russell lui avait rapporté qu'à la mort du roi, en 1910, Lord Esher, un proche de la famille royale, raconta que la reine lui aurait murmuré : « Enfin je saurai à l'avenir où il passe ses nuits. »

Le jeune officier ressentait de la sympathie pour la reine Alexandra, qui ressemblait beaucoup à sa sœur, l'impératrice douairière de Russie. Il lui remit la boîte que cette dernière lui avait confiée, soulagé de pouvoir enfin s'acquitter de la deuxième partie de sa mission. Il se sentit à nouveau libre.

Hélas, pas pour longtemps.

La reine prit le cadeau de sa sœur et le remercia beaucoup pour la peine qu'il avait prise de lui apporter cette magnifique réalisation de Fabergé. Dimitri

rosissait sous le compliment mais était surtout soulagé d'avoir accompli sa tâche. Elle reprit :

— Permettez-moi d'ouvrir cette boîte et de vous faire écouter l'objet de votre mission.

Dimitri hocha la tête en silence. Si elle avait su ! Il avait tellement écouté cet air qu'il le connaissait maintenant par cœur. Jusque alors, il n'avait jamais entendu parler de Ludvig Schytte.

Ce que la souveraine ne savait pas non plus, c'était qu'à cause de Charles Picart, ce *Soir* lui valait encore bien du tracas.

La reine Alexandra ouvrit l'objet délicatement et en tourna la minuscule manivelle. Une fois encore, les douces notes un peu métalliques s'égrenèrent quelques instants. Puis elle referma le couvercle, émue.

— Rentrez-vous bientôt à Saint-Pétersbourg ?

Dimitri acquiesça, expliquant que les événements l'incitaient à retourner le plus vite possible en Russie.

— J'aurais aimé vous demander un petit service, reprit-elle, mais dites-moi si cela vous est réalisable. Pourriez-vous apporter à ma sœur la tsarine ce petit présent en échange du sien ? Dans sa lettre, elle mentionne que vous êtes quelqu'un de fiable, et je le vois bien à la manière dont vous vous êtes acquitté de cette mission peu ordinaire.

Malgré les compliments, le jeune officier pestait intérieurement de devoir encore faire le facteur, alors que la guerre grondait aux frontières. Mais il n'avait pas le choix et accepta. La reine Alexandra se leva, se dirigea vers un guéridon près de la cheminée et saisit une boîte oblongue d'environ quinze centimètres qu'elle ouvrit devant Dimitri.

— Voici ce que je veux offrir à ma sœur.

Il écarquilla les yeux. C'était un œuf de Fabergé, fabriqué par l'atelier de Londres et dont la finesse n'avait rien à envier à ceux de Saint-Pétersbourg. L'objet était en émail rouge perlé, orné d'un maillage très fin de fils d'argent tressés. Il pouvait tenir à la verticale grâce à un support trépied également en argent. Mais il avait une particularité, et c'est ce qui expliquait que la reine voulut le montrer à Dimitri. Il fermait à clef. Une minuscule serrure verrouillait les deux moitiés de la coquille. La reine Alexandra reprit la parole :

— Sans clef, il est impossible d'ouvrir cet œuf, à moins de le briser.

La toute petite clef devait mesurer à peine un centimètre.

Dimitri se demandait bien ce que contenait l'œuf mais bien évidemment, n'osa pas le demander à la souveraine.

Celle-ci remit le joyau et sa clef dans la boîte capitonnée qu'elle confia au jeune officier.

— Merci lieutenant Malkine. Je vous sais gré de votre patience à faire ainsi l'intermédiaire entre ma sœur et moi, alors que vous avez vraiment autre chose à faire. Je ne l'oublierai pas. Je ne vous oublierai pas. Partez maintenant, si vous ne voulez pas manquer votre train.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois. Il salua la reine avec déférence et partit à pied vers la petite gare de Sandringham où il attrapa son train de justesse.

Dès son arrivée à Londres chez son ami Russell, il se précipita sur les journaux du jour.

L'œuf de la reine Alexandra était le dernier de ses

soucis.

En cette soirée du vendredi 31 juillet 1914, il pouvait lire que les espoirs de paix avaient encore fondu. Pourtant, le Foreign Office britannique, malgré la gravité de la situation, ne perdait pas espoir de voir aboutir la proposition pacifique de l'Angleterre, reprise par les chancelleries européennes. C'était maintenant à l'Allemagne qu'appartenait la décision d'entrer en guerre ou pas.

Ce que le jeune officier n'apprit que le lendemain, c'est qu'au moment où il lisait les comptes rendus des journaux, alors qu'il dînait au restaurant parisien du Croissant, le seul homme qui s'opposait encore à la guerre, le député Jean Jaurès, avait été assassiné de deux balles dans la tête.

Le surlendemain, 2 août, Dimitri se rendit en fin de matinée à l'ambassade de Russie à Londres pour retirer son billet de train qui lui était payé par le gouvernement. Il devait partir le soir même pour Saint-Pétersbourg. On était dimanche, mais en raison des événements, quelques diplomates étaient présents. Lorsqu'il arriva, on lui fit savoir que l'ambassadeur voulait le voir. Le comte Alexandre von Benckendorff, dont le nom d'origine germanique pouvait prêter à confusion, le reçut dans son bureau. Il avait l'air grave.

— Lieutenant Malkine, je voulais vous voir car ce que j'ai à vous dire ne va pas vous ravir.

Le jeune officier était tendu comme une corde de violon.

Le diplomate reprit :

— Comme vous le savez sans doute, la situation internationale ne s'est pas améliorée. Avant-hier, l'am-

bassadeur d'Allemagne en Russie, le comte Frédéric de Pourtalès, a adressé au nom du Kaiser et de l'Allemagne un ultimatum à Sergueï Dmitrievitch Sazonov, notre ministre des Affaires étrangères. Il somme Sa Majesté le tsar de suspendre la mobilisation. Hier soir, à 7 h 28, l'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg a remis à notre ministre des Affaires étrangères la déclaration de guerre. Enfin, la mobilisation générale est proclamée en France et en Allemagne.

Dimitri était partagé entre l'idée d'en découdre avec les ennemis et la crainte des jours à venir. En attendant, il ne voyait pas en quoi ces événements le concernaient à titre personnel. Il eut vite l'explication.

Von Benckendorff alluma une cigarette et dit :

— En l'état actuel de la situation, les lignes ferroviaires sont interrompues entre la Russie et l'Allemagne, par conséquent vous ne pouvez plus rentrer à Saint-Pétersbourg, ni par voie terrestre ni par voie maritime.

Le jeune officier avait l'impression que tout s'écroulait autour de lui. Le comte poursuivit :

— Vous allez retourner à Paris et vous mettre sous les ordres de l'ambassadeur Alexandre Petrovitch Iswolsky. Au revoir lieutenant Malkine, mais j'espère comme vous que cette guerre ne durera pas longtemps.

Dimitri ressortit de l'ambassade angoissé pour son pays et pour sa mère qui l'attendait à Saint-Pétersbourg. Il retourna chez son ami Russell récupérer ses bagages et prit le train pour Paris, où il arriva le lendemain matin.

C'était le 3 août 1914. Dans l'après-midi, l'Allemagne déclarait la guerre à la France.

9

EN GASCOGNE, 11 AVRIL 1990

La voiture filait sur les routes du Gers. Camille chantait à tue-tête les airs que son vieil autoradio crachouillait dans l'habitacle.

Elle adorait son travail de généalogiste successoral, qui alliait à la fois connaissances historiques, juridiques et un goût certain pour les enquêtes de terrain.

Deux jours auparavant, James Taylor, son patron, l'avait convoquée dans son bureau. C'était un homme flegmatique, âgé d'une cinquantaine d'année, à l'humour fin mais parfois caustique. Malgré son patronyme à consonnance anglaise, sa famille appartenait depuis quelques siècles à la bonne société bordelaise, et lui-même s'amusait à dire que son implantation l'avait été du bon plaisir d'Aliénor d'Aquitaine. Évidemment, il était resté très attaché à l'Outre-Manche, considérant la reine Elisabeth II comme sa souveraine légitime puisqu'il avait la double nationalité française et britannique. À l'inverse, il appréciait fortement la cuisine hexagonale, jusqu'à préférer les cuisses de grenouilles grillées au ros-

bif bouilli. Reconnaisant l'excellent choix de ses aïeux à s'installer à Bordeaux plutôt qu'Evian ou à Vichy, il se donnait ainsi l'alibi nécessaire pour apprécier quelques grands crus dont sa cave était pleine.

Camille l'aimait bien, et travaillait la plupart du temps directement avec lui, plutôt qu'avec son associé Denis Martin. Ce dernier, plus jeune, avait racheté les parts de l'ancien associé de James Taylor, Léon Albert, qui avait pris sa retraite. C'était cet Albert, un vieux machiste empestant le tabac, qui avait recruté Camille.

Elle sortait tout juste de l'université avec un DEA en droit des successions, une maîtrise d'histoire et le diplôme de Sciences Po Paris lorsqu'il l'avait contactée. Elle se souvenait encore du rendez-vous dans le salon des Professeurs de Sciences Po. Il lui avait écrit dans sa lettre « *Je suis de petite taille et j'ai les cheveux roux* ». En rentrant dans la salle à l'heure dite, elle n'avait eu aucune peine à le repérer car il n'y avait personne à part eux deux. Elle avait souri intérieurement en le voyant. En effet, il était roux et devait lui arriver au menton. Il avait fumé au moins un demi-paquet de gitanes mais pendant tout le cours de l'entretien qui avait duré une bonne heure. Il l'avait mitraillée de questions, et avait semblé convaincu par ses réponses.

Comme le rendez-vous était terminé et que l'affaire semblait conclue, elle se leva pour prendre congé. À ce moment-là, il avait agité une main boudinée aux doigts jaunis par la nicotine.

— Mademoiselle Moriez, je vous recrute pour notre cabinet en tant que généalogiste. Tout de même, j'ai deux réserves à formuler : vous êtes jeune et vous

êtes une femme. Mais vous vieillirez.

Camille se demanda si elle avait bien entendu. Quel vieux misogyne !

Il guettait sa réaction. Bien que très irritée par la remarque, elle fit comme si de rien n'était et se contenta de le toiser. Elle prit congé et trois semaines plus tard, pour sa grande joie, commençait à travailler non pas pour lui, mais pour son partenaire James Taylor.

Si les deux associés se partageaient les affaires, chacun avait sa propre équipe et son propre portefeuille. Et comme l'un des adjoints de Taylor, Antoine Dumas, avait souhaité rejoindre l'équipe d'Albert, aussi ce fut tout naturellement que Camille se retrouva à sa place, ravie de la commutation. Quelques mois plus tard, Léon Albert eut un infarctus qui le laissa très diminué. Il vendit sa part de l'étude au neveu de sa femme, Denis Martin, qui devint le nouvel associé de James Taylor.

Après le départ de Léon Albert, Camille commença à s'épanouir. Son patron lui confiait des affaires de plus en plus complexes, faisant appel à sa logique et à son goût pour la recherche. Elle avait l'impression d'être un chien de chasse sur une coulée, et son métier la passionnait.

James Taylor, pour sa part, appréciait le professionnalisme et la discrétion de la jeune femme. Elle travaillait pour lui depuis maintenant quatre ans et était toujours venue à bout de ses missions, même les plus délicates.

La semaine précédente, il l'avait convoquée dans son bureau. D'habitude, il posait devant lui un dossier plus ou moins gros, contenant tous les documents relatifs à la dévolution successorale qu'elle devait éplucher.

Cette fois-ci, il tenait dans ses mains une simple enveloppe blanche d'où il tira une courte lettre :

— Asseyez-vous, Camille. L'affaire que je vais vous confier est assez délicate. En réalité, elle aurait dû incomber à Léon Albert, qui connaissait l'auteur de cette lettre. Mais comme vous le savez, il a pris sa retraite et cette personne ne souhaite pas traiter avec son successeur, Denis Martin. Elle préfère en effet que je prenne le relais, du fait de ma plus grande expérience ; c'est donc vous qui serez en charge de l'affaire. Je vous demande de ne parler à personne d'autre qu'à moi de l'avancée de vos recherches. Voici de quoi il s'agit.

Taylor déplia la lettre et la posa à plat sur le sous-main en cuir vert devant lui. Avant de la lire, il se leva et vérifia que la porte capitonnée de la pièce était bien fermée. Camille était intriguée par toutes ces précautions et se demandait bien ce que son patron allait lui apprendre.

Il se rassit et commença la lecture :

*Château de Saint-Roch,
le 5 avril 1990*

Cher M. Taylor,

Il y a une vingtaine d'années, en 1971 ou 1972, j'ai rencontré votre ancien associé, M. Léon Albert, chez mon notaire à Auch. En effet, j'avais souhaité que votre étude de généalogiste successoral retrouve une partie de ma famille dont je n'ai plus de nouvelles depuis la période de l'Entre-Deux-Guerres, et à qui je voudrais léguer tous mes biens. M. Albert avait commencé à faire des recherches, mais, faute d'accord entre nous, elles se sont arrêtées. Une

de mes amies qui vous connaît bien, Mme Le Quéméner, m'a parlé de vous. Aussi, je reviens vers vous, et non vers le successeur de M. Albert, pour cette même affaire, en espérant que cette fois-ci nous puissions nous entendre sur les modalités financières. Je vous précise que je suis très âgée, veuve, et mon seul fils a été tué par les nazis en 1944. Il m'est difficile de vous donner davantage d'explications par écrit, car mon histoire est un peu compliquée et je préférerais vous rencontrer.

Dans l'attente de votre réponse que j'espère positive, je vous prie de recevoir, cher monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

Mme E. de Limeuil

James Taylor reposa la lettre.

— J'ai longuement cherché le dossier dont parle cette dame dans les archives de l'étude, mais je n'ai rien trouvé. Quant à Denis Martin, il n'a rien non plus. C'est à croire que les documents se sont volatilisés. À moins que Léon ne les ait emportés dans sa retraite ? Après tout c'est possible, mais je ne vais pas l'importuner avec ça, car je sais par sa femme qu'il est très fatigué. Vous ne l'ignorez pas, ils sont installés maintenant à Talloires, sur le lac d'Annecy et je doute qu'il ait envie de reprendre un dossier vieux de vingt ans.

— Avez-vous pu contacter cette Mme Le Quéméner dont il est question dans la lettre ? demanda Camille.

— Oui, c'est une amie de ma femme. Elle m'a parlé de Mme de Limeuil. D'après elle, elle a au moins 90 ans, mais toute sa tête, et elle sait parfaitement ce qu'elle veut. Elle a certainement abandonné l'affaire parce que Léon lui aura été désagréable, car d'après Alice Le Qué-

méner, l'argent n'est pas un problème pour elle – bien qu'elle dise toujours qu'elle n'est pas très riche. C'est une personne qui fonctionne beaucoup à l'empathie, voire même à la sympathie. Elle souhaite donc me voir ; malheureusement, je ne suis pas disponible pour les jours qui viennent, et elle n'habite pas à côté. Je lui ai téléphoné tout à l'heure en lui expliquant que je vous confiais cette affaire en toute discrétion. Elle vous attend mercredi prochain 11 avril à 15 h. Soyez ponctuelle.

Camille eut une moue dubitative.

— Allons, ne faites pas cette tête, je suis sûre que vous lui plairez.

— J'espère...

— Vous allez photocopier cette lettre, et je vais vous montrer sur la carte où se trouve le village et le château de Saint-Roch.

Deux jours plus tard, Camille était en route pour rencontrer Mme de Limeuil.

Pour éviter d'arriver en retard, elle avait compté assez large, et il était un peu plus de 14 h lorsqu'elle arriva à Saint-Roch. Son rendez-vous était à 15 h. Le village était tout petit, mais elle aperçut devant la place de l'église un bistrot et décida de s'y arrêter. Un bon café lui ferait du bien. L'auvent en toile délavée ondulait sous la brise, vantant les mérites d'un pastis marseillais. Elle hésita à s'asseoir en terrasse, mais se dit qu'elle pourrait peut-être en apprendre un peu plus sur sa future cliente en essayant de discuter avec le patron ou quelques habitués.

Elle entra dans la salle et s'assit au bar, saluant les personnes présentes d'un bonjour sonore.

— Qu'est-ce qu'elle veut la petite dame ?

— Un café s'il vous plaît, répondit-elle tout en se demandant pourquoi, dans les commerces, on parlait toujours aux clients à la troisième personne.

Le percolateur envoya un jet de vapeur alors qu'elle s'accoutumait à la pénombre toute relative de la salle du café, qui faisait aussi restaurant. Quelques tables étaient encore occupées, mais la plupart des clients finissaient leur repas.

Elle sirota son café avec bonheur. Il avait le goût de noisette grillée qu'elle aimait. C'était de bon augure. Elle sourit. Le patron du bistrot se rapprocha d'elle en essuyant un verre.

— Vous avez l'air bien contente, ça fait plaisir à voir. Qu'est-ce que vous faites dans le coin ?

C'était une bonne entrée en matière pour avoir quelques informations sur son affaire.

— Savez-vous où habite Mme de Limeuil ?

— Ah, vous allez la voir ? Vous savez, nous on l'aime bien ici, mais la pauvre, elle en a eu des malheurs !

Visiblement le patron était en verve. Camille, qui ne voulait pas attirer l'attention, n'osait l'interroger, mais elle n'en eut pas besoin.

Le cabaretier reprit :

— Moi, je l'ai presque toujours connue, mais je sais qu'elle n'est pas d'ici. La belle maison qu'elle habite lui vient d'une lointaine tante, et elle s'y est installée avec son mari et son fils un peu avant la guerre de 39-45 lorsque la tante est morte. Je me souviens bien quand ils sont arrivés, ce devait être en 36 ou 37, j'avais un peu plus de huit ans. Pensez-donc, jamais rien ne se passe à Saint-Roch, alors quand on les a vu arriver, ça nous

a fait une distraction ! Elle s'est tout de suite liée avec les gens du village alors que son mari, lui, prenait tout le monde de haut. On a compris après qu'ils avaient dû être très riches mais qu'à la suite de mauvais placements, une bonne partie de leur fortune s'était volatilisée. Leur fils n'est pas resté avec eux car il est parti faire des études à Paris. Quand la guerre a éclaté, il était mobilisable et il s'est retrouvé sur la ligne Maginot à attendre qu'il se passe quelque chose. Après la débâcle, il est revenu ici, très en colère par la défaite et par la manière dont les généraux et les politiques avaient mené les opérations. Au bout de quelques mois, il a voulu aller à Londres. Finalement, il est rentré dans un réseau de résistants. Vous savez, au début de la guerre, c'était surtout des Juifs et des communistes. Tout le monde se demandait ce qu'Arnaud de Limeuil allait faire là-dedans. Lui, ça ne l'a pas gêné et il est devenu assez vite un spécialiste de la dynamite et il faisait régulièrement sauter les rails de chemin de fer. Je peux vous dire qu'il y en a eu des convois militaires allemands qui ont été détruits ! Comme il était malin et qu'il changeait tout le temps d'adresse, il a tenu jusqu'en 1944. Il a commis une seule erreur : il est repassé voir ses parents et sa mère en particulier. Il a été aperçu par quelqu'un du village qui s'est empressé d'aller le dénoncer à la Kommandantur. La Gestapo l'a coincé et il n'a pas pu s'échapper. On dit qu'il a été torturé avant d'être envoyé à Buchenwald dans un drôle d'état. Il n'est jamais revenu. Son père est mort quelques temps plus tard et sa mère, la pauvre, ne s'en est jamais remise. Quant au salaud qui l'a dénoncé, tout le village savait qui c'était, parce que ce gros malin s'en était vanté plusieurs fois. Comme il avait eu tout le

temps de constituer des dossiers sur tout le monde grâce à ses amis nazis, à la Libération, il n'a pas été inquiété.

Le cabaretier cracha par terre de dégoût.

— Et puis un jour, après la guerre, on a vu arriver un drôle de type, d'une trentaine d'années. On aurait dit un pantin tout maigre et tout cassé, avec un accent russe ou polonais et qui voulait parler à Mme de Limeuil. Vu la tête du bonhomme, vous comprenez, nous, on n'a pas voulu lui dire où elle habitait. On l'a fait asseoir ici, le temps de la prévenir.

Le patron du bistrot montrait une table au fond du café et fit un geste dans le vide pour mimer l'action.

— Quand on lui a demandé comment il s'appelait, il nous a répondu : Adolphe. Non mais, vous imaginez, un pauvre type, étranger, tout amoché et qui s'appelle comme l'autre salopard de moustachu nazi qui venait de causer des millions de morts ? Alors, nous, on s'est dit : c'est bizarre.

Camille hochait la tête pour encourager les confidences, mais, là encore, elle n'eut pas besoin d'être persuasive.

— Mme de Limeuil est arrivée tout de suite et a dit qu'il n'y n'avait rien à craindre de cet Adolphe-là. Elle est allée le trouver au fond du bistrot et on l'a entendu chuchoter quelque chose. Personne n'a compris ce qu'elle disait, mais tout de suite après, le Adolphe en question s'est levé d'un coup et lui a embrassé la main. Je me souviens, aucun d'entre nous n'osait bouger. Quand elle s'est retournée, il y avait une petite lueur dans ses yeux... alors que depuis la mort d'Arnaud, elle avait toujours ce regard très triste. Elle a accueilli Adolphe dans sa propriété, et il habite maintenant la maison du

garde. Vous le verrez peut-être en allant chez elle. En tout cas, si vous ne le voyez pas, lui, il vous verra. Peu de temps après son arrivée au château, celui qui avait dénoncé Arnaud a eu un accident de voiture. Il est mort sur le coup. Les gendarmes ont dit que c'était à cause d'une fuite dans le circuit de freinage et l'enquête en est restée là. Personne ne l'a pleuré mais on s'est tous demandé si Adolphe n'y était pas pour quelque chose. On ne l'a jamais su.

Camille commençait à trouver que l'enquête confiée par James Taylor lui ouvrait des perspectives captivantes. Décidemment, elle avait très bien fait d'arriver avec un peu d'avance dans ce bistrot. Le patron, qui voyait l'intérêt de sa jeune et jolie cliente grandir au fur et à mesure de son récit, ne se faisait pas prier pour maintenir son attention. Il s'interrompt quelques instants pour servir un café, et, à ce moment-là, une gamine d'une douzaine d'années entra dans la grande salle du restaurant.

— Ah mais, nom d'un chien, Stéphanie, où étais-tu encore ? Ta grand-mère t'a cherchée partout ! Tu as vu l'heure qu'il est ? Je sais bien que ce sont les vacances de Pâques, mais ce n'est pas une raison pour partir sans prévenir et surtout pour revenir à cette heure-ci !

Il avait l'air excédé et prit Camille à témoin.

— Nous l'avons eu sur le tard, ma femme et moi, mais depuis que je suis veuf, je l'élève seul avec un peu l'aide de ma mère. Vous comprenez, avec le café-restaurant, ce n'est pas facile. Elle n'en fait qu'à sa tête.

La petite fille prit un air penaud, attendant que l'orage passe. Visiblement, ce n'était pas la première fois que son père criait après elle, mais ces remontrances ne

semblaient pas vraiment l'atteindre. Camille l'observait en catimini.

— Réponds-moi, où étais-tu ? insista son père.

— Avec Adi.

— Je t'ai dit cent fois de ne pas traîner avec lui. Je suis sûr que ce type n'est pas net.

— C'est pas vrai ! Il m'a montré comment poser des collets pour attraper des lapins.

— Ne me réponds pas comme ça ! Des collets maintenant, c'est le pompon...

Le patron du bistrot leva les yeux au ciel et se crut obligé de donner une explication à Camille.

— Adi, c'est Adolphe. Il ne supporte pas son prénom qu'il a changé en Adi. Remarquez, ça se comprend. Mais je n'aime pas que ma fille passe du temps avec lui. Savez-vous ce qu'il fait dans la vie ? Il est sexeur de poussins.

— Pardon ?

— Oui, oui, vous avez bien entendu, il est sexeur de poussins et il tourne dans les élevages de la région. Vous savez, tous les poulets élevés en plein air et en plein Gers comme dit la publicité, sont passés dans ses mains. Il aurait dû prendre sa retraite il y a au moins cinq ans, mais c'est soi-disant le meilleur à la ronde. Alors il a gardé son activité. Comme il n'a pas de permis de conduire, il circule avec sa mobylette bleue, et en principe, il ne quitte pas le département.

La petite fille avait relevé la tête, et son regard allait de son père à cette jeune cliente qui lui souriait avec sympathie. Elle avait un visage rond, constellé de taches de rousseur et encadré par deux tresses ébouriffées d'un blond vénitien tirant sur le roux. Ses yeux, vert foncé,

pétillaient de malice. Camille eut l'impression que la gamine en savait beaucoup plus sur Adi que son père ne le supposait.

Celui-ci reprit ses explications.

— C'est un drôle de métier, vous savez. Il s'agit de trier les poussins selon leur sexe : les femelles sont gardées pour devenir des poules pondeuses et les mâles sont en général éliminés parce que leur engraissement ne serait pas rentable. Il paraît que ce sont les Japonais qui ont inventés ce métier. Adi l'a appris très vite en s'installant ici. Évidemment, il n'a eu aucun mal à trouver du travail car il arrive à sexer mille poussins à l'heure, vous vous rendez compte ! Il est devenu tellement bon qu'il sexe aussi les pintades.

Camille frissonna, imaginant une multitude de petites boules de duvet jaune attendant leur tour d'être palpé avec plus ou moins de délicatesse.

Le patron du bistrot était intarissable sur la gent à plumes, le travail d'Adi et ses variantes. Il s'apprêtait à détailler le métier tout aussi rare et passionnant de branleur de dindons, lorsque la jeune femme s'avisa qu'il était temps d'aller à son rendez-vous.

10

SAINT-ROCH, 11 AVRIL 1990

Reprenant sa vieille Simca 1100, Camille sortit du village et longea un long mur de propriété sur sa gauche pour arriver à une grille d'entrée dont les deux battants étaient ouverts. À la droite du portail, un peu en retrait, elle aperçut une petite maison et, sur le pas de la porte, un homme assis sur les deux marches d'un minuscule perron. Au bruit de la voiture, il leva la tête et grimaça une rapide salutation. Il était en train de peler un lapin. Il tirait avec force de part et d'autre du corps de l'animal une peau sanguinolente. Camille n'eut aucune peine à reconnaître Adi et lui trouva une vague ressemblance avec Quasimodo, un des héros de *Notre-Dame de Paris*.

Elle s'engagea dans l'allée, contourna un long bâtiment de ferme et arriva devant une belle et grande maison carrée à colombages, typique de cette partie-là de la Gascogne. Elle était en outre flanquée d'une tour. Un porche ouvert encadrait la porte d'entrée et dans un angle, on avait placé un accueillant fauteuil en osier.

Camille n'eut pas besoin de toquer à la porte. L'un des battants s'ouvrit lentement, et avant d'avoir le temps de saluer son hôtesse, une petite boule de poils

noir s'était faufilée et se jetait sur ses jambes en jappant.

— Mousca, vient ici, sois sage ! Ah, cette chienne est impossible !

La jeune femme, qui essayait de ne pas marcher sur les pattes de l'animal, leva les yeux et sourit à Mme de Limeuil.

— Ne vous inquiétez pas, madame. J'aime bien les animaux et cette petite bête n'a pas l'air bien méchant.

La vieille dame eut l'air soulagé et s'excusa de cet accueil un peu inconvenant.

— Vous comprenez, je ne l'ai que depuis quelques semaines, c'est encore un chiot et il faut tout lui apprendre. Mais entrez donc s'il vous plaît, nous allons nous mettre dans la bibliothèque. Je vais surtout vous expliquer pourquoi j'ai souhaité rencontrer quelqu'un de votre étude.

Elles pénétrèrent dans une pièce que Camille trouva d'emblée agréable. Sur les murs, tendus d'un tissu de velours rouge à motifs, différents portraits étaient accrochés, pour la plupart photographiques. Sur toute la longueur de la pièce, un grand meuble bibliothèque contenait quelques centaines de livres, bien rangés par formats et reliés pour la majorité d'entre eux. À l'angle opposé, près de la porte-fenêtre donnant sur le parc, un petit bureau, visiblement très utilisé par la maîtresse de maison, débordait de papiers en tous genres. Camille aperçut sur la pile une enveloppe à l'en-tête de Taylor & Martin que Mme de Limeuil avait mis en évidence. Une commode sur laquelle on avait posé un poste de télévision, six fauteuils et une table basse complétaient le mobilier.

La petite chienne cocker les avait suivies. Elle s'ins-

talla sous le bureau, dans son panier dont elle commença à mordiller l'armature en osier tout en ne quittant pas sa maîtresse des yeux. Celle-ci avait préparé une cafetière et deux tasses, qu'elle servit aussitôt.

— Mais asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle à Camille qui avait eu le temps de se munir d'un bloc et d'un stylo. Je ne sais trop par où commencer... ce que j'ai à vous demander est un peu compliqué.

Camille l'observait. Elle avait du mal à lui donner ses 90 ans. Non seulement parce que ses cheveux gris la rajeunissaient, mais surtout parce qu'elle avait très peu de rides. Pourtant, lorsqu'elle souriait, une multitude de fines ridules partaient du coin de ses yeux et enveloppaient son visage d'une douceur ovale, comme s'il rayonnait. Elle avait dû être très belle. Avec l'âge, ses yeux avaient perdu de leur acuité mais, derrière ses lunettes, Camille sentait un regard bienveillant.

— Vous devez savoir, reprit la vieille dame, que ce n'est pas la première fois que je m'adresse à l'étude Taylor & Martin. Il y a vingt ans, j'ai pris contact avec le prédécesseur de M. Martin. Mais je ne me suis pas entendu avec lui, aussi ai-je préféré ne pas donner suite. Maintenant, les circonstances ont changé. Je suis à la fin de ma vie et je voudrais retrouver le peu de famille qui me reste, si elle existe encore. Oh, ce n'est pas pour une question de succession où d'héritage : je peux tout léguer à quelqu'un que j'ai recueilli et qui s'appelle Adi. Vous l'avez peut-être aperçu en franchissant le portail de la propriété. Il habite la petite maison à l'entrée à droite.

Camille acquiesça comme si on lui parlait pour la première fois d'Adi. Mme de Limeuil ferma les yeux

quelques instants avant de continuer.

— En réalité, deux événements, qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre, m'ont conduite à reprendre contact avec vous. Le premier est la chute du Mur de Berlin en novembre dernier. Oui, je sais, cela peut vous paraître bizarre, mais si j'ai de la famille, elle ne peut que se trouver de l'autre côté du Rideau de Fer. Peut-être en Pologne. Il semblerait que maintenant, à l'Est, les recherches soient un peu moins difficiles. L'autre événement qui m'a décidé à reprendre mes recherches, c'est que l'année dernière, je me suis cassée le col du fémur. Je suis tombée et je suis restée environ trois heures sur le carrelage de ma cuisine, à ne pas pouvoir bouger tellement j'avais mal. C'est Adi qui m'a trouvée et qui a prévenu les pompiers. J'ai failli en mourir. Je me suis dit qu'il était temps que je mette mes affaires en ordre ; au moins, j'aurai l'esprit en paix. Mon médecin m'a conseillé de me rapprocher de ma famille. Encore faut-il savoir où elle est... En attendant, les gens du village ont été très gentils avec moi et une voisine m'a donné cette petite chienne cocker. Au moins, elle peut aboyer pour prévenir. Quant à Adi, il n'est pas là de la journée quand il part travailler et je me sens un peu seule, même si j'ai une femme de ménage deux après-midi par semaine.

En écoutant la vieille dame lui faire part de ses malheurs, Camille eut une pensée pour le patron du bistrot qui aurait pu l'en informer, au lieu de s'étendre sur le sexage de poussins.

Mme de Limeuil reprit :

— Vous connaissez maintenant les raisons de votre présence ici, mais il faut quand même que je vous ra-

conte un peu mon histoire. Je vous ai dit que j'ignorais si des membres de ma famille étaient encore en vie ; ce n'est pas tout à fait vrai. Il me reste un neveu du côté de mon mari, qui, je crois, a deux enfants, un garçon et une fille. Il a divorcé il y a bien longtemps et je n'ai rencontré son ex-femme que le jour de son mariage. C'est un vaurien. Je ne l'ai pas vu depuis une éternité, quinze ans je crois, où il a eu le toupet de me demander de l'argent que, bien entendu, je ne lui ai pas donné. Je ne veux pas qu'il hérite de cette maison ni de son contenu. Quant à ses enfants, il n'a jamais daigné me les présenter – pas plus qu'à mon mari, d'ailleurs. Ils devraient avoir votre âge, je pense.

La vieille dame se leva et, tout en continuant à parler, se dirigea vers la bibliothèque. Sur le rayonnage du bas, une collection complète et reliée de *l'Illustration* était sagement rangée. Camille la vit sortir péniblement un lourd volume correspondant aux six derniers mois de l'année 1914 et se précipita pour l'aider. Elle posa le livre sur la table basse et Mme de Limeuil l'ouvrit. Collé contre la couverture, elle remarqua une enveloppe en papier kraft vieilli que son hôtesse détacha précautionneusement avant de se rasseoir. Camille était intriguée.

— Lorsque j'ai contacté M. Albert il y a vingt ans, il m'a demandé de lui résumer l'histoire de ma famille en quelques pages et de lui indiquer les éventuelles pistes à suivre. Du coup, je pensais lui remettre ces quelques feuilles dactylographiées. Lorsque je l'ai rencontré, il s'est permis des remarques détestables sur le fait que les femmes changeaient d'opinion sans raison et que finalement, je pourrais donner tous mes biens au neveu de mon mari. D'ailleurs, disait-il, ce n'était pas un hasard

si le mot girouette était au féminin. Quel goujat !

Camille sourit, n'ayant aucune peine à imaginer la scène.

— Cela ne m'étonne pas. C'est lui qui m'a recrutée. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi misogynne.

— J'ai donc repris mon document qu'il n'a pas eu le loisir de lire. Ensuite, je l'ai un peu oublié, jusqu'à mon accident. Aussi, plutôt que de vous faire un récit désordonné, je préfère vous le prêter. En effet, ma situation n'a changé en rien depuis vingt ans. Tout est là. Si vous pensez que, à la lecture de ces feuilles, ce que je vous demande n'est pas possible, je vous serais reconnaissante de me le dire tout de suite. Vous allez vous installer ici pour les lire tranquillement et me donner ensuite votre avis. Je n'ai qu'un exemplaire de ce document, c'est pour cela que je ne puis vous le laisser pour le moment.

Joignant le geste à la parole, elle désigna à Camille un petit bureau qu'elle avait, au préalable, rangé sommairement. La jeune femme s'assit volontiers pendant que son hôtesse déposait l'enveloppe devant elle.

— Ne vous inquiétez pas, madame. Je doute fort de ne pas arriver à vous aider.

— Vous m'êtes sympathique Mademoiselle.

— Vous pouvez m'appeler Camille, ce sera plus simple.

— C'est entendu... Camille. Pendant que vous lirez ces feuilles, je vais vous abandonner quelques instants. À mon retour et lorsque vous en aurez fini la lecture, n'hésitez pas à me demander des précisions.

Mme de Limeuil sortit de la pièce, la petite chienne sur les talons.

Camille prit l'enveloppe kraft qu'elle ouvrit avec précaution. Elle en retira une dizaine de feuilles dactylographiées sur un papier fragile et remarqua sur certaines d'entre elles un léger dépôt d'encre bleue, comme si on avait inséré un papier carbone et une double feuille dans la machine à écrire. Elle en fut étonnée, puisque Mme de Limeuil lui avait dit n'en avoir qu'un seul exemplaire. Elle se promit de lui poser la question. Elle reposa l'enveloppe et s'aperçut qu'elle renfermait encore une photographie sépia, d'un format de carte postale, sur laquelle le photographe avait tamponné la phrase « Épreuve sans retouche ». Au dos du cliché, un vieux bout de papier collant jauni tenait une minuscule clef en or. Intriguée, elle posa le cliché devant elle, avec l'idée qu'il était l'élément indispensable au contenu de la petite liasse. Quant à la clef, elle se demanda quel trésor elle pouvait ouvrir.

Son sixième sens en éveil, elle commença à lire attentivement les feuillets. Elle comprit tout de suite que cette affaire prenait une dimension mystérieuse qu'elle n'avait encore jamais connue dans ses enquêtes précédentes.

11

LE COMMENCEMENT DE L' APOCALYPSE,
22 AOÛT 1914

22 août 1914, quelque part en Belgique.

L'obus explosa. Dimitri se trouva projeté quelques mètres en arrière, contre un arbre. Complètement sonné, il n'entendait plus rien. Comme s'il avait de la ouate dans les oreilles. Autour de lui, tout n'était que désolation. L'obus avait fait un grand trou et la terre avait giclé dans tous les sens. Il tenta de s'asseoir au pied de l'arbre pour reprendre ses esprits et, de ses doigts hésitants, toucha son crâne. À sa grande surprise, il sentit un liquide poisseux et chaud couler sur ses cheveux et retira sa main. Elle était couverte de sang.

Progressivement, il percevait à nouveau les sons mais se demandait bien d'où provenait ce sang. À part le choc de son épaule contre l'arbre, il n'avait mal nulle part. Il leva alors les yeux et aperçut au-dessus de sa tête, pris dans une branche, un avant-bras arraché d'où gouttait encore un peu de liquide. À l'annulaire de la main brillait faiblement l'or d'une chevalière. Il lui sembla reconnaître celle de Roger, son cousin pianiste, à côté duquel il se tenait deux minutes auparavant.

Il eut un haut-le-cœur.

Son instinct d'officier reprit rapidement le dessus et il aperçut le jeune homme, non loin de lui, couché dans le cratère d'un obus et gémissant de douleur. Il eut honte de son moment de faiblesse et se précipita vers lui. Détachant alors son propre ceinturon, il lui fit un solide garrot au-dessus du coude et le hissa sur ses épaules. Il devait absolument l'amener vers l'arrière. Roger s'était évanoui. Sa tête ballotait contre la vareuse de Dimitri qui courait entre les projectiles. Un orage de mitraille dévastait tout autour de lui. Jamais le jeune Russe n'était allé aussi vite.

Lorsqu'il arriva enfin à la petite ferme qui servait d'hôpital de campagne, il déposa son cousin avec beaucoup de précaution. Deux infirmiers prirent aussitôt le relais et emmenèrent le jeune homme pour le soigner. La guerre était terminée pour Roger. Sa carrière de pianiste virtuose aussi.

Dimitri devait retourner à la ligne de feu. S'il était courageux, il était néanmoins prudent, et n'avait aucune envie de se faire tuer. Courbé et zigzagant comme il pouvait entre les balles, il finit par rejoindre sa section. Le marmitage se poursuivait sans discontinuer et les hommes hésitaient à avancer, malgré les ordres du commandant qui s'époumonait. Un déluge de feu fracassait la terre, crachant une fumée noire et brûlante. Les soldats n'avaient qu'une idée : se mettre à l'abri. Ils couraient de tous côtés, certains lâchant leur sac trop lourd et même leur fusil. La grande prairie si calme ce matin-là était devenue le premier cercle de l'enfer.

Dimitri suffoquait, essayant tant bien que mal de faire avancer sa troupe. Il se rendit très vite compte

que c'était peine perdue. La plupart de ces hommes n'étaient pas des combattants. Un mois auparavant, ils moissonnaient leurs champs, travaillaient en usine, en atelier, tenaient un commerce, recevaient des clients au guichet de leur banque ou de leur administration. Pour beaucoup, c'était leur premier jour d'une guerre qu'ils pensaient courte. Ils participaient, impuissants, à un massacre organisé dont ils faisaient les frais.

Dimitri ordonna le repli alors que les mitrailleuses allemandes crépitaient sans discontinuer. Certains rampaient dans l'herbe comme pour se fondre avec la terre pour se rendre invisible. D'autres s'étaient réfugiés dans des fossés où leurs corps enchevêtrés et sanglants se traînaient lamentablement. D'autres encore, sur leurs chevaux, galopèrent sabre au clair vers les mitrailleuses allemandes, dans une charge héroïque totalement surannée. Avant que ne commence l'apocalypse, dans la brume et le silence du petit matin, Dimitri avait été saisi par les milliers de corolles pourpres des coquelicots, donnant à ce paysage les touches colorées d'un tableau de Monet. Depuis, l'herbe avait été retournée par les obus et la terre brune s'était progressivement couverte d'un autre rouge, celui du sang.

Il était temps de décrocher.

La violence de l'attaque allemande avait contraint l'armée française à une débandade générale. La plupart des différentes unités repassèrent la frontière et se regroupèrent en France. Celle du jeune Russe avait suivi le mouvement.

On le saura bien plus tard : cette journée du 22 août 1914 fut la plus meurtrière de tous les temps. 27 000 soldats français trouvèrent la mort dans une guerre of-

fensive totalement inadaptée aux circonstances. Quant aux blessés, innombrables, ils avaient été ramenés sur les lignes arrière, remplissant les hôpitaux de campagne. Le soir même, après avoir été soigné, Roger avait été ramené en voiture hippomobile à Mézières avant d'être rapatrié définitivement à Paris quelques jours plus tard.

Dimitri s'inquiétait de l'impréparation de cette guerre de mouvement. Depuis son retour en France, les événements s'étaient enchaînés à toute vitesse. À peine vingt jours depuis son retour de Londres...

En arrivant à Paris, le 3 août, il s'était rendu immédiatement à l'ambassade de Russie où on lui avait assuré que les hostilités ne dureraient que peu de temps, et comme il bénéficiait de la double nationalité russe et française, il lui était ordonné de se battre au côté des Français en attendant de retourner en Russie. Il avait été aussitôt enrôlé dans le 16^e régiment de dragons, avec le grade de lieutenant.

Il avait eu juste le temps de passer une petite heure chez son oncle et sa tante y déposer sa malle. Quant au cadeau pour la tsarine, trop précieux pour rester avec ses propres affaires – et lui-même échaudé par l'aventure de la boîte à musique dans le *Nord-Express* –, il l'avait remis à son oncle qui s'était empressé de le déposer dans un coffre de la banque de France.

L'atmosphère chez les Guillot-Jousseume avait été morose. Lucie tortillait nerveusement son mouchoir de batiste, les yeux remplis de larmes, inquiète pour ses fils. Roger et Maurice avaient été rappelés comme réservistes et se trouvaient quelque part dans l'Est. Quant à Pauline, elle ne décolérait pas devant ce qu'elle appelait la stupidité des hommes. Dimitri tâchait de la recon-

forter.

— Il ne faut pas t'inquiéter, cela ne durera qu'un temps. La guerre est inévitable et nous allons la gagner. Il suffit de voir autour de nous ce fantastique élan national !

— Si tu crois que cela me console ! Ce que je vois, c'est que tous les jeunes hommes partent vers le front. Quelle absurdité de se battre. C'est évident que tous ne reviendront pas. Ah ! Je m'en souviendrai du bel été 14 ! Quel gâchis !

Dimitri fut surpris de la véhémence de la jeune fille qui cachait un profond désarroi. Il la prit dans ses bras et elle s'effondra en larmes.

— Reviens-nous vite, lui murmura-t-elle en hoquetant de chagrin. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

— Sois tranquille, je te promets que je ferai attention.

Il était touché par l'élan de sa cousine qui l'avait peu habitué à des démonstrations de tendresse. Son excitation à l'idée de partir à la guerre était complètement retombée. Il avait appris durant sa formation d'officier qu'un conflit n'était jamais sans effet à court et long terme. Qu'en serait-il de celui-ci ?

Ses adieux furent rapides, malgré toutes les recommandations de son oncle et de sa tante qui le considéraient maintenant comme leur troisième fils.

Il avait quitté Paris et la gare de l'Est le 5 août pour retrouver le 16^e dragons, en garnison à Reims. Son train était couvert de fleurs et de feuillages. Dimitri, comme tous les hommes de son compartiment, avait envie d'en

découdre avec l'ennemi. Des scènes de liesse, curieuses pour une entrée en guerre, laissaient à penser qu'elle serait courte et que la défaite de 1870 serait vengée. Cette multitude d'hommes gais et confiants donnait foi dans un succès que les larmes des mères, épouses et fiancées ne sauraient affecter. Dimitri se sentait porté par cette ambiance et son envie de retrouver les premiers combattants avait eu raison de son appréhension.

Quelques minutes avant le départ du train, un groupe de réservistes, qui avait visiblement déjà fêté une hypothétique victoire, encombra le quai en braillant la Marseillaise. L'un d'entre eux monta dans son compartiment, et comme s'il se dégrisait d'un seul coup, essuya une larme furtive. Il était très jeune, à peine dix-huit ans. Son pantalon rouge garance paraissait trop grand et son air malheureux tranchait avec la liesse qui débordait de la gare.

— On se revoit à Noël ! lui lança un homme plus âgé resté sur le quai, sans doute son père.

Le convoi s'ébranla et prit la direction de Reims, où il arriva en début de soirée. Dimitri débarqua et se mit à la recherche d'un fiacre qui l'amènerait au quartier du régiment. Les rues de Reims grouillaient de soldats et de réservistes – certains en civil, d'autres en uniforme –, de chevaux de réquisitions, de voitures automobiles et de passants décontenancés par toute cette foule. Le jeune officier, qui voulait se présenter au commandant de son escadron, s'entendit interpeller.

— Dimitri, c'est toi ?

Il se retourna et tomba dans les bras de Roger Guillot-Jousseume.

— Roger ! Que fais-tu ici ?

— Eh bien, comme toi. En tant que réserviste, j'ai été rappelé et affecté au 16^e dragons. Je savais que toi aussi, tu serais parmi nous. Le capitaine avait parlé d'un officier des hussards russe qui allait nous rejoindre pour quelque temps ; j'étais sûr que c'était toi ! J'avoue que cette guerre ne me dit rien qui vaille. Tu connais mon goût pour les armes...

Si le jeune pianiste était peu enclin à la chose militaire, il portait bien l'uniforme et arborait fièrement les trois chevrons de maréchal des logis-chef. Dimitri lui tapota la manche.

— Bravo dis-donc. Tu as déjà du galon.

— Oh, cela me suffit, je n'ai vraiment pas l'intention de m'éterniser dans l'armée. Contrairement à Maurice, qui trouve dans cette guerre plaisante et excitante une vocation tardive.

— Justement, sais-tu où il est ?

— Dans la Meuse. Aux dernières nouvelles, il se trouvait du côté d'Étain avec son régiment, le 11^e cuirassiers.

Dimitri envoya une tape amicale dans le dos de Roger

— Écoute, je suis vraiment très content de te voir, mais je dois aller me présenter au quartier Louvois. Dès que j'en ai terminé, je te propose d'aller boire un verre à nos retrouvailles.

Le jeune Russe était attendu par le commandant qui le reçut avec courtoisie et intérêt. L'entretien fut rapide. Le 16^e dragons était déjà parti pour la Belgique avec le premier corps de cavalerie commandé par le général Sordet. L'armée allemande venait d'envahir le

royaume et Dimitri devait rejoindre le plus rapidement possible son régiment avec un détachement de 80 soldats. Lui-même était nommé à la tête d'un peloton de 20 hommes. Il y avait eu un premier accrochage près de la frontière, avec de nombreux morts et blessés. Le corps de cavalerie demandait du renfort.

En quittant le bureau du commandant, il retrouva Roger. Les deux hommes, impatients de préparer leur paquetage, prirent rapidement un verre au café voisin du quartier, avant de se préparer au départ du lendemain.

Au petit matin du 6 août, les chevaux de réquisition du détachement étaient embarqués à bord de plusieurs wagons qu'une locomotive accrocha au train. Chacun monta dans son compartiment et à 6 h, le convoi s'ébranla et prit la direction de Rethel. Puis, après un changement, il suivit la vallée de la Meuse pour arriver à Florennes en Belgique, non loin de Charleroi.

Le temps était radieux.

Les soldats firent descendre les chevaux à l'aide de ponts volants puis les harnachèrent et les sellèrent. L'escadron se reforma près de la gare. Les dragons avaient grande allure dans leurs uniformes neufs, avec leurs casques rutilants desquels tombait, à l'arrière, une longue crinière noire. Il avait été décidé que le point de ralliement avec le corps de cavalerie serait dans un petit village, Biesmérée, à 10 km de Florennes. À l'arrivée de la troupe, la nuit était tombée, et tant bien que mal, chacun trouva à se loger. Dimitri, après un dîner frugal, s'endormit sur des bottes de pailles, au milieu des hommes de son peloton.

Pendant plusieurs jours, le colonel commandant le 16^e dragons envoya des petits groupes de cavaliers en reconnaissance, afin de traquer les avances de l'ennemi. Malgré quelques escarmouches, cette partie-là du front restait encore calme. On entendait bien une canonnade, de temps en temps, mais celle-ci restait toujours assez lointaine. Dimitri et ses hommes changèrent plusieurs fois de bivouac, contournant Charleroi par l'est puis par l'ouest, dans un paysage très rural et riche, légèrement vallonné, couvert de champs de blé, d'avoine et de betteraves, séparés par des boqueteaux et de grands bois. Dans chaque village, les soldats français étaient bien accueillis par la population civile belge qui sortait pour eux victuailles et bière, au point que chacun s'interrogeait sur le moment où véritablement la guerre commencerait.

Le 22 août, à 2 h du matin, alors que Dimitri et une partie du régiment bivouaquait à côté de Piéton, dans une vaste étendue de terre déjà moissonnée, à dormir enfoncés au milieu des gerbes, l'état-major donna l'ordre de départ. Le froid très vif de la nuit fit accélérer la manœuvre et tout le monde se retrouva vite à cheval, prêt à assurer une position défensive au sein de la 5^e armée dont le 16^e dragons faisait partie. Au lever du jour, un épais brouillard empêchait de voir à vingt mètres. La troupe fit halte dans un petit village, le temps de boire quelque chose de chaud et de manger un peu. Au bout d'une heure, le soleil se leva, la journée serait belle. Il fallait repartir.

Le convoi se remit en route. Des champs d'avoine récoltés s'étendaient de part et d'autre du chemin, alternant avec des terres labourées, aux mottes luisantes. On

arriva enfin à une grande prairie ondulée, couverte de coquelicots, avec ça et là, quelques arbres et au fond, une grande haie fermant la perspective. Dimitri était en début de colonne où Roger l'avait rejoint. Les deux cousins regardaient au loin. Il leur sembla voir des ombres bouger sous les frondaisons. Le jeune Russe se demanda si c'était une position d'artillerie de l'armée allemande. La réponse lui vint immédiatement. Une première mitrailleuse crépita et avant que l'escadron ne réagisse, un déluge de feu s'abattit sur les dragons, renversant les montures. Les chevaux hennissaient de peur et ceux qui n'étaient pas touchés s'enfuyaient, désarçonnant leur cavalier. Les tirs prenaient de l'intensité et les shrapnels sifflaient dans tous les sens en même temps que les obus éclataient par rafales.

Dimitri se retrouva projeté contre un arbre, assommé.

12

SUR LE FRONT, 22 AOÛT 1914

Le soir de cette journée du 22 août, le jeune officier était épuisé. Il en revivait au ralenti tous les moments : la blessure de Roger, son sauvetage, les blessés autour de lui, les corps projetés en l'air comme de vulgaires pantins... un de ses hommes qui s'était rapproché de lui pour lui demander il ne savait quoi et qui s'était effondré, le crâne ouvert comme une pastèque, laissant couler une matière grise et pâteuse... et enfin, la voix du commandant qui hurlait :

— À couvert ! À couvert ! Repliez-vous !

L'escadron, ou plutôt ce qu'il en restait, ne se le fit pas dire deux fois. Il fallait sortir de la portée de l'artillerie allemande. Tant bien que mal, les troupes se regroupèrent et entamèrent une retraite qui les conduisit le soir même de l'autre côté de la frontière, sur le territoire français. À 2 h du matin, la cohorte de Dimitri arrivait, par une nuit d'encre, dans un petit village français, non loin de Valenciennes. Malgré le froid et la rosée, il n'avait qu'une envie : dormir, dormir. Le cauchemar était suspendu pour un temps.

Après les batailles de Mons et de Charleroi, perdues par les Français, le général Lanrezac, commandant la 5^e armée, avait ordonné la retraite devant la puissance des Allemands. Ce fut un exode général, auquel vinrent s'ajouter un grand nombre de civils précipités par force sur les routes : Hollandais, Belges, habitants du nord en particulier des régions de Soissons et d'Arras.

Dimitri regardait passer tous ces gens qui fuyaient l'avancée allemande, tout en se demandant quand les affrontements allaient reprendre. La Russie lui manquait et il n'avait aucune peine à imaginer les angoisses de sa mère, sans nouvelles de lui depuis le début du conflit. Pour une fin rapide à cette guerre, c'était mal parti.

En septembre, il prit part à la bataille de la Marne. Malgré la fatigue des hommes et des chevaux, l'avance allemande fut stoppée et le front recula. La guerre de mouvement avait fini par payer, au prix de très fortes pertes toutefois. Les Allemands se replièrent sur l'Aisne tandis que le gouvernement français se réfugiait à Bordeaux.

Hélas, malgré cette première victoire, la guerre n'était pas finie pour autant. Entre le 15 septembre et le 20 octobre, la division à laquelle appartenait le régiment de Dimitri participa à ce que l'on appela plus tard « la course à la mer », fixant pour de longs mois une ligne de front s'étendant de Nieuport et Ostende, à Pforterhouse, entre Bâle et Montbéliard, soit 800 km environ, de la mer du Nord à la frontière suisse.

À partir de là, la guerre s'enlisa.

Les hommes laissèrent leurs chevaux, dont beaucoup avaient été tués ou blessés, et se transformèrent

en unité d'infanterie avec baïonnettes, sacs et fusils. Dimitri fit comme les autres soldats : il s'enterra dans ces étroits fossés aux parois verticales, plus hauts qu'un homme, dans le froid, l'humidité et la boue : les tranchées.

Son escadron devait occuper la zone de Nieuport, entre Dunkerque et Ostende. Il arriva dans un paysage de désolation. Quelques jours plus tôt, l'état-major belge avait ordonné de laisser ouvertes, à marée haute, les écluses du canal de Furnes à Nieuport. Cette manœuvre avait provoqué des inondations géantes entre le petit fleuve Yser et le talus de la ligne de chemin de fer. De ce fait, devant ce *no man's land* infranchissable, les Allemands restèrent sur la rive droite, au moins jusqu'à Dixmude. Deux jours après son arrivée au bord de la mer du Nord, Dimitri fut convoqué dans la matinée par le colonel Robillot, commandant le 16^e dragons.

L'officier supérieur avait installé ses quartiers dans une ferme un peu isolée, perdue au milieu des prairies et de la boue. Le jeune Russe se présenta au soldat qui faisait office de secrétaire. La porte du bureau du colonel était entrouverte et visiblement, celui-ci était de fort méchante humeur, s'énervant après celui que Dimitri prit pour un collaborateur.

Le jeune homme pesta tout bas et s'éloigna de la porte.

Au bout de quelques minutes, il entendit un claquement de talons assez mou et vit un capitaine sortir du bureau. Visiblement, il n'appartenait pas à un régiment de dragons mais plutôt à un corps d'infanterie. Il portait une tunique en drap noir sur son pantalon rouge

avec, au collet et aux manches, des pattes de parement en velours noir à passepoil écarlate. Dimitri reconnut un officier du 6^e régiment du génie.

— Entrez lieutenant Malkine. Et vous, capitaine, revenez, je n'en ai pas fini avec vous.

L'homme s'immobilisa et, d'une pirouette, se retourna. Visiblement, il faisait partie de ces nombreux civils, ces fameux réservistes appelés sous les drapeaux par l'ordre de mobilisation générale du 2 août 1914. Malgré son uniforme, il n'avait pas intégré les us et coutumes de la chose militaire, et avait l'air même de s'en moquer un peu – ce qui n'était pas du tout du goût du colonel.

Celui-ci reprit :

— Messieurs, vous allez devoir travailler ensemble dans les jours qui viennent. En effet, la ligne de front s'est stabilisée. Aussi, il nous faut non seulement tenir pour pouvoir attaquer et avancer, mais également empêcher toute incursion allemande à travers nos lignes. Pour cela, il va falloir effectuer des travaux de fortifications de campagne et renforcer la zone que nous avons conquise. Cela suppose l'édification de ponts pour assurer le passage de l'artillerie lourde, à moins de 2 km des lignes ennemies. De plus, capitaine, la compagnie 9/3 que vous commandez devra participer à la construction d'observatoires ainsi que de boyaux d'adduction et d'évacuation, en première, deuxième et troisième ligne. Enfin, elle devra créer des routes pour amener les soldats le plus près possible du front, et organiser, bien sûr, leur relève. Nous avons besoin de vos sapeurs pour expliquer à nos fantassins comment s'abriter et se protéger, comment anticiper les attaques, manier les grenades,

désamorcer les mines, organiser les tranchées conquises et pratiquer les terrassements nécessaires à leur survie.

Le capitaine donnait des signes d'énervement.

— Mais mon colonel, vous le savez puisque je viens de vous l'expliquer, mes hommes sont épuisés ! Ils n'en peuvent plus. Cela fait quatre mois maintenant qu'ils sont à la peine, sans avoir pris un seul jour de permission.

— Nous sommes tous épuisés. Je vous promets que lorsque ce travail sera fait, ils pourront prendre quelques jours et redevenir ensuite ce qu'ils sont déjà, pontonniers, mineurs, artificiers, etc.

Dimitri écoutait sans broncher, remarquant au passage l'accent du midi du capitaine. Le colonel se retourna vers lui.

— J'ai cru comprendre, lieutenant Malkine, que vous parliez parfaitement anglais ?

— Oui mon colonel.

— Très bien. Afin de ne pas laisser tout le travail aux sapeurs de la compagnie 9/3, vous allez seconder le capitaine et travailler avec les soldats britanniques qui se trouvent dans le secteur d'Ypres. Depuis la fin de la dernière offensive allemande, le 15 novembre, ils tiennent le saillant à l'est de la ville et ont consolidé leur position en s'enterrant dans des boyaux sur environ 4 km. En accord avec le général Haig qui commande le 1^{er} corps, vous allez devoir coordonner les travaux de terrassement entre les sapeurs du capitaine, et ceux de Haig.

— Bien mon colonel.

L'officier signifia que l'entretien était terminé. Il ne restait plus aux deux hommes qu'à exécuter les ordres.

Le capitaine avait à sa disposition une Renault 11

CV CQ et proposa à Dimitri de l'emmener vers Ypres.

— Puisque nous allons travailler ensemble, autant faire connaissance. Je vous emmène dans mon automobile.

Il lui tendit la main.

— Capitaine Paul Riquet. Je viens de Revel, près de Toulouse. Dans le civil, je suis ingénieur dans l'hydraulique.

— Lieutenant Dimitri Malkine, du régiment des hussards de la garde impériale du tsar, mis au service du gouvernement de votre pays.

Riquet émit un léger sifflement.

— Du tsar ! Mais que faites-vous ici ? Vous êtes en guerre vous aussi, et je me suis laissé dire qu'il y avait de quoi faire sur le front de l'est.

— Je suis ici un peu par hasard. En réalité, j'étais en France quand la guerre a éclaté, et donc dans l'impossibilité de rejoindre mon pays.

— Vous parlez un français parfait.

— Ma mère est française. Elle a un frère à Paris chez qui j'ai logé quelque temps et d'ailleurs, une sœur du côté de chez vous. Elle est religieuse bénédictine dans un monastère dans la Montagne noire, à Dourgne.

— À Dourgne ? Mais c'est tout près de là où j'habite ! Ah mais vous êtes donc presque un compatriote. Venez, on va fêter ça autour d'un verre et d'un bon repas. On a bien le temps de retourner à Ypres se faire trouer la peau.

Avisant son chauffeur qui l'attendait, Riquet lui donna l'ordre de trouver un bistrot, ce qui, visiblement mit ce dernier en joie. Voulant couper vers le sud-est, la voiture arriva à Furnes. La petite ville grouillait de sol-

dats, de chevaux, d'attelages et de voitures depuis que le roi Albert 1^{er} de Belgique y avait installé son quartier-général. Il fut facile aux trois hommes de trouver un troquet ouvert. La bière y coulait à flot et trois gros jambons fumés étaient suspendus au plafond, rendant le lieu très accueillant. En discutant avec le patron, ils apprirent que le président Poincaré y était venu quelques jours auparavant, et que même le roi d'Angleterre George V se trouvait dans le secteur.

Le chauffeur de Riquet, inquiet de laisser la voiture sans surveillance, repartit très vite les attendre dans le véhicule pendant que les deux officiers se régalaient de quelques chopes de bière conséquentes et d'un délicieux ragoût de mouton. Le capitaine, en bon méridional, était très volubile et chaleureux, racontant une multitude d'anecdotes à Dimitri qui ne se lassait pas de son accent chantant et parfois rocailleux. Riquet devait avoir une bonne quarantaine d'années, une petite moustache, une fossette au menton et quelques rondeurs aimables qui lui donnait un air bonhomme mais non dénué d'intelligence et de finesse.

Il avait été appelé sous les drapeaux du fait de son expérience en hydraulique. Sa qualité de père de famille aurait pu l'exempter, puisqu'il avait cinq enfants dont encore trois à charge, mais c'était un homme courageux et sa faconde méridionale passait après son sens du devoir. Il répétait souvent, comme pour conjurer le sort : « Je suis bon vivant, et je tiens à le rester ».

Vers 2 h de l'après-midi, il fallut repartir, car la route d'Ypres était très encombrée. Beaucoup de convois militaires revenaient de la zone des combats, chargés de

blessés gémissants, mais aussi de corps en charpie, récupérés dans des grands linceuls et qui finiraient dans une fosse commune.

Il faisait froid. La neige qui tombait depuis quelques jours avait rendu la chaussée gluante de boue. Malgré l'air glacial, des cadavres de chevaux mutilés ou éventrés par les obus gisaient au bord de la route et empuantissaient l'atmosphère. On se rapprochait du front. Riquet s'était tu, perdu dans ses pensées.

À la tombée de la nuit, les deux officiers arrivèrent enfin à Ypres et se présentèrent au quartier général. Cette nuit encore, ils dormiraient à l'arrière, mais dès le lendemain, ils devaient compléter l'organisation défensive de la première ligne du côté de Zillebeck et creuser d'autres tranchées avec la compagnie des sapeurs de Riquet.

Le mois de décembre fut très pénible à cause de la violence des tirs de l'artillerie allemande. Mais Riquet ne se démontait pas. Avec ses hommes et une compagnie britannique, il parvint à organiser un réseau de boyaux à peu près secs malgré la pluie fine et glaciale qui tombait sans interruption, grâce à des caillebotis en bois posés sur le sol.

Le 23 décembre, en fin d'après-midi, alors que la lumière du jour commençait à se dérober, les installations étaient terminées tant bien que mal. Pour les soldats, Riquet avait fait creuser plusieurs abris souterrains perpendiculaires aux tranchées et consolidés par des sacs de terre empilés. Il logeait lui-même dans l'un d'eux, en compagnie de Dimitri, à proximité de la casemate anglaise. Outre des châlits en bois recouverts de paille

humide, l'endroit comprenait une table, des chaises et les havresacs de ses occupants, pendus au mur pour éviter que les rats ne les rongent. Une modeste lampe à pétrole complétait l'aménagement.

Le capitaine semblait satisfait du travail des sapeurs mais une ride verticale lui barrait le front. Dimitri commençait à le connaître :

— J'ai l'impression que quelque chose vous chiffonne.

— Oui, en effet. Nous sommes très près des lignes ennemies, 40 m à peine. Vous n'avez pas remarqué les odeurs de soupe, quand le vent tourne ? On entend même quelques Boches siffler ou chançonner. Si on n'y fait pas attention, ils pourraient facilement creuser des galeries et arriver jusqu'à nous.

Riquet ôta son képi et ventila son visage comme pour chasser une idée noire.

— Quand je pense que demain soir, c'est la nuit de Noël... Je serais tellement mieux avec ma femme et mes enfants. Saleté de guerre.

Comme pour lui donner raison, un tir de mitrailleuse déchira l'air. Ce que craignaient le plus les soldats, outre le pilonnage de l'artillerie qui pouvait broyer la tranchée en quelques secondes, c'étaient les assauts à la baïonnette et au fusil. Pour ces abordages terrestres, il fallait se hisser le long du parapet gluant et boueux, puis déclencher un feu nourri à la grenade pour prendre les Allemands dans leur trou. Si on avait eu la chance de ne pas être touché dans le *no man's land* recouvert de barbelés, on finissait au couteau ou au fusil Lebel quasiment à bout portant.

Mais la soirée du 23 décembre, comme d'ailleurs

toute la journée du 24, les lignes restèrent calmes. Les soldats étaient moroses. Les journées alternaient entre l'ennui et la terreur. Chacun, en ce moment si particulier, pensait aux siens. Cette guerre, qui devait être courte, avait déjà fait 100 000 morts côté français. Et le front s'étendait sur 800 km. Difficile de dire qui gagnerait...

Le soir du 24, Dimitri avait retrouvé le capitaine Riquet dans leur cahute. Celui-ci s'appropriait à ouvrir une bouteille de vin qu'il avait rapporté de son Languedoc natal.

— Je vous invite à trinquer à Noël. Nous ne serons peut-être plus en vie demain, alors autant en profiter.

Le bouchon claqua en sortant du goulot. Au moment où Dimitri approcha son verre, il fut interrompu par l'arrivée intempestive d'un soldat.

— Mon capitaine, mon lieutenant, venez voir ! Il se passe des choses bizarres en face.

Les deux officiers sortirent en trombe et montèrent sur les courtes échelles que l'on tenait appuyées contre le parapet des boyaux. À leur grande surprise, ils virent arriver vers eux trois officiers allemands, portant chacun un drapeau blanc.

— Qu'est-ce que c'est que ce trafic, murmura Riquet. Restons sur nos gardes, on ne sait jamais.

Les soldats du Kaiser s'étaient arrêtés à une dizaine de mètres, sur le *no man's land*.

Quelqu'un cria :

— Ne tirez pas !

Paul Riquet et Dimitri, qui avaient déposé leur fusil, se dirigèrent lentement vers le petit groupe. Un peu plus loin, leurs voisins de misère, des Écossais, les

observaient stupéfaits depuis leurs tranchées.

Les cinq officiers se retrouvèrent au milieu de la zone des combats, dévastée, où quelques cadavres gelés gisaient encore depuis les attaques des derniers jours. À la demande de Riquet, le jeune Russe, qui parlait aussi l'allemand, demanda aux militaires ce qu'ils voulaient.

Le plus gradé, un capitaine, sortit de sa capote un paquet de cigarettes et en offrit une à Dimitri.

— Dans quelques heures commencera la nuit de Noël. Nous souhaiterions vous proposer une trêve jusqu'au matin du 26. Nous sommes ennemis parce que d'autres l'ont décidé pour nous. Ce soir n'est pas un soir comme les autres et demain, partout dans le monde chrétien, on célébrera Noël. Nous aurions dû, chacun d'entre nous, être dans la douceur de notre famille et non dans l'horreur de cette guerre.

Dimitri traduisit pour Riquet auquel venait de se joindre l'officier commandant le 5^e bataillon du régiment écossais Black Watch, voisin de tranchées des troupes françaises.

— Vous savez, reprit le soldat, je suis bavarois, originaire de Starnberg, à côté de Munich. Dans le civil, je suis instituteur. Cette guerre est absurde, mais je garde ça pour moi. L'état-major serait sans pitié à mon égard. Je n'ai pas envie de finir devant un peloton d'exécution pour défaitisme.

Il sourit et montra une photographie usée à force d'avoir été manipulée, qui représentait une jeune femme et deux petites filles.

— Elles sont belles n'est-ce pas ? Elles me manquent tellement...

Une ombre passa sur son visage. Puis, comme s'il

était dans un tout autre endroit que cet espace sans nom, glacial et improbable, il tendit la main.

— Je m'appelle Hans, Hans Dieter.

— Dimitri Malkine.

La scène était incroyable, tout autant que le spectacle des fraternisations entre Allemands, Français et Écossais, qui sortaient au fur et à mesure de leurs tranchées, comprenant que quelque chose d'inouï se passait. La communauté de souffrance à laquelle appartenaient ces hommes bien malgré eux, supplantait momentanément le désir de tuer de l'ennemi. On était d'abord frères de tranchées. La plupart de ces hommes, à l'instar d'Hans Dieter, étaient des civils pour lesquels la guerre n'avait pas la signification que lui conféraient les militaires. Pour la première fois depuis le déclenchement des hostilités, Dimitri ressentait cette différence. Nul doute que ces fraternisations ne plairaient pas en haut-lieu. Qu'en pensait le capitaine Riquet ?

Celui-ci n'était pas en reste : il avait finalement apporté sa bouteille de vin pour trinquer avec l'officier bavarois.

— Venez lieutenant. Je ne suis pas sûr que cette trêve soit du goût de tous, ni qu'elle dure longtemps, mais j'aimerais que l'on en profite pour ramasser les cadavres de nos soldats respectifs qui gisent encore sous les barbelés entre nos tranchées. Comme je ne parle pas allemand, voudriez-vous bien traduire cela au capitaine s'il vous plaît ?

Dimitri s'exécuta.

Jusqu'à minuit environ, les soldats de chaque camp récupérèrent leurs morts, échangèrent des cadeaux, saucisson contre chocolat, tabac contre schnaps. Puis ils

chantèrent ensemble les mêmes cantiques de Noël, chacun dans sa langue, avant de rentrer dormir quelques heures dans les casemates.

Le lendemain matin, le givre avait recouvert la fine couche de neige tombée les jours précédents. La trêve durait. Heureusement, l'artillerie n'avait pas repris, et on entendait distinctement le crissement des gros godillots des soldats sur le sol glacé. De sa tranchée, un Écossais lança un ballon, aussitôt récupéré au pied par un Bavarois qui se tenait sur le *no man's land*. Plusieurs de leurs camarades se joignirent à eux pour former deux équipes de football. Le match pouvait commencer.

Riquet et Dimitri faisaient partie des spectateurs. Le Languedocien faisait ses commentaires.

— C'est pas mal le foot, mais personnellement je préfère le rugby. Juste avant le début de la guerre, le 3 mai dernier, j'ai eu la chance de suivre la finale entre Perpignan et Tarbes au stade des Ponts-Jumeaux à Toulouse, et c'est Perpignan qui a gagné. Quel match ! Vous auriez vu cette remontée des Catalans. C'est le jeune Giral qui a achevé les Tarbais par une transformation magnifique ! Où sont-ils maintenant ces joueurs ? À tous les coups, quelque part sur le front. Quel gâchis.

Riquet hochait la tête.

— Ah, elle est belle, la légitimité de la guerre, quand vous voyez pareil spectacle. Je ne suis pas particulièrement pacifiste car à moi aussi elles me manquent, l'Alsace et la Moselle, mais tout de même ! Quand je vois ces pauvres types qui, pour la plupart, n'ont pas demandé à être là, cette petite joie de Noël est la bienvenue. Vous voyez, pour quelques heures, nos voisins d'en face ne sont plus nos ennemis. Malheureusement,

cela ne va servir à rien.

Il ne croyait pas si bien dire. Le soir même, Hans Dieter se présenta devant la tranchée française et demanda à voir Dimitri, puisqu'il parlait allemand.

— Nous avons reçu l'ordre de partir. L'état-major est au courant de notre « fraternisation » et n'a pas apprécié. Nous partons dès demain matin pour le front de l'est, toutes les permissions ont été annulées. Je voulais juste vous prévenir que nous allons être relevés par des Prussiens. Ce ne sont pas des tendres. Soyez prudents.

Dimitri traduisait au fur et à mesure aux officiers français et écossais. Avant de repartir auprès de ses hommes, le capitaine allemand leur serra la main, et chacun se souhaita bonne chance.

Dès le lendemain, les Bavarois étaient partis, relayés par les Prussiens dont avait parlé le capitaine. Les artilleries allemandes et françaises bombardaient à nouveau. L'inhumanité de la guerre reprenait le dessus. Le capitaine Paul Riquet et le lieutenant Dimitri Malkine furent convoqués au quartier-général où il leur fut signifié que leur comportement avait été inapproprié. Quel sens pouvait avoir la guerre si on se mettait à fraterniser avec l'ennemi ?

Deux jours plus tard, le haut-commandement muta Riquet sur le front de Champagne.

Pendant qu'il faisait son maigre paquetage, Dimitri vint le saluer une dernière fois.

— Mon capitaine, j'ai été très heureux de travailler avec vous, n'en déplaise aux grincheux de l'arrière.

— Chut, malheureux, vous allez nous faire fusiller. Devant l'air contrit du jeune Russe, Riquet éclata

de rire.

— Allez, allez, je suis sûr que nous nous reverrons. À l'occasion d'une permission, si on veut bien m'en donner une, j'irai voir votre tante à Dourgne. Je suis sûre qu'elle sera fière de vous. Si vous venez à Revel, arrêtez-vous. Je suis connu là-bas.

— Entendu. Je ne vous promets pas de passer mais sait-on jamais ? Je ne vais pas vous donner mon adresse à Saint-Petersbourg, mais plutôt celle de mon oncle et ma tante à Paris, ils sauront vous dire où je suis.

Les deux hommes échangèrent une accolade au moment où le chauffeur de Riquet toquait à la porte de la casemate. Le capitaine le suivit sans se retourner et murmura *Adichats*.

Dimitri savait que sa nationalité russe le mettait momentanément à l'abri d'une sanction disciplinaire de la part de l'état-major français. Mais il ne perdait rien pour attendre, il en était certain.

Pendant tout le mois de janvier 1915, on le fit lambiner. Il participa aux durs combats de Zonnebeke, près d'Ypres. Il n'était plus question de fraterniser. Comme l'avait si bien dit Dieter, les Prussiens d'en face n'étaient pas des tendres et ils le faisaient savoir.

Le dimanche 31 janvier 1915, il y eut une petite accalmie. Dimitri se morfondait dans sa casemate en attendant des jours meilleurs et lisait un numéro du *Petit Journal* de la semaine précédente lorsqu'un soldat se présenta, un télégramme à la main.

Le Russe l'ouvrit immédiatement. Le texte était en français.

RETOUR IMMEDIAT À PARIS — STOP— ATTENDU
URGENT AMBASSADE DE RUSSIE — STOP —
SIGNÉ IZWOLSKY

Enfin ! Il allait avoir des nouvelles de la Russie et peut-être de sa mère ! Son pays lui manquait. Certes, les gentilles lettres que lui écrivait très régulièrement sa cousine Pauline lui remontaient le moral mais lui, le cavalier magnifique, que faisait-il à croupir dans la boue des tranchées françaises ou belges ? Enfin du nouveau !

Dimitri repensa à cet œuf de Fabergé qui attendait sagement dans un coffre de la banque de son oncle. Quand allait-il enfin pouvoir le donner à la tsarine mère ?

En un clin d'œil, il réunit ses affaires et, son sac sur l'épaule fit ses adieux à son commandant et à ses hommes. Il quittait le cœur léger les lignes de combats, son laissez-passer en poche.

13

SAINT-ROCH, 11 AVRIL 1990

Camille venait de reposer la dizaine de feuillets dactylographiés lorsque Mme de Limeuil entra dans le salon.

Devant son air interrogatif, la jeune femme prit soin de la rassurer.

— Nous allons vous aider. Bien sûr, il faut que j'en parle avec M. Taylor, car votre histoire n'est pas banale.

Mme de Limeuil eut l'air soulagé.

— C'est justement parce qu'elle n'est pas banale que je craignais un refus de votre part. De plus, je ne suis pas très riche et je sais ce que peuvent coûter des recherches dans un autre pays. Il faudra donc me donner le montant de vos honoraires avant toute chose.

— Oui, bien sûr. Je vous préciserai cela dès que je serai rentrée à Bordeaux. Je vous téléphonerai demain matin pour que vous ayez une idée du coût, mais, de toute façon, avant que j'entreprene ces recherches, il vous faudra souscrire un contrat avec notre étude. Je reviendrai moi-même vous le faire signer.

— C'est parfait. Cela me va très bien.

— J'ai pris quelques notes à partir de votre docu-

ment, mais il va de soi que pour des raisons de confidentialité, je les détruirai quelle que soit l'issue de notre affaire.

La vieille dame hocha la tête en signe d'acquiescement et reprenant les feuilles dactylographiées que Camille lui tendait. Elle les remit dans l'enveloppe kraft, qu'elle inséra dans le même volume de *l'Illustration* d'où elle les avait extraites. Mais au lieu de refermer le livre, elle le feuilleta jusqu'à la page 152, à la date du 22 août 1914. Là, elle tira une lettre jaunie, en deux feuillets, marquée de la tiare pontificale, surmontant deux clefs croisées, aux armes du Vatican. Le blason était en relief. Camille reconnut celui du pape Pie XII.

— Tenez, lisez cela. Je pense que cela pourra vous aider dans vos recherches.

La jeune femme s'empara délicatement de la lettre, et n'en crut pas ses yeux. Ce courrier révélait que les archives du Vatican renfermaient un lourd secret, qui dépassait de loin la seule recherche d'héritiers de Mme de Limeuil. Il fallait absolument qu'elle se rende à Rome. Là, elle trouverait des explications et pourrait répondre à la demande de sa cliente. Chaque mot qu'elle lisait s'imprimait dans sa mémoire. Elle rendit les feuillets à Mme de Limeuil qui les remplaça dans le volume de *l'Illustration*.

— Personne d'autre que nous deux ne sait que ce document se trouve là. Vous comprenez maintenant toutes les précautions que je suis obligée de prendre pour dissimuler ces documents. Si vous allez à Rome, soyez très prudente.

Camille sourit malgré une petite pointe d'inquiétude, puis elle prit congé de son hôtesse. Elle savait que

ces recherches coûteraient cher, mais elle était prête à utiliser tous les arguments possibles auprès de son patron pour qu'il les accepte et qu'il les lui confie. Après les salutations d'usage, Mme de Limeuil, que la chienne cocker noire ne quittait plus, raccompagna la jeune femme à sa voiture.

En franchissant le portail de la propriété, Camille s'arrêta une seconde à hauteur de la petite maison d'Adi. Cette fois-ci, il avait disparu. Elle se demanda quel lien pouvait bien unir le sexeur de poussin et la vieille dame. Lorsqu'elle aurait avancé dans cette affaire, elle se promettait de le lui demander.

Avant de rejoindre Bordeaux, il lui restait deux bonnes heures et demie de route. Il ne fallait pas s'attarder. Elle savait que James Taylor quittait tard son étude ; elle aurait peut-être le temps de lui faire le compte-rendu de sa visite à Mme de Limeuil dès son arrivée.

Elle tourna à droite et longea à nouveau le long mur de propriété. Le centre du village de Saint-Roch était à une centaine de mètres environ, lorsqu'elle remarqua un piéton en costume sombre, portant une serviette qui lui parut être en cuir. Un voyageur de commerce ? Il lui sembla l'avoir déjà vu quelque part. Peut-être était-ce au restaurant tout à l'heure ? Cette silhouette, à pied, au bord de la route, avait quelque chose d'incongru. Elle haussa les épaules et se dit que ce qu'elle avait lu chez Mme de Limeuil, enflammait son imagination.

Le piéton s'était arrêté et avait attendu que la Simca 1100 de Camille disparaisse. Puis, par un rapide mouvement de côté, il s'introduisit discrètement dans le parc de la vieille dame, évitant soigneusement de se

faire repérer par Adi.

14

PARIS, 2 FÉVRIER 1915

Dimitri mit deux jours pour se rendre à Paris et arriva gare du Nord en début d'après-midi, le 2 février. À 3 h, il passait sous le porche de l'ambassade russe. Pour l'occasion, il avait mis son uniforme du 16^e dragons, le seul qu'il portait depuis de début des hostilités. Sa tenue de hussards du tsar était rangée bien sagement chez son oncle et sa tante. Il n'avait pas pris le temps de se changer et avait préféré se rendre directement à l'ambassade.

Alexandre Iswolsky l'accueillit avec chaleur lui serrant la main.

— Dimitri, mon cher Dimitri, je suis content que vous soyez là, et surtout que vous n'ayez pas été blessé ! J'ai vu vos états de service, vous avez fait honneur à la Russie.

Il se racla la gorge.

— On m'a aussi parlé de scènes de fraternisations que vous auriez laissé faire ?

Nous y voilà, pensa Dimitri. Depuis le départ de Paul Riquet pour le front de Champagne, il avait eu tout le temps de préparer sa défense.

— À vrai dire, monsieur l'ambassadeur, ces événe-

ments nous ont un peu dépassé ; le haut-commandement n'a aucune idée de la vie dans les tranchées.

Puis, avec précision et calme, il raconta au ministre russe ce qu'avaient été ces six premiers mois de guerre, sans aucune permission suffisamment longue pour qu'il puisse revenir à Paris, voir les siens.

Alexandre Iswolsky hochait la tête.

— Si je vous ai fait revenir, ce n'est pas pour vous sanctionner, ne vous inquiétez pas. J'ai simplement besoin de vous pour une mission... disons un peu délicate. La guerre s'enlise, à l'ouest comme à l'est. Il est impossible de prévoir le temps qu'elle durera, mais à mon avis, elle sera longue. Vous venez de m'expliquer ce que vous avez fait pendant ces premiers mois. À mon tour, je vais vous dire où elle en est sur le front russe.

Les deux hommes s'assirent et l'ambassadeur reprit.

— Comme vous le savez sans doute, après une avancée notable à l'intérieur des terres de l'empire allemand, l'armée du tsar a pris une déculottée le 30 août à Tannenberg, et la frontière passe maintenant non loin à l'ouest de Varsovie. Un peu plus au sud, c'est l'inverse : c'est nous qui occupons le territoire austro-hongrois sur une ligne qui va de Cracovie à la Moldavie. Bref, à l'est comme à l'ouest, les fronts se stabilisent, et pour longtemps. Donc, pour sortir de ce malheureux équilibre, il faut un nouveau belligérant de notre côté, j'entends du côté de la Triple Entente. Cela pourrait faire basculer le sort de la guerre en notre faveur. Nous avons besoin des États-Unis d'Amérique. Les Français et les Britanniques font tout pour les inciter à entrer en guerre, mais malencontreusement, leur président, Woodrow Wilson, est un pacifiste convaincu, et cela va être vraiment difficile.

Dimitri écoutait attentivement et n'osait imaginer la raison de sa présence à l'ambassade.

— Après avoir échangé par câbles cryptés avec le gouvernement de Saint-Pétersbourg, pardon, de Petrograd, puisque la ville a changé de nom en août 1914 — vous comprenez, Saint-Pétersbourg, cela fait trop allemand —, nous avons décidé de vous envoyer à Washington avec le colonel Souvarov par le paquebot *Rochambeau*. C'est Souvarov qui, bien évidemment, mènera la négociation avec le président Wilson. Vous l'accompagnerez parce que vous maîtrisez l'anglais, le français et l'allemand. Il ne sera pas seul à négocier. Vous allez faire partie d'une délégation anglo-franco-russe pour emporter la décision du président. Souvarov parle un peu anglais, mais nous comptons sur vous pour l'aider. À propos, vous connaissez l'un des émissaires français : il s'agit de Charles Picart.

Dimitri tressaillit. S'il se réjouissait déjà de l'opportunité qui lui était donnée d'échapper pendant quelque temps à l'enfer des tranchées, retrouver le Français était l'occasion d'avoir enfin la réponse à l'intermède musical de l'Élysée. Cette fois-ci, il n'aurait aucune tergiversation.

— À quel moment devons-nous partir ? demanda-t-il.

— La semaine prochaine. Vous savez sans doute que l'amirauté allemande menace de déclarer le blocus des côtes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande à partir du 18 février. Il n'est pas question de courir ce risque, même si les armateurs n'ont pas l'air de s'en inquiéter. Du moins, c'est ce qu'ils disent : à partir de cette date, il est question que le *Rochambeau* parte non plus du

Havre, mais de Bordeaux, ce qui prouve bien que les responsables des compagnies maritimes n'ont aucune envie de voir leurs bateaux faire les frais de la guerre.

L'ambassadeur souleva le couvercle d'une boîte en papier mâché recouverte de motifs ouzbeks qui se trouvait sur son bureau, puis en sortit un cigare qu'il alluma. Il continua :

— J'organise une réunion ici avec le colonel Souvarov lundi prochain 8 février à 10 h. Je veux vous y voir. Vous pourrez ensuite régler tout l'aspect administratif et pratique de cette mission avec mes services. Le *Rochambeau* est un paquebot de la Compagnie générale transatlantique. Il a un départ chaque samedi pour New-York ; par conséquent, vous embarquerez le 13 février, du Havre. J'espère que vous serez assez loin des U-Boot lorsque les Allemands décideront de les lancer à la poursuite de nos flottes. Pour le moment, vous avez cinq jours de permission. Je pense que vous en avez besoin.

Alexandre Iswolsky se leva et se rapprocha de la porte du bureau pour signifier que l'entretien était terminé.

— À propos, j'ai eu des nouvelles de Saint-Pétersbourg. Votre mère va bien. Nous l'avons informé qu'il en était de même pour vous. Ainsi, vous pourrez partir pour l'Amérique l'esprit serein et tout à votre mission.

Dimitri arborait un large sourire.

— Merci monsieur l'ambassadeur. Vous pouvez compter sur moi.

Il se sentait des ailes. Il prit son maigre bagage et descendit quatre à quatre l'escalier de la représentation russe. Vite, trouver un fiacre. Visiblement, la plupart

des chevaux de la capitale avaient été réquisitionnés. Pas un attelage en vue. Tant pis. En marchant bien, il ne mettrait pas plus de trente minutes pour se rendre de la rue de Grenelle à l'avenue de Suffren. Il faisait froid, mais l'air était pur et un beau ciel bleu régnait sur Paris. Dimitri marchait vite. Il traversa l'esplanade des Invalides, passa entre l'École militaire et le champ de Mars où la tour Eiffel lui rappela combien la capitale française lui avait manqué. Il arriva enfin devant la porte d'entrée de l'appartement des Guillot-Jousseume et sonna.

La porte s'ouvrit. Pauline était devant lui, l'air stupéfait. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais de grosses larmes commençaient à inonder ses yeux noirs. Elle tomba dans ses bras en sanglotant.

— J'ai eu tellement peur pour toi, hoquetait-elle. Déjà avec l'amputation de Roger et la blessure de Maurice... jamais deux sans trois tu comprends.

— N'aie crainte, je ferai attention. Maurice a été blessé ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Entre d'abord, je vais appeler Maman.

À ce moment-là, la tante Lucie aperçut Dimitri. Ce ne fut alors que cris de joie et embrassades chaleureuses. Le jeune homme eut un pincement au cœur en pensant à sa mère, si loin de Paris, qu'il ne pouvait serrer dans ses bras. La tante était volubile, toute heureuse de retrouver son neveu. Dimitri n'osait pas lui demander des nouvelles de Roger et de Maurice. Comme si elle lisait dans ses pensées, Pauline raconta :

— Roger nous a dit que tu lui avais sauvé la vie. C'est vrai, il a perdu son bras droit et ne sera jamais le grand pianiste qu'il rêvait d'être. Mais au moins, il est

vivant. Tu le verras ce soir. Pour le moment, il est convalescent et, bien entendu, réformé. Ensuite, il travaillera à la banque avec Papa.

— Et Maurice ? Tu m'as dit qu'il avait été blessé ?

— Oui. Il est au Val-de-Grâce. C'est arrivé début janvier, près de Pont-à-Mousson. Le secteur dans lequel il se trouvait avec sa compagnie a été violemment bombardé par l'artillerie allemande. Il était encore dans sa casemate quand le déluge de feu s'est abattu sur lui. Il est resté enseveli sous la terre et les gravats pendant trois jours. Ce sont les sapeurs de sa section qui l'ont sorti de là, lorsqu'ils ont repris la tranchée. Il a dû son salut à une poche d'air qui lui a permis de respirer. Heureusement, la gourde qu'il portait accrochée à son ceinturon contenait un peu d'eau. C'est grâce à cela qu'il a pu être sauvé. Mais quand on l'a sorti, il était dans un sale état. On parle de le transférer à Sainte-Anne. Quand je vais le voir, il a un regard de fou. Il me fait peur. Les médecins disent qu'il se remettra mais que s'il repart au front, il se fera tuer. Pourvu que cette guerre se termine !

Dimitri regarda sa cousine. On aurait dit un pauvre petit oiseau désespéré. Il lui prit la main.

— Au moins, cela ne m'arrivera pas, je pars à la fin de la semaine pour l'Amérique, à New-York.

— Oh ! Raconte.

Il ne se fit pas prier, tout en édulcorant le but de son voyage.

Le soir même, après des retrouvailles chaleureuses avec son oncle et Roger, il s'enquit discrètement de l'œuf de Fabergé. Il dormait toujours dans un coffre de la Banque de France, sous l'œil vigilant de Frédéric Guillot-Jousseume. Il souhaita le récupérer. Depuis

le début de la guerre, il ne s'était pas vraiment préoccupé du joyau, mais comme sa mission se terminerait à Washington, il voulait ensuite rentrer en Russie par l'Alaska et la Sibérie. Au passage, il s'arrêterait à Port-Arthur, possession du Japon maintenant, mais allié de la Grande-Bretagne. Il souhaitait voir l'endroit où gisait la carcasse du *Petropavlovsk*, au fond de la mer de Corée, qui enfermaient les restes de son père et ceux des autres marins tués dans l'explosion du cuirassé amiral.

Il n'avait pas encore demandé l'autorisation à Alexandre Petrovitch Iswolsky, mais il savait que l'armée du tsar, dont il faisait d'abord partie, aurait besoin de lui sur le front russe plutôt qu'en France.

Le lendemain, l'oncle rentra un peu plus tôt de la Banque de France et invita son neveu à venir le retrouver dans son bureau. Dans sa serviette, il avait caché la boîte contenant l'œuf, ne tenant pas à ce que sa femme et sa fille puisse le voir.

Il considérait que cette affaire devait rester entre hommes, se méfiant des réactions qu'elles auraient pu avoir devant un tel joyau. Dimitri s'en étonna.

— Tu comprends, lui dit-il, dès qu'une femme voit un bijou, il faut qu'elle le touche, qu'elle l'essaie, qu'elle l'ouvre, et que sais-je encore. Cet œuf appartient à la reine mère d'Angleterre et bientôt à sa sœur. Tu n'es juste qu'un intermédiaire. D'ailleurs, par sécurité, je vais le mettre au coffre que j'ai ici et je te le rendrai au moment du départ.

Le jeune Russe acquiesça, n'osant pas lui avouer qu'il mourrait d'envie de l'ouvrir. Il avait pris tous ces risques pour un objet dont il ne savait même ce qu'il

contenait ! S'il y avait une clef, c'est qu'il renfermait certainement quelque chose de précieux.

La seule fois où il l'avait sorti de la boîte capitonnée où il était rangé, il avait entendu un léger cliquetis, comme si des petits objets s'entrechoquaient à l'intérieur. Cela n'avait fait qu'aiguiser sa curiosité. Il n'avait pas eu le temps de l'ouvrir, mais il s'était promis que dès qu'il en aurait l'occasion, il examinerait le joyau de plus près – n'en déplaise à son oncle et à ses scrupules de banquier.

Cependant, avant de retourner au palais de Tsarskoïe Selo, il avait le temps. Pour le moment, il devait préparer sa mission.

Les quelques jours de sa permission, entrecoupés de réunions de travail à l'ambassade, passèrent très vite. Il s'entendit tout de suite avec le colonel Souvarov, homme calme et fin diplomate dont l'œil bleu profond pétillait d'intelligence. L'officier parlait un excellent français, mais sa connaissance de la langue anglaise était trop rudimentaire pour des discussions subtiles et manœuvrières.

Il fut acté que le colonel rentrerait seul en France pendant que Dimitri poursuivrait son voyage par la Sibérie jusqu'à Saint-Pétersbourg.

15

EN AMÉRIQUE, 12 FÉVRIER 1915

Le 12 février, les deux Russes quittèrent Paris en train depuis la gare Saint-Lazare pour embarquer sur le *Rochambeau* au Havre.

Les adieux avec les Guillot-Jousseau avaient été difficiles. Dimitri n'avait pas pu revoir Maurice. Le matin de son départ, son oncle et sa tante, accompagnés de Roger et de Pauline, avaient tenu à l'amener à la gare, jusqu'à l'escorter à son compartiment. Cette fois-ci, en prévision du long voyage qui l'attendait pour rejoindre la Russie, il était peu chargé. Comme il l'avait dit à Pauline, dès que la guerre serait terminée, il reviendrait à Paris chercher ses affaires restantes. En revanche, l'œuf de Fabergé destiné à la tsarine douairière avait été bien emballé par ses soins et enfoui au fond de son sac, tandis qu'il avait déposé la minuscule clé en or qui devait l'ouvrir, dans une petite poche de son portefeuille. Ainsi, il n'aurait pas tout de suite la tentation de l'ouvrir pour voir ce qu'il y avait dedans. Il voulait faire durer le plaisir de la découverte.

Le *Rochambeau* était un paquebot de taille moyenne,

pouvant transporter jusqu'à 2 000 passagers. Lorsque Dimitri et son chef de mission embarquèrent, le navire était presque plein. Ils avaient pris chacun une cabine individuelle et se retrouvaient très fréquemment au salon où à la salle à manger. Ils apprirent à se connaître et à s'apprécier pendant les neuf jours que dura la traversée. Comme c'était le mois de février, le commandant avait choisi une route plutôt méridionale, de manière à éviter les icebergs qui descendaient du pôle. En effet, le souvenir de la catastrophe du *Titanic*, quatre ans auparavant incitait à beaucoup de prudence. D'autant que les sous-marins allemands fréquentaient ces mêmes eaux. Mais le *Rochambeau* arriva sans encombre à New-York, au petit matin du 22 février 1915.

Après les formalités d'usage, le colonel Souvarov et Dimitri passèrent la douane américaine et furent accueilli par le chargé d'affaires russe qui les attendait à la sortie d'Ellis Island. Sans tarder, celui-ci les conduisit à la grande gare de New-York, Pennsylvania Station, d'où ils prirent aussitôt le *Broadway Limited*. À Philadelphie, ils quittèrent ce grand train de luxe à destination de Chicago après 2 h 15 de trajet. Un autre train de la compagnie Pennsylvania System les attendait pour les conduire à Washington. En fin d'après-midi, ils étaient à l'ambassade russe de la capitale américaine.

Le rendez-vous avec le président Woodrow Wilson avait été fixé au lundi 15 mars, à la Maison Blanche. Cela laissait un peu de temps aux deux Russes et à leurs alliés pour préparer leur plaidoyer en faveur d'une entrée en guerre des États-Unis d'Amérique à leur côté. Certes, tout le monde connaissait la réticence du pré-

sident Wilson qui répétait à l'envi : « *Il est des nations trop fières pour se battre* ». Son secrétaire d'État, William Jennings Bryan, tout aussi partisan de la neutralité américaine, devait être présent à cette réunion.

Afin de préparer une argumentation que les délégations européennes de la Triple-Entente voulaient imparables pour emporter l'adhésion des Américains, il fut décidé qu'elles se réuniraient dès le 24 février après-midi, à la résidence de l'ambassadeur de France à Washington, au numéro 2 400 de la 16^e rue, non loin du Meridian Hill Park.

Dimitri était impatient, car il savait par Souvarov que Charles Picart ignorait sa présence. Iswolsky avait été très flou sur la composition de la délégation russe, n'ayant mentionné que le colonel.

Ils arrivèrent les premiers, accueillis par l'ambassadeur, Jean-Jules Jusserand, très impliqué dans la démarche incitant les Américains à rompre leur isolationnisme. Il invita les deux Russes à entrer. La demeure de quatre étages ne datait que de quelques années, aussi comportait-elle un confort très moderne. Un ascenseur les conduisit au troisième étage, dans le salon où devait se tenir la réunion.

Lorsqu'ils franchirent le seuil de la pièce, les Français les attendaient. Dimitri remarqua avec satisfaction le regard étonné de Charles Picart. Cela ne dura qu'une seconde, mais conforta le jeune officier.

— Bonjour Charles, quel plaisir de vous retrouver ici.

Ce dernier eut un grand sourire.

— Dimitri ! Ca alors, si j'avais pu me douter... Je suis ravi de vous revoir.

« Et moi donc », songea le Russe.

Le moment était mal venu pour bavarder, d'autant que la délégation britannique venait d'arriver.

Cette première réunion avait été conçue comme une prise de contact, établissant un programme beaucoup plus précis, qui devait se répartir sur les jours à venir. Il fallait être fin prêt pour la rencontre avec le Président Wilson.

À la fin de l'après-midi, les représentants de la Triple-Entente se séparèrent. Le colonel Souvarov était fatigué, aussi voulu-t-il rentrer rapidement à son ambassade où il logeait. Les deux diplomates qui, avec Charles Picart, composaient la délégation française, firent de même.

Dimitri se retrouva seul avec celui-ci. Il brûlait d'impatience. Il lui proposa d'aller boire un verre dans un pub irlandais, non loin de là, au nom plein de promesses : le *Black Sheep*, c'est-à-dire « mouton noir ». Une enseigne représentant l'ovine se balançait en grinçant au-dessus de la porte d'entrée. C'était de bon augure.

À peine furent-ils installés devant une pinte de bière que le jeune officier prit les devants :

— Dites-moi, j'ignorais que vous aviez des talents de pianiste !

Le Français eut l'air étonné.

— Pourquoi cette question ?

— J'ai souvent dans la tête l'air que vous avez joué, lors que nous avons été convié à rencontrer le président Poincaré, la veille du 14 juillet de l'année dernière à l'Élysée. Vous en souvenez-vous ?

— Ah, c'est de cela qu'il s'agit, dit Picart qui eut un franc sourire. Mais oui, il m'arrive de taquiner le clavier

d'un piano, mais celui-là a une très belle sonorité et je n'ai pas pu résister à la tentation.

Dimitri était ébahi.

— Vous avez déjà joué sur ce piano ? Euh, je veux dire, avant notre réunion à l'Élysée ?

— Bien sûr. Depuis l'élection du président de la République, je viens assez souvent à l'Élysée. Ah mais, suis-je bête, je ne vous l'ai pas dit : ma femme est la nièce d'Henriette Poincaré, l'épouse du chef de l'État ! L'oncle Raymond me considère un peu comme le fils qu'il n'a jamais eu.

Le jeune officier commençait à comprendre. C'était cette fameuse tante Henriette que Madeleine Picart avait retrouvée à l'issue du défilé. Évidemment, cela se tenait. Mais pourquoi jouer cet air en particulier ?

— Figurez-vous que je l'ai entendu dans le *Nord-Express*, lui répondit Picart.

— Comment ça ?

— Après notre halte obligée à la frontière à Wirbalen, je suis remonté assez vite dans le nouveau train. En passant devant la cabine de la famille belge – vous savez, ces garçons turbulents qui vous amusaient –, j'ai entendu cet air joué par quelque chose qui ressemblait à une boîte à musique. Je l'ai reconnu immédiatement, car c'est une berceuse que j'interprète quelque fois pour ma petite fille qui n'a que quatre ans, mais qu'elle adore. En entrant à l'Élysée où je suis un peu comme chez moi, je n'ai pas pu résister à l'appel du piano de la bibliothèque.

Il se mit à rire.

— Vous savez tout, maintenant. Ce n'est qu'une petite entorse au protocole du palais, que je dois à ma proximité familiale avec l'oncle Raymond.

Dimitri était soulagé. Maintenant que la reine Alexandra avait récupéré la boîte à musique, il pouvait donner toutes les explications nécessaires à son interlocuteur. Il décida de faire confiance à Charles et lui raconta le vol dont il avait été victime.

Picart s'exclama :

— Je comprends mieux pourquoi il y a eu ces fouilles dans les cabines. C'est dommage que je n'en ai pas su la raison, je vous aurais évité bien des angoisses et bien des tourments ! Heureusement que vous l'avez retrouvée. Connaissant maintenant votre mésaventure, je m'en serais voulu.

Le jeune officier était heureux de s'être trompé. En revanche, il lui faudrait se méfier de sa tendance à échafauder des hypothèses farfelues.

Dès lors, il considéra Charles Picart comme un ami.

À partir du lendemain, les réunions des délégations alliées reprirent. Pour une fois, les trois pays étaient prêts à parler d'une seule voix. Les ambassadeurs de Russie et de Grande-Bretagne s'étaient joints aux délégués.

Grâce aux messages cryptés reçus de leurs gouvernements respectifs, le 12 mars, ils avaient eu connaissance des accords anglo-franco-russes de Petrograd, signés la veille, qui anticipaient sérieusement sur l'issue de la guerre. Ces accords, basés sur la victoire de la Triple-Entente, entérinaient le démantèlement de l'Empire ottoman, donnant à la Russie l'accès aux mers chaudes, à la France la Cilicie et la Syrie, et à la Grande-Bretagne la Mésopotamie et le Golfe persique. Certes, il y avait encore quelques points à préciser, dont la propriété des Lieux Saints, mais tout étant affaire de discussion,

tout était possible. La seule inconnue étant l'issue de la guerre, Paris, Londres et Petrograd mettaient une pression d'autant plus forte sur les épaules de leurs représentants en mission à Washington.

Les réunions préparatoires se succédaient et Souvarov, comme ses homologues français et britanniques, tenait à ce que la discussion avec le Président Wilson débouche sur un accord, au moins de principe.

À l'issue de ces journées de travail, et bien qu'il logeât à l'ambassade de Russie, Dimitri retrouvait Charles Picart, et les deux hommes prenaient alors grand plaisir à approfondir leur connaissance des nuits américaines. L'un comme l'autre évacuaient ainsi la tension qui montait au fur et à mesure que le 15 mars se rapprochait.

Le samedi précédent, les arguments des représentants de la Triple-Entente étaient fins prêts. Encore fallait-il que le président Wilson en soit convaincu, ce qui était loin d'être acquis. En cette fin de journée, le colonel Souvarov était soucieux car la partie risquait d'être serrée. Alors que les différents protagonistes se donnaient rendez-vous devant la Maison-Blanche le 15 mars à 10 h, il interpella Dimitri qui s'appêtait à sortir.

— Dites-moi Malkine, cela fait quelques jours que je vous vois prendre le large avec Picart, le soir, après nos réunions. Puis-je vous demander ce que vous faites ?

— Bien sûr mon colonel, il n'y a pas de secret. Nous allons au spectacle. Pendant les premiers jours de notre présence ici, nous avons assisté à quelques concerts et opéras, mais maintenant, comme nous avons un peu épuisé le répertoire washingtonien, nous avons décidé de découvrir les divertissements des cabarets. C'est beaucoup plus amusant. Si vous voulez venir avec nous

ce soir, nous avons repéré une troupe qui s'appelle les *Rabbit Foot Minstrels*. Elle joue dans une salle où l'on sert de l'alcool. Après tous ces jours de tension, cela vous fera du bien de venir avec nous !

Le colonel, qui ne demandait pas mieux, accepta aussitôt – le temps de s'habiller en civil.

Quelques trente minutes plus tard, Charles Picart héla un fiacre et les trois hommes se rendirent dans le quartier d'Anacostia où se produisait la troupe. La salle n'était pas très grande, et ils trouvèrent une dernière table ronde inoccupée, près de l'entrée. La plupart des spectateurs étaient des hommes. Dimitri repéra trois femmes blanches, devant la scène, que leurs compagnons entouraient de beaucoup d'attentions. L'une d'entre elles tenait un long fume-cigarette en bakélite, et exhalait artistiquement des volutes de fumée. Dimitri se prit à sourire, imaginant sa cousine Pauline dans la même posture, tout en se disant que les femmes françaises avaient encore du chemin à faire pour ressembler à leurs consœurs d'outre-Atlantique.

Un joyeux brouhaha régnait pendant que les musiciens installaient leurs instruments. Un garçon vint prendre la commande des trois hommes. Charles Picart, qui visiblement était déjà venu, le coupa dans son élan, s'adressant à ces compagnons :

— Savez-vous que vous pouvez commander ici le cocktail qui vous plait, voire l'inventer. Je n'ai jamais vu un choix d'alcools aussi vaste.

Dimitri était tout excité, tant par cette perspective que par la vision de la jeune femme qui fumait devant lui et qu'il ne parvenait pas à quitter des yeux.

Le colonel Souvarov était aux anges. S'adressant à

ses compagnons, il expliqua :

— Voyez-vous qu'il y a quelques années, lors d'une fête à Saint-Pétersbourg, j'ai inventé un cocktail. Je n'en ai jamais bu depuis, et l'occasion ici me semble bonne pour vous le faire goûter, si vous en êtes d'accord bien sûr.

Dimitri et Charles Picart approuvèrent immédiatement et Dimitri traduisit pour le serveur qui attendait poliment que ses clients se soient mis d'accord :

— Dans un grand verre, vous mettez une grosse boule de sorbet au citron. Puis, vous versez cinq centilitres de rhum blanc, quatre centilitres de sirop de sucre – ou bien une petite cuillère de miel ambré liquide – ainsi que dix centilitres d'eau de Seltz ou d'eau gazeuse. Ensuite, vous remuez jusqu'à ce que le sorbet ait fondu, en rajoutant un doigt de lemoncello. Vous verrez, c'est à la fois désaltérant et délicieux. À Saint-Pétersbourg, je mettais du cognac à la place du rhum et c'était tout aussi bon.

— Si vous en êtes d'accord, mon colonel, dit Charles Picart, appelons ce cocktail « Souvarov ». Le patron de cette salle n'est pas fou. Dès qu'un client lui invente un nouveau mélange, il l'ajoute consciencieusement sur sa carte. Aussi est-ce un moyen pour vous de passer à la postérité !

Souvarov sourit :

— Je n'aurais jamais imaginé donner mon nom à un cocktail. Au moins, je ne serai pas venu à Washington pour rien...

Pendant que le serveur apportait leurs verres, les musiciens s'étaient mis en place. Le silence se fit soudain. Une jeune femme de couleur, d'une petite ving-

taine d'année, vêtue d'une robe noire à manches courtes, un calicot sur les épaules, entra sur la scène et se plaça devant le micro. Dès qu'elle commença à chanter, et ce malgré la modestie de l'orchestre qui ne comportait que trois instruments à vent – une trompette, une clarinette et un trombone –, la magie s'accomplit.

— Elle s'appelle Bessie Smith souffla Charles Picart. Sa voix est une pure merveille, et ce qu'elle chante s'appelle le blues.

En effet, le timbre chaud et généreux de la jeune femme emplissait la salle, dans une totale fusion avec les instrumentistes. Dimitri était surpris d'entendre une telle maturité vocale chez une chanteuse aussi jeune. Comme beaucoup de ses contemporains, il considérait l'art lyrique, et en particulier les opéras, comme la quintessence des œuvres chantées. Ce qu'il découvrait ici, dans cette petite salle qui ne payait pas de mine, avec ce tout petit orchestre mais cette interprète maîtrisant magistralement sa voix et son émotion, le pénétrait au plus profond. Décidément, cette Amérique était pleine de surprises.

Le tour de chant dura une bonne heure. Les trois hommes étaient sous le charme de la voix de Bessie Smith, dont la diction souple et parfaitement contrôlée leur avait permis de comprendre toutes les paroles. Il était beaucoup question de souffrance, de mélancolie et d'idées noires. Pour la première fois depuis le début de la guerre, Dimitri s'était laissé aller à la tristesse et au cafard.

En faisant un bref retour sur les huit derniers mois, il avait vécu des moments heureux, mais aussi de très durs. Il pensa à sa mère. Qu'il aurait été heureux de

l'avoir avec lui ce soir ! Et la grande-duchesse Marie Romanov ? Se rappelait-elle encore de lui ? Sa vie à Saint-Pétersbourg lui paraissait tellement plus lointaine que ces huit mois de séparation ! Heureusement, dès sa mission terminée, il pourrait rentrer en Russie par la Sibérie. Cette pensée suffit à chasser son vague à l'âme.

Après un dîner rapide, les trois hommes rentrèrent dans leurs ambassades respectives, se donnant rendez-vous le lundi matin.

À 9 h 45, le 15 mars 1916, les trois Britanniques, les deux Russes et les trois Français de la délégation de Charles Picart se retrouvèrent devant les grilles de la Maison Blanche.

Ce fut le secrétaire d'État William Jennings Bryan qui accueillit les huit plénipotentiaires et qui les conduisit dans le bureau ovale tout juste construit depuis cinq ans. Le président Wilson les y attendait, entouré de quelques-uns de ses conseillers. Tout le monde prit place autour d'une large table, dans une salle de réunion attenante, et les discussions commencèrent.

Visiblement, le président américain n'était pas enthousiaste à l'idée d'une intervention en Europe aux côtés de la Triple-Entente, d'autant que son opinion publique était loin d'adhérer à une entrée en guerre. À juste titre, il faisait valoir d'une part que cette guerre était axée sur les intérêts politiques, économiques et territoriaux des pays européens, et d'autre part que la population américaine étant essentiellement constituée de gens originaires de ces pays européens qui se battaient. Dans ce cas, quel camp faudrait-il choisir et selon quels critères ?

Le secrétaire d'État Bryan intervint alors, faisant remarquer quand même que les États-Unis ne pouvaient pas vivre dans un isolationnisme total, mais qu'au contraire, ils avaient besoin des marchés extérieurs. Les Britanniques et les Français s'engouffrèrent dans cette toute petite brèche, insistant sur l'intérêt de leurs hôtes dans la fabrication de matériel de guerre pour les Alliés, ce qui remettrait en selle une économie américaine fragile depuis 1914.

La réunion s'acheva en début d'après-midi. Tous les arguments avaient été utilisés des deux côtés. Il en sortait que les États-Unis n'étaient pas prêts militairement, mais qu'ils allaient mettre tous leurs moyens économiques et financiers à la disposition de leurs partenaires de la Triple-Entente. D'ailleurs, Wilson devait lever très prochainement l'interdiction sur les prêts bancaires destinés aux Alliés, interdiction imposée aux banques des États-Unis.

Le résultat de ces discussions était mitigé. Le colonel Souvarov accusait le coup. En sortant sur Pennsylvania avenue, Dimitri le trouva fatigué et étrangement muet. Il s'approcha de lui et lui souffla pour le rassurer :
— Malgré tout ce que l'on a entendu tout à l'heure, il ne fait pas de doute que les États-Unis entreront en guerre. La seule incertitude, c'est à quel moment ?

Il regarda l'officier qui semblait ne pas l'écouter. Souvarov avait le souffle court. Il se tourna vers le jeune homme en grimaçant et portant la main à son cœur, il s'effondra sur le trottoir.

Dimitri comprit aussitôt, et interpella un fiacre dans lequel il installa tant bien que mal le colonel.

— Amenez-nous à l'hôpital le plus proche, vite !

Quelques minutes après, ils arrivèrent au Georges Washington University Hospital. Le conducteur, un jeune Noir, aida Dimitri à transporter Souvarov que l'on étendit sur une civière. Le médecin qui avait été appelé l'examina avec attention, cherchant son pouls en hochant la tête. Il ordonna à deux brancardiers de l'emmener dans une des salles d'examen du service des urgences.

Il se tourna vers le lieutenant Malkine :

— Restez dans la salle d'attente, je vais faire tout mon possible pour le sauver.

Puis il disparut dans le couloir.

Dimitri s'assit, accablé par ce coup du sort. Il pensa à Raspoutine et à sa prédiction : « *Tu mourras hors de la Russie* ». Ce maudit moine l'obsédait.

Il se leva et sortit de l'hôpital. Il lui fallait prendre l'air. Cet endroit ne lui disait rien qui vaille. Il prit une cigarette dans un paquet déjà bien entamé et fuma lentement, comme pour ralentir le temps. Au bout d'un quart d'heure, il revint dans la salle d'attente. On le cherchait partout. Mauvais signe. Une infirmière lui demanda de ne pas bouger et appela le médecin qui s'était occupé du colonel.

Il le vit arriver, le visage fermé.

— C'est fini. Votre officier est mort d'une crise cardiaque. Nous n'avons rien pu faire.

Dimitri eut l'impression de recevoir un grand coup sur la tête. Il avait appris à connaître et à apprécier le colonel, et sa mort brutale allait sérieusement compliquer les choses.

Les obsèques du colonel Souvarov eurent lieu quatre

jours plus tard. Tous les membres des délégations britanniques et françaises étaient présents ainsi que des représentants du gouvernement américain. Il fut enterré au cimetière russe de Washington.

En revenant de l'inhumation, l'ambassadeur de Russie aux États-Unis prit Dimitri à part.

— J'ai deux nouvelles à vous annoncer, une bonne et une mauvaise. La bonne est que, eu égard à vos états de service et à la manière dont vous vous êtes comporté depuis le début de la guerre, vous êtes nommé capitaine. Félicitations.

Il hésita un moment.

— Quant à la mauvaise... vous ne rentrez plus en Russie par le Pacifique et la Sibérie. De fait, puisque vous êtes le seul représentant de la délégation russe auprès des Américains, vous retournez en France, mais seulement après avoir fait le point à Londres avec les Français et les Britanniques au *Foreign Office*.

Dimitri était assommé par la nouvelle. L'ambassadeur poursuivit :

— Estimez-vous heureux. Vous allez récupérer le billet de retour pour Southampton qu'aurait dû utiliser le colonel Souvarov. Vous serez à bord d'un bateau beaucoup plus rapide et luxueux que le *Rochambeau*. Jamais notre gouvernement ne nous paye de tels voyages. Vous êtes un veinard. Vous allez embarquer le 1^{er} mai prochain sur le fleuron de la *Cunard Line*.

Il regarda le jeune homme avec une pointe d'envie dans le regard.

— Vous allez rentrer en Europe à bord du *Lusitania*.

16

SAINT-ROCH, 11 AVRIL 1990

Le voyage de retour paru interminable à Camille.

Malgré les embouteillages inévitables à l'entrée de Bordeaux, elle parvint assez rapidement dans le centre-ville, espérant que son patron serait encore à son bureau. L'étude Taylor & Martin se situait au 1^{er} étage d'un immeuble cossu situé cours du Chapeau-Rouge, à quelques dizaines de mètres du Grand-Théâtre. Camille aimait à travailler dans cet ancien hôtel particulier, édifié au XVIII^e siècle, pendant l'âge d'or monumental bordelais. L'étage où se situaient les bureaux de l'étude avait été aménagé, mais les lambris en noyer avec panneaux en sapin et décors moulurés avaient été conservés. Ils ornaient les murs de ce qui, au temps des premiers propriétaires, servait de pièces de réception. Dans tous les salons donnant sur le cours, c'est-à-dire ouvrant vers le sud, de larges fenêtres faisaient rentrer la lumière vive du soleil. L'atmosphère studieuse des bureaux participait ainsi à l'activité de la ville. Certes, depuis que le duc de Richelieu, gouverneur de Guyenne au XVIII^e siècle fit démolir l'auberge du Chapeau-Rouge qui vit passer en son temps de nombreux assoiffés, et qui donna

son nom à l'avenue, d'autres estaminets avaient pris le relais. Il suffisait à Camille et à ses collègues de traverser le cours pour déjeuner ou boire un café dans une brasserie située à deux pas de l'étude. Depuis quelques mois, la jeune femme avait grand plaisir à s'y rendre car elle y rencontrait régulièrement Alex Bonnat, un avocat pénaliste d'une trentaine d'année. C'était un brun ténébreux assez charmeur dans son genre, dont elle commençait à tomber amoureuse. De plus en plus souvent, ils déjeunaient en tête à tête. L'un comme l'autre avaient des journées chargées et ils appréciaient ce petit moment de pause. Le « plus si affinités » commençait à poindre sérieusement.

Il était presque 19 h lorsque Camille s'engouffra dans le hall d'entrée. Montant quatre à quatre le grand escalier, elle franchit la porte de l'étude où elle fut tout autant surprise qu'agacée d'y retrouver son collègue Antoine Dumas. C'était avec lui qu'elle avait permuté pour travailler avec James Taylor, alors que lui-même avait rejoint l'équipe de Denis Martin. Malgré cette claire séparation des tâches, il avait la détestable habitude de s'accaparer les dossiers les plus intéressants, ce qui avait le don d'énerver la jeune femme.

Sa famille faisait partie de ce que l'on appelait la « bourgeoisie du bouchon », celle qui avait fait fortune dans le vin. Digne à tout point de vue de cet héritage, il se targuait de gérer, avec sa sœur, une propriété viticole dans le Médoc. Seuls comptaient à ses yeux ses hectares de vigne, et bien sûr, la villa du Cap Ferret qui appartenait encore à sa mère et où toute la famille passait systématiquement l'été. Le reste de l'année, elle habitait une

grande et belle maison, rue Calvet, où Antoine Dumas allait dîner tous les lundis. Mauriac l'aurait qualifié de « dispensateur incorruptible du mépris ».

Chaque fois qu'il était question de ses bouteilles de vin, de ses pieds de vigne, de son abonnement au club de tennis le plus huppé de Bordeaux ou encore de ses conquêtes féminines dans ce milieu préservé comme une réserve indienne d'un autre âge, il se mettait à parler comme s'il avait une patate chaude dans la bouche. En revanche, dès qu'il se mettait à discuter de dossiers ou travail, il devenait redoutable et là, plus question de s'en moquer gentiment.

Elle aurait pu sympathiser avec lui, car il était au demeurant cultivé, beau garçon de surcroît, et pratiquait un humour assez fin. Mais son snobisme l'énervait au plus haut point.

En frappant à la porte du bureau de son patron, en cette soirée du mercredi 11 avril, elle savait qu'il la suivait du regard et eut l'impression désagréable qu'il lui préparait un mauvais coup.

James Taylor l'attendait.

— Alors ? Cette rencontre avec Mme de Limeuil ? Comment s'est-elle passée ?

Camille s'assit et sortit le bloc de papier sur lequel elle avait noté l'essentiel du dossier confié par la vieille dame.

— C'est une histoire assez compliquée, qui nécessite quelques vérifications à l'étranger. En deux mots, il s'agit de retrouver la piste de ses héritiers potentiels, dont elle n'a aucune nouvelle depuis quarante-cinq ans. Les hasards de la vie ont fait qu'elle les a totalement perdus de vue à la Libération.

— Vous a-t-elle donnée quelques pistes ?

— Oui. Si ses deux frères n'ont pas eu de postérité, elle avait un cousin germain qui s'est marié et qui a eu des enfants. C'est lui qu'il faut retrouver, ou tout au moins sa famille. Certes, elle a un neveu du côté de son mari mais elle ne veut pas en entendre parler. Elle le considère comme un vaurien. Et comme elle n'a plus de descendant direct, puisque son seul fils a été assassiné par les nazis, vous savez comme moi qu'elle est libre de disposer de ses biens comme elle l'entend.

— Pourquoi me parliez-vous de vérifications à effectuer à l'étranger ?

— Parce que la seule trace de son cousin lui a été révélée dans un courrier qu'elle m'a fait lire et que lui a adressé en 1958 sœur Pascalina Lehnert. Cette religieuse a été pendant quarante ans la secrétaire et la gouvernante du pape Pie XII, de 1918 à 1958. Elle est morte semble-t-il en 1984, en emportant beaucoup de secrets. J'ai pu lire la lettre de cette sœur Pascalina concernant le fameux cousin, mais l'essentiel du dossier se trouve à Rome, aux Archives Secrètes du Vatican. Il semblerait que ce cousin ait été mêlé à l'assassinat de la famille impériale russe, les Romanov, en juillet 1918. Mme de Limeuil n'a pas su me donner davantage d'informations, mais m'a certifiée que la clef de nos recherches pouvait se trouver dans ce dossier. Moyennant quelques autorisations que nous devrions avoir, il sera possible de le consulter.

— Si j'ai bien compris, il faudrait que vous vous y rendiez.

James Taylor arborait un petit sourire espiègle. Il appréciait le travail de Camille et il sentait bien que

dans cette affaire, elle avait du mal à cacher son excitation. Lui aussi, commençait à être pris au jeu. Mais avant toute chose, il fallait estimer le coût d'une telle recherche afin de proposer un contrat correct à Mme de Limeuil.

— Camille, demain matin, avant de téléphoner au château de Saint-Roch, vous passerez voir Christine, notre comptable, pour voir avec elle ce qu'il est possible de proposer.

— Cela veut dire que vous me confiez cette affaire ?

— Bien sûr. Vous parlez italien n'est-ce pas ? Cela devrait vous aider. Maintenant il est tard, rentrez chez vous. Comme on dit, demain sera un autre jour.

Le lendemain matin, à la première heure, Camille était avec Christine, au service comptabilité, pour établir le devis qu'elle voulait présenter à Mme de Limeuil.

Une fois fait, elle s'enferma dans son bureau et composa le numéro de la vieille dame.

Le téléphone sonna longtemps, dans le vide. Elle recommença. Peut-être Mme de Limeuil avait-elle du mal à se déplacer et se trouvait-elle dehors ? Toujours rien. Elle attendit quelques minutes et recomposa le numéro. Cette fois-ci, quelqu'un décrocha à l'autre bout du fil.

— Allo, fit une voix d'homme.

— Excusez-moi, lui répondit la jeune femme soulagée, je crois que je me suis trompée de numéro. Je cherche à joindre Mme de Limeuil.

— C'est bien ici, lui répondit son interlocuteur. Je suis le capitaine Moreau, de la Gendarmerie nationale. Mme de Limeuil n'est pas joignable. Elle a eu un acci-

dent. Au revoir, madame.

Il avait raccroché.

17

SAINT-ROCH, 17 AVRIL 1990

Camille était folle d'inquiétude. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : appeler le patron du bistrot de Saint-Roch pour en savoir plus. Elle attrapa un annuaire et trouva vite le nom du restaurant dont elle composa aussitôt le numéro.

Dès qu'elle se présenta, l'homme fut tout aussi disert au téléphone que devant son comptoir.

— Que se passe-t-il chez Mme de Limeuil ? Que lui est-il arrivé ?

— Hier soir, après votre passage, elle a été attaquée chez elle par un inconnu. Heureusement, Adi, qui n'était pas loin, l'a entendu crier et a mis ce voyou en fuite, mais elle a été sérieusement amochée. Elle est actuellement à l'hôpital d'Auch, et les gendarmes enquêtent. À mon avis, vous allez être contactée pour témoigner puisque vous êtes la dernière à l'avoir vue avant son agression.

Camille était désolée. Pendant les jours qui suivirent, elle ne cessait de penser à cette affaire, et prenait régulièrement des nouvelles auprès de l'aubergiste

de Saint-Roch. Au bout d'une semaine, comme elle s'y attendait, elle fut convoquée par la gendarmerie de Mirande et se dit qu'elle en profiterait pour passer à l'hôpital faire une petite visite à la vieille dame.

Le capitaine Moreau l'attendait dans son bureau. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants et à la moustache conquérante. Camille allait vite s'apercevoir que cet accessoire pileux, qui d'ailleurs avait été obligatoire jusqu'en 1933 dans l'armée française et dans la gendarmerie, gardait encore quelques adeptes. L'autorité virile par le poil, en somme. Elle remarqua que, jeunes comme vieux, tous les gendarmes de la brigade étaient moustachus.

L'officier la fit assoir et posa sur son bureau un dossier à la couverture rouge sur lequel était écrit « St Roch/Limeuil ». À l'épaisseur du document, il semblait que l'enquête n'avait pas donné grand-chose.

— Vous êtes la dernière à avoir vue Mme de Limeuil avant son agression. Pouvez-vous me dire ce que vous faisiez chez elle ?

Camille expliqua longuement le sens de sa visite en détaillant ce qu'était son métier de généalogiste successoral, et comment elle avait été contactée par la vieille dame pour tenter de lui retrouver des héritiers. Dans un réflexe de discrétion, elle évita de parler de l'enveloppe kraft et de la lettre cachées dans le volume de *Illustration*. Après tout, cette agression pouvait être le fait d'un rôdeur, lâche de surcroît, qui savait que la vieille dame vivait seule dans cette grande maison. Au fur et à mesure qu'elle parlait, celui-ci remplissait le procès-verbal sur une vieille machine à écrire *Remington* qui avait

l'air aussi fatiguée que lui.

La déposition était presque terminée lorsque Camille se souvint du piéton tout en noir qu'elle avait aperçu longeant le mur de la propriété. Elle le signala au capitaine.

L'intérêt de l'officier s'éveilla d'un coup. C'était sa première piste sérieuse. Malheureusement, les éléments dont Camille disposait étaient assez maigres. Peut-être était-il possible de demander à l'aubergiste du village s'il se souvenait d'avoir servi un repas à cet homme, le fameux jour ? Le capitaine Moreau devait revenir à St Roch pour poursuivre son enquête. En attendant, comme l'agresseur était dans la nature, il avait ordonné que la chambre de Mme de Limeuil, à l'hôpital, soit mise sous surveillance.

Camille se hasarda.

— Puis-je vous demander, capitaine, comment va Mme de Limeuil et si je peux passer la voir ?

— Les visites sont filtrées. Son agresseur est en fuite et nous n'aimerions pas qu'il revienne finir ce qu'il a commencé.

— Oui, bien sûr, mais je voudrais juste savoir si je dois ou non entamer mes recherches, compte tenu de ce qui lui est arrivé.

— C'est entendu, je vous fais une autorisation. Par ailleurs, vous devez rester à la disposition de la gendarmerie. Nous pouvons avoir encore besoin de vous.

La jeune femme était pressée de quitter le bureau du capitaine. Elle aurait aimé passer par Saint-Roch pour discuter avec l'aubergiste, mais il était déjà tard et il lui sembla plus important de se rendre à l'hôpital d'Auch.

La chambre de Mme de Limeuil se trouvait au deuxième étage, en bout de couloir, et comme l'avait dit l'officier, elle était gardée par un jeune gendarme en uniforme qui avait l'air de terriblement s'ennuyer. Après avoir regardé attentivement l'autorisation de son supérieur, il la laissa entrer dans la chambre.

Mme de Limeuil était assise dans un fauteuil, devant une télévision allumée, mais dont elle avait baissé le son. Elle somnolait. C'était l'heure des informations régionales qui, visiblement, ne l'intéressaient pas beaucoup.

Au moment où Camille entra, elle se reprit et l'accueillit avec un grand sourire. Sa joue gauche était tuméfiée et elle portait un bandage autour de la tête. L'agression qu'elle avait subie avait dû être violente.

Camille lui prit la main et lui exprima son soulagement de la savoir tirée d'affaire.

— Finalement, j'ai bien fait de faire appel à votre étude de généalogistes. Il est plus que temps de retrouver mes héritiers. Vous savez, j'ai eu très peur. Je ne me souviens pas bien de ce qui s'est passé. C'est Adi qui a donné l'alerte, car il m'a trouvée gisant dans le vestibule avec une grosse entaille au front, assommée. J'aurai pu mourir. Les gendarmes sont venus et le capitaine Moreau s'est chargé de l'enquête. Ce qui est bizarre, c'est qu'on ne m'a rien volé alors que toute la maison était sens dessus dessous. Il est évident que mon agresseur cherchait quelque chose qu'il n'a pas trouvé.

— Avez-vous une idée de ce que cet homme voulait ?

Mme de Limeuil hésita avant de répondre.

— Je crois que cela a un rapport avec vous et ma

recherche d'héritiers. Je ne l'ai pas dit au capitaine Moreau, cela ne le regarde pas. Avant de m'assommer, l'homme, qui était cagoulé, m'a posé deux questions : « où est la lettre de sœur Pascalina » et « où est la clef de l'œuf de Fabergé ? » Il me semble que je lui ai répondu que je ne savais pas, alors il m'a traînée dans le vestibule et il m'aurait torturée si Adi ne l'avait pas mis en fuite. Il a quand même eu le temps de me donner un coup violent sur la tête. Ensuite, cela a été un grand trou noir.

Camille était scandalisée, mais aussi intriguée.

— Cette clef dont il est question, ne serait-ce pas celle qui est collée au dos de la photographie dans l'enveloppe kraft, là où se trouve le document que vous m'avez fait lire ?

— Oui, en effet. Mon cousin me l'a confiée en 1917 en me disant qu'il viendrait la récupérer. Je ne l'ai malheureusement jamais revu.

— Votre agresseur est donc quelqu'un qui connaissait l'existence de la clef et de cette lettre, mais peut-être pas son contenu.

— C'est plausible.

— À qui en avez-vous parlé ?

— Mais justement, à personne ! Et c'est bien cela qui m'inquiète. Mais tout cela est si loin maintenant. Le coup que j'ai reçu m'a fait oublier beaucoup de choses.

Mme de Limeuil semblait perdue. Un grand voile de tristesse lui passa devant les yeux. Elle serra la main de Camille.

— Je vous en prie, retrouvez la famille de mon cousin. Je suis très âgée et j'aimerais tellement que le temps qu'il me reste à vivre soit plus heureux que ces dernières années.

— Écoutez, madame. Je vous promets de tout faire pour la retrouver. Lorsque vous reviendrez chez vous, je vous accompagnerais, si vous le souhaitez bien sûr. Comme cela je pourrais rassembler le plus d'éléments possibles pour réussir cette mission.

La vieille dame parue rassérénée.

— C'est d'accord. Le médecin a dit que je devrai sortir de l'hôpital d'ici trois ou quatre jours. Je serais heureuse que vous me rameniez chez moi.

Pendant les jours qui suivirent, Camille prépara avec méticulosité son séjour à Rome. James Taylor l'avait mise en relation avec un de ses amis, un vieux chanoine bordelais qui faisait partie de l'équipe ecclésiastique de Saint-Louis des Français et qui connaissait bien les subtilités pontificales pour avoir travaillé à la bibliothèque apostolique. Son aide serait précieuse, en particulier dans l'obtention du sacro-saint sésame permettant d'entrer dans le monde fermé et très masculin de la Cité du Vatican.

Avant de s'envoler pour Rome, elle respecta sa promesse et vint chercher Mme de Limeuil à l'hôpital d'Auch. Celle-ci semblait complètement guérie malgré un petit reste d'hématome à la joue. Lorsque la voiture arriva devant la maison, les deux femmes virent Adi qui les attendait.

— N'ayez crainte, dit la vieille dame en prenant le bras de Camille. Adi est un brave homme. Il n'est pas responsable de son physique. Et je n'oublie pas que c'est lui qui m'a sauvée. Le sachant à proximité, je dormirai plus tranquille. Je lui ai fait acheter un appareil qui en-

registre le bruit ou les conversations. Il pourra entendre ce qui se passe ici, mais pas l'inverse. En principe c'est plutôt pour les jeunes parents qui ont un bébé, mais après tout, autant se servir de ce que l'intelligence de l'homme invente.

Camille sourit. Elle gara sa voiture devant le porche de la maison. Adi s'était levé pour les accueillir. Il était vraiment très laid. Il la regarda en coin et eut un rictus qui se voulait un sourire. Il avait un œil à demi fermé, un nez de boxeur et il ne lui restait que quelques dents. L'ensemble donnait à son visage un air effrayant. Son visage cabossé rappelait à Camille ceux de certains personnages tourmentés des tableaux de Pieter Bruegel l'Ancien ou de Jérôme Bosch.

Le salon était resté en l'état depuis l'agression de Mme de Limeuil, même si sa femme de ménage avait rangé tout le reste. Ordre de la gendarmerie. La vieille dame était désemparée. Tous ses livres, ses photos, ses papiers et même des partitions de musique pour piano étaient par terre.

— Mais je ne peux pas vivre dans ce capharnaüm ! Je vais déprimer. L'enquête semble terminée ici. Il faudrait tout ranger. Je n'en ai ni la force ni le courage !

Elle avait les larmes aux yeux.

Camille prit alors les choses en main. Elle l'installa dans un fauteuil, le temps de préparer une tasse de thé, puis pendant que son hôtesse reprenait ses esprits, elle entreprit de ranger la bibliothèque. Heureusement, l'agresseur n'avait pas eu le temps de la vider complètement. Aussi, sûrement à cause de leur poids, les volumes de *l'Illustration* étaient toujours à leur place. Par acquis de conscience, elle extirpa celui correspondant au 2^e se-

mestre de 1914 et y retrouva bien les feuillets, la photo et la petite clef en or dans leur enveloppe kraft collée contre la couverture. À la page 152, la fameuse lettre de sœur Pascalina était également à sa place. Camille ne put résister à la lire une nouvelle fois, mais cette fois-ci, avec l'autorisation de Mme de Limeuil, elle la recopia dans son intégralité dans son petit carnet qu'elle avait toujours avec elle.

Devant la dextérité et l'efficacité de la jeune femme, celle-ci semblait apaisée. Une heure plus tard, tout était remis à sa place. Il ne restait plus que les cadres, les photos et les partitions à ramasser et à ranger. Sur la commode où se trouvait un grand téléviseur, elle posa un portrait en buste d'un jeune homme d'une vingtaine d'année, au regard volontaire, vêtu d'un uniforme de lieutenant de cavalerie. Le cliché, en noir et blanc, était signé d'un grand photographe parisien.

— Mon fils : Arnaud de Limeuil. Il est mort à Buchenwald, assassiné par les nazis.

— Je suis désolée.

— Vous n'avez pas à l'être. Depuis le temps j'ai fait mon deuil, mais il me manque beaucoup. C'était un garçon droit et intègre. Il a été torturé par la Gestapo mais il n'a jamais trahi son réseau. Jusqu'à ses derniers instants, il s'est comporté en homme courageux. Si vous vous demandez comment je sais tout cela, c'est par Adi. Ils étaient ensemble à Buchenwald. Adi n'a pas toujours été laid. Sa tête actuelle, il la doit à un kapo qui s'est acharné sur lui. Arnaud lui avait parlé de Saint-Roch ; aussi, à la fin de la guerre, c'est tout naturellement qu'il est venu ici. Depuis, il n'a plus bougé. Il est originaire de Russie mais il n'a plus de famille là-bas. C'est un

brave garçon. Ce qu'il m'a dit d'Arnaud me laisse croire qu'il ne m'a pas menti. Ils étaient bien ensemble dans cet enfer.

Camille était touchée par le récit de la vieille dame et commençait à comprendre l'importance d'Adi dans son quotidien. Elle ramassa un autre cadre qui était tombé à terre : elle reconnut la photographie de l'épreuve couleur sépia qui faisait partie des documents de l'enveloppe kraft cachés dans le volume de *l'Illustration*.

Elle le replaça à côté du portrait d'Arnaud.

— On vous reconnaît bien sur cette photographie. Et le bel officier auquel vous donnez le bras, c'est votre mari ?

— Oh non. J'ai enlevé de ma maison tout ce qui pouvait me rappeler le souvenir de cet homme, Édouard de Limeuil. C'était un violent et un bon à rien. Je n'en ai gardé que son nom. Lorsque je me suis mariée, en 1916, je m'appelait Pauline Guillot-Jousseume et j'étais heureuse. Édouard était un bel officier de marine et je ne me suis pas rendue compte qu'il n'en voulait qu'à ma dot. Mon père, banquier, avait fait le nécessaire pour que je ne manque de rien. Vous savez, à l'époque, tous les hommes valides partaient au front. Comme il était marin, j'avais l'impression qu'il s'en sortirait plus facilement que mes deux frères qui eux, combattaient dans la cavalerie. C'est un peu ce qui s'est passé. Quant à celui que vous appelez le bel officier, il s'agit de mon cousin germain, Dimitri Malkine. Je me souviens du moment exact où cette photo a été prise. C'était le 23 juillet 1914. Ce bel été 14 promettait tellement ! Nous étions jeunes et insouciantes, mais hélas, la bêtise des hommes a vite transformé tout cela en cau-

chemar. Dimitri était comme un frère pour moi et il m'avait accompagné au bal de la comtesse de Chenizot. Juste avant qu'il ne commence, notre hôtesse avait eu la bonne idée de faire photographier ses jeunes invités pour que nous puissions garder un souvenir de cette soirée magnifique. Pour moi, elle a été la première et la dernière de ma jeunesse. Quelques jours après ce fameux bal de l'insouciance, comme nous l'avions ensuite appelé, la mobilisation générale était décrétée et cinq ans plus tard, plus du tiers des jeunes gens présents et photographiés était mort sur les champs de bataille. Et je ne vous parle pas des blessés. Quel gâchis... En tout cas, c'est comme cela que cette photo a été prise. Cher Dimitri, il me manque tous les jours. Comme vous l'avez lu sur les feuilles cachées dans *l'Illustration*, c'est lui ou ses héritiers que je vous demande de rechercher, car mes deux frères n'ont pas eu d'enfant.

18

À BORD DU LUSITANIA, 1^{ER} MAI 1915

Le capitaine Dimitri Malkine était arrivé de bonne heure sur le Pier 54, quai d'embarquement de la *Cunard Steamship Company de Liverpool*. Une foule énorme s'y pressait déjà, alors que le commissaire de bord du *RMS Lusitania* et son équipe venaient tout juste de commencer l'enregistrement des passagers. Le soleil brillait dans un ciel bleu sans l'ombre d'un nuage.

Il était impressionné par ce mastodonte de fer dont trois des quatre immenses cheminées crachaient déjà une fumée noire. Le navire inspirait confiance. Il avait été construit de 1904 à 1906, tout comme son sister-ship, le *Mauretania*. Et les deux bâtiments avaient, à tour de rôle, gagné le Ruban bleu pour la traversée la plus rapide de l'Atlantique. La rivalité entre les grandes compagnies transatlantiques allemandes et britanniques avait été féroce avant la guerre pour détenir cette récompense prestigieuse. En Angleterre, la *White Star* avait bien essayé de détrôner la *Cunard* avec ses deux magnifiques navires qu'étaient l'*Olympic* et surtout, le *Titanic*. Hélas, la tragédie que fut le naufrage de ce dernier, le 10 avril 1912, puis l'entrée en guerre d'une

partie de l'Europe, avaient mis de côté pour de longues années, la conquête de Ruban bleu.

Le jeune Russe avait su que, lors de la construction du *Lusitania* et du *Mauretania*, l'Amirauté britannique, dans un souci de maîtrise d'une flotte susceptible de contrer la montée de la puissance maritime allemande, avait participé financièrement aux travaux d'équipement des bâtiments pour les transformer en navire de guerre. Leur coque avait été renforcée sur toute la longueur, protégeant les soutes à charbon. Ainsi, en cas de bataille navale, celles-ci pourraient amortir sans trop de dommages un coup porté au-dessus de la ligne de flottaison.

En 1914, les deux navires avaient été réquisitionnés par l'Amirauté britannique mais elle s'était vite rendue compte du gouffre que pouvait être leur consommation en charbon. Le *Lusitania* avait été rendu à la *Cunard* et à sa vocation commerciale, tandis que le *Mauretania*, seul, devenait transport de troupes.

Vers 9 h du matin, le capitaine Malkine monta à bord. Le navire devait appareiller une heure plus tard, mais comme il faisait partie des 290 passagers de première classe, il put s'installer assez rapidement. Sa cabine, située à babord, au milieu du navire sur le pont supérieur, était spacieuse. À l'entrée, un salon disposant d'une petite table ronde, d'un canapé tricorne Napoléon III et de deux fauteuils, accueillait le visiteur. En enfilade se trouvait la chambre à coucher dotée d'un grand lit, puis un cabinet de toilette avec eau chaude et eau froide.

Malgré le standing du *Lusitania*, Dimitri se méfiait des visites malencontreuses. Il décida de cacher la boîte contenant l'œuf de Fabergé à côté du lit, dans un petit placard dont il avait démonté le fond. Heureusement, le coffret n'était pas très grand, et au moins, il serait tranquille pour la traversée. Dans un dernier réflexe de prudence, il rangea la petite clef en or qui devait ouvrir le joyau dans son porte-monnaie, qu'il avait toujours sur lui. Sans elle, l'œuf perdait considérablement de sa valeur.

Avant de quitter sa cabine, Dimitri remarqua, posé sur la table de nuit, un petit livret vantant les mérites du paquebot et exposant ses services à bord. Il s'attarda sur la description des cloisons étanches qui devaient préserver la sécurité du navire et le rendre pratiquement insubmersible – contrairement au *Titanic*, disparu trois ans auparavant. Le reste d'appréhension de Dimitri s'envola lorsqu'il lut que le nombre de chaloupes et de canots pliants correspondait bien à la totalité des personnes ayant embarqué. Il se sentait euphorique. Avant que le flux de tous les passagers n'ait envahi les coursives et les salons, il eut envie de jeter un coup d'œil à ce véritable palace flottant.

Verrouillant consciencieusement la porte de sa cabine il se rendit vers le pont supérieur, en passant par les différents salons réservés à la première classe. Le paquebot possédait des salles immenses et somptueuses. La salle à manger, située au milieu du bâtiment était aménagée en style Louis XVI, aux couleurs blanc et or et surmontée d'un balcon qui en faisait le tour. Dimitri avait l'impression de se trouver dans un palais plutôt

que sur un navire. Outre des dessertes dont le raffinement se fondait dans le décor luxueux, des tables de différentes dimensions entourées de fauteuils et de chaises capitonnées complétaient avantageusement l'ameublement. Sortant de la salle à manger des premières, il traversa le fumoir, totalement lambrissé de noyer d'Italie, et se rendit sur le pont promenade. Il s'accoua au bastingage pour observer la fin de l'embarquement des passagers et l'appareillage du *Lusitania*. Même s'il revenait en Europe, il se sentait à nouveau heureux.

Après la mort du colonel Souvarov, un mois et demi plus tôt, il avait continué les négociations avec les Américains, et s'était retrouvé plusieurs fois à la Maison Blanche avec les délégations britanniques et françaises. Le Président Wilson, et surtout son ministre, le secrétaire d'État Bryan, ne démordaient pas de leur position pacifiste. Pourtant, quelques jours plus tard, un événement avait failli ébranler la conviction du président américain.

Le dimanche 28 mars 1915, le *Falaba*, paquebot mixte britannique qui transportait des passagers et des marchandises à destination de la côte ouest de l'Afrique, avait été coulé dans le canal Saint-Georges, entre l'Irlande et le Pays de Galles, par un U-boot commandé par le baron von Forstner. Le navire avait sombré en huit minutes, entraînant la mort de 104 personnes, dont son capitaine. Pour la première fois depuis le début de la guerre navale, un citoyen américain, Léon C. Trasher, se trouvait parmi les victimes.

En apprenant la nouvelle, les journaux européens, mais également américains, s'insurgèrent contre la sau-

vagerie allemande. Wilson était inquiet de la tournure que prenait les événements. Il voulut d'abord condamner de manière véhémement cette attaque, mais Bryan réussit à l'en dissuader, arguant du fait qu'un citoyen américain n'avait rien à faire dans un continent en guerre, sauf à prendre ses propres responsabilités. D'un commun accord avec le secrétaire d'État et malgré l'insistance des délégations européennes, il décida de fermer les yeux sur ce qu'il appela « le regrettable incident du *Falaba* ».

Dimitri avait été fort dépité de l'attitude des Américains. Il se consolait de ses journées sans gloire en sortant en fin de journée avec Charles Picart. Plusieurs soirs par semaine, ils allaient écouter Bessie Smith dont le répertoire de blues pouvait varier avec son humeur. La tristesse qui en découlait s'accordait parfaitement avec la leur. Aussi, débutaient-ils toujours leur soirée par un cocktail Souvarov qu'ils portaient en toast, en hommage au colonel disparu.

Il avait aperçu plusieurs fois la femme au fume-cigarette qu'il avait repérée lors de sa première sortie dans ce cabaret. Elle était revenue, accompagnée d'un homme élégant d'une trentaine d'année, dont elle ne paraissait pas particulièrement éprise, mais duquel elle appréciait visiblement la compagnie. Dimitri s'était pris à l'observer, et très vite, elle s'en était rendue compte.

La veille de son départ pour New-York, il avait voulu écouter une dernière fois Bessie Smith. Charles Picart était déjà en route pour l'Europe et il se sentait très seul. Il ne fut pas surpris d'y retrouver sa « charmante inconnue » comme il s'était amusé à l'appeler. Elle portait une robe tailleur en taffetas jaspé, rehaussée de mous-

seline. Sur ses cheveux blonds, ramenés en chignon bas sur sa nuque, était posé un petit canotier enrubanné de vert. Dommage qu'une fois encore, elle soit accompagnée. Mais, si les mœurs semblaient plus libres sur le continent américain, une femme ne sortait pas seule le soir, et surtout, on ne l'abordait pas intempestivement quand on était un homme bien élevé.

Après le concert, il s'apprêtait à partir lorsque l'inconnue et son cavalier se levèrent pour en faire autant. Comme il était situé près de la sortie, ils ne pouvaient que passer devant lui. Il se rassit aussitôt. En effet, le jeune couple se faufila entre les tables jusqu'à arriver devant Dimitri. La jeune femme le regarda droit dans les yeux avec un petit sourire en coin pendant que l'homme, qui ne s'était aperçu de rien, lui frayait un passage vers l'extérieur. Cela n'avait duré que quelques secondes, mais le Russe gardait imprégné sur la rétine le regard vert de la belle inconnue. Il le rangea aussitôt dans la catégorie « souvenirs », car il était convaincu de ne jamais la revoir.

Il se leva à son tour et se rendit compte, trop tard, qu'elle avait laissé tomber un de ses gants. Il le ramassa, regarda autour de lui, puis dehors. Elle avait disparu. Dommage. Instinctivement, il porta le gant à ses narines et y sentit un parfum étrange et délicat, mélange de plantes odorantes et de fleurs sauvages. Il reconnut *le Bouquet préféré de l'Impératrice*, créé en 1913 pour les 300 ans de la dynastie Romanov par la maison *Henri Brocard*, de Saint-Petersbourg. Sa mère Sophie Malkine, portait exactement le même. Que venait faire ce parfum russe à Washington, et surtout, qui était cette

inconnue ?

Dimitri ferma les yeux, bouleversé par tout ce qui remontait à lui, à partir d'une fragrance subtile respirée par hasard. La Russie lui manquait.

Le lendemain, il partait pour New-York. L'attaché d'ambassade russe qui l'accompagnait jusqu'au Pier 54 où était amarré le *Lusitania* était soucieux. Dimitri s'en étonna et plaisanta.

— C'est la perspective de me laisser rentrer en Europe à bord d'un navire si magnifique qui vous chagrine ?

— Vous ne croyez pas si bien dire. Regardez ceci.

Il déplia devant lui un des derniers numéros du *New-York Times* dans lequel il avait encadré au crayon un tout petit article, d'apparence insignifiant :

On rappelle aux voyageurs qui ont l'intention de s'embarquer pour une traversée de l'Atlantique que l'état de guerre existe entre l'Allemagne et ses alliés et la Grande-Bretagne et ses alliés ; que la zone de guerre comprend les eaux avoisinant les Îles Britanniques ; que conformément à l'avis préalable donné par le gouvernement impérial,

les navires battant pavillon de la Grande-Bretagne ou de ses alliés sont voués à la destruction dans ces eaux, et que les voyageurs traversant la zone de guerre sur des navires anglais ou appartenant à ses alliés ne peuvent le faire qu'à leur propre risque.

Signé : Ambassade impériale allemande, Washington, 22 avril 1915.

Dimitri rassura son compatriote :

— C'est encore un défi imbécile de Guillaume II. J'ai du mal à imaginer qu'un paquebot comme le *Lu-*

sitania puisse être coulé par la Kaiserliche Marine de l'amiral von Tirpitz. Vous vous rendez compte ? C'est comme si on coulait le *Titanic* une deuxième fois. C'est inconcevable.

— J'aime à vous l'entendre dire, mais prenez soin de vous quand même, capitaine Malkine.

Les deux hommes s'étaient salués et Dimitri était monté à bord.

Maintenant, le paquebot se remplissait progressivement de ses passagers. Sur le pont supérieur, situé en dessous du pont promenade où se trouvait le jeune Russe, un orchestre jouait des airs entraînants de foxtrot et de quickstep, dans un joyeux brouhaha. Le navire aurait dû quitter New-York pour Liverpool aux alentours de 10 h du matin, ce samedi 1^{er} mai 1915. Cependant, l'embarquement prenait beaucoup de temps. Compte-tenu de la guerre qui sévissait en Europe et de l'avertissement allemand, les autorités de la *Cunard* ne voulaient courir aucun risque. Pour monter à bord, il fallait certes son billet, mais tous les bagages des passagers étaient également examinés au fur et à mesure. Quelques privilégiés munis de laissez-passer pouvaient encore accompagner de rares voyageurs. Alors que l'on pensait le départ imminent, un haut-parleur annonça que le paquebot *Cameronia*, qui lui aussi faisait la traversée de l'Atlantique, avait été réquisitionné. De ce fait, le *Lusitania*, dont la capacité était loin d'avoir atteint son seuil maximum, devait accueillir ses passagers et quelques membres d'équipage.

Enfin, ce fut le départ. Avec deux heures de retard. Sur le quai d'embarquement, une foule nombreuse se

pressait, criant des phrases à l'attention des passagers qui ne les comprenaient pas. La plupart de ceux-ci tenaient dans leur main des serpentins multicolores qu'ils s'efforçaient de lancer à leurs proches restés à terre. Malgré la différence de niveau et le gigantisme du navire, beaucoup d'entre eux étaient reliés par ces bandes de papier ténues, comme s'ils ne devaient jamais partir.

Dimitri pensa à son inconnue de Washington, se disant qu'il aurait bien aimé partager avec elle un serpentín, à défaut d'autre chose. Il se pencha vers le pont abri, et c'est là qu'il l'aperçut.

Elle était seule, mais retenait un ruban rouge dans sa main droite. À l'autre bout, sur le quai, un homme lui faisait de grands signes.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Ce n'était pas possible. Il plissa les yeux et reconnut, à terre, celui qui l'avait accompagnée tous ces derniers soirs dans le cabaret. Que faisait-elle sur le *Lusitania* ? D'un seul coup, cette traversée de l'Atlantique, malgré les dangers, lui apparut comme terriblement excitante.

La sirène du paquebot retentit plusieurs fois pendant que se déroulait l'appareillage. Le géant des mers largua les amarres et se détacha progressivement du quai pendant que, un à un les serpentins se tendaient avant de casser. Une pluie multicolore tomba sur le Pier 54 pendant que le fleuron de la *Cunard* s'appêtait à descendre l'Hudson pour s'éloigner doucement de New-York et rallier Liverpool.

Dimitri savait que l'énorme navire transportait, pour cette traversée, la 202^e, presque 1 300 passagers, répartis de la première à la troisième classe. Malgré

l'apport du *Cameronia*, c'était beaucoup moins qu'il ne pouvait en contenir. Il lui serait facile de découvrir l'identité de la belle inconnue, d'autant que la traversée devait durer sept jours au lieu des quatre qui lui avait valu le Ruban bleu. Mais c'était en 1914, et cela paraissait terriblement lointain. Pour économiser le charbon, on avait réduit à dix-neuf sur vingt-cinq le nombre de chaudières, et trois cheminées sur quatre fumaient, ce qui ralentissait considérablement le paquebot.

À peine le *Lusitania* avait-il quitté le port de New-York qu'un steward passa devant le jeune officier en agitant une clochette, informant les passagers que le déjeuner allait être servi dans les salles à manger. Dimitri se précipita dans celle des premières. À son grand désapointment, et malgré tous ses efforts, il ne vit pas l'inconnue. En revanche, il avait été placé à une table dont les commensaux se révélèrent charmants. Il y avait là Alfred Vanderbilt, richissime homme d'affaires américain qui voyageait avec pour seule compagnie son valet de chambre Ronald Denyer, l'actrice Rita Jolivet escortée du producteur de théâtre Charles Frohman, le marchand d'art irlandais sir Hugh Lanes ainsi qu'un couple écossais. Le déjeuner fut fort agréable et bon. Les cuisiniers du *Lusitania* avaient bien fait les choses :

*Œufs pochés à la reine
ou omelette aux tomates
Emincé de dinde aux petits pois
ou fricassée de veau et pommes de terres roties
Salade de laitues ou de tomates
Pâtisseries ou glaces
Thé ou café*

Le tout arrosé de champagne et de bordeaux... Dimitri eut une pensée pour son ami Henry Russell et son appétit proverbial, qui aurait fort apprécié la finesse et la quantité des mets s'il avait été sur le *Lusitania*.

La conversation fut des plus civiles. Alfred Vanderbilt, qui avait beaucoup d'humour, raconta qu'il se rendait en Angleterre à un congrès de l'International Horse Breeders' Association mais surtout qu'il comptait bien revenir aux États-Unis avec des chevaux de course. À une remarque de Rita Jolivet qui s'inquiétait des risques d'un torpillage, il lui raconta qu'il avait failli embarquer sur le *Titanic*, mais qu'à la dernière minute, il avait décidé de rester en Angleterre.

— Voyez-vous, disait-il à la jeune actrice, je n'ai pas coulé avec le *Titanic* bien que, dans un premier temps, les journaux m'aient compté parmi les disparus. J'ai dû télégraphier à ma mère, à New-York, que j'étais bien vivant. En outre, je ne sais pas nager, j'espère que les Allemands auront le bon goût de nous laisser passer. Je vous porterai chance.

— Dieu vous entende, répondit-elle.

Sir Hugues Lanes prit à son tour la parole.

— Il paraît que le commandant du *Lusitania* aurait mis aux fers trois passagers clandestins qui seraient des espions allemands. Il ne faudrait pas qu'un climat de crainte ou de suspicion s'installe sur ce bateau, tout de même.

— Il n'y a pas de raison d'avoir peur tant que nous serons dans les eaux internationales. Nous en avons au moins pour cinq ou six jours avant de nous inquiéter vraiment des intentions allemandes, poursuivit Dimitri, qui ne voulait pas gâcher ces quelques jours de quié-

tude.

L'incertitude des événements et l'échec de sa mission auprès du président Wilson lui faisait craindre un retour sur le front français pour de longs mois, à défaut de retourner en Russie. Autant profiter des bonnes choses lorsqu'elles se présentaient.

— Vous avez parfaitement raison capitaine Malkine, reprit Alfred Vanderbilt. En outre, je ne suis pas sûr qu'attaquer le *Lusitania* soit une bonne idée, au vu du nombre de citoyens américains qu'il transporte. À mon avis, le Kaiser ne va pas courir le risque d'attirer les États-Unis dans le conflit. Il en sortirait perdant. Puisque nous avons terminé cet excellent déjeuner, je vous propose d'aller fumer un cigare.

Traversant la bibliothèque, une vingtaine de passagers se retrouvèrent au fumoir, grande pièce chapeauté par une verrière en voute à six mètres de hauteur, et aux murs recouverts de panneaux en noyer et de tapisseries flamandes. De larges fauteuils accueillants étaient disposés autour de petites tables carrées, facilitant les conversations. Celles-ci portèrent très rapidement sur la situation en Europe, avec des analyses assez convergentes, favorables à une entrée en guerre des États-Unis.

Dimitri faisait durer son havane, d'autant que le millionnaire américain voulut à tout prix offrir à ses convives un verre de cognac. Décidément, cette traversée de l'Atlantique commençait bien.

Le digestif siroté, chacun partit à ses occupations. Pour le jeune Russe, une seule obsession investissait son cerveau : retrouver la belle inconnue de Washington.

Sur le *Lusitania* comme sur tous les grands paquebots transatlantiques, il y avait une séparation nette

entre les différentes classes, qui se traduisait par une impossibilité fonctionnelle de passer de l'une à l'autre, liée à la conception même du navire.

À chaque classe son pont promenade, sa salle à manger et ses différents salons. La première classe, appelée « Classe salon » sur les navires de la *Cunard*, disposait des étages les plus élevés, c'est-à-dire trois ponts sur six : le pont des embarcations, le pont promenade et le pont abri. Au-dessous, le pont supérieur abritait les trois salles à manger, avec, au milieu, celle de la première classe, à l'arrière celle de la deuxième classe, et à l'avant, celle de la troisième classe, où le roulis est le plus fort. Quant au deux derniers ponts, le pont principal abritait la seconde classe et le pont inférieur la troisième classe ainsi que le personnel.

Puisque Dimitri avait aperçu son inconnue sur le pont abri, elle devait obligatoirement être en première classe. Il lui serait facile d'avoir des informations par le commissaire de bord. Il sortit du fumoir, et, croisant un steward, il demanda à voir l'officier de la *Cunard*.

— Bien sûr monsieur, je vais l'avertir. Le mieux est que vous l'attendiez dans votre cabine. Le navire est grand, vous risquez de vous manquer.

Le jeune Russe acquiesca. L'attente pouvait être un peu longue. D'ailleurs, il en profiterait pour s'assurer que l'œuf de Fabergé était bien en sécurité.

À peine eut-il fermé sa porte qu'il se rendit directement dans la chambre et ouvrit le petit placard. La boîte était bien là. Il en ouvrit délicatement le couvercle et examina attentivement le joyau. Il ne l'avait vu que deux fois, et encore bien vite : lorsque la reine Alexan-

dra le lui avait remis et lorsque son oncle le lui avait rendu. Maintenant, il l'avait pour lui tout seul. Il était vraiment magnifique. En le tournant avec beaucoup de précaution, il entendit à nouveau ce petit cliquetis signifiant que des objets s'y trouvaient à l'intérieur. Il mourrait d'envie de l'ouvrir. Après tout, personne ne le saurait... Il sortit la petite clef d'or de son porte-monnaie et la tourna entre ses doigts. Elle aussi était un vrai bijou. Au moment de l'introduire dans la minuscule serrure, il entendit deux coups discrets frappés à la porte de sa cabine.

Le commissaire de bord ! Pris par sa curiosité, il l'avait complètement oublié. Il remit rapidement la clef dans son porte-monnaie et l'œuf dans sa boîte, avant de cacher l'ensemble précipitamment. Il se consola en se disant qu'il aurait tout le temps de la traversée pour voir ce que contenait le joyau de Fabergé.

Il ouvrit à l'officier de la *Cunard* qui le salua. Comme il ne voulait pas trahir son intérêt pour la belle inconnue, il s'enquit d'abord du nombre de cabines occupées en première classe.

— Pour répondre à votre question, le *Lusitania* compte exactement 290 passagers en classe « salon », c'est-à-dire en première classe, alors que la capacité d'accueil du navire est de 563. Comme vous le voyez, c'est à peine un peu plus de la moitié, et un grand nombre de nos cabines sont vides. Hélas, les nouvelles menaces que font peser les sous-marins allemands y sont pour beaucoup.

— Connaissez-vous les noms des passagers de cette traversée ?

— Bien évidemment. Mais je suis tenu à un devoir

de discrétion. Que souhaitez-vous savoir ?

— Je cherche une dame qui aurait entre 20 et 25 ans, voyageant seule.

Le commissaire, qui en avait vu d'autres, resta parfaitement professionnel. Il n'était pas rare que des idylles puissent se former sur son navire, cela faisait même partie du charme de la traversée.

— Je ne peux vous donner ni son nom, ni le numéro de sa cabine. En revanche, parmi les dames de la classe salon, il y en a cinq qui pourraient correspondre à votre description et parmi elles, trois qui ont pris leur déjeuner dans leur cabine. À moins que celle que vous cherchez n'ait vraiment le mal de mer, je doute qu'elle ne participe à l'un ou l'autre des repas servi à la salle à manger. Soyez patient.

Dimitri se sentait comme un collégien pris en faute. Il avait été stupide de faire cette démarche. Heureusement, l'officier de la Compagnie, en bon professionnel, serait discret. Il lui avait quand même laissé la piste de trois passagères, on verrait bien ce soir, au dîner.

Il revint au fumoir et passa le reste de l'après-midi à visiter le navire et à lire dans la bibliothèque le *Cunard bulletin*, qui donnait les dernières nouvelles des continents américain et européen télégraphiées à bord. Il contenait également la liste des événements proposés aux passagers pendant toute la durée du voyage. Le jeune homme s'aperçut que le soir même de ce 1^{er} mai, le dîner serait un peu exceptionnel, aussi, demandait-on aux passagers de la classe « salon » de porter belles toilettes, smoking ou queue-de-pie et nœud papillon. Heureusement, s'il avait bénéficié du billet de retour en

Europe du colonel Souvarov sur le *Lusitania*, l'ambassadeur de Russie à Washington, qui connaissait les règles de bienséance du paquebot, lui avait confié quelques unes des tenues civiles mais habillées que le pauvre Souvarov ne porterait plus. Dimitri avait à peu près le même corpulence que le feu colonel, et aucune envie de s'équiper pour quelques jours de vêtements coûteux. Aussi récupéra-t-il avec avantage ceux de son supérieur.

Un peu avant le dîner, il se rendit à sa cabine pour se changer. Il enfila un pantalon noir à ganse de soie, une chemise blanche avec goujons et un gilet en piqué blanc. Puis, il noua autour de son cou un nœud papillon blanc et endossa la veste queue-de-pie. Comme il était grand et mince, l'habit lui allait bien. Délaissant le chapeau haut de forme qui aurait complété sa tenue, il coupa une rose rouge du bouquet posé sur la table ronde du petit salon précédant sa chambre, et la fixa à sa boutonnière. Après un dernier coup d'œil à la glace de sa salle de bain, il ferma à clef la porte de sa cabine et se dirigea en sifflant vers la salle à manger des premières.

Visiblement, tout le monde semblait s'être donné rendez-vous en même temps, ce qui provoquait un peu de confusion devant la porte d'entrée. Au moment où, à son tour, il allait franchir le pas de la porte, la suavité du *Bouquet préféré de l'Impératrice* parvint à ses narines. Il comprit immédiatement que l'inconnue se tenait juste derrière lui. Avant qu'il n'ait eu le temps de se retourner, elle passa une main autour de son bras droit en lui murmurant :

— Auriez-vous l'obligeance, cher monsieur, d'être mon cavalier pour cette soirée ?

Il voulut lui répondre, mais son cerveau lui refusait

toute assistance. Tout s'entrechoquait dans sa tête. Au bout de trois à quatre secondes, il se reprit :

— C'est un honneur pour moi.

Quelle réponse banale ! Alors qu'il attendait ce moment depuis sa dernière soirée à Washington ! Finalement, cette platitude dans son propos tombait bien. Elle camouflait à la fois son trouble mais aussi sa curiosité à l'égard de l'inconnue.

— Puisque nous allons sans doute être à la même table, permettez-moi de me présenter : capitaine Dimitri Malkine.

— Et moi, je m'appelle Mary Evans.

19

À BORD DU LUSITANIA, 1^{ER} MAI 1915

Il se trouva que la jeune femme était inscrite à la même table que Dimitri, qui retrouva avec plaisir ses convives du déjeuner. Cette fois-ci, pratiquement toutes les places de la salle à manger étaient occupées. Mille questions se bouscullaient dans la tête du Russe. Maintenant qu'il connaissait le nom de son inconnue, il n'avait aucunement l'intention de la laisser s'enfermer davantage dans une aura de mystère.

Le temps qu'il mette de l'ordre dans ses idées, Mary s'était décidée à attaquer la première :

— Comment se fait-il que vous soyez passé d'un cabaret assez misérable de Washington au luxe du *Lusitania*, capitaine ?

— Je pourrais vous retourner la question.

— Vous d'abord.

Dimitri expliqua sa présence à Washington en restant très flou sur ses activités. Il raconta sa découverte fortuite du blues. La voix extraordinaire de Bessie Smith l'avait envoûté, mais pas au point d'avoir ignoré la présence de sa jolie voisine.

Mary Evans eut un grand sourire.

— Moi aussi, je vous avait remarqué. Le public de ce genre de cabaret est assez caractéristique, et vous et vos amis... vous dénotiez.

— Et vous alors ?

— C'est différent. Mon frère est agent artistique chez *Columbia Records* et cherche toujours de nouveaux talents. Il avait repéré Bessie Smith et m'a demandé mon avis. De ce fait, je l'ai accompagné plusieurs fois dans cette salle de spectacle, et moi aussi, je suis tombée sous le charme.

Dimitri respira un grand coup. C'était donc son frère qui l'avait escorté jusque sur le quai d'embarquement de la *Cunard* ! Il jeta un regard discret sur les mains de la jeune femme, mais n'y vit aucune alliance. Seule une bague en or sertie d'une émeraude du même vert que ses yeux brillait à son annulaire gauche. Mais au fait, que faisait-elle toute seule sur ce transatlantique ?

— Je vais à Londres pour me marier.

Dimitri se trouva fort dépité.

— Et vous laissez votre frère en Amérique ?

— Il ne vous aura pas échappé que presque toute l'Europe est en guerre, reprit-elle avec ce petit sourire en coin qu'il lui connaissait. Je dois me marier à Londres dans deux mois, en juillet. Mon frère devrait nous rejoindre par le prochain voyage du *Lusitania* de New-York à Liverpool, le 29 mai. Mon fiancé veut se battre en France, aussi avons-nous avancé la date de notre mariage.

Mary Evans le regardait droit dans les yeux. Il avait l'impression très désagréable d'être disséqué alors qu'il n'était même pas mort. Heureusement, un serveur se présenta avec un plateau de coupes de champagne.

Cette diversion arriva à point nommé, d'autant que le repas allait commencer. Un menu était disposé devant chaque assiette. Il s'en saisit pour se donner une contenance. Il prévoyait :

Toasts de caviar et champagne
Mousse de jambon alexandra ou suprême de volailles
Homard thermidor ou ris de veau à la toulousaine
Salade de saison
Pudding saxon ou Bavarois au chocolat
Café ou thé

Le repas commença alors que le champagne coulait à flot. Les plats se succédèrent dans un raffinement assez extraordinaire. Dimitri remarqua que les joues de sa voisine, qui visiblement n'avait pas l'habitude de boire, rosissaient au fur et à mesure qu'elle vidait sa coupe.

C'était le moment d'en savoir un peu plus sur elle. D'autant que depuis le début du repas, elle avait verrouillé ses réponses, ne laissant filtrer que des banalités. À part bien sûr cette idée stupide d'aller se marier en Angleterre.

Alors qu'elle finissait son bavarois au chocolat, de l'air le plus dégagé, il lui demanda :

— Il m'a semblé que votre parfum était *Le Bouquet préféré de l'Impératrice*, mais il n'est commercialisé qu'en Russie. J'ai été très surpris de le retrouver sur vous. En revenez-vous ? demanda-t-il, sachant la chose impossible.

Comme il l'avait prévu, Mary Evans se troubla.

— Il me vient de ma mère. Elle est russe et vivait à Moscou jusqu'en 1913. Après la mort de mon père, elle

s'est installée à Londres où elle s'est remariée, alors que mon frère a tenté sa chance en Amérique. Mais je n'ai pas envie de parler de ma famille, j'en ai déjà trop dit.

Dimitri fut surpris.

— Ce n'est pas incongru de parler des siens.

— Vous savez, je suis plutôt du genre à laisser parler les autres. Plus on parle de soi, plus on s'expose, surtout quand on ne connaît pas ceux à qui on a affaire.

— Je ne vous veux aucun mal, au contraire.

— Je le crois. Mais j'aimerais que nous parlions d'autre chose. Vous par exemple, pourquoi rentrez-vous en Europe ?

— Pour me battre.

— Vous vivez aux États-Unis ?

— Non, je n'y ai fait qu'un court séjour. Mais à mon tour de ne pas vouloir trop parler. Notre traversée va durer sept jours. Si je vous raconte tout de ma vie maintenant, qu'est-ce qu'il va me rester pour la fin du voyage ? dit-il avec un petit sourire.

Alors que le dîner s'achevait, le commandant du *Lusitania*, William Turner, vint saluer les passagers de la classe salon. Visiblement plus à l'aise sur la passerelle du paquebot qu'en mondanités, il rassura ses hôtes, inquiets sur l'éventualité d'un torpillage allemand.

— Cela fait trente-deux ans que je travaille pour la *Cunard*, leur dit-il, et je peux vous assurer que toutes les précautions ont été prises pour éviter un quelconque accident. Si, par malchance, nous croisons un navire ou un sous-marin allemand, la vitesse du *Lusitania* est son meilleur atout pour échapper à une attaque.

— Est-ce vrai, ce que l'on dit ? Vous auriez inter-

cepté trois passagers clandestins qui seraient des espions allemands ?

— Allons, allons, reprit le commandant, je comprends votre anxiété, mais il ne faut pas colporter des rumeurs. Pour le moment, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Évidemment, ce que William Turner ne pouvait dire, c'était que le *Lusitania* avait chargé à New-York une cargaison de plus de 4 000 caisses de cartouches de fusil, près de 1 300 obus vides et 18 coffres de fusées non-explosives. Toutes ces munitions étaient destinées aux troupes britanniques stationnées sur le front français.

L'inquiétude des passagers se dissipa et le dîner se termina vers 9 h. Dans le grand salon, l'orchestre jouait des valse de Strauss. Dimitri proposa à Mary Evans de l'y accompagner et l'invita à danser. Elle était légère comme un papillon ; il sentait sa taille fine et chaude réagir aux impulsions de sa main gauche. Le jeune homme était aux anges. Elle dansait divinement bien.

Au bout d'un moment, elle manifesta l'intention de rejoindre sa cabine car la journée avait été fatigante. Avant que Dimitri n'ait eu le temps de réagir, elle amorça une petite courbette et disparut comme Cendrillon au dernier coup de minuit. Il avait compté l'escorter jusqu'à sa cabine pour en repérer l'emplacement. Trop tard. Heureusement, il restait encore six soirs, puisque le navire devait rejoindre le port de Liverpool le samedi 8 mai à l'aube.

Le lendemain, dimanche 2 mai, différents services religieux furent célébrés. L'un, anglican, en 1^{re} classe, et l'autre, une messe catholique, en 2^e classe. Malgré

un temps maussade et froid, sans compter la houle qui donnait le mal de mer, les deux services religieux avaient drainé du monde. Comme si, par prévoyance, il était de bon ton de se mettre en règle avec le ciel.

Toute la journée, Dimitri guetta Mary Evans. En vain. Nombre de passagers, malades de cette mer agitée, n'avaient pas quitté leur cabine. Les diverses salles à manger du paquebot, tant pour le déjeuner que le dîner, affichaient un nombre de convives en baisse par rapport à la veille. Le jeune Russe était dépité. Heureusement, l'actrice Rita Jolivet, qui avait remarqué le manège de Mary Evans, et encore plus celui de Dimitri, était tombé sous son charme et s'était efforcé de lui changer les idées. Cela n'avait pas été difficile. La bonne nature du Russe faisait qu'il s'adaptait à toutes les circonstances, et Rita Jolivet était bien plus qu'une circonstance. À la fin de la journée, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Le 3 mai, bien que le *Lusitania* fût au milieu de l'Atlantique, le temps s'améliora nettement. Les passagers qui avaient souffert du mal de mer sortirent de leur cabine comme les escargots après la pluie. Au moment du déjeuner, Dimitri eut ainsi le grand plaisir de voir Mary Evans se diriger vers lui avec un sourire lumineux.

— Capitaine Malkine ! Vous voyez que je ne vous ai pas oublié.

— Certes, mais je me suis ennuyé de votre absence hier. Heureusement que le charme de Mme Jolivet m'a aidé à passer une journée bien plus agréable qu'elle n'avait commencé.

Mary, surprise, jeta un regard noir à l'actrice tandis

que celle-ci faisait comme si elle n'avait pas entendu.

— Ah oui ? Mais je me sens beaucoup mieux aujourd'hui et je compte bien profiter de ces moments.

En effet, dès qu'elle fut installée à la table du déjeuner, la jeune femme fit honneur au repas tout comme aux discussions des convives. À croire qu'elle n'avait jamais été indisposée.

L'après-midi avait été émollient. Dimitri et Mary en avaient passé une bonne partie affalés dans les chaises longues pliantes du pont promenade, soit à lire la presse et les revues proposées par le steward en charge de la bibliothèque, soit à bavarder de tout et de rien.

Il restait encore cinq nuits et quatre jours avant Liverpool.

Au fur et à mesure que le paquebot se rapprochait de l'Europe, l'inquiétude montait. En soldat, Dimitri savait que si par malheur le *Lusitania* venait à faire naufrage, il ne ferait pas partie des passagers à sauver en priorité. S'il mourait, sa mère aurait beaucoup de chagrin. Il pensa à Pauline, à ses cousins Maurice et Roger, à son oncle et sa tante. Eux aussi, sans doute. En attendant, il possédait un joyau qui ne lui appartenait pas, cet œuf de Fabergé destiné à la tsarine douairière. Vu la tournure que prenait cette guerre, il lui était impossible de le donner à l'impératrice Maria Féodorovna. Par conséquent, il lui fallait le rendre à sa sœur, la reine Alexandra. Il savait qu'elle comprendrait.

Cette bonne journée en compagnie de Mary Evans lui laissait espérer qu'elle pouvait servir de relais si lui-même disparaissait. Il commença à échafauder un plan

mais il devait se montrer prudent. Jusqu'à nouvel ordre, il n'était pas encore mort.

Depuis quelques minutes, alors qu'il avait l'esprit préoccupé par le sort de ce fichu œuf, Mary s'était assoupie dans son transat. Il en profita pour la dévorer des yeux. Elle était très belle, abandonnée ainsi dans son sommeil. Il eut soudain envie de la prendre dans ses bras et de l'embrasser. Au moment où il se penchait vers son visage, elle ouvrit les yeux. Il recula, embarrassé.

— Je me trompe ou bien vous alliez m'embrasser ? lui dit-elle tout de go.

Il bafouilla et décida de changer de sujet.

— Je voulais vous demander un service, mais avant, je voudrais vous montrer quelque chose. Voudriez-vous venir avec moi à ma cabine ?

— Je vous rappelle que je vais à Londres pour me marier...

— Oui, bien sûr. Je vous assure que ce n'est pas un traquenard. Au contraire, c'est une marque de confiance.

Elle eut une moue dubitative. Visiblement, elle n'en croyait pas un mot.

Avant qu'elle ne réponde, et comme pour se dédouaner, il lui raconta pourquoi il était venu en France avec la boîte à musique de la tsarine mère pour l'apporter en Angleterre ; puis, comment la reine Alexandra lui avait confié un œuf fabriqué par l'atelier londonien de Fabergé, à ramener à sa sœur en Russie ; et enfin son projet de passer par l'Amérique réduit à néant du fait de la mort du colonel Souvarov.

Mary Evans l'avait écouté sans poser de question.

Il reprit :

— Si par malheur le *Lusitania* venait à couler, je voudrais que vous apportiez l'œuf que j'ai caché dans ma cabine à un de mes amis à Londres, il saura le rendre à la reine Alexandra. Il s'appelle Henry Russell. Je vous donnerai son adresse exacte, il habite Allen Street, dans le quartier de Kensington. Me le promettez-vous ?

— Bien sûr. Mais ne parlez pas de choses tristes. Montrez-le moi, plutôt.

Les deux jeunes gens se levèrent et Dimitri conduisit Mary à sa cabine. À la dernière minute, un reste de prudence l'avait empêché de lui parler de la clef, qu'il tenait bien rangée dans un compartiment de son portemonnaie. Après tout, si elle était perdue, l'atelier de Fabergé à Londres pouvait toujours la refabriquer. Il n'était pas utile que Mary sache ce que contenait l'œuf.

Il la fit entrer dans sa cabine, et pendant qu'elle s'asseyait sur le canapé, alla chercher le joyau caché dans le petit placard à côté de son lit.

Il lui présenta la boîte et en retira précautionneusement l'œuvre du joailler. Mary était fascinée.

— Quelle beauté ! Ma mère m'a parlé des réalisations de Fabergé, mais c'est au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Soyez sans crainte, s'il se passe quoi que ce soit vous empêchant de le rendre à la reine Alexandra, je le donnerai à votre ami.

Dimitri lui fut reconnaissant de ne pas évoquer l'éventualité de sa mort. D'ailleurs, s'il avait en mémoire le naufrage du *Titanic* qui avait sombré plus de deux heures trente après avoir heurté l'iceberg fatal, il aurait bien le temps de donner l'œuf à Mary. En attendant,

ne voulant pas que Mary se rende compte qu'il y avait quelque chose à l'intérieur, il le remis dans sa cachette et chacun se changea dans sa cabine pour le dîner.

Une fois encore, la soirée fut somptueuse, comme si l'équipage mettait un point d'honneur à faire oublier aux passagers les risques de la traversée. Dimitri se sentait soulagé, même s'il n'avait aucunement l'intention de périr noyé. Il pensait à Anton Malkine et à sa mort à Port Arthur. Il n'était pas question de suivre l'exemple paternel. Son âme slave était fataliste, mais jusqu'à un certain point.

On verrait bien.

Mary Evans s'était accoutumée à sa présence, aussi, au moment où chacun devait rejoindre sa cabine pour une nouvelle nuit, se laissa-t-elle accompagner par Dimitri jusqu'à la porte de la sienne, située sur le pont supérieur mais à tribord, c'est-à-dire à l'opposé de celle du Russe. La jeune femme ouvrit la porte et entra. Puis elle se retourna et fixa étrangement Dimitri, resté sur le seuil. Elle lui prit la main et l'attira vers elle. Il fit un pas pour entrer et se pencha pour l'embrasser. Lorsqu'il fut à l'intérieur, elle claqua la porte derrière lui. D'un seul coup, il abandonna toute idée noire et la prit dans ses bras.

Les trois nuits suivantes furent torrides. Au petit matin, Dimitri rejoignait sa cabine. Pendant la journée, personne ne devait se douter de leur proximité, du moins le croyaient-ils. Rita Jolivet s'en amusait avec son ami producteur de théâtre Charles Frohman mais se gardait bien de la moindre remarque. Le soir venu,

les deux amants donnaient libre cours à leur passion qui les laissait épuisés, mais heureux.

Une seule fois, Dimitri, qu'un reste de remord taraudait, s'était enquis du fiancé de Mary et de l'attachement très relatif qu'elle lui portait.

Elle avait balayé l'argument d'un geste de la main. Il fallait profiter du moment présent, la vie en période de guerre pouvait être si courte !

— *Carpe diem*. Cueille le jour Dimitri, lui répétait-elle.

Il adorait ce latin-là et ne se le faisait pas dire deux fois.

20

SAINT-ROCH, AVRIL 1990

Mme de Limeuil avait l'air fatigué. Camille n'osait plus la questionner, aussi se dépêcha-t-elle de ramasser les derniers papiers qui restaient sur le sol. Il s'agissait de partitions pour pianos qui avaient été jetées en vrac. En les posant sur un des rayonnages de la bibliothèque, elle remarqua qu'elles avaient toutes un point commun assez singulier : elles étaient écrites pour le piano certes, mais surtout pour la main gauche. Elle découvrait avec étonnement les partitions d'une chaconne de Bach transcrite par Brahms, d'une musique pour piano et orchestre, de Paul Hindemith, d'un concerto pour piano n° 4 pour la main gauche en si bémol majeur, de Sergueï Prokofiev, et tant d'autres encore. Mais pas le célèbrissime concerto pour la main gauche de Maurice Ravel.

— C'était à mon frère Roger. Après la Grande guerre, et malgré l'amputation de son bras droit, il a repris sa place dans l'orchestre des concerts Lamoureux puis a fait une belle carrière de soliste, demandé un peu partout sur les plus grandes scènes du monde. Dans son malheur, puisqu'il y a eu tellement de mutilés comme lui, le répertoire pour piano pour la main gauche s'est

considérablement étoffé, et parce qu'il était doué, il a pu enregistrer quelques disques. Ce que vous voyez ici sont les partitions de ces disques.

— Et qu'est-il devenu ? demanda Camille.

— J'aimais beaucoup Roger. Après mon mariage, alors que mon mari et moi habitons Paris, je le voyais à chaque retour de ses tournées. Un jour, ce devait être en 1928 ou 1929, il m'annonce qu'il allait se marier avec une concertiste anglaise qu'il avait connue à l'occasion de l'un de ses voyages en Grande-Bretagne. Elle était harpiste, je crois. J'étais enchantée de l'arrivée de cette belle-sœur dans la famille. Le mariage était fixé à Noël 1929, après une dernière tournée à Amsterdam et à Berlin. Comme il voulait rester un maximum de temps avec sa fiancée, il faisait de plus en plus de déplacements en avion. Le mercredi 6 novembre 1929, il est parti de l'aérodrome de Londres-Croydon pour Amsterdam où il devait jouer le soir même. Son avion, un Junkers de la compagnie *Deutsche Luft Hansa Aktiengesellschaft*, a décollé vers 10 h. Il y avait un fort crachin, aussi, le pilote avait choisi de voler le plus bas possible. Malheureusement, alors qu'il était au-dessus du comté de Surrey, l'avion s'est écrasé non loin de la région accidentée de Godstone et a pris feu. Malgré l'arrivée très rapide des secours, sur les huit passagers et membres d'équipage qu'il transportait, six sont morts dont mon pauvre frère Roger. J'ai eu beaucoup de chagrin de sa disparition, surtout dans ces conditions.

— Et cette Anglaise qu'il devait épouser, avez-vous gardé le contact ?

— Hélas non. Je ne l'ai d'ailleurs jamais rencontrée. En revanche, Après cette fameuse tournée, Roger m'avais

promis de passer quelques jours chez nous, à Paris. Il revenait de Cracovie et m'avait télégraphié de Londres un message sibyllin, juste avant ce funeste voyage. Cela fait soixante-deux ans, mais je me souviens encore de chacun des mots que contenait ce télégramme :

SERAI DE RETOUR PARIS DIMANCHE – STOP –
NOUVELLES DE DIMITRI – STOP – IMPATIENT
RACONTER INCROYABLE SECRET MARIE ROMANOV
– STOP – TENDRES BAISERS

— Aviez-vous eu une idée de ce qu'il voulait dire ?

— Hélas, non. C'était un vrai courant d'air. Chaque fois qu'il passait me voir, il ne restait pas plus d'une journée. Mais au moins, malgré son handicap, il était heureux. C'est ce qui me console. La dernière fois que je l'ai vu, c'était avant qu'il ne parte à Cracovie, justement. Il était très excité car il avait entendu parler d'un concerto pour piano et orchestre pour la main gauche que Maurice Ravel était en train d'écrire pour Paul Wittgenstein, pianiste autrichien et amputé du bras droit comme lui, depuis la guerre. J'écoute souvent ce concerto, par affection pour mon frère. Il aurait adoré le jouer. Quant à cette allusion à « l'incroyable secret de Marie Romanov », sur le moment j'avoue avoir été très intriguée, mais vous comprendrez que les événements ont été tels que j'ai un peu oublié tout cela. La lettre de sœur Pascalina que j'ai reçue en 1958 a réveillé des fantômes. Mais hélas, le pape Pie XII est mort dix jours plus tard et la religieuse, qui avait eu une grande influence au Vatican, fut priée de faire ses bagages et de quitter le Saint-Siège. J'ai appris par hasard qu'elle était morte en 1983, il y a

donc huit ans, à Vienne en Autriche. Si j'avais su ! Mais c'est trop tard pour avoir des regrets. Il me reste encore un peu de temps, aussi je vous confie cette tâche car je n'ai que trop tardé.

Camille avait envie de poser des milliers de questions à Mme de Limeuil, mais la vieille dame était vraiment fatiguée.

En la quittant pour rentrer à Bordeaux, elle lui fit promettre de prendre soin d'elle et de faire attention. Comme l'avait dit le capitaine Moreau, son agresseur pouvait revenir. Puis elle monta dans sa voiture, et démarra. En passant devant la petite maison d'Adi, elle eut l'impression fugace qu'il n'était pas seul. La voiture roulait très doucement et le garde ne l'avait pas entendue arriver. Il lui tournait le dos et semblait s'adresser à quelqu'un d'un ton méchant, en répétant toujours la même phrase comme un mantra : « Il ne faut pas faire de mal à Pauline, il ne faut pas faire de mal à Pauline... » Il se retourna d'un seul coup et elle vit un rictus de haine sur son visage. Elle frissonna en espérant que cela ne s'adressait pas à Stéphanie, la fille de l'aubergiste. Mais non, en sortant, elle aperçut la petite fille qui jouait devant la terrasse du bistrot de son père. À qui donc parlait Adi ? Curieux homme tout de même.

Pour le moment, les préoccupations de Camille étaient ailleurs. Dans deux jours, elle serait à Rome, à essayer de démêler l'écheveau de cette affaire. Son excitation montait au fur et à mesure que se rapprochait ce voyage.

Adi était furieux d'avoir été surpris par la jeune

femme. Dans sa colère, il n'avait pas entendu arriver sa voiture. Il fallait qu'il soit prudent, beaucoup plus prudent. D'abord, interdiction à Stéphanie de tourner autour de sa maison quand il était absent. Ensuite, il fallait qu'il s'occupe sérieusement de l'homme.

D'un pas pesant, il descendit dans la petite cave au sous-sol de sa maison. En bas de l'escalier, une grosse chaîne était scellée dans le mur. À son autre bout, une silhouette recroquevillée était attachée par les deux poignets.

En voyant arriver Adi, le prisonnier leva la tête. Ses yeux fiévreux étaient inquiets. Depuis qu'il avait été assommé et traîné ici, il n'avait plus aucune notion du temps. Certes, son geôlier lui donnait à boire et à manger, mais il ne lui parlait pas. Cette fois encore, il lui apportait une bouteille d'eau en silence, ainsi qu'une assiette de ragoût infâme. Adi le détacha tout en le surveillant. Dans un coin de la cave, il avait aménagé des toilettes sèches mais l'espace était étroit et une odeur pestilentielle emplissait l'endroit. Le minuscule soupirail ne parvenait pas à aérer la pièce. La seule véritable ouverture était la trappe menant à la cave, qu'Adi prenait soin de systématiquement fermer avec un gros cadenas. Son prisonnier ne pouvait pas s'échapper.

Pendant que l'homme se précipitait sur sa nourriture, Adi remonta. Il reviendrait tout à l'heure remettre ses chaînes au prisonnier. Il avait besoin de prendre l'air quelques minutes. Il referma la lourde trappe et y fit glisser le bahut qui se trouvait à côté. Personne ne pourrait savoir qu'il y avait une cave. Peut-être Pauline, mais elle ne risquait pas de venir chez lui. Si par hasard

son prisonnier s'avisait de crier, personne non plus ne l'entendrait.

Il était vraiment hors de lui. Il voulait affaiblir son prisonnier pour le faire parler, et comprendre pourquoi il avait agressé sauvagement Pauline, mais celui-ci était coriace. Encore deux ou trois jours et il serait au point pour lui livrer son secret. Ensuite, il verrait bien ce qu'il ferait de ce type.

Pour se calmer, il prit sa mobylette bleue et la fit démarrer. Il allait faire un petit tour, juste quelques kilomètres, avant de revenir voir son prisonnier. Il sortit du parc et longea le mur de la propriété de Pauline. Il traversa le village de Saint-Roch à vive allure avant de poursuivre sur la nationale.

Au même moment, Jean-Pierre Bosc, chauffeur de son état, était en retard dans ses livraisons et pesait contre les imprévus qui s'étaient accumulés depuis le matin. Il accéléra et, dans un réflexe, prit le virage suivant à la corde. Adi arrivait en face sur sa mobylette bleue. Bosc l'aperçut trop tard et appuya comme un fou sur la pédale du frein. Trop lourd, le camion fut emporté par son élan. Il heurta le deux-roues qui s'écrasa contre la calandre comme un moustique sur un pare-brise. Adi fut éjecté sur le bas-côté.

Les pompiers et les gendarmes arrivèrent très vite. Le blessé respirait faiblement lorsqu'on l'emmena. Le commandant Moreau, qui était venu avec trois de ses hommes, reconnut Adi. En voyant partir l'ambulance des pompiers, il marmonna :

— Eh bien, ce pauvre homme n'est pas près de rentrer chez lui.

21

LA TRAGÉDIE, 6 MAI 1915

Le jeudi 6 mai, le *Lusitania* entra dans les eaux territoriales britanniques.

Au même moment, le lieutenant de vaisseau Walther Schweiger, commandant l'U-Boot 20, engageait son sous-marin dans le canal Saint-Georges, entre le Pays de Galles et l'Irlande, après avoir contourné l'Écosse et coulé un voilier, le *Earl of Lathom*, ainsi que deux bâtiments de la Royal Navy, le *Candidate* et le *Centurion*. Équipé de quatre tubes lance-torpilles, pour neuf torpilles embarquées, c'était un sous-marin moderne et puissant, pouvant atteindre la vitesse de quinze nœuds.

Sur la passerelle du *Lusitania*, le commandant Turner était inquiet. À toutes fins utiles, il avait ordonné de débâcher les canots de sauvetage. Pendant toute la journée, l'inquiétude monta sur le paquebot. À 7 h du soir, un télégramme provenant de Queenstown, le port situé à environ 15 km au sud-est de Cork était envoyé au *Lusitania* : « *Sous-marin en chasse sur la côte sud de l'Irlande* ».

Aussitôt, ordre fut donné aux membres d'équipage d'obturer toutes les lumières susceptibles de faire repérer le navire par l'U-Boot. On demanda même aux passagers de ne pas fumer de cigare sur les différents ponts.

Pendant la nuit du 6 au 7 mai, les passagers les plus inquiets voulurent passer la nuit dans les salons du paquebot, pendant que d'autres, revenus dans leur cabine, dormirent tout habillés à côté de leur gilet de sauvetage.

Dimitri et Mary avaient rassemblé dans un tout petit sac de voyage ce qu'ils avaient de plus précieux, au cas où. Évidemment, y figurait l'œuf de Fabergé avec l'adresse exacte d'Henry Russell à Londres sur un petit papier. Ils passèrent une fois encore la nuit ensemble.

Le matin du vendredi 7 mai, le *Lusitania* se frayait un passage au milieu d'un épais brouillard qui finit par se dissiper, faisant apparaître un ciel bleu et ensoleillé. Le commandant Turner avait choisi de naviguer près des côtes irlandaises, et l'on pouvait imaginer, au loin, le phare de Old Head of Kinsale, situé sur un promontoire près du port éponyme, en mer Celtique, juste avant Cork.

La vue de la terre avait rassuré les passagers.

À quelques encablures du paquebot, mais à onze mètres de profondeur, le lieutenant de vaisseau Schweiger, qui devait rejoindre la baie de Galway pour y remplacer un autre sous-marin allemand, l'U-30, avait l'œil rivé au périscope.

Il lui restait trois torpilles.

Avec la dissipation du brouillard, les quatre immenses cheminées du fleuron de la *Cunard* apparurent au loin.

Dans l'air vicié de l'U-boot, l'officier allemand retenait sa respiration. Il avait le *Lusitania* dans sa ligne de mire. C'était autre chose que les trois bateaux qu'il avait coulés en mer d'Irlande. Il demanda à son pilote de rapprocher le sous-marin du navire. Celui-ci, lui semblait-il, avait ralenti et ne voguait qu'à quinze nœuds. Une proie parfaite. L'alarme corna, signifiant le branle-bas de combat. Chaque homme se mit en silence à son poste. En s'appêtant à lancer une torpille, Schweiger savait qu'elle n'aurait que peu d'impact sur un paquebot aussi solide que le *Lusitania*. Mais c'était la guerre, cela servirait de semonce aux navires de la Triple-Entente. Après tout, les voyageurs étaient censés connaître les risques et périls encourus.

Il était 2 h 10. Les passagers du transatlantique devaient juste finir de déjeuner.

— *Feuer* ! hurla-t-il, l'œil collé au périscope.

La torpille jaillit du flanc du sous-marin et se dirigea droit vers la partie arrière de la passerelle, pour dispenser son œuvre de mort.

Au même moment, comme il faisait beau, beaucoup de passagers, dont Dimitri et Mary, étaient sur le pont à babord et tâchaient d'apercevoir au loin les rassurantes côtes irlandaises.

À tribord, le matelot Morton aperçut dans la mer un sillage blanc, se dirigeant vers la passerelle. Il hurla dans son porte-voix :

— Torpille par tribord !

Trop tard. Une formidable explosion déstabilisa le navire tandis que des jets de vapeur brûlante s'échappaient de la coque. Après un moment de stupéfaction

de quelques secondes, la panique s'empara des passagers. Certains filèrent vers leur cabine récupérer leurs objets précieux alors que d'autres s'agglutinaient auprès des canots de sauvetage.

Le bateau prit tout de suite de la gîte à tribord et piqua du nez vers l'avant malgré les efforts désespérés du timonier pour le faire tourner vers la terre d'Irlande. On entendit alors une seconde explosion que certains attribuèrent à une nouvelle torpille. La mer s'engouffrait à gros bouillons dans les trous de la coque. Avec inquiétude, l'équipage s'aperçut que seules les embarcations situées à tribord pouvaient être détachées du navire. Du fait de la gîte du bateau, celles de bâbord restaient inaccessibles et suspendues en l'air. Dimitri et Mary assistaient avec horreur aux efforts désespérés des matelots pour mettre les canots à la mer. Pour aller plus vite, on coupait les cordages qui retenaient les embarcations, mais certaines basculaient sur les ponts où se pressaient les passagers, faisant de nombreux morts et blessés. Quand elles ne s'écrasaient pas sur la surface de l'eau, éjectant leurs occupants.

Il fallait faire vite. Comme la priorité était de sauver les femmes et les enfants, Dimitri ordonna à Mary de monter dans une chaloupe. Lui-même arriverait bien à se débrouiller. Elle parvint à enjamber le bord d'un canot plein à craquer. Une femme en pleurs lui confia son bébé enveloppé dans un châle. Les matelots qui pilotaient la petite embarcation donnèrent une poussée et ramèrent le plus vite possible pour échapper à l'immense remous que causerait le paquebot en disparaissant dans les profondeurs.

La proue du navire était maintenant complètement

enfouie dans la mer. Au fur et à mesure que l'eau rentrait, l'arrière se soulevait et les immenses hélices du paquebot tournaient à vide. Les quatre cheminées basculèrent une à une comme un domino géant. Beaucoup de passagers encore à bord glissaient le long des différents ponts en hurlant de peur, emportés par l'inclinaison du bateau. Le bruit était assourdissant. Entre les cris des blessés, les explosions des vitres sous l'effet de la pression de l'eau, puis des chaufferies, les torsions des cloisons, les grondements du navire, la scène était apocalyptique.

Dimitri était toujours à côté de la jeune femme qui avait confié son bébé à Mary. Elle sanglotait de terreur. Il se défit de son gilet de sauvetage et le lui enfila.

— Venez, il ne faut pas rester ici, vous allez venir avec moi et nous retrouverons votre bébé. Ne vous inquiétez pas, lui au moins est sauvé.

Outre les corps mutilés ou sans vie, de nombreux débris flottaient tout autour du *Lusitania*. Le risque était de se blesser en sautant dans l'eau. Tant pis. Il n'avait aucune envie d'être aspiré par le remous. Il prit la main de la passagère, et, la tenant fermement, s'élança avec elle dans une eau froide et sale.

Ils avaient dû sauter de plusieurs mètres. En touchant la surface de l'eau, il ressentit une très forte douleur au bras gauche. Certainement un débris qui traînait. Il remonta à la surface, grimaçant de douleur et retrouva la jeune mère qui, dans l'action, s'était repris.

— Vite, il faut s'éloigner.

Comme pour lui laisser un répit, le formidable paquebot, qui avait commencé de descendre par l'avant, s'immobilisa quelques instants. La proue avait touché

le fond de la mer, à deux cents mètres de profondeur. C'est alors que par un mouvement de bascule gigantesque, le reste du navire sombra, aspirant au passage tout ce qui se trouvait autour de lui.

Malgré sa douleur, Dimitri s'efforçait de mettre de la distance entre lui et le lieu du naufrage. Il avait repéré un morceau de bois – probablement une cloison –, sur laquelle il fit monter sa compagne d'infortune, puis il se hissa tant bien que mal sur l'épave. Il regarda son avant-bras. Vu l'angle anormal qu'il avait pris, il comprit que les deux os étaient cassés. Il pria pour que les secours ne tardent pas trop car il se sentait proche de l'évanouissement.

L'œil collé au périscope de l'U-boot 20, le lieutenant de vaisseau Schweiger avait assisté, stupéfait, à la tragédie qu'il avait provoquée. Un peu plus tard, il écrivait sur son journal de bord : « *le spectacle était trop affreux à voir. Je plongeais mon sous-marin et je m'éloignais* ».

Il s'était écoulé exactement dix-huit minutes entre l'impact de la torpille et la disparition du fleuron de la *Cunard*.

Couchés sur la cloison qui leur servait de radeau, Dimitri et la jeune passagère prénommée Kate attendaient les secours avec angoisse. Heureusement, la proximité des villes irlandaises de Queenstown et Kinsale fit que dès la nouvelle du naufrage connue, de nombreux bateaux de pêche, chalutiers et autres embarcations se rendirent sur les lieux pour secourir les survivants de la catastrophe, ainsi que, malheureusement, de très nom-

breux cadavres.

Dimitri s'était évanoui plusieurs fois, et n'avait dû son salut qu'à la présence d'esprit de Kate qui l'avait attaché au radeau avec des bandes de tissu arrachées à sa robe.

Près de trois heures après la destruction du *Lusitania*, un petit caboteur, déjà bien chargé de rescapés, s'approcha d'eux. L'équipage les fit monter à bord. Dimitri n'était pas le seul blessé, aussi le capitaine décida de rallier Queenstown le plus rapidement possible, pour éviter de nouveaux morts.

Lorsque le bateau accosta au port, le jeune officier fut dirigé vers un hôpital de fortune où un chirurgien réduisit sa fracture dès son arrivée. De son côté, Kate n'avait plus qu'une obsession : retrouver son bébé.

À la tombée de la nuit de cette malheureuse journée du 7 mai, seuls, 764 rescapés, dont de nombreux blessés, avaient été sauvés. 1 198 personnes avaient péri dans la catastrophe. Parmi eux, 94 enfants dont 35 bébés.

Beaucoup d'habitants de la ville avaient ouvert leur maison pour héberger les naufragés pendant que les premiers corps retrouvés étaient disposés dans les trois morgues que la ville avait aménagées en urgence.

Alors que Dimitri, le bras en écharpe, s'apprêtait à quitter le dispensaire où il avait été soigné pour l'une de ces maisons accueillantes, il s'entendit interpeller par son prénom. Il se retourna.

— Mary ?

Non, ce n'était pas Mary mais Kate, son bébé dans les bras et un sourire de bonheur irradiant son visage.

— Merci, cher Dimitri, pour m'avoir sauvé la vie. Sans vous, je suis sûre que je serais morte, lui dit-elle la voix enrouée par l'émotion.

— Nous nous sommes sauvés mutuellement. Je n'ai pas oublié que vous m'avez attaché à notre radeau de fortune pour éviter que je glisse dans l'eau quand je me suis évanoui. Je suis vraiment heureux que vous ayez retrouvé votre petit garçon. Sauriez-vous par hasard où est la dame à qui vous l'avez confié dans la chaloupe ?

— Non, justement. Lorsque je me suis présentée au Queen's Hotel où les enfants rescapés avaient été rassemblés, c'est une jeune nurse, Alice Lines, qui l'avait pris en charge, avec un autre bébé dont elle s'occupait sur le *Lusitania*, une petite fille de trois mois, Audrey Pearl.

— Il faut à tout prix que je rencontre cette jeune femme. Pouvez-vous m'aider ?

— Bien sûr.

Le Queen's Hotel n'était pas loin. Qu'était devenue Mary ? Elle n'avait pas pu se noyer, puisque le bébé de Kate était lui, arrivé à bon port.

Alice Lines, voyant arriver Kate et Dimitri, eut un grand sourire.

— Vous avez retrouvé votre mari ?

— Heu, non, mon mari n'était pas à bord, dit Kate en rougissant. Mais ce monsieur m'a sauvé la vie, et à mon tour, je voudrai l'aider. Vous souvenez-vous de la dame qui vous a confié mon bébé ? Savez-vous ce qu'elle est devenue ?

Alice ferma les yeux un instant.

— Juste avant que nous ne montions dans le cha-

lutier qui nous a ramené à terre, elle m'a mis votre bébé dans les bras. Je me souviens, elle avait un petit sac de voyage. C'était d'ailleurs la seule à avoir un bagage. Tout le monde était assez surpris. Ensuite je ne l'ai plus revue.

Dimitri respira. Elle était donc vivante. La plupart des rescapés, désespérés de ne pas trouver leurs proches parmi les survivants, étaient obligés de les identifier parmi les dépouilles alignées dans les différentes morgues. Dimitri aurait détesté avoir à le faire.

Laissant Kate au Queen's Hotel, il fut quand même obligé de s'y rendre, ne serait-ce que pour faciliter le travail d'identification de la police à l'égard des familles des victimes. En franchissant la porte de la morgue provisoire installée à l'hôtel de ville, il failli heurter Rita Jolivet. Elle le reconnut immédiatement et lui tomba dans les bras en sanglotant. La proximité du désastre qu'ils avaient vécu tous les deux avait aboli les conventions. Rita l'informa que son ami Charles Frohman, comme le milliardaire Alfred Vanderbilt d'ailleurs, étaient sans doute morts noyés dans la catastrophe sans que l'on ait encore retrouvé leurs corps. Elle ajouta :

— Je n'oublierai jamais les dernières paroles de Charles. Il m'a cité une phrase de la pièce *Peter Pan* qu'il avait produit à Broadway : « Mourir doit sacrément être une belle aventure ! » Vous vous rendez compte ! Je suis très triste.

Dimitri avait le cœur serré devant le chagrin de Rita. Il avait apprécié la compagnie de ces hommes que la barbarie d'un sous-marin ennemi avait fait disparaître si bêtement. Les victimes américaines étaient nombreuses. Il repensa à sa mission à Washington au-

près du président Wilson. Allait-il maintenant entrer en guerre ?

La jeune actrice se reprit.

— Et votre amie, la belle Mary Evans, l'avez-vous retrouvée ?

— Non justement, et cela m'inquiète. J'ai cru comprendre qu'elle était rescapée mais elle est peut-être blessée. Je suis à sa recherche. J'ai fait le tour des hôpitaux et des morgues, mais aucune trace d'elle.

— Ne vous inquiétez pas. Si elle a réchappé au naufrage, elle va réapparaître. En attendant, il nous faut rester encore un peu à la disposition de la police pour d'éventuelles identifications. J'ai entendu dire que dans trois jours, le 10 mai, il y aurait ici une cérémonie pour enterrer les corps recueillis par les bateaux ou rejetés par la mer. D'ici là, vous verrez, votre Mary se sera manifestée.

Pendant trois jours, Dimitri, malgré son bras en écharpe, se mit au service des autorités et chercha la jeune femme. En vain. Il gardait cependant un petit espoir : si elle était rescapée comme il le pensait, elle était peut-être en route pour Londres. Normalement, et selon leur accord, elle devait passer chez Henry Russell, lui apporter l'œuf de Fabergé. Cette réflexion le chagrina. Tout de même, elle aurait pu prendre le temps de vérifier qu'il n'était pas noyé !

Kate, que la recherche du jeune Russe avait touchée, avait entrepris de prospecter de son côté. Après tout, c'était à Mary qu'elle avait confié son bébé, et grâce à elle qu'il était arrivé à bon port. Le mari de Kate, un jeune inspecteur de Scotland Yard, était venu

à Queenstown, dès qu'il avait eu vent du naufrage. John Larry était un homme sympathique et jovial, prêt à tout pour remercier Dimitri. Comme il voulait ramener le plus rapidement sa femme et leur bébé à Londres, sans attendre la cérémonie du 10 mai, il demanda au jeune Russe l'adresse d'Henry Russell pour éventuellement le tenir au courant de ses investigations. Cette disparition de Mary Evans lui paraissait suspecte, ce que Dimitri ne voulut pas entendre et qu'il mit aussitôt sur le compte d'une déformation professionnelle du policier britannique.

Pendant ce temps, on continuait à récupérer des corps de plus en plus abimés.

Trois grandes fosses communes avaient été creusées dans le Old Church Cemetery pour la cérémonie d'enterrement du 10 mai. Des représentants des autorités civiles et militaires, ainsi que la plupart des habitants des villes et villages de ce petit coin d'Irlande étaient présents. Une longue file de cercueils, précédée de prêtres catholiques et de pasteurs, partit des bureaux de la *Cunard* pendant qu'un orchestre jouait la marche funèbre de Chopin. Pendant plus d'une heure, le défilé de cercueils de taille diverses parcouru les rues de Queenstown. À l'arrière du cortège, la plupart des survivants du naufrage complétaient la marche. Beaucoup de gens pleuraient. Dimitri cherchait de toutes ses forces à apercevoir Mary dans la foule. Lorsque tous les cercueils eurent été ensevelis dans les immenses fosses selon les rites des églises catholique et protestante, le cortège se dispersa.

Dimitri se précipita alors au bureau provisoire

de la compagnie. En effet, depuis Liverpool, la *Cunard* avait dépêché des employés chargés de faire le point sur les rescapés et les disparus, à l'aide de copies télégraphiées des registres d'embarquement restés à New-York.

Il se présenta et demanda si on avait des nouvelles de Mary Evans.

L'employé de la *Cunard* pointa un à un tous les noms du registre, recommença une deuxième fois puis leva la tête vers Dimitri, l'air navré :

— Nous n'avons aucune passagère portant ce nom-là.

— Ce n'est pas possible, nous avons voyagé ensemble depuis New-York ! Elle occupait la cabine n° 36 !

L'homme attrapa un autre cahier où les passagers étaient enregistrés selon la disposition topographique du navire.

— Ah oui, j'ai bien une cabine n° 36, retenue pour un couple, M. et Mme Smith. Je crains que cette dame ne vous ait donné un faux nom.

Le jeune Russe était abasourdi. Mary avait survécu au naufrage puis s'était volatilisée avec l'œuf de Fabergé qu'il devait rendre à la Reine Alexandra ! Et avec ses hésitations à ouvrir le joyau, il ne savait même pas ce qu'il contenait ! La clef qu'il avait toujours dans son portefeuille ne lui était d'aucune utilité.

Il bafouilla un remerciement. Deux hypothèses s'imposèrent à lui : soit Mary le croyait mort et cherchait Henry Russell à Londres pour lui confier l'œuf de Fabergé, soit... elle avait décidé de garder le joyau. Dans les deux cas, le comportement de la jeune femme n'était pas clair. Dimitri commençait à comprendre les

réserves de John Larry quant à l'honnêteté de Mary. Une vague intuition lui disait qu'Henry Russell n'était pas près de la rencontrer.

Comme il lui fallait aller à Londres pour rendre compte de sa mission auprès du *Foreign Office* et déposer un dossier d'indemnisation auprès de la compagnie d'assurance de la *Cunard*, il finirait bien par la retrouver. D'ailleurs, ne devait-elle pas s'y marier en juillet ? À cause de sa blessure au bras, il savait qu'il disposait de quelques semaines de répit avant de reprendre un commandement dans la guerre qui faisait toujours rage en France. Il devait absolument la retrouver dans ce laps de temps.

Le lendemain, il se rendit à Dublin, et le 13 mai, soit six jours après la catastrophe, il était à Londres dans Allen Street. Il se tenait devant la porte d'entrée de Russell, qu'il avait prévenu par télégramme de son arrivée.

22

LES ARCHIVES SECRÈTES DU VATICAN,

23 AVRIL 1990

L'Airbus A 320 d'Air France volait en approche de l'aéroport de Rome-Fiumicino. Camille était plaquée contre le hublot et, penchant la tête, apercevait quelques clochers de la Ville Éternelle. Instinctivement, l'anaphore le plus fameux de Pierre Corneille, dans Horace, lui vint aux lèvres et elle murmura pour elle :

*« Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore ! »*

« Mais non, je pense tout le contraire », se dit-elle. J'ai beau m'appeler Camille moi aussi, comme la sœur d'Horace supposée déclamer ces vers, j'aime cette ville. J'espère bien n'avoir jamais aucun ressentiment contre elle.

Ce que la jeune femme ne se redisait pas pour la énième fois, c'est que la première leçon qu'elle avait tirée de l'étude de cette pièce, Horace, était de ne ja-

mais combattre plusieurs adversaires à la fois. Comme Horace se battant contre les Curiace, il fallait régler les problèmes les uns après les autres. Appliquant cette méthode à son travail, elle débloquait sans mal les enquêtes confiées par son patron, et celui-ci appréciait grandement l'organisation de ses recherches.

Pour le moment, elle arrivait à Rome et avait l'intention de concentrer toute son attention sur ce qu'elle était censée y trouver.

Ce n'était pas sa première fois dans la capitale italienne. Elle en connaissait bien le centre historique pour l'avoir arpenté une multitude de fois, au travers de ses ruelles, de ses venelles et parfois même de ses andrones si étroites qu'on n'y pouvait se croiser.

Une heure à peine après avoir atterri, elle arriva sous un soleil radieux au petit hôtel où la secrétaire de l'étude lui avait réservé une chambre. Il était situé non loin du Vatican et de la Via della Conciliazione, tout près du Château Saint-Ange. Cette proximité avec le siège de la papauté lui sembla de bon augure. Avant toute chose, il lui fallait rencontrer le chanoine Paul Murini, ami de James Taylor qui avait aussi ses petites entrées au Vatican. Le vieil ecclésiastique l'attendait au Centre Saint-Louis, palais mitoyen de l'église de Saint-Louis des Français, derrière la piazza Navona. Elle avait rendez-vous à 15 h.

L'entrée du Centre se trouvait dans une petite rue à droite, via di Santa Giovanna d'Arco. Camille sonna à l'interphone. La gâche claqua et la porte s'ouvrit. La jeune femme longea un cloître jusqu'à arriver au bureau

d'accueil où un jeune séminariste de permanence la fit entrer dans un petit salon, le temps de prévenir le chanoine de son arrivée.

Deux minutes plus tard, Paul Murini entra, visiblement ravi de cette visite.

— Chère Camille ! Permettez-moi de vous appeler par votre prénom, lui dit-il en lui serrant la main. Je suis très heureux de rencontrer une assistante de mon ami James Taylor, surtout pour cette affaire. J'ai reçu les documents pour que vous puissiez travailler aux archives secrètes. Mais d'abord, racontez-moi tout.

Camille se racla la gorge et entreprit de faire un rapide résumé de l'affaire qui l'amena à Rome, tout en restant discrète.

— Je suis à la recherche du cousin russe d'une cliente de notre étude, Mme de Limeuil, et il s'avère que je pourrais retrouver des éléments intéressants, si ce n'est importants, dans un dossier qu'aurait constitué Sœur Pascalina, la gouvernante du pape Pie XII. Ce dossier se trouverait aux archives.

— Oh là ! Vous devez savoir que tout ce qui a trait au pontificat de Pie XII n'est pas encore accessible. Le pape Jean-Paul II a autorisé l'ouverture des archives uniquement jusqu'en 1920.

— Je sais bien, mais ce dossier concernerait la famille impériale russe qui a été massacrée par les bolcheviks en juillet 1918. J'ai cru comprendre que je pourrais y avoir accès puisqu'il concerne un tragique événement antérieur à 1920.

— C'est possible, en effet... Mais que vient faire le cousin de votre cliente dans cette affaire ?

— C'est justement ce que je veux élucider.

— Vous m'intéressez beaucoup. Quand vous aurez terminé, revenez me voir. J'ai hâte de connaître le résultat de vos recherches.

Camille acquiesça. Après tout, le chanoine était l'ami de son patron et il lui avait considérablement simplifié la tâche en s'occupant de sa demande de consultation. Elle savait qu'il était difficile d'obtenir les autorisations nécessaires, surtout aussi rapidement, car elles étaient réservées plutôt aux chercheurs et aux universitaires. Mais à Rome, il suffisait de connaître la bonne personne. Paul Murini avait travaillé de longues années au Vatican. Comme c'était un homme jovial et énergique, il avait gardé beaucoup de relations et même d'amis. Parmi ceux-ci, il y avait le préfet des archives, Mgr Toselli, qui avait donné à Camille l'autorisation d'y travailler.

Le chanoine sortit de sa poche une simple enveloppe blanche aux armes du Vatican et la tendit à la jeune femme. À l'intérieur, sur un beau papier vélin couleur ivoire, Mgr Toselli donnait toutes les indications pratiques pour que, dès le lendemain matin, la jeune femme puisse se joindre aux rares chercheurs vaticanistes du moment. Elle devait se présenter à 8 h précises, à l'entrée du petit État, porte Sainte-Anne. Elle s'y ferait établir une carte qui lui donnerait accès aux archives et à la bibliothèque apostolique.

— Vous savez, reprit le prêtre, les archives secrètes, malgré leur nom et les fantasmes qu'elles suscitent, n'ont rien de... secret ! On les appelle ainsi depuis le XVII^e siècle, mais d'après le mot latin « *secretum* » qui veut simplement dire « privées » ou « séparées ». Le terme a tout de suite revêtu une dimension mystérieuse un peu

trompeuse. Mais ces archives restent tout à fait extraordinaires. Elles font partie à juste titre de la mémoire du monde. D'ailleurs, cet aspect-là n'avait pas échappé à Napoléon puisqu'en 1810, il a décidé de récupérer ces archives pour les transférer à Paris. Cette prise, que je considère comme un vol, a malheureusement été faite sans ménagement. Pensez donc. Il a chargé ses soldats d'entasser dans d'innombrables chariots tous ces rouleaux, parchemins, incunables, manuscrits, dossiers exceptionnels, de les répartir dans plus de 3 000 caisses et de les acheminer jusqu'à Paris. Tout cela s'est fait pendant l'hiver, et, bien évidemment, ces grognards avaient froid – en particulier pendant la traversée des Alpes. Quoi de plus naturel que de se servir directement dans les caisses pour allumer le feu des bivouacs ? Ces archives ont été ensuite stockées et répertoriées à Paris, à l'hôtel de Soubise, et à la chute de l'Empire, Louis XVIII a ordonné de les rendre au Vatican. Ce qui fut fait entre 1815 et 1817. Ce retour ne fut pas mieux que l'aller. On avait « fait du tri » entre les documents, mais ce qu'il en restait réintégra les états pontificaux. En 1982, le pape Jean-Paul II a inauguré le bâtiment actuel et surtout le bunker qui se trouve sous les musées du Vatican et sur deux niveaux en sous-sol. Y sont rangés 85 km linéaires de documents. C'est impressionnant. Peut-être y aurez-vous accès. Vous verrez des documents étonnants comme un rouleau de parchemin de trente mètres de long relatant le procès des Templiers, sans parler des démêlés matrimoniaux d'Henry VIII d'Angleterre, et même de la remise d'une décoration à Mozart. Il y en a vraiment pour tous les goûts.

Camille était fascinée, tant par l'histoire que par le contenu de ces documents. Elle brûlait d'envie d'être déjà au lendemain. Paul Murini lui souhaita bonne chance et ils convinrent qu'elle reviendrait le voir le dernier jour de son séjour à Rome.

En attendant, elle prit un grand plaisir à se laisser aller aux multiples tentations que la ville lui offrait. Une heure plus tard, un verre de chianti à la main, elle refaisait intérieurement le monde. Si le vin participait à sa légère d'euphorie, c'était surtout la perspective d'un lendemain passionnant tout autant que le charme de la Ville éternelle qui emplissait son âme.

Le jour suivant, à 8 h précises, Camille était devant la porte Sainte-Anne, située à la droite de la basilique Saint-Pierre. Elle n'était pas seule à attendre. Une dizaine de personnes s'y trouvait déjà. Dès que le jeune garde suisse en uniforme bleu et blanc, son grand béret sur la tête, donna le signal, tout le monde s'engouffra allègrement sous le porche et se dirigea vers un bureau. C'était là qu'il fallait se faire enregistrer pour bénéficier d'une carte de visiteur. Camille sortit de son petit cartable la lettre d'invitation et ses papiers d'identité qu'elle devrait laisser au guichet pour les récupérer le soir en partant. Elle n'était qu'à moitié étonnée de l'extrême méfiance du personnel du Vatican, car si la consultation des documents était désormais bien organisée, cela n'avait pas toujours été le cas. Certains chercheurs avaient pu profiter de failles dans la vigilance des archivistes et des documents uniques avaient disparu.

Une fois en règle, la jeune femme se dirigea vers le

Cortile del Belvedere. En passant devant la poste vaticane, elle ne put résister à l'envie d'envoyer une carte à James Taylor. À sa grande surprise, la salle plutôt spacieuse devant les guichets était vide pendant que, derrière les vitres, deux employés – fort courtois au demeurant –, se précipitèrent vers elle pour lui proposer leurs services. Ah, ces Italiens !

Il faut dire que depuis le petit quart d'heure où elle était entrée sur le territoire du Vatican, elle avait croisé moult costumes de clergyman en col romain, soutanes, robes de bure, et quelques religieuses en habit. Les couleurs variaient du blanc au bleu, et du marron au gris et au noir. Pensant rester discrète, mais aussi pour être à l'aise, elle avait revêtu un pantalon clair, des mocassins et un joli chemisier à fleurs bleu lavande. Apparemment, sa tenue avait été appréciée par les deux employés de la poste, tout contents de trouver une jolie cliente à servir.

En quittant la poste vaticane, elle arriva dans le Cortile del Belvedere, grande cour rectangulaire servant de parking aux employés du petit État. Un gendarme pontifical vérifia son laissez-passer et lui indiqua le grand bâtiment de droite. Elle découvrit deux grandes portes en bois sculpté, à double battants, l'une s'ouvrant sur la Bibliothèque apostolique, l'autre sur les Archives secrètes.

En franchissant le seuil des Archives, il lui fallut encore s'adresser au comptoir situé à l'entrée pour l'établissement d'une carte de lecteur avec photo d'identité. La personne chargée de cette tâche prenait largement son temps avec chacun des nouveaux inscrits de la journée. Camille prit son mal en patience, d'autant que

juste avant elle, un prêtre en soutane noire fileté de violet et portant une croix pectorale – probablement un évêque –, paraissait très contrarié d’avoir à attendre. Il finit par passer, puis ce fut au tour de Camille. L’employé voulait tout savoir de ses recherches, mais la jeune femme restait volontairement floue, axant toutes ses réponses sur les rapports entre le Vatican du pape Benoît XV et la famille impériale russe en 1917 et 1918. Mieux valait rester discrète.

Sa carte en poche, elle arrivait au bout de ses peines. Restait la dernière étape avant de se retrouver dans le Saint des Saints. Il lui fallait récupérer, auprès d’un dénommé Luigi, jeune homme sympathique et bavard, la petite clef du casier où elle devait laisser toutes ses affaires. Elle n’aurait droit qu’à un bloc de papier et à un crayon. Il était maintenant près de 9 h et le service fermait à 13 h. Elle n’avait pas beaucoup de temps. Une dizaine de personnes se trouvait déjà dans la salle de lecture « Pie XI » où elle devait travailler, des religieux pour la plupart, compulsant des superbes incunables ou bien des manuscrits plus ou moins lisibles. Le temps de trouver sa place, Camille arrêta son regard sur un dominicain en habit blanc, en train de tourner les pages d’une bible en parchemin. Elle ne put s’empêcher de regarder le bout de ses doigts pour voir s’ils n’étaient pas noircis par le même poison qui avait valu à Guillaume de Baskerville, cher à Umberto Eco, de résoudre les crimes du *Nom de la Rose*.

Elle se reprit. Dans cet univers très studieux, on pouvait aussi être rapidement distrait. Elle avisa, derrière un grand comptoir en buis, quatre jeunes hommes en costume noir et cravate, chargés de renseigner les

lecteurs et leur apporter les documents désirés. Il n’était pas question qu’elle puisse parcourir les rayonnages en sous-sol où étaient rangés les archives du Vatican. Elle demanda à consulter les deux seuls dossiers relatifs au massacre de la famille impériale russe dont elle avait trouvé les références dans les fichiers situés à l’entrée de la salle « Pie XI ». Malheureusement, dans ces répertoires, elle n’avait rien vu concernant Dimitri Malkine.

Au bout de quinze minutes, l’un des employés des archives lui apporta les deux gros dossiers retenus chacun par une sangle. Sur le premier on avait écrit : « *Famiglia Romanov* » avec une couronne impériale grossièrement dessinée, et sur le second « *Maria Romanova* ». L’un et l’autre portaient le nom de l’auteur des dossiers : *Sœur Pascalina Lehnert*.

Le cœur battant, Camille ouvrit le premier.

– DOSSIER I –

FAMIGLIA ROMANOV

par la sœur Pascalina Lehnert



Une sous-chemise bleu pâle contenait un grand nombre de coupures de presse de journaux russes, français, anglais et italiens ayant trait à l’assassinat de la famille impériale en juillet 1918, ainsi qu’à l’affaire Anastasia. La jeune femme parcourut rapidement les articles, notant les références afin de pouvoir les consulter plus tard. Elle s’attarda cependant sur ceux qui concernaient cette énigme autour d’Anastasia, ou plutôt, d’Anna Anderson.

Elle avait entendu parler de cette femme qui se di-

sait rescapée du massacre de Ekaterinbourg, où le tsar Nicolas II, sa femme, leurs cinq enfants ainsi que quatre serviteurs avaient été exécutés par les bolcheviks le 17 juillet 1918. Le début de l'affaire Anastasia remontait au 17 février 1920.

Une femme avait tenté de se suicider en se jetant dans l'eau glacée du canal Landwehr à Berlin, mais avait été miraculeusement sauvée par un policier qui passait par là. Sans papiers, elle fut conduite à l'hôpital où les médecins constatèrent des cicatrices sur son corps et sur sa tête, signes de coups violents. Pendant son séjour à l'hôpital, elle refusa de parler à qui que ce soit. Une fois remise, on l'interna à l'asile d'aliénés de Dalldorf. En 1922, sa voisine de chambre Marie Peuthert, qui avait travaillé en Russie, crut reconnaître en elle la grande duchesse Tatiana ; un article de journal avait reproduit une photographie de la famille impériale. L'inconnue rectifia en disant qu'elle était la grande duchesse Anastasia, la dernière fille du tsar. À partir de ce moment, la nouvelle fit le tour des proches des Romanov qui souhaitèrent la voir. Certains la reconnurent comme étant réellement Anastasia, d'autres au contraire, refusèrent totalement cette hypothèse.

Pour expliquer sa présence à Berlin en 1920, elle déclara qu'au moment du massacre de sa famille, elle avait été sauvée par un homme du nom d'Alexandre Tchaïkovsky, mort depuis, avec lequel elle avait eu un enfant qu'elle avait dû abandonner en Roumanie. Le frère de Tchaïkovsky l'aurait alors emmenée à Berlin et avait disparu. S'étant retrouvée seule, désespérée, la jeune femme avait voulu se suicider.

Le 30 mai 1922, un certain baron Arthur von Kleist

et sa femme, convaincus d'avoir affaire à la véritable grande duchesse, décidèrent de la faire sortir de l'asile pour l'héberger chez eux. Dès lors, « l'affaire Anastasia » prit de l'ampleur. D'autant que les intérêts financiers n'étaient pas des moindres. En effet, Nicolas II aurait mis à l'abri dans des banques anglaises des sommes considérables qui devaient revenir à ses héritiers. Si la pseudo Anastasia était bien sa fille, elle pourrait y prétendre dans sa totalité, au détriment des autres membres de la famille Romanov qui avaient pu s'échapper : les sœurs du tsar, les princesses Xénia et Olga ainsi que sa mère, la tsarine Maria Feodorovna, réfugiée dans son pays natal du Danemark.

Pendant soixante-deux ans, les détracteurs et les partisans de celle qui se fit appeler plus tard Anna Anderson s'opposèrent. Quatre procès eurent lieu : en 1938, en 1957, en 1967, et un dernier en 1970, auprès de la Cour de cassation de Karlsruhe, la plus haute juridiction allemande. À chacun des jugements, Anna Anderson fut déboutée. Pourtant, malgré beaucoup d'imprécisions dans ses souvenirs, certains détails pouvaient confirmer son appartenance à la famille impériale, ou tout au moins sa connaissance d'événements qui ne pouvaient être connus que dans ce contexte.

Ainsi, avait-elle révélé aux enquêteurs venus l'interroger qu'en 1916, le prince Ernst-Ludwig de Hesse, frère de la tsarine Alexandra mais prince allemand, serait venu incognito rendre visite aux Romanov. Comme la Russie était en pleine guerre contre l'Allemagne, cette initiative aurait pu être vue comme l'envie de négocier une paix séparée – cette visite clandestine devenait alors synonyme de trahison. Évidemment, le prince de Hesse

opposa un démenti cinglant à cette affirmation qui, bien plus tard, s'avéra historiquement exacte. Il devint le plus acharné des opposants à Anastasia, allant jusqu'à embaucher des détectives afin de découvrir sa véritable identité.

Lorsque un peu plus tard, celle-ci réclama ses droits sur l'héritage de son père, ses tantes Xénia et Olga, qui de premier abord l'avaient considérée comme leur nièce, changèrent d'attitude à son égard et parlèrent d'imposture, rejoignant en cela le grand-duc Cyrille Romanov, neveu de Nicolas II et prétendant au trône de Russie.

Pendant toutes ces années en Europe, elle avait été hébergée soit par des proches, soit par des partisans des Romanov, convaincus qu'elle disait vrai. Curieusement, sa grand-mère, la tsarine Maria Féodorovna n'avait jamais voulu la rencontrer alors que la jeune femme insistait au contraire pour la revoir. Après des années de lutte pour sa reconnaissance, elle partit pour les États-Unis où elle s'installa à Charlottesville en Virginie sous le nom d'Anna Anderson et où elle épousa un professeur d'université, Jack Manahan. Elle y mourut le 12 février 1984 et son corps fut incinéré sous le nom de « *Her Imperial Highness Anastasia de Russie 5/18 juin 1901 – 12 février 1984* ». Dans l'ancien calendrier orthodoxe, la grande duchesse Anastasia était bien née le 5 juin 1901, devenu le 18 juin lorsque la Russie adopta le calendrier universel grégorien en février 1918.

Camille referma la sous-chemise consacrée à Anastasia. Quelle qu'ait été l'identité réelle de cette femme, sa vie n'avait été qu'épreuves et malheur.

La deuxième sous-chemise contenait une copie en

français de l'enquête du juge Nicolaï Sokolov, mandaté par l'amiral Alexandre Vassilievitch Koltchak, commandant les troupes monarchistes entrées quelques jours après le massacre, dans la ville d'Ekaterinbourg et paru en 1924. Il y avait également un article écrit par Nicolas de Berg-Poggenpohl, un proche de l'amiral Koltchak, publié dans la *Revue des Deux Mondes* d'août 1920 et résumant le massacre et son contexte. L'article était intitulé « *Le Crime d'Ekaterinbourg* ».

Les deux documents relataient les derniers moments du tsar et de sa famille, dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918. Camille connaissait déjà ces événements, mais la sous-chemise contenait également un petit résumé de ce qui avait entraîné cette fin désastreuse.

La jeune femme reprit sa lecture.

Le 15 mars 1917, après une gestion catastrophique tant de la guerre contre l'Allemagne que des manifestations populaires à Petrograd et à Moscou, Nicolas II fut contraint d'abdiquer en faveur de son fils de 13 ans. Malheureusement, l'hémophilie du jeune tsarévitch Alexis obligea le tsar à désigner son propre frère, le grand-duc Michel, comme successeur. Le lendemain, Michel abdiquait à son tour. C'en était fini de la dynastie Romanov sur le trône de Russie.

Le tsar Nicolas II et sa famille furent maintenus à demeure pendant les mois qui suivirent, dans le palais Alexandre, à Tsarskoïe Selo. Les conditions de détention devinrent de plus en plus dures.

Alexandre Kerensky, nouveau chef du gouvernement provisoire en remplacement du prince Lvov qui administrait la Russie depuis l'abdication du grand-

duc Michel, proposa à Nicolas et aux siens l'exil en Angleterre. En effet, le tsar était cousin germain du roi George V, et pour des raisons dites humanitaires, cette solution paraissait logique. Malheureusement, la presse anglaise, ayant eu vent de l'opération, se fit l'écho d'un fort mouvement d'opposition à la venue sur le sol britannique de Nicolas-le-Sanglant, comme on l'appelait alors, et de sa femme, « l'Allemande ». Le roi George V annula son invitation, et, pendant que d'autres vaines tractations étaient menées avec le Danemark, en août 1917, Kerensky fit transférer la famille impériale à Tobolsk, en Sibérie occidentale.

Pendant ce séjour à Tobolsk, la révolution russe passa aux mains des bolcheviks. Lénine avait remplacé Kerensky parti en exil à Paris. Il n'était plus question que le tsar et sa famille quittent le territoire russe.

Le 3 mars 1918, le traité de paix séparée de Brest-Litovsk mit fin à la guerre entre la Russie et l'Allemagne. Un mois plus tard, les bolcheviks obtinrent la majorité au comité exécutif du soviet de l'Oural, malgré la proximité des armées contre-révolutionnaires, et contrôlèrent la région. La famille impériale ne pouvait plus rester à Tobolsk. Un ordre venu de Moscou demanda leur transfert à Ekaterinbourg, dans la maison réquisitionnée d'un riche industriel, Nicolas Ipatiev. On donna à cette maison un nom particulièrement odieux : « La maison à destination spéciale »

À Ekaterinbourg, une vie difficile s'organisa, offrant des conditions de détention de plus en plus dégradées, sous l'autorité de Jacob Iourovski, membre du soviet de l'Oural.

Le 16 juillet au soir, Iourovski, avait renforcé son

équipe de gardiens composés jusque-là de Russes, par de nouveaux membres : une équipe de Lettons. C'était la nouvelle garde intérieure de la maison Ipatiev.

Camille se plongea dans le récit de Nicolas de Berg-Poggenpohl ainsi que dans le rapport Sokolov, qui, l'un comme l'autre, racontait à peu près de la même manière l'horreur de cette nuit du 16 au 17 juillet 1918.

23

LE RAPPORT SOKOLOV, EKATERINBURG,
18 JUILLET 1918

À minuit, Iourovski fit réveiller la famille impériale ainsi que ses serviteurs et leur demanda de se préparer. À 2 h du matin, il les fit conduire dans le sous-sol de la maison. Le tsar portait dans ses bras son fils et tous les deux étaient vêtus d'un pantalon ample, de bottes, d'une vareuse et d'une casquette. Derrière eux venaient l'impératrice et leurs filles, sans manteau ni chapeau. Puis ce fut le tour des serviteurs. Ils entrèrent dans une grande pièce où l'on fit apporter trois chaises, l'une pour Nicolas II, la deuxième pour sa femme et la troisième pour le tsarévitch.

Iourovski prit un papier dans sa poche et leur lut la sentence prononcée contre eux par le soviet de l'Oural : ils allaient être exécutés.

Le tsar, la tsarine, le docteur Botkine et la grande duchesse Olga firent le signe de la croix. Le tsarévitch se leva et, comme ses autres sœurs et les serviteurs, était tétanisé.

Iourovski, en tirant le premier, donna le signal du massacre. Une grêle de balles s'abattit alors sur les pri-

sonniers. L'étroitesse du lieu faisait que nombre d'entre elles ricochaient, en particulier lorsque les gardiens visaient les grandes-duchesses. Une épaisse fumée due au déluge de feu avait rapidement envahi la pièce. Les tirs cessèrent rapidement et les exécuteurs se rendirent compte que les filles du tsar étaient encore en vie, protégées par leurs corsets dans lesquels avaient été cousus des bijoux et autres pierres précieuses. Ils tentèrent alors de finir leur besogne sordide à la baïonnette, mais impossible de transpercer les corsets, qui agissaient comme de véritables armures. On utilisa alors les grands moyens : elles furent achevées à coup de crosse dans le visage, jusqu'à leur faire éclater crânes et mâchoires.

Les gardiens pataugeaient dans le sang. Malgré son hémophilie, le tsarévitch Alexis respirait encore. Iourovski s'en aperçut et tira deux coups à bout portant. La tête du jeune garçon retomba, le regard encore rempli de terreur.

La femme de chambre de l'impératrice, quant à elle, n'avait été blessée que superficiellement. Elle eut la malencontreuse idée de s'en réjouir tout haut, en criant « *Dieu merci ! Dieu m'a sauvé.* ». Un garde letton lui transperça le cœur de sa baïonnette.

Le massacre n'avait duré que quelques minutes.

Il fallait maintenant effacer toute trace du crime. On empila les cadavres dans un camion automobile pour les transporter au petit matin à une vingtaine de kilomètres de Ekaterinbourg. Iourovski ordonna aux gardes restés sur place de nettoyer la pièce, comme le reste de la maison. L'odeur acre du sang et de la poudre devait également disparaître.

À 6 h du matin, tout avait été effacé.

Pendant ce temps, Iourovsky fit amener le camion et son chargement sordide dans le bois des Quatre Frères, à côté du village de Palkino. Commença alors une fouille méthodique des cadavres que l'on dénuda pour récupérer les bijoux cousus dans les corsets. On en trouva près de huit kilos. Bien évidemment, ils furent mis de côté. Les vêtements et autres objets furent brûlés dans trois bûchers séparés, pendant que l'on jetait les corps dans un puits de mine abandonné. Pour achever la besogne, on y jeta aussi quelques grenades afin que les parois en bois du puits retombent sur les dépouilles.

Mais Iourovsky, qui savait que l'armée blanche pro-tsariste s'approchait de Ekaterinburg, ne se contenta pas de cette solution.

Il revint deux jours plus tard avec quelques gardes et, grâce à des cordes attachées à leurs jambes, fit retirer du puits de mine les cadavres des suppliciés et les chargea à nouveau sur un camion pour les emmener ailleurs. Malheureusement, le véhicule s'embourba, obligeant Iourovsky à improviser. Il décida d'enterrer tous les corps sur place, non loin du puits de mine, après les avoir suffisamment mutilés pour qu'on ne puisse pas les reconnaître. Les cadavres furent démembrés à la hache et certains visages, trop reconnaissables, furent défigurés à l'acide sulfurique. Ensuite, on les enterra dans une fosse commune après avoir commencé de les brûler.

Le 25 juillet 1918, soit huit jours après la tragédie, des troupes contre-révolutionnaires russes et tchèques, commandées par le général Voïsekhovski, entraient dans Ekaterinbourg. Un officier, le capitaine Malinovski, se mit en tête de rechercher des preuves relatives à l'assassinat du tsar et de ses proches. Il ne retrouva que

les restes de vêtements brûlés, des fragments d'objets ayant appartenu à la famille impériale, le dentier du docteur Botkine, ainsi qu'un doigt coupé. Après Malinovski, il y eut d'autres enquêteurs, jusqu'à la nomination du juge Sokolov, en 1919, auteur du rapport dans lequel il affirme, témoignages à l'appui, que toute la famille impériale avait bien été assassinée le 17 juillet 1918. Cependant, aucun reste humain n'avait été retrouvé mis à part le doigt coupé.

Camille referma le rapport. Cette thèse officielle avait été reprise à quelques détails près, par les bolcheviks eux-mêmes, dans un autre document joint au dossier Sokolov. Elle le lut rapidement. L'exécution des Romanov n'était pas discutable.

La jeune femme était un peu déçue. Avoir fait tous ces kilomètres pour une version officielle qu'elle connaissait par cœur, présentée dans les livres d'histoire, quel scoop ! James Taylor risquait de tiquer et il aurait raison.

Drrrrring ! La jeune femme sursauta.

24

LES RÉVÉLATIONS DE SŒUR PASCALINA,
ROME, 25 AVRIL 1990

Toute à sa lecture, Camille n'avait pas vu le temps passer. La sonnerie indiquait qu'il ne restait qu'un quart d'heure, et ce son strident lui avait transpercé le cerveau tout en la ramenant brutalement soixante-douze ans plus tard, en 1990. Une frénésie s'était emparée de tous les lecteurs de la salle Pie XI, si paisible la minute précédente. Il fallait avoir quitté les Archives avant 13 h. Au rez-de-chaussée du bâtiment, elle reprit ses affaires et remit la clef de son casier à Luigi en rapportant son heure de sortie sur un registre que lui tendit le jeune homme. Tous les lecteurs présents devaient accomplir le même rituel. Visiblement, Luigi trouvait beaucoup plus d'intérêt à bavarder avec Camille, tout content de savoir qu'elle reviendrait le lendemain.

Comme il lui restait une bonne partie de la journée à s'occuper, et que, contrairement aux Archives, la Bibliothèque apostolique du Vatican était ouverte jusqu'à 17 h, elle décida d'y passer l'après-midi, quitte à se passer de déjeuner. En effet, même si elle n'avait rien appris

concernant l'assassinat des Romanov, la lecture du premier dossier de sœur Pascalina supposait des connaissances précises sur l'histoire de la Russie. Ne sachant ce qu'elle trouverait dans le second dossier, mieux valait approfondir ce qu'elle savait des différents événements qui avaient conduit les bolcheviks et Lénine au pouvoir.

La porte d'entrée de la Bibliothèque se trouvait à quelques mètres de celle des Archives, dans le Cortile del Belvedere. Camille entra dans le hall, et à sa grande surprise, son inscription comme lectrice occasionnelle ne prit que quelques minutes. Plusieurs salles de lecture s'ouvraient à elle, sur trois étages. Elle choisit de s'installer dans celle qui proposait des livres de référence en histoire. Les quelques heures qui lui restaient devaient suffire à lui donner le cadre nécessaire à la compréhension des événements de 1918 et des années suivantes.

Les voûtes décorées par des peintres italiens du début du xvii^e siècle lui donnèrent quelques distractions, mais bien vite, elle se reprit et se plongea dans l'histoire compliquée de la Révolution russe.

Depuis l'insurrection d'octobre 1917 et pendant que le tsar et sa famille étaient prisonniers à Tobolsk puis à Ekaterinbourg, le gouvernement bolchevik promulgua un décret abolissant la propriété foncière sans indemnités. Ces expropriations favorisèrent le développement de petits lopins de terre à l'initiative des soviets de paysans qui s'étaient créés pour les distribuer. De même, la plupart des usines furent socialisées et leur gestion confiée à des comités d'ouvriers. Comme les structures étatiques de l'ancien empire tsariste ne fonctionnaient plus, tous ces soviets prirent de l'ampleur

tandis que se développait une forme de terreur. Elle déboucha sur une guerre civile qui devait durer plus de quatre ans. Elle opposa la toute nouvelle armée rouge créée en janvier 1918, aux armées blanches composées d'officiers et de soldats restés fidèles au régime impérial. La révolution était loin d'être gagnée. En réaction et pour asseoir son autorité, le nouveau pouvoir créa une police d'État, la Tcheka, transféra la capitale de Petrograd à Moscou, nationalisa dans un premier temps les usines et les banques et réprima féroce­ment toute forme d'opposition.

Au même moment, Lénine décréta le « communisme de guerre », afin de faire entrer le socialisme dans la réalité des faits et d'instaurer une politique de la terreur. Mais en 1921, une épouvantable famine frappa tout le pays et fit des millions de morts. Il fallait donc suspendre momentanément les réformes radicales envisagées par les bolcheviks. On instaura alors la NEP « Nouvelle politique économique ». Mais Lénine tomba malade en 1922, et mourut en 1924. Son successeur, Joseph Djougachvili, dit « Staline » mit fin à cette pause économique et conduisit avec brutalité et férocité l'ancien empire des Romanov vers le collectivisme. Il régna ainsi en toute impunité sur l'URSS jusqu'en 1953. La révolution, l'émigration, la guerre civile, la famine et les purges staliniennes coûtèrent au pays plus de vingt millions de morts et deux millions d'exilés.

Un peu avant 17 h, Camille avait une idée un peu plus précise et complète des événements qui avaient conduit à la prise du pouvoir par les bolcheviks et du rôle de Lénine. La guerre civile qui en avait résulté

avait été atroce. Elle apprécia d'arrêter ses recherches. La journée avait été dense et un retour à la *dolce vita* romaine n'était pas pour lui déplaire. Si tout se passait bien, elle devrait avoir terminé ses recherches le lendemain. De toute façon, son autorisation octroyée par le Vatican n'était que de deux jours, il lui fallait donc être efficace.

Elle sortit par la porte Sainte-Anne et se mêla aussitôt à la foule qui déambulait devant la place Saint Pierre. Elle eut envie d'aller faire une petite visite à la *Mater Dolorosa* la plus célèbre du monde, cette *Piéta* sculptée par Michel-Ange dans un bloc de marbre blanc, à la basilique Saint-Pierre.

La statue était protégée par une vitre blindée depuis qu'un déséquilibré l'avait attaquée à coup de marteau, dix-neuf ans auparavant. Pendant qu'elle admirait les drapés du vêtement de la Vierge, elle eut l'impression de voir dans la vitre quelqu'un qui l'observait. Elle se retourna d'un coup. À part un groupe de Japonais qui jacassaient et deux religieuses sud-américaines en extase devant la statue, il n'y avait personne d'autre.

Elle passa sa main droite dans ses cheveux comme pour chasser cette idée. Ce qu'elle avait lu sur la Tcheka lui prenait la tête.

« Je deviens parano », se dit-elle tandis qu'elle retournait à son hôtel. Pour le moment, ce qu'elle avait noté ne relevait pas du secret d'État, aussi laissa-t-elle ses affaires dans sa chambre – à part son petit carnet de moleskine qu'elle emportait toujours avec elle, et sur lequel elle avait recopié le contenu des documents de Mme de Limeuil.

En cette fin du mois d'avril, la température romaine

était douce et un franc soleil avait brillé toute la journée. Elle décida d'aller dîner en terrasse du côté de la piazza Navona. Elle avisa un restaurant spécialisé dans les poissons et les fruits de mer. La carte était alléchante. Elle commanda des filets de rougets poêlés au pesto et au fenouil. Au chianti rouge de la veille succéda un vin blanc de Toscane Vernaccia di San Gimignano. Si Camille buvait peu de vin, en bonne Bordelaise, elle savait apprécier les productions des autres appellations françaises ou étrangères.

Pour la première fois de la journée, elle se détendait.

La soirée passa très vite, et le lendemain, elle se retrouva à 8 h devant la porte Sainte-Anne. Cette fois-ci, elle fila directement voir Luigi pour poser ses affaires et s'installa à nouveau dans la salle « Pie XI ». Les deux dossiers de la veille l'y attendaient. Dans le dossier « *Famiglia Romanov* », il lui restait à prendre connaissance du contenu d'une dernière sous-chemise comportant trois feuilles dactylographiées, avant d'attaquer l'autre dossier « *Maria Romanova* ». Ce serait rapide.

Elle commença à les lire. Au fur et à mesure de cette lecture, elle comprit qu'elle tenait là des informations primordiales.

Le document était présenté comme un procès-verbal, écrit par sœur Pascalina elle-même. Il faisait état d'une visite à Rome au pape Pie XII des deux grandes duchesses Olga et Marie en 1949. Leur but était de demander une protection politique et financière au souverain pontife.

Ainsi, les grandes duchesses avaient échappé au massacre d'Ekaterinbourg...

La jeune femme était stupéfaite !

Elle n'avait encore jamais entendu parler de cette hypothèse. Elle reprit la lecture du document, convaincue qu'elle tenait là une réponse possible aux nombreux mystères qui, depuis plus de soixante-dix ans, nimbait la fin tragique des Romanov.

Pourquoi ce long silence ?

L'affaire devenait passionnante.

Sœur Pascalina racontait la rencontre entre les deux femmes et Pie XII. L'entrevue n'aurait duré qu'un petit quart d'heure, mais ce temps avait été suffisant pour que le pape décide d'accorder à l'une et à l'autre une rente conséquente, et surtout leur promette une protection de l'Église catholique. La contrepartie : un silence total sur la manière dont elles avaient échappé au massacre d'Ekaterinbourg. C'était le prix de leur survie. Staline était encore le maître tout puissant de l'Union soviétique. On pouvait facilement imaginer que l'existence de deux filles du défunt tsar aurait pu encourager la communauté russe exilée à souhaiter un retour des Romanov. La cruauté du maître de la Russie et de ses satellites était connue de tous ; pas question de la provoquer.

Camille commençait à comprendre le sens de tous ces secrets. Elle attrapa le second dossier.

— DOSSIER 2 —

MARIA ROMANOVA

par la sœur Pascalina Lehnert

Il semblait beaucoup plus précis sur les événements ayant conduit à sauver certains membres de la famille impériale. Pour cela, il fallait remonter jusqu'à cette

funeste date du 17 juillet 1918 où le tsar avait été assassiné. Les documents du dossier racontaient la même histoire que les trois feuilles dactylographiées, détails à l'appui. C'était une tout autre version de la fin des Romanov...

Le 20 juillet 1918, les bolcheviks annoncèrent la mort du tsar, mais de lui seul. Le soviet de l'Oural fit savoir que le reste de la famille impériale, c'est-à-dire la tsarine et ses quatre filles, avaient pris un train pour Perm. Rien sur le tsarévitch dont on pouvait supposer qu'il était peut-être mort ou resté avec son père. En effet, certains témoins auraient vu une femme d'un certain âge, ainsi que quatre jeunes filles aux cheveux coupés ras, habillées de la manière la plus banale, quitter la maison Ipatiev et se diriger à pied et séparément vers la gare d'Ekaterinbourg pour prendre un train auquel on avait tiré les rideaux.

À Perm, continuait le document, les cinq femmes furent enfermées dans la cave de la maison de Beriozine dans une atmosphère sinistre. Le 17 septembre, la plus jeune des filles, la grande-duchesse Anastasia âgée alors de 17 ans et qui n'en pouvait plus, décida de s'enfuir avec un gardien, malgré les avertissements de sa mère et de ses sœurs. Dès que les bolcheviks s'en rendirent compte, on organisa une battue pour la retrouver. Assez rapidement, les gardes la rattrapèrent et la ramenèrent après l'avoir brutalisée et violentée. On l'emmena ensuite à Glazow d'où on perdit sa trace.

Ce n'est que dix-sept mois plus tard, en février 1920, que l'on entendit parler à nouveau d'Anastasia à Berlin et que s'ouvrait une énigme qui allait passionner

tout le xx^e siècle.

Pendant que la jeune grande-duchesse s'enfuyait, sa mère et ses sœurs, restées à Perm, faisaient l'objet de tractations secrètes entre le gouvernement russe et le Kaiser. En effet, la tsarine était née princesse allemande, et ses filles quant à elles, l'étaient pour moitié. Quelques révolutionnaires russes, emprisonnés en Allemagne, furent les bénéficiaires de ces échanges négociés par les chancelleries occidentales neutres, telles que Madrid et le Vatican.

Au début du mois d'octobre 1918, Alexandre Beloborodov, le président du soviet de l'Oural, informa les grandes-duchesses Olga et Marie, qu'elles allaient être transférées à Moscou. Il leur suggéra de se munir d'une petite valise et d'un baluchon. La tsarine et Tatiana devaient partir de leur côté pour un couvent appartenant à l'église catholique et contrôlé par le Vatican, en Ukraine, plus exactement en Podolie, non loin de la Moldavie.

Le dimanche 6 octobre, au petit matin, Olga et Marie se rendirent à la gare de Perm à pied, chacune devant prendre un train différent.

Avant de se quitter, et parce qu'elles étaient encore accompagnées par des gardes bolcheviks, Olga glissa à Marie une petite phrase en anglais : « Qu'importe à présent. Rien de pire ne peut plus nous arriver. Que la volonté de Dieu soit faite. »

Les deux sœurs se quittèrent en pleurant, ne sachant si elles se reverraient un jour. Marie monta dans le train où, peu de temps après, un garde bolchevik lui demanda d'enlever ses boucles d'oreilles trop voyantes. Comme sa main tremblait et qu'elle n'y arrivait pas, il

les lui arracha. La jeune femme ne protesta pas, mais elle garda toute sa vie les cicatrices de cet acte barbare.

Après douze jours de train, elle finit par arriver à Moscou où le commissaire aux affaires étrangères, Gueorgui Tchitcherine, l'informa qu'elle était attendue à Kiev par sa famille allemande. Le cauchemar était pour elle presque fini. Grâce à la compassion et à l'aide de sa tante, la reine Marie de Roumanie, elle épousa le 20 janvier 1919 à Bucarest le prince Nicolas Dolgorouki dont elle eut deux filles.

Olga, de son côté, fut exfiltrée vers l'Allemagne et y retrouva son parrain, l'empereur Guillaume II. Pour sa sécurité, elle prit le pseudonyme de Marga Boodts et s'installa au nord du pays jusqu'en 1939. Au début de la seconde guerre mondiale, elle déménagea pour l'Italie et la ville de Mennagio, au bord du lac de Côme. Jusqu'à sa mort en 1941, le Kaiser lui versa une pension lui permettant de vivre correctement. Grâce à l'ex-reine Hélène d'Italie, épouse de Victor-Emmanuel III, elle fut reçue en 1947 par le pape Pie XII en audience particulière avec sa sœur la grande-duchesse Marie. Après la mort du souverain pontife, le grand-duc Nicolas d'Oldenburg, filleul de Nicolas II, lui assura à son tour un revenu décent. Elle mourut à Mennagio le 13 octobre 1976 à l'âge de 80 ans.

Quant à Tatiana, elle aurait été exfiltrée vers l'Angleterre où elle aurait pris le nom de Marguerite Lindsay. Le dossier comportait peu d'éléments sur la grande-duchesse. En revanche, il se terminait sur les dernières années de l'épouse de Nicolas II. La tsarine, qui, on le sait, était très pieuse, resta dans un couvent de Lwow, en Galicie polonaise, de décembre 1918 à septembre

1939. À cause de l'arrivée de l'Armée rouge en Pologne, elle quitta précipitamment la ville pour s'installer à Florence, en Italie au couvent des Sœurs della Mantellate, servantes de Marie. Cet ordre, considéré comme un institut de droit pontifical, dépendait directement du Vatican. Elle y mourut en 1942 et fut enterrée dans le petit cimetière du couvent sous son nom italianisé d'Alix de Hesse, c'est-à-dire Alicia d'Assia.

Camille était arrivée au bout de la lecture du dossier. Ce qu'il contenait était véritablement incroyable. Le Vatican semblait avoir mené une action évidente dans le sauvetage et la survie de la famille impériale.

Mais il restait bien des interrogations en suspens : si la tsarine et ses enfants avaient été sauvés, comme elle venait de le lire, alors qui, à part Nicolas II, avait été assassiné dans la maison Ipatiev ?

La jeune femme était perplexe. Le document précisait que le massacre n'aurait concerné que cinq personnes : le tsar, le docteur Botkine, la femme de chambre de la tsarine et deux domestiques. Restait le cas du tsarévitch, adolescent hémophile, qui avait très bien pu être assassiné avec son père.

Qui croire : le rapport Sokolov ? Ou bien cette version nouvelle et étonnante qui rendait la vie à la tsarine et aux grandes-duchesses ?

Camille allait refermer le dossier lorsqu'elle remarqua, écrit à la pointe de plomb, en marge de la dernière feuille, la phrase suivante :

Nicolas Dolgorouki et le capitaine Dimitri Malkine sont une seule et même personne. Témoignage de la sœur Natacha Blinov, La Trinité des Monts. 1985.

Il était là, le lien avec Dimitri ! Il avait épousé la grande-duchesse Marie sous un nom d'emprunt ! Mais pourquoi ?

La jeune femme réfléchissait. Quelque chose lui échappait. Que venait faire cet officier dans l'histoire tragique des Romanov ?

Elle se souvint alors du télégramme que Roger Guillot-Jousseau avait adressé à sa sœur Pauline et dont elle avait noté le texte dans son petit carnet de moleskine : « *Serai de retour Paris dimanche – Stop – Nouvelles de Dimitri – Stop – Impatient raconter incroyable secret Marie Romanov* »

Bien sûr ! Roger avait dû apprendre le mariage de son cousin lors de sa tournée en Pologne. Mais pourquoi la Pologne, justement ?

En regardant à nouveau la petite inscription au crayon, Camille comprit aussitôt. Blinov était un patronyme polonais ! Quant à l'allusion à la Trinité des Monts, la sœur était religieuse du Sacré-Cœur, ordre gestionnaire du domaine, qui faisait partie des Pieux établissements de la France à Rome, avec Saint-Louis des Français et trois autres églises. La phrase datait de 1985. Camille espérait bien que la sœur Blinov était toujours en vie et qu'elle se trouvait encore dans ce couvent.

Il lui fallait absolument la rencontrer !

À 13 h, ce fut le même cérémonial que la veille pour sortir des Archives secrètes et un quart d'heure plus tard, elle se retrouva dans la rue, devant la porte Sainte-Anne. Cette fois-ci, elle avait apporté avec elle un sandwich qu'elle mangea tout en se rendant à pied à la piazza di Spagna à environ un kilomètre et demi.

Marcher lui faisait du bien et elle réfléchissait en même temps.

L'institut des Dames du Sacré-Cœur, dont c'était la maison mère, jouxtait l'église de la Trinité-des-Monts, située en haut du grand escalier qui dominait la piazza di Spagna.

Camille attendit avec impatience qu'il fût 14 h pour monter les quelques marches à gauche de celles qui menaient à l'église. Elle sonna à l'interphone de la grande porte du couvent. Une voix lui répondit en français :

— Oui, c'est pour quoi ?

— Je viens de France où je travaille pour une étude notariale. Serait-il possible de m'entretenir avec une religieuse qui devrait peut-être se trouver encore chez vous ?

Un léger claquement de la gâche ouvrit la porte. Camille suivit un couloir étroit avant d'arriver à une petite loge où se trouvait la sœur de permanence à l'accueil. Celle-ci demanda :

— Avez-vous rendez-vous ?

Consciente de la façon un peu cavalière dont elle était entrée dans le couvent, Camille s'en excusa tout d'abord et demanda si la sœur Blinov était disponible pour la recevoir.

— Vous voulez voir sœur Blinov ? répéta la religieuse, l'air perplexe.

Oh non, pensa Camille, ne me dites pas que ce n'est pas possible. Elle touchait au but et sentait avec un immense dépit que quelque chose clochait.

— Je crois qu'elle va être contente, repris la religieuse.

— Quoi, elle est encore là ?

— Mais oui, venez avec moi.

Elle suivit la sœur qui la conduisit dans un petit parloir, au premier étage du bâtiment. Le plancher sentait bon la cire et le soleil qui entrait par la fenêtre rasséna Camille. Le couvent était un havre de paix mais aussi un autre monde. Elle se rapprocha de l'embrasement et vit grouiller tout en bas les nombreux touristes et passants de la piazza di Spagna, dans le vrombissement des vespas et le tumulte des klaxons qui faisaient aussi le charme de Rome.

— Vous vouliez me voir ?

Camille se retourna d'un coup. En face d'elle, une toute petite et très vieille religieuse la regardait en souriant. On aurait dit Mère Teresa. La jeune femme était frappée du peu de curiosité des sœurs car tout le monde faisait comme si ce rendez-vous était évident.

— Bonjour ma sœur et merci de me recevoir ainsi, sans rendez-vous. Je viens de Bordeaux et je travaille pour l'étude Taylor & Martin. Je suis chargée de retrouver les héritiers de Mme de Limeuil, ou, plus exactement de Pauline Guillot-Jousseume.

La vieille religieuse soupira.

— Enfin ! Si vous saviez combien j'ai prié pour que ce moment arrive ! Je vous attends depuis si longtemps...

25

LONDRES, 13 MAI 1915

Lorsque, ce jeudi 13 mai 1915, Dimitri sonna à la porte de la maison d'Henry Russell à Londres, il était tourmenté. Depuis son départ de la petite ville de Queenstown, il n'avait cessé de retourner dans son esprit les raisons de la disparition de Mary Evans. Il devenait fou. Les quelques jours qu'il se promettait de passer en compagnie de son ami Russell lui feraient le plus grand bien.

À peine la sonnerie avait-elle retenti que la gouvernante lui ouvrit et le conduisit au salon où Russell se tenait, le *Times* à la main. Leur accolade fut chaleureuse. Russell était un homme suffisamment empathique pour comprendre l'état d'inquiétude et de désespérance dans lequel se trouvait Dimitri. Quant à ce dernier, la maison de son ami lui apparut comme un havre de paix et de sérénité. Tout ce dont il avait besoin.

Comme il n'était pas encore l'heure de dîner, Russell attrapa une bouteille de whiskey irlandais *Old Killough* single malt et lui en servit une bonne rasade. Dimitri s'assit dans un grand fauteuil club, et, pour la première fois depuis le naufrage du *Lusitania*, il se sentit bien,

enfoncé qu'il était entre les parois de cuir brun, rassurantes comme un ventre maternel, tandis que l'alcool répandait dans ses veines une chaleur complice.

Il raconta à Russell ce qu'avaient été ces derniers jours, depuis la mort subite du colonel Souvarov, jusqu'à sa rencontre avec Mary et le naufrage du paquebot. La densité incroyable de cette période avait eu raison de ses scrupules à se répandre.

Pendant tout son récit, Russell hochait parfois la tête pour l'encourager à continuer. Lorsque Dimitri questionna Russell à propos d'une visite éventuelle de Mary Evans venant rendre l'œuf de Fabergé, l'air dubitatif qu'il lut sur le visage de son ami lui apporta la réponse.

— Il semblerait que cette Mary Evans n'ait aucunement l'intention de reparaitre, en tout cas, devant vos yeux.

— J'ai été stupide de lui confier cet œuf. Mais si je ne l'avais pas fait, il serait maintenant au fond de l'eau, au large de Cork. Il me reste une petite chance de le retrouver si j'arrive à savoir ce qu'est devenue Mary. Un inspecteur de Scotland Yard, John Larry, dont j'ai aidé l'épouse à se sauver du naufrage, m'a obligeamment proposé son aide. Je pense que je peux lui faire confiance.

Dimitri reposa son verre sur la table basse à côté de son fauteuil, et attrapa son porte-monnaie dans la poche intérieure gauche de sa veste. Il en sortit la petite clef en or.

— Miraculeusement, j'ai pu le garder sur moi pendant le naufrage. C'est tout ce qu'il me reste de ce joyau

de Fabergé. Je vais passer dès demain à la boutique de Bond Street pour alerter son directeur, au cas où Mary viendrait à s'y présenter pour demander une autre clef... même si j'en doute. Je pense que je vais avoir une journée chargée, car il faut aussi et surtout que je passe à l'ambassade de Russie et au *Foreign Office*. Et puis, il va bien falloir que je dise à la reine Alexandra que j'ai perdu son cadeau.

Russell sourit.

— Vu les circonstances, je ne crois pas qu'elle vous en veuille. Ce qui vous est arrivé, et surtout la période dans laquelle nous sommes, rien de tout cela ne permet une réaction normale et une interprétation logique des événements.

Dimitri semblait rasséréiné. Mais justement, les événements qu'il avait vécus lui avaient fait oublier l'actualité. Aussi, demanda-t-il à son hôte un résumé de la situation internationale. Ce n'était pas brillant. Le torpillage du *Lusitania* avait eu des conséquences immédiates à Londres. Une foule indignée avait saccagé des magasins tenus par des Allemands dans les quartiers de Smithfield et d'Algate. Quant à l'ancien président Théodore Roosevelt, dans une interview au *Herald*, il fustigeait le pacifisme de Woodrow Wilson par une phrase assassine : « La politique de fer et de sang ne peut être combattue par une politique de lait et d'eau. » Certes, le président américain avait mis en garde l'Allemagne pour la dissuader de recommencer, mais, pour le moment, les États-Unis n'avaient toujours pas l'intention d'entrer en guerre.

Henry Russell avait repris le *Times* et en agitait les

pages pour faire cette synthèse lorsque son regard fut attiré par un petit encadré : « On a retrouvé le corps du milliardaire américain M. Vanderbilt, victime du torpillage du *Lusitania*. Il se trouve actuellement à Queenstown, avant un retour vers l'Amérique. » En effet, une forte somme d'argent avait été promise par la famille pour que l'on retrouve les restes de l'Américain, ne serait-ce que pour légaliser sa succession.

À l'évocation de son sympathique voisin de table à bord du fleuron de la *Cunard*, une ombre passa sur le visage de Dimitri et il se remit à penser à Mary Evans. Demain, s'il le pouvait, il passerait à Scotland Yard.

Comme la gouvernante d'Henry Russell avait préparé un bon dîner, les deux hommes se rendirent à la salle à manger pour lui faire honneur. Le vin aidant, le repas fut des plus agréables. Dimitri remisa au fond de lui ses soucis du moment.

Le lendemain, à la première heure, le jeune officier se présenta à l'ambassade de Russie pour rapporter au comte Alexandre von Benckendorff le résultat de sa mission à Washington. Comme le rapport qu'il avait rédigé avant de quitter le territoire américain se trouvait au fond de l'eau, dans l'épave du *Lusitania*, il reprit, de mémoire, les principaux points qui avaient été abordés durant les différentes réunions à la Maison-Blanche. Le secrétaire de l'ambassadeur notait l'essentiel de sa mission.

Certes, les Américains n'avaient pas été convaincus d'entrer en guerre, mais le torpillage du paquebot pouvait modifier le rapport de forces. De plus, Alexandre

von Benckendorff informa Dimitri de l'imminence de l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de la Triple-Entente, c'est-à-dire de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie. Pour emporter l'adhésion de Rome à cette nouvelle alliance, il lui avait été promis, en cas de victoire, l'attribution de territoires anciennement italiens mais appartenant actuellement à l'Autriche, notamment l'Istrie – c'est-à-dire la région de Trieste et le Trentin-Haut-Adige.

Pour l'ambassadeur, l'entrée en guerre des États-Unis n'était qu'une question de temps. Il s'inquiétait davantage de la Russie. En effet, depuis le 2 mai, l'armée allemande, sous le commandement du général August von Mackensen, avait lancé une offensive majeure visant à percer le front russe sur 80 km, entre la Vistule et les Carpathes. Cependant, l'armée de Nicolas II parvenait encore à éviter les tentatives d'encercllement, malgré un recul certain et des pertes importantes. Saint-Petersbourg était loin, mais Dimitri se faisait du souci pour Sophie Malkine.

Comme s'il avait deviné ses pensées, l'ambassadeur reprit :

— À propos, j'ai des nouvelles de votre mère. Elle va bien, mais elle ne sait pas que vous êtes allés aux États-Unis, et encore moins que vous étiez sur le *Lusitania*. Nous lui dirons que vous allez le mieux possible.

Dimitri était soulagé. Il lui tardait de revenir dans son pays, mais pour le moment, la circulation entre la France et la Russie était toujours interrompue – à moins de passer par l'Extrême-Orient.

Pendant toute la journée, le jeune officier resta à la

disposition du comte von Benckendorff, car une réunion devait être organisée dans la semaine au *Foreign Office* avec la délégation française qui l'avait accompagné à Washington. Il fallait la préparer sérieusement.

Dimitri sortit tard de l'ambassade. Son bras gauche, en écharpe, lui faisait mal. Mais s'il ne lui était pas encore possible de retourner au combat, ses capacités intellectuelles restaient intactes et il restait à la disposition du gouvernement russe, par l'intermédiaire de son ambassade à Londres. Puisqu'il logeait chez son ami Russell, cela ne poserait aucun problème de logistique. Le jeune homme avait juste omis volontairement d'informer le comte qu'il recherchait Mary Evans et qu'il devait aussi rencontrer la reine Alexandra, laquelle était toujours à Sandringham.

Avisant un fiacre, il se fit conduire à Scotland Yard, espérant y trouver le sympathique inspecteur John Larry qui pourrait lui donner des nouvelles de Mary Evans voire de son prochain mariage.

Le policier s'appêtait à quitter son bureau lorsque Dimitri arriva au commissariat. Pour éviter des oreilles indiscretes, les deux hommes se rendirent non loin de là, au *Waterloo Tavern*, un pub enfumé et chaleureux. Une pinte de bière à la main, Larry lui fit un bref compte rendu de ses recherches.

— Nous avons épluché toutes les annonces de mariage parues dans les journaux, toutes les publications de bans, rien. Nous avons pris contact avec les vicaires et recteurs de paroisses pour connaître les mariages à venir, rien non plus. Enfin, comme vous m'aviez dit que sa mère était russe, nous avons fait le tour de la communauté orthodoxe du Grand Londres, là non plus, nous

n'avons rien trouvé. À croire qu'elle s'est volatilisée. Ou bien qu'elle n'a aucune intention de se marier.

Dimitri était perplexe. Se pouvait-il qu'elle ait quitté la Grande-Bretagne ? Mais pour aller où ? Et ce faux nom qui avait été utilisé pour louer sa cabine sur le *Lusitania* ? Si Mary Evans était une aventurière, elle n'avait pas pu agir seule.

John Larry était embarrassé.

— Nous ne savons pas où elle est, mais nous avons découvert quelque chose qui pourrait vous intéresser.

— Quoi donc ? demanda le jeune Russe, subitement fébrile.

— Vous m'avez bien dit que sa cabine avait été réservée au nom de M. et Mme Smith.

— Oui, en effet.

— Lorsque vous étiez à bord du *Lusitania*, y a-t-il eu un moment où elle est restée seule ?

— Le deuxième jour de la traversée, je ne l'ai pas vue du tout. Mais il faut dire que cela secouait un peu, et qu'elle est restée dans sa cabine à cause du mal de mer. C'est du moins ce qu'elle m'a dit.

— Vous souvenez-vous de l'information selon laquelle il y aurait eu trois passagers clandestins mis aux fers par le commandant Turner et dont on a dit qu'ils étaient des espions allemands ?

— C'est vrai, le commandant lui-même nous l'a confirmé.

— Eh bien, ce n'était pas des Allemands, mais des Russes.

— Comment ça ?

— Ils faisaient partie, où plutôt devrais-je dire, ils font partie d'un mouvement d'opposition au tsar, plus

ou moins dirigé par un dénommé Vladimir Illich Oulianov, actuellement exilé en Suisse, à Zurich sous le nom de Lénine. Nous avons découvert que non seulement, ces trois passagers ne sont pas morts noyés, ou du moins deux d'entre eux, mais que quelqu'un les avait libérés. Cette personne qui les a sauvés est très certainement Mary Evans. Malgré son nom anglais, qui n'est vraisemblablement pas le sien, il semble qu'elle soit membre de ce groupe d'opposition. En effet, une jeune femme, passagère du *Lusitania* selon nos sources, dont la description physique ressemble beaucoup à cette dame, nous a été signalée comme faisant partie de la mouvance révolutionnaire, opposée au pouvoir autocratique du tsar. Lorsqu'elle est montée à bord du paquebot, elle savait très bien qui vous étiez depuis qu'elle vous avait vu à Washington. Vous lui avez apporté sans le savoir la caution qu'elle cherchait pour approcher le commandant Turner. C'est ainsi qu'elle a pu obtenir des renseignements sur ces clandestins. L'œuf de Fabergé fut la cerise sur le gâteau. Vous leur avez donné de quoi financer leur mouvement, à condition, bien sûr, de trouver quelqu'un pour acheter ce joyau... Selon moi, il y a de fortes chances qu'elle soit partie pour Zurich retrouver son Lénine. Mais ce n'est qu'une hypothèse sur laquelle nous travaillons. Si c'est le cas, nous aurons bientôt de ses nouvelles. En effet, nous avons noyauté le petit groupe qui entoure Oulianov par la présence d'un de nos agents.

Dimitri était abasourdi. Non seulement il s'était fait substituer l'œuf, mais encore, lui, un officier de la garde impériale, avait indirectement participé au financement du terrorisme. L'affaire devenait beaucoup plus grave.

D'autres avaient été fusillés pour moins que cela ! Naufrage ou pas, il était encore dans de beaux draps...

Les deux hommes se séparèrent à la sortie du pub. John Larry promit de poursuivre ses recherches en toute discrétion et d'en informer Dimitri où qu'il se trouve. Pour plus de facilité, celui-ci laissa à l'inspecteur l'adresse de son oncle et sa tante à Paris, ainsi que celle de sa mère à Saint-Petersbourg. Cette fichue guerre finirait bien un jour et tout reviendrait comme avant.

En rentrant le soir chez Henry Russell, il préféra ne rien dire de ce qu'il avait appris, justifiant son air préoccupé par la fatigue et la douleur de son bras cassé. De toute façon, il n'allait pas rester indéfiniment en Angleterre, car dès que sa fracture serait guérie, il lui faudrait repartir à la guerre sur le front français à défaut du front russe.

Pendant les jours qui suivirent, il participa aux différentes réunions diplomatiques organisées par le *Foreign Office*. Il y retrouva avec plaisir Charles Picart, en compagnie duquel il devait retourner en France à la fin du mois de juin. Heureusement, il avait pu obtenir une entrevue avec la reine Alexandra à Sandringham House. Son idée était de lui expliquer, sans trop donner de détails, ce qui était arrivé à l'œuf de Fabergé. Comme il avait été bien indemnisé par la *Cunard* du préjudice subi par le naufrage, il était prêt à tout reverser à la reine, pour n'avoir pas su conserver le cadeau qu'elle destinait à sa sœur.

Lorsqu'il se fut annoncé, la reine Alexandra le reçut dans le même salon que la dernière fois, le fit asseoir et lui demanda de lui raconter le naufrage. Ce qu'il fit. Au

fur et à mesure qu'il parlait, il se demandait comment présenter la disparition de Mary Evans. Le mieux était de dire la vérité, mais en faisant passer la jeune femme pour une aventurière de haut vol plutôt qu'appartenant à ce groupe de révolutionnaires russes. Il préférait avoir l'air ridicule que de passer pour un traître.

Son récit terminé, il sortit de son porte-monnaie la petite clef en or qu'il voulut remettre à la reine Alexandra, à défaut de lui restituer l'œuf de Fabergé. La souveraine la prit délicatement et la regarda des deux côtés comme pour en imprégner sa mémoire, puis, au bout de quelques minutes la tendit à Dimitri qui n'osait plus rien dire.

— Capitaine Malkine, je préfère que vous la gardiez. Quelle que soit la véritable identité de cette Mary Evans, si, un jour, vous retrouvez cet œuf, je souhaite qu'il aille à ma sœur ou à l'un de ses descendants. Vous êtes un homme d'honneur, votre parole me suffira. Vous avez cru bien faire en confiant ce joyau à une aventurière, mais les circonstances étaient vraiment particulières et vous avez vécu des moments très durs. Cette guerre ne me dit rien de bon et je crains que nous assistions bientôt à d'autres naufrages bien plus meurtriers que celui du *Lusitania*. Je veux parler du monde dans lequel nous vivons. Je pense très sincèrement qu'il émet ses derniers feux.

— Je remercie vivement Votre Majesté de la confiance qu'elle m'accorde. Je vous promets de tout faire pour retrouver cet œuf, que je remettrai à l'impératrice Maria Féodorovna ou à l'un de ses descendants.

— Ah, un dernier point capitaine. Personne ici ne sait que je vous ai confié ce cadeau pour ma sœur,

même pas mon fils, le roi George V. Donc, cette affaire est entre vous et moi. Moins vous en parlerez, plus vous vous protégerez.

Dimitri était soulagé. Après réflexion, il aurait été ridicule de proposer de rembourser la reine Alexandra avec l'indemnisation de la *Cunard*, alors qu'elle était l'une des femmes les plus riches d'Angleterre. En plus, elle ne lui avait mis aucune pression quant au délai relatif à la restitution du joyau.

La souveraine le regardait avec sympathie.

— Prenez soin de vous, capitaine. Ne vous tracassez pas si vous ne retrouvez pas cet œuf.

Elle lui tendit la main qu'il effleura de ses lèvres, en homme bien élevé qu'il était. Puis, claquant les talons, il sortit du salon, sentant le regard bienveillant de la reine sur sa nuque.

Un valet le raccompagna jusqu'à la lourde porte d'entrée. Dès qu'il eut parcouru quelques dizaines de mètres sur l'allée qui traversait le parc, il vérifia qu'on ne pouvait le voir du palais et se mit à sauter comme un cabri, tellement son soulagement était fort. Il s'arrêta assez vite, car son bras en écharpe le rappela à une réalité plus douloureuse.

Le temps d'aller à la gare, il se souvint des conseils de la reine concernant la discrétion relative à l'œuf de Fabergé. À qui en avait-il parlé ? À quatre personnes : à Henry Russell, à l'inspecteur Larry, et à son oncle bien sûr puisqu'il l'avait conservé un temps dans un coffre de la banque de France. Frédéric Guillot-Jousseau avait préféré ne pas en parler à sa femme, connaissant sa propension à bavarder. Cela faisait juste trois personnes

dont il connaissait la discrétion. Quant à la quatrième, c'était Mary Evans.

Il allait tout faire pour la chercher. Il y mettrait le temps sans doute, mais c'était une certitude dans son esprit. Il la retrouverait.

C'est un homme rassuré et charmant qui, ce soir-là tint compagnie à Henry Russell. Celui-ci remarqua ce changement.

— Est-ce le fait de bientôt quitter Londres qui vous rend si disert ? lui dit-il, avec une petite pointe d'humour.

— Mais pas du tout, bafouilla le jeune officier. D'abord, je ne pars pas tout de suite, mais c'est surtout cette affaire de l'œuf de Fabergé qui est à peu près réglée. La reine Alexandra a compris les circonstances dans lesquelles Mary Evans l'a volé et m'a laissé une totale carte blanche pour le retrouver, y compris en termes de délai. Cela vous explique à quel point je suis soulagé.

Russell lissait sa moustache en souriant.

— J'en suis heureux pour vous. Mais soyez prudent tout de même.

Les derniers jours londoniens de Dimitri furent très chargés. Il passait tout son temps à l'ambassade de Russie ou au *Foreign Office*, et comme prévu, à la toute fin du mois de juin 1915, il rentra à Paris, dans les mêmes trains et le même bateau que la délégation française et son ami Charles Picart. Henry Russell avait tenu à l'accompagner à la gare de Waterloo, se doutant bien que, cette fois-ci, leurs adieux risquaient d'être définitifs. Les incertitudes pesant sur leurs destinées et parti-

culièrement celle de Dimitri, donnaient à ce moment un caractère précieux. Russell avait appris à estimer le jeune officier qu'il considérait un peu comme un fils. Quant à Dimitri, qui s'était révélé tantôt acteur, tantôt victime de l'emballement des événements auxquels il avait été mêlé depuis qu'il avait quitté son pays natal, il avait trouvé chez cet homme généreux et bienveillant l'écoute dont il avait eu besoin.

Au moment de monter dans le train, les deux hommes se serrèrent la main mais finirent par se donner une accolade virile et amicale. Lorsque le convoi s'ébranla, Russell fit un petit signe de la main puis il sortit un cigare de sa poche. Il l'alluma tout en regardant s'éloigner l'Express pour Douvres. Il avait du pain sur la planche, et en priorité il lui fallait s'occuper de cette Mary Evans et de ce groupuscule de révolutionnaires russes qui pouvait, à terme, se révéler dangereux. Avisant un fiacre, il se rendit à Horse Guards Road pour rejoindre son lieu de travail. Sir Mansfield George Smith, qui dirigeait le Secret Intelligence Service, c'est-à-dire le contre-espionnage britannique était déjà arrivé. Henry Russell entra dans son bureau et vit avec satisfaction que l'inspecteur John Larry l'attendait.

26

PARIS, 10 JUIN 1915

Le retour de Dimitri chez son oncle et sa tante fut une véritable fête. Pour eux, comme pour sa cousine Pauline, il était hors de question qu'il aille loger ailleurs tant qu'il serait à Paris. Il revit Roger avec grand plaisir. Le jeune homme, travaillait désormais à la Banque de France avec Frédéric Guillot-Jousseume. Malgré l'amputation de son bras droit, il s'était remis au piano, épiluchant toutes les partitions existantes de pièces pour main gauche. Dès la guerre terminée, il se promettait de revenir à sa profession de concertiste, tellement plus passionnante celle d'opérateur de marché pour clients fortunés. Cette perspective le remplissait de joie ; ses parents, sa sœur et Dimitri étaient heureux de le voir aussi confiant quant à son avenir.

Quant à Maurice, le traumatisme qu'il avait subi en ayant été enterré vivant pendant trois jours tendait à s'estomper. Certes, il était encore hospitalisé à Sainte-Anne, mais déjà, le médecin major qui s'occupait de lui parlait de le renvoyer sur le front au grand dam de ses parents qui craignaient toujours pour sa santé mentale.

Quelques jours après son arrivée à Paris, Dimitri

décida d'aller le voir. Cela faisait presque un an que les deux cousins ne s'étaient pas revus et le jeune Russe appréhendait un peu la rencontre.

En remontant la longue allée de platanes conduisant au centre de l'asile, il remarqua, assis sur les bancs qui bordaient la voie, quelques jeunes hommes en uniforme. Ils étaient atteints de traumatismes psychiques dus à la guerre. Dimitri sentait dans son dos leur regard halluciné et pressa le pas tout en se traitant de couard. Certains de ces soldats auraient pu être ses compagnons de misère, il y avait à peine quelques mois de cela.

En arrivant au bâtiment central, il demanda à voir Maurice. Une infirmière à l'allure sévère le conduisit par un dédale de couloirs à une salle commune où se trouvaient une vingtaine de lits, tous occupés. La plupart des malades en chemise de nuit restaient allongés, hébétés, manifestant par des tremblements les commotions subies au front et cette peur d'être ensevelis ou déchiquetés par les obus.

Il repéra Maurice, vêtu de son pantalon d'uniforme bleu horizon et d'une chemise blanche à manches longues. Pieds nus, assis sur son lit, il fumait une cigarette les yeux dans le vague, un livre ouvert posé à l'envers près de lui. Lorsqu'il aperçut Dimitri, il eut un mouvement de surprise. Alors qu'il s'approchait de lui, il lui tendit la main. Au moment où le jeune Russe allait ouvrir la bouche, il se mit à réciter d'une voix mécanique :

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.*

— C'est beau n'est-ce pas ? C'est un poème d'Arthur Rimbaud qui s'appelle *Sensation*. C'est ma seule façon de m'évader d'ici.

Maurice prit le livre posé sur son lit et le montra à son cousin. Il baissa la voix pour que Dimitri seul puisse l'entendre.

— C'est tiré de ce recueil. Je l'ai appris par cœur pour ne pas devenir fou. Il suffit de regarder l'état dans lequel sont les malades de cette chambre. La plupart sont atteints d'obusite ou de syndrome des éboulés. Ici, on a tous failli mourir dans des circonstances épouvantables. Pas étonnant que cela nous monte au cerveau ! Quand je pense que certains médecins s'imaginent que nous sommes des lâches, que nos symptômes ne sont rien d'autre que de la simulation qui devrait nous valoir le conseil de guerre... Cela me dégoûte. Ils n'ont qu'une hâte, nous remettre sur pied pour nous renvoyer au front. Le médecin major qui me soigne considère que je devrais sortir d'ici dans trois semaines.

— C'est une bonne nouvelle, s'exclama Dimitri

— Oui, vu comme ça... Mais en aucun cas je ne veux revenir m'enterrer comme un rat dans les tranchées.

— Je te comprends ! Mais tu as une idée de ce que tu vas faire, alors ?

— As-tu entendu parler du général Auguste Hirschauer ?

— Euh, non.

— Il est directeur de l'aéronautique militaire au Ministère de la Guerre.

— Et alors ?

— Je lui ai écrit une lettre. Je comptais la remettre à Pauline à l'occasion de sa prochaine visite, mais comme tu es là, j'aimerais autant que tu la lui donnes en main propre. Je n'ai aucune confiance dans le service d'expédition du courrier ici : tout passe entre les mains de la censure.

— Tu peux compter sur moi, je la lui donnerai dès que possible. Je te tiendrai au courant.

— Merci Dimitri, je te revaudrai ça.

Maurice prit le recueil de poèmes de Rimbaud posé sur son lit pour en extraire une petite enveloppe qu'il avait pris soin de cacher contre la couverture du livre. Il la tendit à son cousin.

— Cet hôpital est une vraie prison pour les blessés psychiques comme moi. On est constamment obligé de ruser pour communiquer avec l'extérieur. Comme je te l'ai dit, beaucoup de médecins et même d'infirmières pensent que nous sommes des simulateurs. Tous les moyens sont bons pour essayer de nous coincer. C'est la raison pour laquelle je veux anticiper mon affectation lorsque je sortirai d'ici. Si je ne fais rien, je retournerais dans mon régiment d'origine, le 11^e cuirassiers, et, alors que je suis un cavalier, je me retrouverais comme tous les soldats de l'infanterie, condamné à me battre dans je ne sais quelle tranchée, dans la boue, au milieu des cadavres et des rats. Je ne peux même pas l'imaginer. Si j'y retourne, je déserte.

— Mais alors, pourquoi cette lettre au général Hir-

schauer ?

— Parce que c'est la seule solution qu'il me reste si je ne veux pas me mettre hors la loi. Je voudrais devenir aviateur. J'ai appris incidemment par l'aumonier militaire de l'hôpital, que ce général est chargé de constituer une unité d'élite. Tu as peut-être entendu parler de ces pilotes : Georges Guynemer, René Fonck ou encore Roland Garros ? Beaucoup d'entre eux sont issus de la cavalerie et je sais qu'on en manque. Je suis donc candidat. C'est le sens de ma lettre. Tu comprends pourquoi c'est si important pour moi.

Maurice le regarda droit dans les yeux, la main crispée sur le bras droit de Dimitri.

— Si je dois crever, au moins que je puisse choisir mon champ de bataille.

Il rajouta avec un petit sourire en coin :

— À force de regarder vivre mes abeilles de la Colombière, j'ai moi aussi envie de voler. Et puis, ce sera une autre façon de m'envoyer en l'air.

Les deux cousins se mirent à rire, heureux de cette complicité retrouvée. Après avoir donné quelques nouvelles de l'oncle Frédéric, de la tante Lucie et de Pauline, Dimitri raconta très brièvement son voyage à Washington, bien conscient qu'il lui fallait rester dans le flou.

Au bout d'une heure, l'infirmière peu commode que le jeune Russe avait croisée entra dans la chambrée pour lui signifier la fin de la visite. Ordre du médecin major : il ne fallait pas perturber les malades. Dimitri s'exécuta pour éviter les foudres de ce cerbère, mais surtout pour ne pas nuire à son cousin. Il avait la lettre pour le général Hirschauer et promit de passer au Ministère de la Guerre le lendemain matin.

Ce lundi 5 juillet 1915, en uniforme de capitaine au 16^e dragons, son bras gauche en écharpe, Dimitri se présenta devant l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique. Un planton l'emmena directement au bureau du général Hirschauer dont la grosse voix s'entendait du couloir. Le ministère était une véritable ruche, et en ce 336^e jour de guerre, l'activité ne montrait aucun signe de relâchement. C'est ainsi qu'à peine arrivé devant la porte du bureau du général, un jeune secrétaire, visiblement maréchal des logis, le fit entrer dans la pièce où se trouvait Hirschauer. Celui-ci était assis à son bureau, devant une montagne de parapheurs dont il signait méthodiquement les documents insérés.

Dimitri porta la main à son képi pour le saluer.

— Repos, capitaine. Que voulez-vous ?

Surpris de la disponibilité du général et de la facilité avec laquelle il était arrivé jusqu'à lui, Dimitri expliqua en quelques mots le but de sa venue tout en édulcorant l'état psychique de Maurice. Il sortit la lettre de son cousin de la poche intérieure de sa vareuse.

Hirschauer le regardait de ses yeux bleus très clairs.

— Donnez-moi cette lettre. J'ai besoin de volontaires pour étoffer ma brigade d'aérostiers qui, comme vous le savez peut-être, s'entraîne à côté de Versailles, à Toussus-le-Noble. Si la candidature de M. Guillot-Jousseume me convient, il le saura assez vite. Merci de me l'avoir apportée. Vous pouvez disposer.

Trois semaines plus tard, Maurice recevait de l'état-major l'ordre de rejoindre le commandant Édouard Barès, directeur du service aéronautique du GQG, afin de suivre une formation de pilote dont l'armée française

avait furieusement besoin. Ses antécédents à Sainte-Anne avaient bien été notés sur son livret militaire, mais comme ces aviateurs étaient considérés comme des têtes brûlées, la candidature de Maurice ne déparerait pas.

Quant à Dimitri, sa fracture au bras était presque guérie. Dans l'impossibilité de rejoindre l'armée russe, il demanda à l'ambassadeur Iswolsky de retourner au combat dans l'armée française. Celui-ci lui opposa un refus total. Il avait encore besoin de lui et nulle envie qu'il aille se faire tuer sur le front. D'ailleurs, depuis le début de l'année 1915, les combats s'étaient stabilisés voire enlisés en Champagne, dans la Somme et en Artois dans une guerre de position encore très coûteuse en vies humaines.

Dimitri était devenu un des attachés militaires de l'ambassade de Russie et participait aux réunions interalliées grâce à sa pratique de l'anglais, du français et bien évidemment du russe.

Le front de l'Est encaissait des revers qui inquiétaient Alexandre Iswolsky. Depuis mai, les armées du tsar avaient reculé de 150 km lors de l'offensive allemande et austro-hongroise de Gorlice-Tarnów. L'ambassadeur et son entourage savaient que le chancelier allemand Bethmann-Hollweg, avec l'appui du Kaiser et de ses généraux, voulait forcer la Russie à sortir du conflit en proposant à Nicolas II une paix séparée, ce dont ce dernier ne voulait pas entendre parler. Comme le front de l'Ouest ne bougeait pratiquement pas, les offensives à l'est se succédaient dans le but de l'obliger à traiter. Mais le tsar demeurait inflexible et fidèle aux accords passés avec ses alliés. Iswolsky savait que des

contacts commençaient à être pris par les Allemands avec les mouvements révolutionnaires russes, en particulier celui « d'anarchistes » russes réfugiés à Zurich, autour de leur chef, Vladimir Illich Oulianov.

Le 5 septembre, le tsar décida de prendre le commandement suprême des armées russes, destituant le grand-duc Nicolas, son oncle, alors généralissime mais peu en cour auprès de la tsarine Alexandra du fait de ses critiques à l'égard de Raspoutine.

À l'automne 1915, le front russe avait considérablement reculé, « libérant » la Pologne, la Lituanie et la Courlande, ainsi qu'une partie de la Biélorussie et de la Galicie austro-hongroises qui avait été conquises un an plus tôt. La Douma, c'est-à-dire la chambre basse de l'empire russe, s'était émue des fortes pertes de l'armée autant que de sa retraite, que certains assimilaient à un sauve-qui-peut. On comptait plus de 4 millions d'hommes tués, blessés ou faits prisonniers.

Les raisons de cette débandade étaient surtout liées au manque de moyens de l'armée russe par rapport à l'armée allemande. La supériorité matérielle des troupes du Kaiser ne faisait aucun doute : il pouvait aligner sans peine une artillerie lourde ou légère, des mitrailleuses, mais aussi des fusils et des munitions. Quant aux soldats russes, s'ils étaient bien plus nombreux, ils ne disposaient même d'un fusil chacun. À cela s'ajoutait un commandement totalement dépassé, un manque d'organisation flagrant et une perte de confiance progressive de l'armée et du peuple envers le tsar.

Il faut dire qu'en partant sur le front, celui-ci avait confié les rênes du pouvoir à sa femme, l'impératrice

Alexandra. Or, rien de ce qu'elle décidait ne l'était sans l'aval de celui qu'elle appelait « notre ami », c'est-à-dire le *starets* Raspoutine. L'incurie du pouvoir à Petrograd commençait à conduire la Russie à sa perte.

Le gouvernement français, conscient de la situation tout autant que l'ambassadeur Iswolsky, proposa un échange au gouvernement russe : du matériel de guerre contre des hommes. En effet, malgré l'ouverture d'un autre théâtre d'opérations dans le détroit des Dardanelles en avril 1915, la grande crainte des Alliés était que le front russe ne cède, libérant un grand nombre de soldats allemands qui viendraient renforcer les armées occidentales. C'en serait fini d'une guerre que la France aurait perdue.

En décembre 1915, après la conférence de Chantilly qui officialisa cet échange, Dimitri fut chargé du montage de l'opération et obtint l'autorisation de se battre avec ce corps expéditionnaire dès qu'il serait sur le territoire français.

En février 1916, près de 9 000 hommes de la 1^{re} brigade spéciale d'infanterie composée de deux régiments, quittèrent Moscou par le *Transsibérien*. Arrivés au port de Daïren, en Mandchourie, ils embarquèrent ensuite sur deux navires français, le croiseur cuirassé *Latouche-Tréville*, et le paquebot *Himalaya*. En échange, les deux bâtiments avaient apporté avec eux le matériel de guerre qui manquait tant aux Russes.

Ce premier contingent devait être suivi quelques mois plus tard de trois autres brigades. En tout, 44 000 hommes devaient partir de l'Extrême-Orient russe, ce qui compliquait un peu l'organisation mais

qui surtout, allongeait les délais. En effet, il leur fallut presque trois mois pour parcourir les 30 000 km les séparant du front ouest.

Alexandre Iswolsky envoya une délégation de l'ambassade accueillir ses compatriotes à Marseille, le 16 avril 1916. Dimitri devait en faire partie sous les ordres du colonel Ignatiev, premier attaché militaire.

Juste avant son départ, il avait confié à sa cousine Pauline la petite clef en or qu'il avait gardée jusque-là dans son porte-monnaie. Malgré la mise en garde de la reine Alexandra, il lui avait tout expliqué : le cadeau pour la tsarine, son voyage aux États-Unis dans l'espoir de rallier la Russie par la Sibérie, le retour en Europe, le naufrage, et, bien évidemment, Mary Evans. La jeune fille l'avait écouté en silence avant de prendre dans la paume de sa main la petite clef.

— N'aie aucune crainte, je la garderai tout le temps nécessaire. Surtout, ne vas pas te faire tuer bêtement. Ce n'est pas moi qui récupérerai l'œuf, tu l'imagines bien. En plus, je ne sais même pas à quoi ressemble cette Mary Evans.

Dimitri était touché par la véhémence de sa cousine. Serait-elle jalouse ? Il souriait de toutes ses dents.

— Merci infiniment, Pauline. Lorsque j'aurais récupéré ce joyau de Fabergé, je viendrai chercher la clef. Mais, pour le moment, il me faut faire la guerre. S'il m'arrivait quoi que ce soit, j'aime autant que cet objet ne soit pas sur moi. Si je meurs sans avoir retrouvé l'œuf, garde-la en souvenir de moi.

— Ne dis pas ça. Ça porte malheur.

Comme pour conjurer le sort, elle se jeta dans les bras de Dimitri. Celui-ci, un peu gauche, la serra contre

lui et l'embrassa. Il alla ensuite saluer son oncle et sa tante et partit en vitesse pour la gare de Lyon prendre le train de nuit pour Marseille. Le lendemain matin, il arrivait dans la cité phocéenne.

Les navires étaient attendus en début d'après-midi, mais déjà une foule compacte et enthousiaste avait envahi les môles du port. Le *Latouche-Tréville* accosta le premier, suivi peu de temps après par l'*Himalaya*. Il y eut alors un déploiement de faste militaire : la musique de la flotte joua l'hymne russe et *la Marseillaise* pendant que le régiment du 6^e hussards rendait les honneurs. Le général Ménessier, gouverneur militaire de Marseille, monta à bord, suivi par quelques officiers – dont le colonel Ignatiev et Dimitri – et vint saluer le général-major Nicolas Lokhvitski qui se tenait à la tête du corps expéditionnaire. Quelques minutes plus tard, les soldats débarquèrent et se rendirent en défilant vers un vaste camp de baraques et de tentes qui avait été aménagé pour eux sur la route de l'Estaque, dominant la mer. Le soir même, le général Coquet, commandant la 15^e région militaire, offrit aux officiers présents, russes, français et alliés, un grand dîner auquel bien sûr Dimitri fut convié.

À la première heure du lendemain, le jeune homme se présenta à l'entrée du camp pour organiser avec les attachés militaires de l'ambassade et les officiers supérieurs commandant les régiments, le transfert du corps expéditionnaire vers le front. Celui-ci avait plus que jamais besoin de renfort : depuis le 21 février, une formidable bataille avait commencé à Verdun, dans des conditions difficiles et éprouvantes. La guerre exigeait

son comptant de soldats.

À la fin de la journée, toute l'organisation de ce transfert était bouclée. Dimitri, qui devait loger dès à présent dans le camp de l'Estaque, en profita pour le visiter. Un franc soleil inondait la prairie où il se situait. Au moment où il s'apprêtait à entrer dans la baraque qui servait de poste, il s'entendit héler.

— Mon lieutenant, mon lieutenant !

Il se retourna, surpris, et aperçut à contre-jour un soldat agitant les bras en courant vers lui. Il plissa les yeux.

— Mon lieutenant, c'est Piotr ! Piotr Sorokine !

— Piotr ?

Dimitri reconnut alors son ordonnance qu'il avait laissé à Saint-Petersbourg en juin 1914. Cela faisait presque deux ans. Les deux hommes échangèrent une poignée de main chaleureuse, heureux l'un comme l'autre de se retrouver.

— Mais que fais-tu ici ?

— C'est une longue histoire.

— D'accord, j'ai compris, viens avec moi, il y a une baraque à côté d'ici où on peut boire un peu de vodka. Tu vas me raconter tout ça.

Les deux hommes s'installèrent devant une table rudimentaire et Piotr commença son récit.

— Quand vous êtes parti, je pensais que vous reviendriez vite. Mais lorsque la guerre a été déclarée, j'ai compris que ce ne serait pas de sitôt. J'ai porté toutes vos affaires chez Mme Sophie, votre mère, et trois jours plus tard, j'étais mobilisé. Mon régiment a été envoyé sur le front de l'Est et j'ai été blessé au thorax à la bataille de Tannenberg. C'est sans doute ce qui m'a sauvé

la vie... Par la suite, l'armée russe a commencé à subir des revers et beaucoup de camarades de mon unité sont morts. Après des mois d'hôpital, j'ai appris qu'on organisait un corps expéditionnaire pour venir en France ; je n'ai pas hésité et me suis porté volontaire. La France, c'est plus petit que la Russie... J'ai pensé que ce serait plus facile de vous trouver ! Mais je ne savais pas que vous étiez capitaine, mon lieutenant.

Dimitri eut un grand sourire.

— Je suis très content que tu sois là et d'ailleurs, puisque je vais me battre avec vous tous, je vais demander à te garder comme ordonnance. À partir de maintenant, tu restes avec moi.

Piotr se gratta le front.

— Avant de rejoindre le corps expéditionnaire, je suis passé voir votre mère. Elle est très inquiète pour vous. D'ailleurs, elle m'a laissé quelque chose que je devais vous remettre si je vous retrouvais. Je l'ai dans ma cantine ; ne bougez pas, je vais le chercher.

Avant que Dimitri n'ait eu le temps de répondre, Piotr avait filé. Le jeune officier regarda son verre vide et demanda une autre vodka. Il était anxieux de savoir ce que devenait Sophie Malkine, et lui aussi se tracassait pour elle. Au bout de quelques minutes, Piotr revint, un petit paquet ficelé à la main.

— C'est pour vous.

Dimitri défit les liens et le papier avec émotion, pensant à celle de sa mère lorsqu'elle avait préparé ce cadeau pour lui. Dans une petite sacoche s'accrochant à la ceinture, elle avait placé une paire de gants en cuir, doublés de fourrure à l'intérieur. Certes, l'été arrivait, mais cette guerre qui n'en finissait pas laissait pressentir

la possibilité d'un autre hiver dans les tranchées. Ces gants seraient très utiles. Une longue lettre accompagnait la sacoche. Dimitri s'en saisit aussitôt et commença à la lire pendant que Piotr, discret, s'asseyait devant la baraque.

La vie à Pétrograd devenait difficile. L'arrière subissait une crise du ravitaillement et une sérieuse baisse du pouvoir d'achat. Sophie Malkine avait même envisagé un temps de se réfugier dans son domaine de Sokolovo légué par son mari, à côté de Smolensk, dans le petit village de Katyn. Cependant, elle considérait que pour le moment, sa situation n'était pas dramatique. Elle s'inquiétait bien davantage de ce qui se passait au palais impérial. En bonne Française, elle savait que la lassitude de tout un peuple pouvait mener à la révolution. Or, le peuple russe était mécontent. Non seulement le tsar Nicolas II se montrait incapable de diriger à la fois l'armée et le pays, mais un autre homme focalisait sur sa personne une indignation croissante et dangereuse : Grigori Efimovitch Raspoutine.

Au fur et à mesure de sa lecture, Dimitri s'étonnait de la liberté de ton de sa mère, ainsi que de l'acuité de son analyse politique. Puis il songea que grâce à son amie qui était dame d'honneur de la tsarine Alexandra, Sophie Malkine devait savoir tout ce qui se passait au palais impérial. Dimitri avait l'impression que cette lettre, qui avait évité la censure grâce à Piotr, ressemblait à une fine analyse politique d'un monde en pleine décomposition. La lucidité de sa mère l'étonnait, et, si ce qu'il lisait le désolait, il découvrait une femme forte, capable de résister aux événements, si ceux-ci venaient à s'amplifier et à déstabiliser la Russie.

Sophie Malkine s'attardait sur une bonne page à critiquer Raspoutine et l'autorité morale sans partage qu'il exerçait non seulement sur l'impératrice Alexandra, mais aussi sur un bon nombre de ministres et de membres de la cour. Son influence allait croissante, malgré les nombreuses mises en garde rapportées à Nicolas II, alors sur le front. Le scandale des débauches du *starets* était totalement gommé par les soins qu'il pouvait apporter au tsarévitch hémophile. Mais pour le malheur de la Russie, il se mêlait aussi de gouverner le pays à travers l'impératrice Alexandra. Ses détracteurs, de plus en plus nombreux, jugeaient cette ingérence impardonnable.

Dimitri savait que sa mère voyait juste. Il se rappela sa brève rencontre avec Raspoutine à Tsarskoié Sélo en juin 1914 et la menace proférée à son encontre par le moine. Il frissonna.

À ce moment-là, il eut la certitude qu'il allait rentrer en Russie. Ne serait-ce que pour contrer la prophétie du *starets*, selon laquelle il ne reviendrait jamais dans son pays après son long voyage.

La fin de la lettre de Sophie Malkine était plus personnelle. La mère se préoccupait de ce que pouvait faire son fils et elle espérait de tout son cœur qu'il allait bien et qu'il n'était pas blessé.

Lorsqu'il en eut fini la lecture, Dimitri replia lentement les feuillets et resta pensif un long moment. Vivement que cette guerre soit finie. D'un seul coup une vague de nostalgie incontrôlable le submergea. Elle fit remonter de son subconscient tout autant l'odeur iodée de la mer Baltique que l'exhalaison des blés mûrs du côté de Smolensk. La Russie lui manquait.

27

LE VOYAGE À CRACOVIE, 26 AVRIL 1990

En sortant de la Trinité des Monts, Camille était encore sous le choc des révélations de la religieuse. Elle descendit comme une automate le grand escalier qui menait à la Piazza di Spagna. D'abord, trouver une cabine téléphonique. Sa recherche prenait une autre dimension et elle devait à tout prix appeler son patron à Bordeaux.

Heureusement, James Taylor était à son bureau.

— Ah ! Camille ! Je suis content de vous entendre. Où en êtes-vous de vos recherches ?

— Les choses se précisent, M. Taylor. Je sors d'un long entretien avec une religieuse qui a connu sœur Pascalina au Vatican, sous le pontificat de Pie XII. Mais surtout, j'ai retrouvé aux Archives secrètes un document de cette même sœur Pascalina, affirmant que le cousin germain de Mme de Limeuil, le capitaine Dimitri Malkine, aurait épousé la grande-duchesse Marie, fille du tsar Nicolas II ! Il aurait entre-temps changé de nom pour celui de Nicolas Dolgorouki.

— Mais qu'est-ce que vous me racontez ? Les Romanov ont tous été massacrés !

— Eh bien, d'après ce document, il semble que non, justement. Il me faut donc voir où sont les enfants du capitaine Malkine, qui aurait eu deux filles avec la grande-duchesse. Elles seraient, dans ce cas, les héritières de Mme de Limeuil.

— Ça alors... Comment comptez-vous procéder ?

— La religieuse que je viens de voir me recommande de partir pour Cracovie pour rencontrer son neveu. D'après elle, il possède des documents et des objets susceptibles de m'aider dans cette recherche.

— Quand partez-vous ?

— Dès que possible. Depuis que Jean-Paul II a été élu pape, et surtout depuis la chute du mur de Berlin, il y a certains jours des vols réguliers depuis Rome. Sinon, il faut changer à Francfort ou à Munich. Comme on n'a plus besoin de demander un visa à l'ambassade, cela devrait aller vite. J'espère pouvoir y aller demain ou après-demain.

— C'est entendu, vous avez mon feu vert. Mais vous me ferez un rapport circonstancié à votre retour, car cette affaire est loin d'être banale !

Camille sortit de la cabine et repéra une agence de voyage donnant sur la Piazza di Spagna. Une demi-heure après, elle était en possession d'un billet d'avion pour le lendemain et d'une réservation hôtelière dans le centre de Cracovie.

Il lui fallait maintenant passer voir le chanoine Murini à Saint-Louis des Français. Elle lui ferait un résumé très édulcoré de ses recherches.

À peine était-elle entrée dans le séminaire jouxtant l'église qu'il apparut devant elle, avant même qu'elle

l'ait demandé ! À croire qu'il faisait le guet. Elle s'en amusa.

— Vous m'attendiez ?

— N'oubliez pas que j'ai mes informateurs au Vatican, lui répondit-il en souriant. Alors, comment se sont passées vos recherches ?

Camille lui fit un bref résumé, très neutre, tout en lui indiquant qu'elle n'avait pas trouvé grand-chose aux archives vaticanes. Elle évoqua le fait qu'une autre piste s'était ouverte à elle, devant la mener à Cracovie. Le chanoine avait le visage penché en l'écoutant, comme s'il s'agissait d'une confession. Dès qu'elle eut fini son rapide compte-rendu, il releva la tête et la regarda droit dans les yeux.

— Bon, ce que vous venez de me dire, c'est pour la galerie. À présent, vous allez m'expliquer ce que vraiment vous avez trouvé et pourquoi vous allez à Cracovie. N'oubliez pas que si vous avez pu avoir l'autorisation de faire ces recherches au Vatican, c'est grâce à moi.

Afin de modérer son propos, il l'accompagna d'un sourire patelin.

La jeune femme était désarçonnée. Que dire ? Visiblement, le prêtre en savait bien plus qu'il ne le laissait croire. Qu'avait-elle à perdre en lui donnant davantage de détails ? Elle se jeta à l'eau lui relatant l'essentiel de ses découvertes. Un reste de méfiance lui fit « oublier » son passage à la Trinité des Monts. Sa façon de lui extorquer des d'informations l'agaçait profondément.

Elle prétextait ses affaires à préparer et le rapport pour son patron à rédiger pour ne pas s'éterniser. Elle quitta le chanoine, déçue de son comportement.

Pendant qu'elle reprenait le long couloir menant à

la sortie via di Santa Giovanna d'Arco, Murini la suivait des yeux jusqu'à ce qu'elle soit dans la rue. À ce moment-là, il ouvrit la porte d'un petit salon attenant à celui où s'était déroulé leur entretien et murmura à mi-voix :

— Tu peux sortir, mon neveu, elle vient juste de partir. Maintenant, tu sais tout.

28

PARIS, 10 JUIN 1915

Malheureusement pour Dimitri, il lui faudrait attendre de longs mois avant d'envisager un quelconque retour.

Le 20 avril 1916, tout le contingent russe du corps expéditionnaire fut transféré de Marseille au camp de Mailly, dans l'Aube. Avant de les envoyer sur le front, il fallait habiller, équiper, armer et former tous ces soldats pour les rendre le plus opérationnels possible. Dimitri fut nommé instructeur, puis responsable d'une compagnie. Piotr avait repris avec bonheur son rôle d'ordonnance, devenant de plus en plus précieux au jeune officier.

Malgré ses journées très chargées, celui-ci n'arrêtait pas de penser à Mary Evans et au groupuscule de révolutionnaires installés à Zurich. Et l'œuf de Fabergé, où était-il ? Cela faisait maintenant une année qu'avait eu lieu le naufrage du *Lusitania* et il n'avait eu aucune information nouvelle de la part de Scotland Yard.

En juin, la totalité de la 1^{re} brigade fut envoyée sur le front de Champagne, plus exactement entre Aubérive et le fort de la Pompelle, sur une ligne de 15 km afin

de tenter de desserrer l'étau dans lequel les Allemands maintenaient Verdun.

Le contingent russe était maintenant en première ligne.

Lorsque Dimitri et ses hommes prirent possession de la tranchée qui leur avait été affectée, le spectacle était désolant. Une odeur acre de pourriture, de cadavres en décomposition et de misère flottait dans l'air, prenant les soldats à la gorge. Les Allemands n'étaient pas très loin, mais ce jour-là, ils restèrent silencieux. Dans le glacis séparant les lignes alliées des lignes ennemies, on pouvait voir quelques corps desséchés, dont il ne restait qu'une peau parcheminée sur un squelette recouvert de vêtements aplatis. Certains étaient couchés dans l'attitude où la mort les avait cueillis, d'autres étaient restés accrochés aux barbelés, comme des pantins désarticulés.

À l'arrière de la tranchée, dans un grand entonnoir de mine, des territoriaux entassaient les cadavres qu'ils avaient pu récupérer après les derniers combats pour les recouvrir d'eau de Javel et les ensevelir sous quelques pelletées de terre. Les Russes les regardaient faire. Personne ne disait mot.

Dimitri s'installa tant bien que mal dans un petit abri en rondins, au sol recouvert de paille, pourvu d'un châlit en métal, d'une petite table et d'une chaise et veilla à ce que sa compagnie soit installée à peu près correctement.

Le lendemain matin, à peine le jour eut-il paru que l'artillerie allemande bombardait déjà les lignes occupées par les Russes. Ceux-ci répliquèrent avec quelques crapouillots, mais l'échange était inégal. En

attendant la riposte de l'artillerie française, chacun se faisait tout petit, priant pour que l'obus tombe le plus loin possible.

Malheureusement, l'un d'entre eux éclata sur le parados et bouleversa la tranchée, ensevelissant deux soldats. Malgré la canonnade, on entendait hurler les malheureux. Dimitri et quelques uns de ses hommes se précipitèrent pour les dégager. Ils étaient affreusement blessés. Le plus jeune, à peine vingt ans, originaire de l'Oural comme Piotr, gémissait. Sa jambe droite était cassée et laissait percer l'os du tibia au-dessus de la cheville. Ses orteils avaient été arrachés. Quant à son compagnon d'infortune, une énorme plaie à la cuisse lui faisait perdre tout son sang.

Les blessures des deux hommes étaient gorgées d'une terre sale et crayeuse que leur camarades tentaient de nettoyer le mieux possible en attendant les brancardiers. L'intensité des tirs de l'artillerie allemande empêcha ceux-ci de se manifester. Il fallut attendre le soir et la nuit noire. Toute la journée, sous un soleil de plomb, les blessés délirèrent, pleurant et gémissant. Lorsque les brancardiers arrivèrent, le plus âgé était mort. Quant au plus jeune, l'amputation de sa jambe arriva trop tard. Il mourut dans l'ambulance.

On enterra le corps du premier soldat dans l'entonnoir de mine, avec ses camarades français qui gisaient déjà au fond du trou. C'était le premier mort du contingent russe. Avant de le recouvrir de terre, Dimitri disposa un mouchoir blanc sur le visage du défunt et glissa une bouteille à ses pieds dans laquelle il avait introduit une feuille de papier. Dessus, il avait écrit en russe et en français le nom et le prénom du malheureux,

ainsi que les références de son régiment. Si un jour on devait accorder une sépulture décente à tous ces soldats, on saurait au moins qui il était. On fabriqua à la hâte une croix orthodoxe, avec une traverse penchée vers la droite.

Par rapport à ce que Dimitri avait connu lors des premiers mois de la guerre du côté d'Ypres, la rotation des régiments entre l'arrière et les lignes de front était plus rapide. Il fallait à tout prix éviter la perte de moral des troupes et leur permettre de se reposer. On était très loin maintenant de l'enthousiasme d'août 1914. Personne ne pouvait savoir combien de temps durerait la guerre.

Comme la compagnie du capitaine Malkine avait bravement combattu, il lui fut proposé de défilé à Paris pour la revue du 14 juillet. Dimitri s'en réjouissait, d'autant que ce séjour parisien était assorti d'une permission de trois semaines. Piotr, ravi, viendrait avec lui. La réussite de l'offensive menée par le général Alexeï Broussilov, un mois auparavant, et qui avait eu pour conséquence d'enfoncer le front Est tenu par les Austro-Hongrois sur 300 km de long, n'y était pas pour rien. L'approvisionnement en matériel de guerre – canons et munitions, transportés par le *Transsibérien* – auquel avait participé Dimitri, avait renforcé les lignes russes, contribuant à desserrer la pression allemande à Verdun. En outre, l'armée de Broussilov avait capturé 500 000 hommes, enfonçant les lignes autrichiennes en Volhynie.

Le 14 juillet 1916, malgré une journée pluvieuse, la

population parisienne s'était massée le long des grands boulevards pour assister au défilé. Dès le matin, le contingent russe avait été placé à droite sur l'esplanade des Invalides, en compagnie de soldats anglais, alors qu'à gauche, des troupes belges, des chasseurs à pied et la musique de la garde écossaise s'apprêtaient à avancer.

À peine arrivé, le Président de la République Raymond Poincaré passa les troupes en revues avant de recevoir, à l'intérieur du Grand-Palais, des familles en deuil pour la perte sur le front de l'un des leurs. Dès cette cérémonie terminée, une petite éclaircie fit apparaître un coin de ciel bleu et le défilé commença, scandé par la musique du 237^e territorial : d'abord la garde républicaine, puis les Belges, puis les Anglais et les Écossais avec leurs cornemuses, les Australiens, les Canadiens et les Indiens.

Lorsqu'arriva le tour des Russes, Dimitri se tenait devant sa compagnie, martelant le pavé parisien, avec le rythme saccadé si particulier des troupes du tsar. Comme le voulait la coutume, arrivant devant le président Poincaré, chaque groupe de soldats le saluait à haute voix et il répondait en russe : « Je te souhaite bonne chance ». C'est sûr, ils en auraient bien besoin.

Après les contingents étrangers, ce fut au tour des Français de parader, encouragés par les cris d'une foule émue et patriote. Se succédèrent alors les chasseurs à pied, les chasseurs alpins, les fantassins, les tirailleurs algériens coiffés de leur nouba rouge, les artilleurs, les Annamites, les fusiliers marins et d'autres encore. Il y eut même un brave chien, le dos recouvert d'un manteau, tenu en laisse par un poilu. Beaucoup de ces soldats,

trop heureux d'échapper pendant quelques jours à l'enfer du front, faisaient bonne figure.

Dès la fin des festivités, alors que les troupes rejoignaient leur cantonnement, Dimitri et Piotr entamèrent leur permission en se mêlant à la foule qui commençait à se disperser. Il était tout juste midi trente et les deux hommes, qui s'étaient levés très tôt, envisageaient de déjeuner dans l'une des nombreuses brasseries ouvertes sur les grands boulevards. Soudain, une voix familière interpella Dimitri.

— Mais c'est mon jeune ami russe !

L'officier se retourna alors qu'un large sourire illuminait son visage.

— Capitaine Riquet ! Quel plaisir de vous voir ! Mais que faites-vous ici ?

— La même chose que vous, je suppose. Je suis en permission. Tout à l'heure je vais prendre un train de nuit pour Toulouse et j'espère être à Revel demain dans la journée, loin de cette fichue guerre. Mais en attendant, je cherche un endroit où déjeuner. Verriez-vous un inconvénient à ce que je me joigne à vous ?

— Au contraire, j'en serais ravi.

Dimitri présenta Piotr qui, bien qu'il ne parla pas français, se montra tout aussi chaleureux envers le Languedocien. La perspective d'un bon repas en bonne compagnie puis d'un retour, même temporaire, chez lui, mettait Riquet en joie. Il tapota la manche de sa vareuse sur laquelle étaient cousus quatre galons.

— Comme notre armée tient beaucoup à moi, on m'a donné, il y a quelques jours, le grade de commandant.

Il partit d'un grand rire.

— Il faut dire qu'après vous avoir quitté à Ypres, ma compagnie a été mutée dans l'Artois puis dans la Somme où nous sommes restés bien douze mois. Mais en avril, on a eu besoin de nous à Verdun pour construire des tranchées et leurs boyaux d'accès, tout cela sous un feu continu de l'artillerie boche qui démolissait notre travail au fur et à mesure. J'ai perdu beaucoup d'hommes dans cette affaire. Heureusement, nous avons été relevés le 21 mai dernier et transportés en Champagne, dans le secteur de Suippes. C'est nettement plus calme, et c'est ce qui me vaut cette permission.

Avisant une brasserie à l'entrée du boulevard de Magenta, les trois hommes entrèrent. À peine eurent-ils franchi la porte que des applaudissements crépitèrent de la part des clients de la brasserie, encore émus par le défilé, reconnaissant surtout les uniformes des deux Russes et les décorations que Riquet portait sur sa vareuse. Ce n'était pas tous les jours que l'on voyait défiler les troupes du tsar ! Et puis, ces deux-là avaient une tête sympathique. Une serveuse accorte les installa confortablement pendant que le patron vint leur offrir l'apéritif.

— Tenez, goûtez-moi ça. C'est une anisette que je fabrique moi-même, vous allez voir comme elle est bonne.

En effet, elle devait titrer au moins 40° au lieu des 20° habituels, mais les trois hommes n'en avaient cure. L'appétit bien ouvert, c'est avec délectation qu'ils attaquèrent le jarret de porc aux pommes de terre que leur apporta la jeune serveuse. C'était tellement meilleur que les boîtes de singe dont ils se nourrissaient sur le front ! Le vin rouge du patron coulait à volonté ; le pichet qu'il avait posé sur la table fut rempli plusieurs

fois et tout aussi vite éclusé.

Dimitri raconta à Paul Riquet ses aventures américaines et le naufrage du *Lusitania*, tout en omettant sa rencontre avec Mary Evans et la disparition de l'œuf de Fabergé. Quant à Piotr, il raconta comment il avait quitté Petrograd pour prendre le *Transsibérien* et rejoindre la France par un périple de deux mois de bateau, tout joyeux d'avoir retrouvé son officier à Marseille. Dimitri traduisait au fur et à mesure, touché de la fidélité de son ordonnance qu'il considérait plutôt comme un ami que comme un subalterne.

Il faut dire que celui-ci attirait de prime abord la sympathie. Sa bonne bouille avait la rondeur et la blondeur slave à laquelle ses yeux bleus étirés vers les tempes donnaient un petit air asiatique. Un reste peut-être de quelque Bouriate qui se serait aventuré jusqu'à l'Oural d'où le garçon était originaire.

L'heure du train de Riquet approchait. Comme il avait déposé ses bagages à la consigne de la gare d'Austerlitz, il lui fallait un peu de temps pour les récupérer, conscient qu'il ne serait pas le seul dans ce cas. Au moment des adieux, il leva un doigt en l'air, comme s'il se rappelait quelque chose.

— Au fait, j'ai vu votre tante, à Dourgne. Elle m'a bien dit de vous transmettre ce message si je vous revois. Elle vous fait dire qu'elle prie tous les jours pour vous et vos cousins et qu'elle serait contente de vous voir.

— J'en serais heureux, mais hélas, je me demande bien si cela me sera possible un jour.

— Ne vous inquiétez pas. J'irai la voir pour vous et je lui dirai à quoi ressemble son neveu. Je lui raconterai

nos rencontres, cela la distraira de la règle de son couvent et de ses prières, quoique, dans ce dernier cas, elle pourrait nous rajouter dans son panthéon personnel.

Les adieux terminés, Riquet héla un taxi et, au moment de s'y engouffrer, s'adressa au deux Russes.

— On dit « jamais deux sans trois »... J'espère que la magie de ce proverbe nous laissera en vie assez longtemps pour une troisième rencontre !

Puis il partit d'un grand éclat de rire pendant que la voiture démarrait.

29

PARIS, 14 JUILLET 1916

Dimitri avait prévenu son oncle et sa tante de sa permission ainsi que de celle de Piotr ; ceux-ci n'avaient pas hésité une seconde à les recevoir tous les deux pendant toute la durée de ces vacances bien méritées.

C'était aussi l'occasion pour Piotr de découvrir Paris. Pour être libres comme l'air, Dimitri avait fait livrer leur maigre paquetage chez les Guillot-Jousseume, et c'est donc les mains dans les poches que les deux hommes passèrent rive gauche, humant avec délice les parfums des jolies Parisiennes qu'ils croisaient tout au long de leur trajet, s'extasiant sur de fines silhouettes habillées de batiste, d'organdi ou de taffetas. Piotr était aux anges.

Ils arrivèrent rue de Suffren vers 5 h du soir. À peine eurent-ils sonné qu'une jeune bonne avenante vint leur ouvrir. Dimitri se présenta et passa directement au salon, content de voir que toute la famille était là pour les accueillir – même Maurice. Les retrouvailles furent très chaleureuses. Cela faisait trois mois que Dimitri avait quitté Paris pour l'instruction du contingent russe et il était heureux de retrouver les siens. Ceux-ci lui ap-

prirent la grande nouvelle : Pauline allait se marier !

— Avec qui ? demanda-t-il.

— Avec Édouard de Limeuil, lui répondit Pauline. Tu sais, cet officier de marine que nous avons rencontré il y a deux ans, à la soirée de la comtesse de Chenizot.

— Ah, dit-il, je ne me souviens pas bien, mais je suis content pour toi. Et quand comptez-vous vous marier ?

— Dans trois semaines. Je sais que tu seras encore en permission ainsi que Maurice, aussi avons-nous fixé notre mariage au jeudi 3 août prochain. Édouard devrait disposer de quelques jours, au moins jusqu'au 10 août avant de réembarquer sur le cuirassé *Jean Bart* où il est lieutenant de vaisseau.

Dimitri affichait un sourire de circonstance. Évidemment qu'il se souvenait de ce garçon. Il lui avait déplu dès le premier regard à cause de sa suffisance et de son air conquérant. Comment se faisait-il que sa cousine, cette petite sœur qu'il aimait profondément, était allée s'enticher de ce loufiat ? Cette guerre qui n'en finissait pas aspirait les jeunes hommes les uns après les autres. C'est vrai qu'il y avait de moins en moins de choix, mais tout de même, il aurait pu lui présenter de bien meilleurs partis que cet Édouard ! Comme il connaissait le caractère de sa cousine, il s'abstint de dire tout haut ce qu'il pensait tout bas.

La conversation tourna un moment autour de la préparation de ce mariage, de l'église où aurait lieu la cérémonie, du lieu de la réception et, bien entendu, de la robe de la mariée.

L'oncle Frédéric ouvrit une bouteille de champagne pour fêter les retrouvailles de tous les siens, Maurice vint s'asseoir à côté de Dimitri.

— Je voudrais vraiment te remercier pour ton intervention auprès du général Hirschauer. Tu n'imagines pas à quel point tu m'as sauvé la vie. Si tu as besoin de quoi que ce soit que je puisse faire pour toi, je le ferais.

Dimitri était touché par l'offre de son cousin. Il avait l'air d'aller beaucoup mieux et lui raconta ses premiers mois d'aviateur. Certes, il pilotait souvent de petits avions de fortune, parfois peu fiables, mais il était soulagé d'échapper aux tranchées.

Un peu plus tard dans la soirée, Roger lui confia que Maurice avait maintenant une marraine de guerre. Le jeune Russe avait entendu parler de ce dispositif, créé en janvier 1915 et soutenu par le ministre de la guerre, Alexandre Millerand : pour éviter aux soldats de sombrer dans la solitude et la détresse, eu égard à leurs conditions de vie très difficiles sur le front ainsi qu'à l'éloignement de leur famille, plusieurs associations proposaient à des jeunes filles de devenir marraines d'un soldat. Elle leur apportaient un certain réconfort par l'envoi de lettres, voire de paquets contenant nourriture et petits cadeaux. Évidemment, à cette intimité épistolaire, certains soldats et certaines marraines préféraient la réalité d'une rencontre.

Pour être sûr que son frère n'entendrait pas, Roger s'était mis dans un coin du salon avec Dimitri et lui donna quelques précisions.

— Elle s'appelle Rose Lambert. Oh, c'est vrai, c'est une jolie femme, mais Maurice n'est pas son premier filleul. Figure-toi qu'on la surnomme « Croque-Monsieur ». À la mise en place de ce dispositif, elle était en correspondance avec des territoriaux originaires du nord de la France, qui, malheureusement ont été tués

les uns après les autres. Comme elle en avait assez de pleurer la disparition de ses nombreux filleuls dans tous les oreillers de son appartement, elle s'est entichée de Maurice qui vit ça très bien. Le connaissant, il va en profiter largement. Mais je crains que, la guerre finie et s'il en réchappe, il ne la laisse à son chagrin en butinant ailleurs.

Dimitri se mit à rire, imaginant la scène. Quel bourreau des cœurs ce Maurice ! À propos, où était passé Piotr ? Il l'avait présenté à son oncle et sa tante, puis le jeune Russe s'était volatilisé. Il entendit, en provenance de la cuisine, des éclats de voix et le rire cristallin de la nouvelle bonne des Guillot-Jousseau. Il s'approcha doucement et passa discrètement une tête par la porte restée entrouverte. Visiblement, la jeune fille s'initiait avec beaucoup d'application à la langue de Tolstoï tout autant que son ordonnance mettait de zèle à apprendre celle de Molière. À ce rythme, il ne faudrait pas longtemps à Piotr pour se débrouiller en français.

Il revint au salon, étourdi par le champagne que l'oncle distribuait largement, mais aussi par toutes ces unions qui se nouaient autour de lui.

Il repensa à Mary Evans. La manière dont elle avait disparu avec l'œuf de Fabergé l'énervait au plus haut point, mais il se rendait compte surtout qu'il était tombé fou amoureux.

Alors qu'il allait tristement finir sa coupe de champagne, l'oncle Frédéric vint vers lui d'un pas décidé.

— Avec toutes ces bonnes nouvelles, j'avais oublié qu'une lettre était arrivée pour toi, en avril dernier, quelques jours après ton départ. Je n'ai pas pu te la faire suivre, ne sachant pas où tu étais.

Le cœur de Dimitri s'emballa alors que son oncle lui tendait une enveloppe.

— Cela vient de Londres.

Le jeune capitaine se mit près de l'embrasure de l'une des fenêtres du salon et ouvrit la lettre. Elle émanait de l'inspecteur John Larry.

Le policier l'informait que l'on avait retrouvé la trace de Mary Evans dans la capitale britannique d'abord, puis ensuite en Suisse, à Zurich, où elle avait rejoint un groupuscule d'opposants au gouvernement russe et au tsar. Il lui confirmait qu'à peine rescapée du naufrage du *Lusitania*, elle avait quitté l'Irlande pour Londres. Elle était en compagnie de deux des trois clandestins qu'elle avait réussi à délivrer de leur cellule du paquebot, on ne savait trop comment. Le troisième était bien mort noyé, puisque son corps avait fini par être repêché. Le service de contre-espionnage britannique avait filé la jeune femme jusqu'à Zurich où elle avait repris son véritable nom : Tania Demissova.

D'après John Larry, elle possédait encore l'œuf de Fabergé, se réservant de le vendre au profit de la petite communauté russe dont le leader était bien cet obscur révolutionnaire, celui qui se faisait appeler Lénine. Ce dernier était très étroitement surveillé et pour le moment peu dangereux. En effet, passant toutes ses matinées à la Zentralbibliothek, il se contentait de noircir des pages avec sa théorie de la révolution.

Le policier terminait sa lettre en rassurant Dimitri. Le service de contre-espionnage britannique gardait tout ce petit groupe d'exilés sous surveillance ; l'œuf de Fabergé serait donc bientôt récupéré pour lui être

restitué.

Dimitri replia la lettre et la mit dans la poche intérieure de sa veste. Ce qu'il venait de lire le laissait perplexe. Comme il n'était pas de nature passive, une idée folle commença à germer dans son esprit. Mais il lui faudrait être prudent.

Au moment où il se rapprochait de Roger et de Maurice, la tante Lucie frappa dans ses mains, invitant tous les convives à passer à table. Le dîner fut très gai et les échos de la guerre bien lointains.

Après le dîner, on repassa au salon et l'oncle Frédéric sortit ses meilleurs cigares, assortis d'un armagnac de 1896, l'année de naissance de sa fille. Pendant que chacun chauffait délicatement son verre entre ses doigts de manière à laisser s'exhaler ce parfum si caractéristique de pruneau et d'épices, Dimitri se rapprocha de Maurice.

— Alors, toi aussi tu as trois semaines de permission ?

— Pas tout à fait. J'aurai trois jours au moment du mariage de Pauline, mais je dois encore m'entraîner à voler car nous, les pilotes, ne sommes pas assez nombreux. Avant de nous affecter sur le front, le haut-commandement veut que nous soyons parfaitement opérationnels. Actuellement, on m'a confié un biplace Morane-Saulnier pour des missions de reconnaissances courtes. Les combats aériens, ce sera pour plus tard, même si chaque avion dispose d'une mitrailleuse Vickers fixe et d'une Lewis mobile montée sur anneau. C'est pour cela que, pour le moment, je suis basé à Toussus-le-Noble.

— J'aurais un service à te demander. Je te préviens,

c'est totalement illégal. Si tu me dis oui, nous risquons tous les deux la cour martiale.

— Si tu crois que cela me fait peur... au contraire ! Tu attises ma curiosité. Vas-y, je t'écoute.

— Pourrais-tu, avec ton avion, m'emmener en Suisse ? Vers Neuchâtel, ou dans le coin, peu importe du moment que c'est de l'autre côté de la frontière.

Maurice émit un léger sifflement et se mit à rire.

— Rien que ça ? Oh, mais je sens une histoire de femme là-dessous.

Il fronça les sourcils et but religieusement son armagnac, pesant le pour et le contre. Il n'était pas si facile de détourner un avion pour partir si loin sans risquer une mesure disciplinaire qui pouvait aller jusqu'à la cour martiale. Pour chaque vol, les pilotes disposaient d'une autorisation et d'un plan de vol validé. Techniquement, le Morane-Saulnier avait une autonomie de 450 km pour un réservoir de 100 l d'essence et 20 l d'huile. C'était faisable, à condition de refaire le plein dans l'un des aérodromes situés sur le trajet. Mais quid de l'autorisation et du plan de vol ?

Pour ne rien arranger, si la Suisse était un pays neutre, la mobilisation générale avait été décrétée dès 1914 et la frontière était étroitement surveillée. Maurice savait que la Confédération helvétique subissait régulièrement des incursions aériennes et que celui qui se faisait prendre était sûr de passer quelques années derrière les barreaux.

Malgré tout, la proposition de son cousin commençait à lui plaire. Mais il lui fallait en savoir davantage. Dimitri lui exposa son plan. Le Morane-Saulnier était un biplace, donc les deux hommes pouvaient s'envoler

sans risque de surcharge. L'idée du Russe était de traverser la frontière jusqu'à trouver à destination une prairie suffisamment plate pour servir de piste d'atterrissage. De là, Dimitri gagnerait Zurich par la première gare en espérant qu'il n'y ait pas de contrôle d'identité.

Mais il y avait un petit hic. Si Maurice parvenait à se poser sans casse en Suisse, il lui faudrait revenir chercher Dimitri à une date et à une heure précises et au même endroit, puisque, pas plus que pour l'aller, le Russe ne disposait de visa en règle.

Maurice voulut en savoir davantage sur la femme à l'origine de cette folie. Dimitri lui raconta alors le *Lusitania* et l'œuf de Fabergé, sachant qu'il pouvait compter sur la discrétion du jeune pilote.

— Demain, je dois revenir à l'aérodrome de Toussus-le-Noble et je vais voir comment faire. Tiens-toi prêt chaque jour de ta permission, car si j'arrive à trouver une bonne raison pour aller vers la Suisse, ce sera immédiatement. Nous avons en outre une date butoir : le mariage de Pauline. Imagine un peu si ni toi ni moi n'étions présents pour cause de cour martiale... À partir de maintenant, il nous reste exactement 19 jours.

Dès le lendemain, Dimitri se tint prêt. Il passa à la banque de son oncle récupérer quelques francs suisses et prépara un petit sac de voyage en cuir fauve avec fermeture à clapet et serrure pour le cas où il aurait à y loger l'œuf.

Tous les matins, Maurice partait à Versailles s'entraîner à l'école d'aviation de Buc, militarisée depuis mars 1915, et rentrait le soir chez ses parents où il retrouvait un Dimitri de plus en plus tendu. Le jeune pilote

était ennuyé de n'avoir pas d'opportunité à proposer à son cousin, aussi les deux hommes profitèrent de ce que Paris pouvait offrir en distractions malgré la guerre qui grondait au loin. Les deux hommes prenaient grand soin de revêtir leur uniforme lorsqu'ils allaient applaudir Sacha Guitry au théâtre du Palais-Royal dans *Le Veilleur de nuit* ou au Trianon Lyrique écouter l'opérette *Les Mousquetaires au couvent*. En effet, on était vite suspecté d'être un planqué et nombre de soldats en permission, mais vêtus de bleu horizon, folâtraient jusqu'au milieu de la nuit dans les rues de Paris.

Le 24 juillet, cela faisait dix jours que Dimitri attendait, voyant se réduire comme peau de chagrin le délai pour aller en Suisse. Mais vers 10 h du matin, le téléphone sonna chez les Guillot-Jousseume. C'était Maurice, au comble de l'excitation.

— Prépare-toi et viens me retrouver en civil dès que possible à l'aérodrome de Toussus-le-Noble, à côté de Versailles. J'ai reçu l'ordre d'apporter de toute urgence une hélice pour un Maurice Farman MF 7 qui appartient à notre école de pilotage et qui se trouve coincé à Ambérieux, près de Lyon ! Tu as une veine de cocu !

Dimitri ne releva pas la remarque de son cousin. Il espérait bien que Mary Evans ne l'avait pas oublié ; quant à être cocu, il ne se faisait guère d'illusion.

Il expliqua à Piotr qu'il devait s'en aller pour quelques jours sans préciser la raison et lui proposa de l'attendre chez son oncle et sa tante. Le jeune soldat n'en demandait pas tant, préférant déambuler dans Paris seul ou en compagnie de Mélanie, la jolie bonne des Guillot-Jousseume, toujours bien entendu dans le

souci de parfaire ses connaissances touristiques.

Une demi-heure après de coup de téléphone de Maurice, Dimitri était parti.

Lorsqu'il arriva, deux heures plus tard, sur le terrain d'aviation de Toussus-le-Noble, plusieurs biplans et monoplans étaient rangés devant les hangars. Sur la piste d'envol, le Morane-Saulnier que devait piloter Maurice était prêt au départ. Sous la carlingue, on avait fixé la fameuse hélice qu'il devait transporter et sur l'empennage, un gros macaron tricolore affichait clairement la nationalité de l'avion et du pilote. Un mécanicien s'affairait tout autour, vérifiant les niveaux et la bonne marche de l'appareil.

Comme le lui avait spécifié Maurice, Dimitri était en civil, et se demandait bien quel alibi ce dernier avait servi à son chef pour qu'il puisse embarquer sur le monoplan. Il n'eut pas longtemps à se poser la question : son cousin arrivait casqué, botté, vêtu d'une combinaison de cuir et qui lui apportait un autre équipement.

— Tiens, enfile ça, il ne fera pas très chaud là-haut. J'ai dit au commandant que tu étais un diplomate et officier russe, et que tu avais besoin de te rendre à Lyon.

— Mais, il va bien falloir que je lui donne mon ordre de mission... que je n'ai pas, tu le sais.

— Il ne te demandera rien, hormis ton passeport. Je le connais bien, nous avons fait nos études dans le même collège. Il m'a confié cette mission d'apporter cette hélice à Ambérieux, ce qui arrange tout le monde car il n'y avait pas beaucoup de candidats. Comme c'est un peu loin, nous nous arrêterons ce soir à Dijon-Longvic pour dormir et faire le plein d'essence et d'huile. Bien sûr, je ne lui ai pas dit que j'allais en Suisse. Lorsque nous par-

tirons de l'aérodrome de Dijon, nous irons vers l'est au lieu de descendre vers le sud, et je te débarquerai chez nos amis helvètes, si tout se passe bien. La seule chose que je craigne, ce sont les orages qui sont attendus cet après-midi et demain. Je vais essayer de contourner les zones difficiles, cela me donnera un alibi pour aller du côté de la Suisse. L'avantage de cet avion est que son aile parasol, au-dessus de nous, nous protégera de la pluie. Et j'aurai une excellente visibilité, bien meilleure qu'avec des ailes sur le côté.

Le commandant vint à leur rencontre. C'était un homme d'aspect jovial, visiblement heureux de son affectation et qui ne voulait pas de problème. Il demanda à Dimitri son passeport, y jeta un coup d'œil rapide et souhaita bonne chance aux deux hommes qui montèrent aussitôt à bord. Dimitri coinça son petit sac contre ses pieds, en ôta la paire de gants offerte par sa mère qu'il enfila aussitôt. Malgré le danger, cette aventure l'excitait au plus haut point.

Le mécanicien fit tourner l'hélice jusqu'à ce que le moteur de 80 CV s'enclenche. On aurait dit un gros bourdon hoquetant. L'hélice prit une vitesse régulière et l'avion roula sur la piste d'envol. Au fur et à mesure qu'il accélérât, l'appareil vibra de plus en plus. Maurice actionna le manche à balai et d'un seul coup, le Morane-Saulnier s'éleva dans les airs. Dimitri s'en était à peine rendu compte. Rapidement, il prit de l'altitude et tourna au sud-est. Comme il était assez chargé, son pilote maintenait sa vitesse à 140 km/h.

Le voyage jusqu'à Dijon dura un peu plus de trois heures. Dimitri s'émerveillait de voir comme une reproduction miniature cette France épargnée par les com-

bats. Parfois, pour garder une bonne visibilité et éviter les gros cumulo-nimbus porteurs d'électricité, Maurice descendait assez bas. Aussitôt jaillissait des maisons et des fermes toute une population lilliputienne montrant du doigt ce drôle d'oiseau – les enfants n'étant pas les derniers. Dans les champs, les femmes étaient au travail. En cette fin du mois de juillet, c'était le moment du battage et du dépiquage. Dimitri les apercevait dans leurs longues jupes, la fourche à la main sous un soleil de plomb, remplaçant leurs maris ou leurs frères enterrés dans quelque tranchée de Champagne ou à Verdun.

Maurice était tout à son pilotage. Apercevant au loin sur sa butte l'abbatiale de Vézelay, il décida de contourner le Morvan pour éviter de prendre de l'altitude. Au bout de cinquante minutes, la ville de Dijon se profilait à l'est.

Il devait être environ 5 h de l'après-midi quand le Morane-Saulnier s'engagea sur la piste d'atterrissage. Les deux hommes furent accueillis chaleureusement par un jeune capitaine qui assurait le commandement de l'aérodrome. Celui-ci mit l'un de ses mécaniciens à disposition de Maurice, afin de vérifier le moteur et de refaire le plein d'huile et d'essence.

Puis il proposa aux deux cousins de dîner avec les officiers de la base, en insistant sur la cave particulièrement bien pourvue du mess. Comme c'est le genre d'invitation qui ne se refuse pas, Dimitri et Maurice passèrent une soirée bien arrosée et sympathique.

À l'aube du mardi 25 juillet, et malgré un léger mal de tête, les deux hommes rembarquèrent dans leur monoplane. Bien qu'ils aient pris le temps d'étudier en détail l'itinéraire pour aller jusqu'en Suisse, il fallait se

montrer prudents.

Comme la veille, le Morane-Saulnier décolla facilement et prit la direction d'Ambérieux, vers le sud. Au bout d'une vingtaine de kilomètres, Maurice obliqua vers l'est, vers Besançon que l'avion contourna sans se faire trop remarquer. Son idée était d'atterrir rapidement du côté de Soleure, dans le canton du même nom à une petite trentaine de kilomètres au nord-est du lac de Neuchâtel.

Il monta le plus haut possible pour passer la frontière au-dessus de la zone très boisée du nord de la Chaux-de-fonds. Sa crainte était d'être pris en chasse par l'aviation suisse, même si celle-ci ne comptait qu'une quarantaine d'appareils pour la totalité du territoire helvétique. Il ne voulait courir aucun risque. Volant très haut jusqu'au lac de Neuchâtel, il amorça une descente par paliers car la zone était fortement boisée et accidentée, jusqu'à apercevoir une longue prairie dans une combe. Il descendit au maximum pour voir si le terrain comportait des irrégularités qui auraient entraîné la casse du train d'atterrissage. Le terrain semblait suffisamment plat. Il refit une manœuvre d'approche et l'avion glissa doucement vers la prairie. L'atterrissage se fit sans encombre. L'appareil stoppa et Dimitri se laissa tomber à terre, avec pour tout bagage son petit sac de voyage. Il laissa casque et combinaison sur place.

— Je te récupérerai jeudi prochain 27 juillet à la même heure et au même endroit. Si l'un de nous n'est pas là, au bout d'une heure, l'autre s'en va. Pas question de se faire prendre. Bonne chance, Dimitri !

— Merci vieux frère. Toi aussi, bonne chance.

Maurice remit les gaz et le Morane-Saulnier décol-

la. Les dés étaient jetés. Le jeune Russe le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ne fut qu'un petit point à l'horizon. Il regarda la carte et se repéra avec la boussole qu'il avait pris soin d'acheter à Paris avant de partir. Soleure n'était pas loin. Il savait que la petite ville possédait une gare sur la ligne de Genève à Zurich. Les trains étaient fréquents et il pouvait être à Zurich en une heure trente ou peut-être deux heures.

Il récupéra un panama dans son sac avant de s'en coiffer, puis il se mit en marche. Pourvu qu'aucun policier ne vienne le contrôler !

Comme Maurice avait eu la bonne idée d'atterrir à moins de 5 km de Soleure, Dimitri se trouva très vite à longer l'Aar, qui l'amena en plein centre de la petite cité. Il n'eut aucune peine à trouver la gare centrale. Quelques minutes plus tard, il avait acheté un billet aller-retour et attendait sur le quai le train pour Zurich où il arriva à midi.

Le seul repère qu'il avait pour retrouver Mary Evans était ce fameux Vladimir Illich Oulianov, qui d'après John Larry passait toutes ses matinées à la Zentralbibliothek. Même s'il était trop tard aujourd'hui, il avait bien l'intention d'interroger discrètement les bibliothécaires pour savoir à quoi ressemblait son compatriote.

Il avait tout l'après-midi devant lui. Aussi prit-il d'abord un hôtel non loin de la bibliothèque et s'offrit un déjeuner léger. Pas d'excès, comme la veille à Dijon ! Il lui fallait toute sa lucidité pour retrouver Mary Evans. Cette femme était peut-être dangereuse. Il en avait le cœur battant. Réfléchissant à la manière dont il allait procéder pour l'approcher, il décida de se promener au bord du lac et en profita pour acheter le numéro du

jour du quotidien francophone la *Gazette de Lausanne*. S'il la rencontrait par hasard, il pourrait au moins se cacher derrière son journal. Zurich comptait plus de 200 000 habitants ; les chances restaient tout de même assez minimales.

Le lendemain à la première heure, il se présenta à la bibliothèque, et, forçant sur son accent russe, demanda si par hasard son compatriote Vladimir Oulianov était là.

— Il n'est pas encore arrivé, lui répondit un jeune homme habillé d'un sarrau gris aux coudières usées, qui devait être le bibliothécaire chargé du prêt des livres. Dès qu'il arrive je vous préviens.

— C'est entendu, mais ne lui dites rien. Je veux lui faire une bonne surprise, lui dit Dimitri en clignant de l'œil et en lui offrant son plus beau sourire.

— J'ai compris, fit le jeune homme avec un air de conspirateur.

Dimitri s'installa à l'entrée de la grande salle de lecture, faisant semblant de s'intéresser aux fichiers de la Zentralbibliothek, regroupés dans une multitude de petits tiroirs de bois qui s'étaient le long du mur.

Un quart d'heure après, un homme chauve et trapu, portant un petit cartable et une veste élimée sur son bras, entra dans la bibliothèque et alla s'asseoir non loin de Dimitri. Le jeune bibliothécaire lui fit un grand signe en montrant du doigt l'homme et désigna son propre menton pour lui indiquer que son compatriote portait une barbiche. Visiblement, celui-ci ne voulait pas perdre de temps et s'était mis instantanément au travail.

Dimitri prit son temps pour se lever et revint vers

le jeune Suisse.

— Je sais qu'il ne faut pas faire de bruit dans cette salle, et je n'ose pas le déranger. Je ne pensais pas qu'il se mettrait si vite à écrire. Je reviendrai tout à l'heure l'attendre à la sortie, ce sera plus simple.

— C'est comme vous voulez, lui répondit le bibliothécaire, dont l'attention fut subitement captée par deux jeunes filles qui venaient vers lui pour un renseignement. Le stratagème de Dimitri, s'il s'en était par hasard rendu compte, avait complètement disparu de l'esprit du Suisse.

Dimitri sortit de la Zentralbibliothek et traîna dans le secteur toute la matinée, le plus souvent assis sur un banc à lire son journal. Au moment où les cloches des églises les plus proches sonnèrent midi avec toute la précision helvétique qu'on pouvait attendre d'elles, il le connaissait par cœur – petites annonces comprises.

Quelques minutes plus tard, Oulianov sortit de la bibliothèque. Il se dirigea vers son petit appartement de la Spiegelgasse où l'attendaient sa femme Nadejda Kroupskaïa et son déjeuner. La rue, très étroite, montait un peu. Dimitri le suivit discrètement et le vit entrer au numéro 14. Tout en le filant, il se demandait comment il pourrait observer les allées et venues du petit groupe de révolutionnaires russes qui, certainement, ne manquerait pas de lui rendre visite. Au bout de la rue, il repéra une petite place avec un banc donnant sur la Spiegelgasse. L'attente risquait d'être longue et une petite faim le taraudait. On verrait plus tard.

En début d'après-midi, il faillit manquer Vladimir Oulianov qui sortait de chez lui. Il embraya aussitôt sa filature, mais il n'eut pas loin à aller. À deux rues de là,

le Russe s'engouffra sous un porche, traversa une petite cour et disparut derrière une porte à vitrage opaque. Dimitri ressortit de ce patio, heurtant au passage un homme mal rasé qui s'excusa avec un fort accent slave. La chance était avec lui. La réunion du groupuscule révolutionnaire aurait sans doute lieu dans ce local plutôt que chez Oulianov. Pour éviter de se faire repérer, Dimitri s'était caché dans la cage d'escalier menant aux appartements donnants sur la rue. De ce poste d'observation il pouvait voir toute personne qui entrait ou sortait de la cour.

À peine était-il installé qu'il la vit. Mary Evans avançait d'un pas vif. Elle était vêtue modestement, mais un joli chapeau coiffait les boucles de ses cheveux blonds.

Le cœur du jeune Russe battait la chamade. Il lui fallait l'intercepter. Au moment où il allait s'élancer, une large main s'abattit sur son épaule. Une voix, qu'il aurait reconnue entre mille, lui intima :

— Surtout pas ! Ne bougez pas !

Il se retourna d'un bloc.

— Vous !

30

LE VOYAGE À CRACOVIE, 26 AVRIL 1990

Camille ne voulait pas quitter Saint-Louis des Français sans retourner une nouvelle fois dans l'église. Elle avait besoin de remettre ses idées en place. Quoi de mieux pour cela que de contempler l'un de ses tableaux de prédilection, la *Vocation de Saint-Matthieu*, résultat du talent et des pinceaux du Caravage. Il faisait partie d'un ensemble de trois tableaux portant sur la vie de l'Évangéliste, mais c'était celui-là qu'elle préférait. Chaque fois qu'elle venait à Rome, elle ne manquait pas de lui faire une petite visite. Elle s'assit sur un banc pour l'admirer.

Curieusement, elle ne parvenait pas à s'immerger totalement dans cette toile à l'atmosphère si particulière. Était-ce dû à l'excitation de ses recherches ? Non. C'était autre chose. Comme dans la basilique Saint-Pierre, elle avait ce sentiment diffus et désagréable d'être observée. Elle se leva d'un bond et se retourna. Hormis les petits groupes de touristes ou de fidèles, elle ne vit rien ni personne susceptible de donner raison à cette impression.

« Ça y est, je suis bel et bien devenue parano »,

se disait-elle. C'est la faute du chanoine Murini, avec toutes ses histoires de secrets. Elle repensa à cette entrevue et se promit de détailler à James Taylor la manière de procéder du vieux prêtre. Était-il si neutre que cela ? Elle commençait à en douter.

Le meilleur moyen de penser à autre chose, et surtout d'éviter de tomber dans le délire, était de se laisser aller une fois encore aux multiples tentations que la ville de Rome lui offrait. Et puis, c'était sa dernière soirée. Comme ce n'étaient pas les trattorias qui manquaient, elle décida de passer sa soirée du côté de la fontaine de Trevi.

Le lendemain, elle partit relativement de bonne heure car l'avion d'Alitalia devait décoller un peu avant 11 h. Cette nouvelle destination l'excitait. Qu'allait-elle trouver à Cracovie ? La sœur Natacha Blinov lui avait donné l'adresse de son neveu qui habitait un quartier périphérique, assez loin du centre-ville. Mais celui-ci tenait aussi une boutique dans l'ancienne Halle aux Draps, sur la place centrale – le fameux Rynek –, où il vendait toutes sortes d'objets pour touristes fabriqués avec de l'ambre de la Baltique. Il serait plus facile pour Camille de l'y retrouver.

Le trajet en avion avait été rapide. En milieu d'après-midi, après un atterrissage impeccable et de courtes formalités, elle sortit de l'aéroport de Kraków-Balice et prit l'autorail direct qui l'emmena jusqu'à la gare centrale, tout près de la vieille ville où elle avait son hôtel.

C'était un peu tard pour aller à la Halle aux Draps, d'autant que la plupart des boutiques qui s'y trouvaient fermaient tôt – un reste de l'ère soviétique où après

l'heure, ce n'était plus l'heure. Pendant des années, ces échoppes avaient été des magasins d'État, et le zèle à faire du chiffre était encore un fantasme de capitaliste. Certes, le mur de Berlin était tombé quelques mois plus tôt, mais la ville de Cracovie comme le reste de la Pologne, restait fortement marquée par 46 ans de communisme. La vieille ville était pleine d'un charme suranné, alternant gothique et baroque, églises et palais, musées et cafés ; de quoi donner envie d'y flâner au hasard des rues.

Camille avait réussi à changer à l'hôtel ses francs contre quelques zlotys, et, profitant de la lumière des longues journées de juin, elle se promena avec délice dans le cœur de la ville, tout en réfléchissant à la manière d'aborder, dès le lendemain matin, le neveu de la sœur Blinov.

Elle se leva tôt et rejoignit le Rynek, frémissant d'impatience et de curiosité. Les petites boutiques de la Halle aux Draps attendaient leurs premiers clients à 9 h, même si c'était un samedi. La porte de la plus grande arche de la façade sud s'ouvrit dans un grincement interminable. Le bâtiment, de couleur ocre et rouge, était prodigieux par sa taille. Fort heureusement, la ville de Cracovie avait été relativement épargnée pendant les guerres. Aussi, la Halle aux Draps, dans son architecture Renaissance, en était devenue l'un des symboles avec le palais royal.

Camille était impressionnée. Elle entra. Devant elle, de part et d'autre d'un long couloir d'une centaine de mètres, une multitude de petites échoppes en bois s'apprêtaient, les unes après les autres, à recevoir les touristes désireux de rapporter quelques souvenirs de la Po-

logne. Il y avait là toutes sortes de produits artisanaux, des sujets en bois, des jeux d'échecs, des vêtements brodés, des matriochkas, des fourrures, des objets en cristal et de très nombreux bijoux sculptés dans l'ambre de la Baltique. Tous les goûts s'y retrouvaient. Camille remarqua même une petite boutique entièrement consacrée au Moyen-Âge, offrant armures, épées et heaumes, du genre plutôt encombrant.

Cela la fit sourire, mais elle n'était pas là pour faire du tourisme. Où pouvait se trouver le magasin du neveu ? Elle avisa un comptoir d'information tenu par une jeune femme bayant aux corneilles. Elle s'adressa à elle en anglais. Visiblement, le neveu, qui s'appelait Jacek, était bien connu de l'employée. Celle-ci eut un petit sourire lorsque Camille lui demanda où le trouver. Elle lui indiqua une échoppe non loin de là, qui venait juste de relever son store métallique.

La jeune Française avait le cœur battant en s'approchant de la boutique, et à sa grande surprise, elle s'aperçut que Jacek Blinov ne devait pas avoir plus de trente ans. Vu son âge, il était sans doute le petit neveu de la vieille religieuse.

Lorsqu'elle l'aborda, il paraissait ravi d'avoir déjà une première cliente, et avant qu'elle n'ait eu le temps de lui expliquer les raisons de sa venue, il lui avait déjà présenté l'essentiel de ses marchandises dans des envolées lyriques à l'italienne. Son anglais très approximatif tenait davantage du globish que de la langue de Shakespeare, mais cela ne paraissait pas le gêner.

Camille, profitant de ce qu'il reprenait son souffle, lui expliqua les raisons de sa venue, insistant sur sa visite à sa tante à Rome. Celle-ci lui avait donné une lettre

pour sa famille, qu'elle remit aussitôt à Jacek. Le message était court, mais précis. Au fur et à mesure qu'il lisait, le jeune homme devint grave.

— Cette lettre s'adresse à mon père. Ma grand-tante y fait état d'événements que je n'ai pas connus, aussi, le mieux est que vous le rencontriez. Je vais lui téléphoner, et, si vous repassez dans l'après-midi, je pourrais vous apporter davantage d'explications.

Le ton du jeune homme avait changé. Camille vit qu'il se méfiait. Elle était intriguée. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Elle quitta la Halle au Draps pour se diriger vers la bibliothèque de l'Université Jagellon où elle savait pouvoir trouver des informations sur l'histoire de la Pologne. Comme ce court voyage à Cracovie n'avait pas été préparé, elle voulait avoir une idée précise des dernières évolutions politiques du pays, depuis le changement de république au début de cette année 1990.

Elle trouva son bonheur dans un livre d'histoire de la Pologne publié en anglais, mis à sa disposition fort obligeamment par l'un des employés de la bibliothèque. Il apparaissait que ce pays, de tout temps, avait été l'objet des convoitises de ses voisins russe et prussien, au point de disparaître entre 1795 et 1808, puis entre 1815 et 1918. Pendant l'Entre-deux-guerres, la république de Pologne exista tant bien que mal, malgré une instabilité politique notoire due à l'assassinat de son président Gabriel Narutowicz en 1922, et du coup d'État du maréchal Jozef Pilsudski en 1926. Le joug russe pendant plus d'un siècle, puis l'occupation nazie de 1939 à 1945, puis encore la domination soviétique de 1945 à 1990 avaient fait de la Pologne, plus

qu'aucun autre, un pays martyr.

Dans son lot de souffrance, on pouvait aisément y placer le camp d'extermination d'Auschwitz, symbole de la barbarie, situé à peine à une heure de voiture de Cracovie. Quant à la résistance héroïque et désespérée menée par le peuple polonais depuis 200 ans, elle resurgissait ces derniers jours par la découverte des vrais coupables du massacre de 22 000 officiers polonais à Katyn. Longtemps attribué aux nazis, Camille avait lu dans un journal français en avril dernier que c'était à Staline lui-même que l'on devait l'exécution de la fine fleur de l'armée polonaise. Après 50 ans de silence, le président Gorbatchev, initiateur d'une transparence nouvelle des mœurs soviétiques, venait de lever ce lourd secret d'État.

Heureusement, depuis le début de cette année 1990, la Pologne prenait un tournant démocratique, ayant au passage abandonné l'économie planifiée pour une économie de marché. Cette ouverture commençait à se sentir dans tout le pays, comme une renaissance après une longue période d'étouffement. Camille s'en rendit compte en repérant un grand nombre de boutiques et de magasins acquis à l'économie libérale, ouverts tout récemment dans la vieille ville.

Dans l'après-midi, elle retrouva comme convenu Jacek dans sa boutique du Rynek. Cette fois-ci, le jeune homme paraissait plus détendu.

— Mon père, Marek, a hâte de vous rencontrer. Si vous en êtes d'accord, il faudrait le retrouver à la mine de sel de Wieliczka, à une douzaine de kilomètres d'ici.

— Une mine de sel ? s'étonna Camille.

— Oui, c'est là qu'il travaille. Ou plutôt qu'il travaillait. Il est maintenant à la retraite, mais pour arrondir les fins de mois, il a repris du service et est devenu gardien. Vous avez de la chance : la mine est fermée aujourd'hui car on y fait quelques travaux de mise en conformité. Comme, nous recevons de plus en plus de touristes, il faut bien leur en faciliter la visite, rajouta-t-il avec un petit sourire.

— Je n'ai jamais vu de mine de sel. Comment puis-je m'y rendre ?

— Un de mes amis qui a un taxi vous y accompagnera, comme cela vous ne perdrez pas de temps. Je l'appelle tout de suite.

Quelques instants plus tard, Camille vit arriver un jeune homme au visage sympathique, probablement du même âge que Jacek.

— Voici Tadeusz. Il ne parle pas français malheureusement, mais vous pourrez tous les deux vous débrouiller en anglais.

Camille opina du chef et, remerciant vivement Jacek, suivit son chauffeur qui avait garé sa voiture dans une rue donnant sur la place centrale. C'était une vieille Lada Niva d'au moins quinze ans d'âge et qui portait sur elle tous les stigmates de l'usure et de la vétusté. Elle s'assit avec précaution sur le siège en skaï à côté du conducteur et s'aperçut qu'il était complètement défoncé au point que le tableau de bord arrivait à hauteur des yeux.

Tadeusz avait chargé sa voiture de toutes sortes de gadgets. Comme les hivers pouvaient être froids et rigoureux, un couvre-volant en fausse fourrure avait été installé, assorti d'une large étoile de la même matière

sous le pare-brise. La jeune femme remarqua un portrait du pape Jean-Paul II entortillé dans un chapelet et fixé sous le rétroviseur. Il faisait le pendant avec une image de la vierge noire de Czestochowa, scotchée sur la plage arrière. « Au moins, se disait-elle, avec toutes ces protections, on ne tombera pas en panne. »

Tadeusz emmena sa passagère sans encombre à Wieliczka et se gara sur le parking devant la mine de sel. Un homme d'environ 70 ans, une casquette à la main, sortit aussitôt du hall d'entrée réservé aux visites et se présenta à Camille dans un français très correct, malgré un fort accent polonais.

— Bonjour madame. Vous êtes envoyée par ma tante de Rome je suppose ?

— En effet, et vous-même vous êtes Marek, le père de Jacek ?

— Mais oui. Comme il a dû vous le dire, je suis gardien ici après avoir travaillé comme mineur pendant plus de 40 ans. C'est dire si je connais bien tous les recoins de cette mine. D'ailleurs, si vous le souhaitez, je peux vous faire une visite privée puisqu'elle est fermée aux touristes aujourd'hui. Je pourrais ainsi répondre à vos interrogations.

Une multitude de questions se précipitaient dans la tête de Camille, mais une première remarque lui vint tout naturellement.

— Ce n'est pas courant de trouver un Polonais parlant aussi bien le français. Puis-je vous demander où l'avez-vous appris ?

L'homme sourit en remettant sa casquette.

— C'est vrai, pour un vieux mineur comme moi, cela peut sembler curieux. En réalité, mon père a vécu

en France pendant la première guerre mondiale et s'est battu courageusement à côté de mon parrain, lui-même officier. Tous les deux étaient Russes, mais parlaient français. Quelques années après la guerre, ils se sont installés en Pologne, à Cracovie, chacun avec leur famille et c'est tout enfant que j'ai appris à parler votre belle langue avec eux.

Camille avait le cœur battant. La sœur Natacha Blinov ne s'était pas trompée. Elle sentait qu'elle touchait au but.

— Comment s'appelait votre père ?

— Piotr Sorokine.

— Mais quel rapport avec la sœur Natacha Blinov ?

— Blinov est le nom de ma mère. Tante Natacha est sa sœur cadette. Elle a fui le régime communiste en 1945 pour se réfugier à Rome où elle est rentrée au couvent, celui-là même où vous l'avez rencontrée.

— Et votre parrain ?

— Il s'appelait Dimitri Malkine. Il était capitaine. Mon père et lui ont disparu en 1940. Si vous voulez, demain vous pourrez les rencontrer tous les deux.

31

MINE DE SEL DE CRACOVIE,
LE 26 AVRIL 1990

Camille était stupéfaite. Se pouvait-il que Dimitri Malkine et ce Piotr Sorokine soient encore en vie ? Ils devaient maintenant être très âgés. Elle voulut en savoir davantage, mais Marek l'entraîna à l'intérieur du bâtiment pour lui faire visiter la mine. Après tout, elle disposait d'au moins deux heures pour obtenir les informations qu'elle attendait. D'un autre côté, cette visite l'intéressait et elle savait qu'elle n'aurait pas de meilleur guide que le Polonais.

Marek était intarissable. Si l'extraction du sel datait du XIII^e siècle, des aménagements notoires avaient été opérés, témoin l'ascenseur qu'ils allaient prendre. Mais avant de partir vers les profondeurs de la mine, Camille dut s'affubler d'un casque et prendre une lampe de mineur. On n'était jamais trop prudent.

La descente dans cet ascenseur à claire-voie dura quelques interminables minutes. La cage dans laquelle ils se trouvaient était située sur un côté d'un immense puits autour duquel tournait un escalier en bois de 380 marches. En entrant dans ce monde étrange et

fantastique, Camille était impressionnée. Marek, tout à son aise, semblait heureux de lui faire les honneurs d'une visite qu'il voulait inoubliable.

Déjà, quelques statues taillées dans des blocs de sel et retraçant la découverte de la mine avaient été disposées au pied de l'escalier dans une muséographie rudimentaire, afin d'expliquer aux visiteurs l'histoire de cet endroit étonnant. Comme la mine était fermée, ils étaient les seuls visiteurs de ces galeries du premier niveau. Les travaux de mise aux normes se poursuivant au troisième niveau, le Polonais voulait au moins l'emmener jusqu'à la chapelle dédiée à la bienheureuse « Kinga », c'est-à-dire Cunégonde, fille du roi de Hongrie Béla IV. C'était le point fort de la visite.

Les galeries qu'ils empruntaient étaient toutes étayées par de fortes charpentes en bois et illuminées par un éclairage électrique qui faisaient scintiller les cristaux de sel du sol au plafond. Leurs pas résonnaient, donnant l'impression qu'ils étaient seuls au monde. Dans ce véritable labyrinthe, Marek se dirigeait sans aucune hésitation, jusqu'à arriver à la fameuse chapelle. C'était plutôt une véritable cathédrale, de 54 m de long, 17 m de large et 12 m de haut. Elle était relativement récente par rapport à l'âge de la mine, puisqu'elle avait été creusée entre 1895 et 1927.

Dans ce vaisseau fantasmagorique, tout était sel, jusqu'aux immenses lustres réalisés en cristaux de sel et inondant de lumière ce lieu si peu ordinaire. Camille était émerveillée. Des statues et des bas-reliefs représentant quelques épisodes de la vie de Jésus sculptée sur les côtés de la nef donnaient à cette église si particulière un aspect surréaliste. Chaque sculpture avait été conçue et

réalisée par les mineurs. Dans le chœur, un autel pris dans un bloc de sel et revêtu de sa nappe liturgique, faisait face aux visiteurs. Sur le côté gauche, un bas-relief représentant *la Cène* de Léonard de Vinci attira le regard de Camille. Elle connaissait par cœur l'œuvre du génie italien et cette reproduction saline lui sembla remarquable. Marek s'amusait de l'émerveillement de la jeune femme.

— Puisque vous paraissez si sensible à la beauté de ce lieu, attendez-moi ici un instant, j'ai un cadeau pour vous. Je reviens tout de suite.

Il sortit de la cathédrale et Camille entendit le son de ses pas décroître dans la galerie par laquelle ils étaient venus. Que voulait-il lui donner ? En attendant, elle n'en finissait pas d'admirer les richesses éblouissantes qu'elle découvrait alentour.

Au bout d'un moment, comme Marek ne revenait pas, une petite boule d'angoisse se forma au creux de son estomac. Non qu'elle fût peureuse ou claustrophobe dans une salle aussi immense, mais, confiante dans son guide, elle n'avait pas mémorisé le trajet depuis la cage de l'ascenseur. Les galeries qu'ils avaient parcourues étaient nombreuses et s'apparentaient plutôt à un labyrinthe qu'à un chemin facile. Elle se reprit.

— Allons, allons, tu ne vas pas te faire le syndrome du Petit Poucet parce que Marek n'en finit plus de revenir !

Au moment où elle tentait de se raisonner, elle entendit un bruit de claquements en chaîne, de plus en plus forts. Quelqu'un était en train d'éteindre une à une, les lampes des galeries. Seuls les lustres de la cathédrale restaient encore allumés. Qu'est-ce que cela

signifiait ? Avant qu'elle n'ait eu le temps de réaliser, un claquement de disjoncteur plus fort que les autres plongea toute la nef dans le noir complet. Seuls quelques blocs de secours prévus pour une éventuelle évacuation dispensaient une faible lumière blafarde.

Camille prit peur. Elle s'engouffra dans la galerie par laquelle elle était arrivée, appela Marek. Sa voix résonnait et se répercutait sur les parois de sel.

Pas de réponse.

Elle alluma sa lampe de mineur qui ne l'avait pas quittée depuis l'entrée de la mine et essaya de s'orienter. Pourquoi Marek l'avait-il abandonnée ainsi à cent mètres sous terre ? Un cadeau ? Tu parles ! Elle aurait dû se méfier... Pourtant, le Polonais lui avait paru de prime abord sympathique. Elle se morigéna. Il lui fallait sortir d'ici. Au diable ses considérations psychologiques sur la lâcheté du vieux mineur. Lorsqu'elle serait revenue à Cracovie, elle aurait deux mots à dire à Jacek.

Tout d'un coup, elle se souvint de Tadeusz qui devait l'attendre sur le parking de la mine. Était-il de mèche ? Elle ne savait plus quoi penser.

En sortant de la cathédrale, elle se souvenait d'un couloir, qui faisait un coude. La lampe de mineur projetait un halo de lumière autour duquel des ombres hallucinatoires lui donnait envie de courir le plus vite possible pour sortir de cet endroit. Dire que d'habitude, l'endroit grouillait de touristes... Il avait fallu que sa mésaventure tombe aujourd'hui ! Son amertume à l'égard de Marek reprit le dessus.

Soudain, elle entendit un bruit étouffé. Elle éteignit immédiatement sa lampe et tendit l'oreille. Son pouls s'emballait et elle avait l'impression que son cœur allait

éclater. Surtout, ne pas paniquer.

Avançant à pas de loup et uniquement guidée par la faible lumière des blocs de secours, elle suivit le couloir au ras du mur. Progressivement, ses yeux s'habituaient à la pénombre. Elle progressait lentement, sans faire de bruit, dans ce qu'elle pensait être la bonne direction. Au bout de quelques minutes, elle arriva à un autre coude de la galerie qu'elle passa avec précaution. Bizarrement, il lui sembla distinguer une masse sombre par terre, à une dizaine de mètres de là. Elle s'arrêta le cœur battant. La masse bougea soudain et un faible gémissement se fit entendre. Se rapprochant tout doucement, elle reconnut une forme humaine étendue par terre.

— Marek ?

Elle ralluma sa lampe. L'homme était couché sur le côté, le visage ensanglanté. Elle se précipita vers lui.

— Marek ? Que vous est-il arrivé ?

— Quelqu'un m'a assommé et m'a volé le cadeau que je vous destinais, lui dit-il faiblement.

— Venez, je vais vous aider à vous lever. Appuyez-vous sur moi, on va remonter et je vais vous nettoyer cette vilaine plaie.

Camille était soulagée. La blessure paraissait superficielle, heureusement. Mais le coup avait été suffisamment violent pour que le vieux mineur ait perdu connaissance. Après vingt bonnes minutes de marche hésitante, ils arrivèrent enfin à l'ascenseur, et c'est avec soulagement que Camille revit le bleu sans nuage du ciel polonais. Sur les indications du vieil homme, elle trouva une trousse de premiers secours et nettoya tant bien que mal la plaie au visage de Marek. Celui-ci sem-

blait épuisé et au bord de l'évanouissement, mais refusa de prévenir la police. La jeune femme appela Tadeusz qui fumait tranquillement sur le parking. Le chauffeur se montra tout de suite efficace. Il installa le blessé dans sa Lada et prévint le responsable de la mine de ce qu'il venait de se passer. Camille s'installa à l'arrière de la voiture aux côtés de Marek, et ils décidèrent de le ramener chez lui.

Au moment où le taxi quittait le parking, Tadeusz aperçut, sans y porter vraiment attention, une automobile noire aux vitres fumées, garée près de la sortie. À l'intérieur, un homme d'une trentaine d'année suivait du regard la vieille Lada qui s'en allait. Sa bouche se déforma d'un rictus mauvais lorsqu'elle passa devant lui. Il regarda sur le siège du passager la boîte dérobée à Marek. Dans celle-ci un gros œuf luisait doucement. Il démarra et suivit discrètement la voiture de Tadeusz.

32

ZURICH, 25 JUILLET 1916

Henry Russell se tenait devant Dimitri.

La stupéfaction du jeune Russe était telle que ses idées se percutaient à l'intérieur de son crâne dans un maelström sans fin. Il finit par reprendre ses esprits avec la ferme intention de connaître les raisons, d'une part de la présence de Russell à Zurich, et d'autre part de son interdiction d'intercepter Mary Evans.

Le Britannique devança sa question.

— Je vous dois des éclaircissements. Je vous propose de prendre une bonne bière dans un café à côté d'ici. Je vous expliquerai tout ce que vous voulez savoir.

Dimitri acquiesça. Russell reprit :

— Mais d'abord, il faut partir d'ici avant de se faire repérer par ces agitateurs.

Deux minutes après, ils étaient dans la rue, leur chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, et entrèrent dans une brasserie deux rues plus loin. Dimitri était perplexe et mécontent de la tournure qu'avaient pris les événements. Il attendait avec impatience les explications promises.

Une fois installés chacun devant une pinte de bière,

Henry Russell commença son récit.

— Lorsque vous m'avez quitté à Londres, l'année dernière, après votre fâcheuse aventure du *Lusitania*, je suis allé immédiatement aux bureaux du Secret Intelligence Service pour lequel je travaille occasionnellement et dont fait partie quelqu'un que vous connaissez bien, l'inspecteur John Larry.

Dimitri était abasourdi.

— Vous êtes un espion ?

Russell sourit et reprit.

— Pas vraiment, non. En réalité, du fait de mes nombreux voyages en Europe pour mon véritable travail, c'est-à-dire pour l'usine textile dont je suis propriétaire, j'ai été abordé en 1913 par le patron de ce service de contre-espionnage, Sir Mansfield George Smith. Il m'a demandé de lui faire part de tout ce que je pouvais remarquer concernant une éventuelle militarisation de l'Allemagne. Maintenant que nous sommes en guerre, nous nous intéressons à la Russie, et, excusez-moi de le dire ainsi à un officier russe, à sa faiblesse face à l'ennemi. Notre crainte est que votre pays demande un armistice qui aurait pour conséquence désastreuse de renvoyer toutes les forces armées de l'empire du Kaiser vers le front ouest. C'est la raison pour laquelle nous avons à l'œil ce petit groupe de vos compatriotes, qui sont des agitateurs susceptibles de provoquer des désordres politiques en Russie. Pour l'instant, il n'y a rien à craindre d'eux. Ils se contentent de belles paroles et de quelques publications de ce Vladimir Oulianov, cela ne va pas plus loin.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Nous avons ce que l'on appelle une taupe dans

ce petit groupe. John Larry a dû vous le dire. Et c'est là que j'en viens à vous. Si vous étiez intervenu auprès de Mary Evans, toute notre opération aurait été compromise. Tout d'abord, nous savons qu'elle n'a pas informé ses compagnons du joyau de Fabergé. Ensuite, nous avons remarqué qu'elle a une certaine influence sur eux. Je vais vous raconter sa vie en quelques mots et vous comprendrez les raisons de ma réserve la concernant.

Dimitri était piqué par la curiosité. Enfin, il allait en savoir davantage sur cette femme ! Russell reprit son récit.

— John Larry vous l'a dit, je crois : Mary Evans s'appelle en réalité Tania Demissova. Comme son nom l'indique, elle est russe et originaire du district de Kamychine, province de Saratov, sur la Volga. Son père, Alexandre Demissov, faisait partie de ces ouvriers qui se sont enrichis au moment du développement économique de la Russie à la fin du siècle dernier. Il a commencé comme ourdisseur dans une manufacture de textile, c'est-à-dire qu'il préparait les fils des métiers à tisser. Comme c'était un homme vaillant et travailleur, il est devenu contremaître puis a fini par racheter l'atelier et a fondé une petite usine de tissus, spécialisée dans la toile dite « sarpinka ». Le hasard a fait que je l'ai rencontré, ce devait être en 1904. J'étais intéressé par les produits de son atelier qu'il m'a fait visiter de manière tout à fait cordiale. En 1906, j'ai voulu le recontacter, et à l'occasion d'un voyage en Russie, je suis repassé par Kamychine. À ma grande surprise, on m'a dit qu'il était mort. Sa femme avait revendu l'atelier et, avec l'argent de la vente, avait émigré en Amérique avec ses deux enfants encore mineurs, un fils et une fille. J'étais désolé

de ne pas en avoir été informé, aussi j'ai voulu en savoir davantage, malgré les réticences évidentes du nouveau propriétaire de la manufacture. Il a fini par me dire que Demissov avait été fusillé en octobre 1905, période très trouble du fait de la défaite de votre pays contre le Japon, de l'instabilité intérieure, des grèves à répétition, et surtout d'une répression féroce du gouvernement de Stolypine. Outre ses activités professionnelles, le malheureux avait aussi des idées politiques visant à renverser l'absolutisme pour établir une démocratie. Arrêté par la police du tsar sur dénonciation, il a été emprisonné, torturé, condamné à mort et exécuté par une justice plus qu'expéditive. Depuis ce moment, sa fille Tania, donc Mary Evans, vit dans la haine du régime tsariste et est prête à tout pour venger son père.

Dimitri était ébahi de découvrir ainsi l'autre versant de la personnalité de cette femme. Il n'avait, évidemment, rien vu. Russell poursuivait son récit.

— Une fois établie en Amérique, plus exactement à Silver Spring, à côté de Washington, la veuve d'Alexandre Demissov s'est remariée avec un Américain, un dénommé Evans justement : son fils s'est lancé dans une affaire toute nouvelle, l'enregistrement sonore et acoustique de disques de toutes sortes de musiques. Il travaille d'ailleurs pour la société *Columbia Records* dont il est agent artistique.

Dimitri l'interrompt.

— Je l'ai aperçu plusieurs fois à Washington, dans un petit cabaret où se produisait une chanteuse de blues, Bessie Smith. Mais vous me dites que la mère de Mary habite aux États-Unis ? Je croyais qu'elle était à Londres...

Russell sourit.

— C'est ce que sa fille voulait vous laisser croire. En réalité, Mary Evans, ou plutôt Tania Demissova, était en Amérique pour tâcher de rapporter de l'argent à son petit groupe de révolutionnaires. Dès sa majorité, elle a quitté Silver Spring pour retrouver ce Lénine. Son rôle est de trouver des gogos à qui elle pourrait extorquer quelques dollars. Si elle a embarqué sur le *Lusitania*, navire de luxe, c'était dans ce but précis.

— Merci pour le gogo, vous me faites trop d'honneur.

— Pardonnez-moi, j'ai été un peu trop direct. Mais avouez qu'en lui confiant l'œuf de Fabergé – malgré, il est vrai, des circonstances exceptionnelles –, vous lui avez donné bien plus que ce qu'elle pouvait espérer.

— Certes, mais à ma place, qu'auriez-vous fait ? Au moins, ce joyau est plus facile à retrouver à Zurich qu'au fond de la mer, même si ce sont vos eaux territoriales.

— Vous avez raison, je vous renouvelle mes excuses. Je peux vous promettre une chose, sous réserve de votre discrétion bien évidemment. C'est que nous vous informerons de tout changement la concernant, dans l'hypothèse où il vous sera possible de la contacter pour récupérer cet œuf de Fabergé. Comme elle n'en a pas parlé et qu'il n'a pas été vendu, vous avez encore vos chances.

— C'est entendu. Je vous remercie de votre confiance.

Russell hésita un petit moment puis, plissant les yeux d'un air coquin, finit par rajouter.

— Cela ne me regarde pas, mais tâchez de ne pas tomber amoureux. Mary Evans aime trop la révolution

pour laisser une place suffisante à un homme tel que vous.

Dimitri hocha la tête. Ce diable d'homme avait raison, mais que faire ? De toute façon, il ne lui restait que trop peu de temps. Le lendemain, Maurice viendrait le chercher dans sa prairie de Soleure. Il eut un pincement douloureux au cœur.

Les deux hommes quittèrent la brasserie pour se diriger vers le lac. Il valait mieux s'éloigner du petit groupe d'agitateurs. Henry Russell, qui, lui, avait un visa correct, devait rentrer en train de nuit puis en ferry à Londres. Cela n'empêcha pas les deux hommes de dîner ensemble avant de se séparer.

Dimitri passa une mauvaise nuit, rêvant d'une Mary Evans déguisée en révolutionnaire, qui le narguait avec un œuf de Fabergé qui se transformait en œuf d'autruche dès qu'il le touchait.

Au petit matin du jeudi 27 juillet, l'esprit encore embrouillé, il se rendit à la gare de Zurich, en priant le ciel qu'il n'y ait pas de contrôle, ni de retard. Heureusement, le train démarra à l'heure prévue et il arriva en fin de matinée à Soleure. Il était largement en avance pour son rendez-vous avec son cousin, mais il préférait prendre les devants et l'attendre, bien caché dans les bosquets environnant la prairie. Arrivé à la gare de Soleure, il sortit discrètement du bâtiment et se dirigea vers l'ouest. Il repéra à nouveau l'Aar, qu'il longea pendant les mêmes 5 km de l'aller. Pas question de se perdre. La prairie qui devait servir de terrain d'atterrissage était maintenant en vue. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, il découvrit avec horreur qu'elle était

envahie d'une quarantaine de belles et bonnes vaches de race Simmental, à la robe blanche tachetée de brun clair, qui le regardaient de leurs gros yeux placides, en tournant vers lui un mufle ruminant. Au beau milieu de la prairie, un taureau, posé fermement sur ses quatre sabots, surveillait son harem.

Il était impossible à Maurice d'atterrir.

Dimitri se tint en lisière de la prairie, prenant bien soin de ne pas bouger, tout en restant dos au soleil. Soudain, il aperçut un point noir qui grossissait à l'horizon. Son cousin tenait parole. Mais la situation était compliquée. L'avion survola le troupeau en vrombissant, effrayant quelques vaches. Le jeune Russe ne le quittait pas des yeux se demandant ce qu'il allait faire. Le Morane-Saulnier repassa une nouvelle fois au-dessus de la prairie avec un mouvement de balancier. Maurice l'avait repéré et, tant bien que mal, tenta de se poser juste à côté, sur un pré séparé du troupeau de bovins par une petite haie discontinue. Dimitri comprit la manœuvre et courut vers l'appareil de toutes ses jambes. Pourvu que le taureau ne le prenne pas en chasse !

Effrayé par le bruit de l'engin, l'animal ne réagit pas instantanément. Mais soudain, son gros mufle souffla sa colère, et d'un sabot vigoureux, fouillait la terre. Soudain, il s'ébranla et se mit à galoper vers l'avion, les cornes baissées, prêt à embrocher tout ce qui se trouvait sur son passage.

Maurice l'avait vu. Il tourna son engin de manière à ce qu'il puisse décoller. Dimitri arrivait à toute vitesse, et, jetant son petit sac sur le siège arrière, sauta dans

l'aéroplane. Le pilote mit les gaz alors que le taureau n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Le pré était fermé par un rideau d'arbres qui raccourcissait sérieusement la piste d'envol. Maurice tira sur le manche comme un désespéré et l'avion s'éleva doucement dans les airs, presque à la verticale, pendant que son cousin s'agrippait à son siège, fermant les yeux, convaincu qu'ils allaient se fracasser contre la cime des grands peupliers, devant eux.

Mais non. Dans un dernier sursaut, le Morane-Saulnier effleura quelques feuillages, et commença à prendre de la hauteur. Dimitri ouvrit les yeux, jetant un coup d'œil sur le pré. Le taureau avait levé la tête, dépité mais soufflant toujours. Puis, lentement, il retourna vers son troupeau de vaches. Ouf ! se dit le jeune Russe.

Le trajet de retour devait être exactement le même que celui de l'aller. Le passage de la frontière, au-dessus du Jura suisse, se fit sans encombre. Le bruit du moteur empêchait toute conversation ; ce n'est qu'en arrivant sur la piste de l'aérodrome de Dijon-Longvic, une fois l'appareil stabilisé, que Maurice se retourna vers son cousin, l'air hilare :

— Alors ? Tu l'as vue ta belle ?

— Oui, je l'ai vue, mais je ne l'ai pas abordée.

Il allait donner quelques explications quand la petite équipe d'aviateurs et de mécaniciens de la base s'approchèrent d'eux, heureux de les revoir.

Comme à l'aller, la soirée fut joyeuse et surtout bien arrosée. Ce n'est que tard dans la nuit que Dimitri put donner à Maurice les explications que celui-ci attendait impatiemment. S'il était déçu par la tournure qu'avaient

pris les événements, le jeune pilote semblait s'être bien amusé, son adrénaline ayant atteint, autant que celle de son cousin, des hauteurs insoupçonnées.

Le lendemain après-midi, c'est-à-dire le vendredi 28 juillet, les deux hommes atterrissaient sans encombre sur la piste de Toussus-le-Noble. Le mariage de Pauline avait lieu cinq jours plus tard, soit exactement deux ans après la déclaration de guerre.

La messe du mariage devait avoir lieu à l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou et le déjeuner au Cercle militaire, place Saint-Augustin. Frédéric Guillot-Jousseume avait veillé à ce que tout fût parfait, bien que l'idée de marier sa seule fille si jeune, vingt ans à peine, ne l'enchantait pas. Il aurait souhaité la garder un peu plus longtemps à la maison, au moins le temps que cette guerre se termine. Pendant que tout le monde se préparait dans cette ruche qu'était devenue, pour un moment privilégié, l'appartement de la rue de Suffren, il était, quant à lui, fin prêt dans son habit noir queue-de-pie, pantalon gris rayé et fumait une cigarette, pensif.

Au dehors, il faisait un temps splendide et déjà chaud. Au plus fort de la journée, le mercure devait monter jusqu'à 31 °C. Les chauffeurs de la Panhard-Levassor et de plusieurs taxis parisiens attendaient sagement le cortège.

Quelques minutes plus tard, Roger, en habit comme son père – le poignet de sa manche vide glissé dans la poche droite –, Dimitri, en uniforme russe gris et Maurice, en bleu horizon, le rejoignirent au salon, en attendant que Pauline et sa mère aient fini de se préparer.

Enfin, la jolie mariée apparut, suivie de Lucie Guil-

lot-Jousseume, frère de la beauté de sa fille. Celle-ci, cintrée dans une robe de crêpe de Chine blanc, brodée de fleurs lui arrivant au-dessus des chevilles, était rayonnante. Sur sa tête, un grand voile blanc garni de dentelles anciennes, fixé par deux peignes rehaussés de perles, complétaient l'ensemble. Quant à sa mère, elle ronronnait de plaisir dans une toilette de mousseline de soie pervenche.

L'archiprêtre de la paroisse les accueillit à l'entrée de l'église. Lui aussi était en permission. Bbrancardier divisionnaire du côté de Verdun, l'abbé Clément Degot avait été mobilisé comme tous les membres du clergé en âge de se battre, et avait été affecté très rapidement dans la zone des combats, au grand dam de l'archevêque de Paris qui lui prédisait une belle carrière ecclésiastique. Il salua toute la famille de Pauline et le cortège se mit en place pour entrer dans l'église. Le futur marié était déjà là, en uniforme d'officier de marine, avec ses parents et sa jeune sœur d'une douzaine d'année.

La cérémonie du mariage de Pauline Guillot-Jousseume et d'Édouard de Limeuil, bien qu'ayant eu lieu dans une certaine intimité en raison des circonstances, fut vécu par tous les participants comme une parenthèse salubre.

Au moment des consentements, Dimitri eut un petit pincement au cœur, à la fois pour sa cousine dont il était persuadé qu'elle commettait une erreur en se mariant avec cet homme, qu'en pensant à Mary Evans qu'il n'épouserait jamais. Il soupira. La vie était mal faite. Heureusement, après la messe de mariage, tout le monde se retrouva dans la salle à manger du Cercle militaire pour un déjeuner fort copieux et fort agréable.

Il se retrouva à côté d'une cousine du marié, une jeune femme charmante, veuve de guerre malheureusement, qui ne demandait qu'à être réconfortée. Dimitri s'y employa avec beaucoup d'application pour leur plus grand plaisir réciproque, et oublia cet après-midi-là la belle Mary.

Sa permission s'achevait quelques jours plus tard. Accompagné de Piotr, il dut rejoindre, en Champagne, sa compagnie et la 1^{re} brigade dont elle dépendait. Pendant son absence, de violents combats avaient eu lieu. Beaucoup de ses hommes avaient été tués ou blessés.

La cagna où devait loger Dimitri avait été bombardée plusieurs fois, mais cela n'empêchait pas de nombreux rats d'y trouver refuge et d'y grignoter tout ce qui tombait sous leurs dents. Pour éviter d'être envahis par les rongeurs, les soldats avaient adopté un jeune chien d'une race indéfinissable et qui répondait au doux nom de « Kaiser ».

Une fois encore, le jeune officier se trouvait en première ligne, alors qu'à une cinquantaine de kilomètres vers l'est, se déroulait l'une des plus éprouvantes batailles de cette guerre interminable : la bataille de Verdun.

L'offensive mise sur pied par le général allemand von Falkenhayn, chef de l'état-major impérial, avait concentré sur cette partie-là du front un très grand nombre de combattants depuis déjà six mois. Aussi, le contingent russe dont Dimitri faisait dorénavant partie, avait reçu l'ordre de tenir sa position et d'attaquer l'ennemi dès que le général Lokhvitski et ses homologues français le décideraient.

Les combats se succédèrent pendant deux mois,

jusqu'à ce qu'enfin, la 3^e brigade de soldats russes, arrivée cette fois-ci par le port de Brest en août, puisse relever Dimitri et ses hommes qui occupaient depuis peu le fort de la Pompelle, au sud-est de Reims.

Vu les circonstances, il n'était pas question de permissions, juste du répit en 2^e ou 3^e ligne. Les rotations vers le front avaient été ainsi organisées.

En cette journée du 4 décembre 1916, profitant de ce qu'il était encore en 3^e ligne, le capitaine Malkine se détendait à l'arrière et appréciait fortement la production locale de champagne. Beaucoup de bouteilles avaient été mises à l'abri dans les caves des propriétés viticoles champenoises, et là seulement il décompressait dans les bulles.

Il se trouvait avec Piotr dans le village de Ludes, assis à une petite table d'un bistrot, devant la bouteille que le patron venait de lui apporter. Un bon feu crépitait dans la cheminée du petit café alors qu'un brouillard dense régnait au dehors dans une température à peine positive. Levant la tête et surtout sa coupe pour porter un toast à la fin de la guerre et aux victoires russes dans les Carpathes et sur le front du Caucase, il aperçut par hasard et par la fenêtre, le prêtre qui avait béni le mariage de sa cousine, l'abbé Clément Degot. Celui-ci sortait de la chapelle du château d'où il venait de dire la messe. Les deux Russes le hélèrent, lui proposant de boire avec eux. Après tout, ils ne seraient pas de trop à trois pour apprécier le champagne. L'homme d'Église devait avoir l'habitude de boire du vin de messe, certes sans bulles, mais à la guerre comme à la guerre.

L'abbé ne se le fit pas dire deux fois. Lui aussi était en permission et juste avant l'office qu'il venait de célébrer,

il était allé visiter des mutilés au château de Ludes transformé en hôpital. Il n'en pouvait plus de ces combats sans fin, des blessés qu'il fallait brancarder, des mourants à qui il donnait l'extrême onction, des familles qu'il essayait de reconforter. Il avait pour principe de ne pas se soucier de la nationalité des soldats, qu'ils soient alliés ou ennemis. Pour lui, il s'agissait d'hommes, pris souvent malgré eux dans une tourmente dont personne ne voyait l'issue. Cela le désolait.

La proposition des deux Russes arrivait à point nommé. D'ailleurs, l'état-major n'avait-il pas augmenté sans vergogne la ration de vin quotidienne des soldats, la passant d'un tiers de litre en 1914 à trois-quarts de litre deux ans plus tard ? C'était connu, l'alcool diminuait la peur de l'assaut et rendait inconscient du danger... Alors, comment encourager les combattants si ce n'était par le pinard, ce gros rouge devenu le meilleur ami du poilu ?

L'effet euphorisant du champagne, ce vin si subtil que Talleyrand avait qualifié de « vin de la civilisation » lui ferait du bien. Rien à voir avec la boisson ordinaire que l'on recevait dans le quart en étain qui servait de verre. Et il était plus que temps de renouer des liens étroits avec la civilisation, les trois hommes en étaient intimement convaincus.

Clément Degot se frottait les mains pour les réchauffer pendant que Dimitri remplissait sa coupe. Après une première gorgée, il toussota et prit la parole.

— Puisque je vous vois, sans vouloir trop attrister ce moment, je vous présente mes condoléances pour votre cousin.

Dimitri était surpris.

— De qui parlez-vous ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Je vous prie de m'excuser, dans ce cas. Votre cousin Maurice a été tué il y a environ une semaine, après un combat aérien. Cela s'est passé tout près d'ici, au-dessus de Suippes. Il pilotait un Nieuport 17, le même que le capitaine Georges Guynemer. Il a été pris en chasse par un Fokker allemand qui l'a surpris, le tournant face au soleil. Le combat était inégal, mais il a quand même réussi à le toucher – sans doute trop tard. Son avion s'est mis en vrille malgré ses efforts désespérés pour le contrôler. Il s'est écrasé derrière nos lignes. Malheureusement, c'est un corps sans vie qui a été retiré de la carcasse du Nieuport. C'est moi-même qui ai été chargé de prévenir ses parents. Ils ont demandé à ce que sa dépouille mortelle soit rapatriée à Paris, et il repose maintenant dans leur caveau de famille du cimetière Montmartre.

Dimitri restait sans voix. Il repensa aussitôt à leur virée en Suisse quelques mois plus tôt. Pauvre Maurice. Il plaignait son oncle et surtout sa tante. Tous les deux payaient un lourd tribut à cette maudite guerre.

Clément Degot et Piotr respectaient son silence. Au bout d'un moment, le prêtre reprit la parole.

— Je suis vraiment désolé de cette mauvaise nouvelle. Mais la vie continue, et j'ai le plaisir de vous apprendre que votre cousine Pauline attend un enfant pour le mois de mai 1917, d'après ce qu'elle m'a dit.

— Vous l'avez vue ?

— Oui, hélas, à l'enterrement de son frère. Elle était bouleversée. Comme son mari est la plupart du temps en mer, elle habite maintenant chez ses beaux-parents, à Rennes. J'espère qu'elle va bien. Lorsque la guerre sera

finie, et si Édouard en réchappe, ils s'installeront là où il sera nommé ; Brest ou Toulon, probablement.

— À ma prochaine permission un peu longue, j'irai la voir. Tout cela doit être bien dur pour elle.

Les trois hommes restèrent pensifs un long moment, puis, l'actualité immédiate reprenant le dessus, échangèrent sur les conditions de vie qui étaient les leurs, avant de se séparer et de se promettre de se revoir. Influencé inconsciemment par son âme slave, Dimitri pensait que cette promesse le laisserait en vie jusqu'à la prochaine rencontre. Ainsi en avait-il été avec Paul Riquet.

Les deux Russes rejoignirent la 1^{re} brigade tout autant que la 1^{re} ligne. Heureusement, le mois de décembre, s'il fut meurtrier, les préserva tous les deux.

Le 1^{er} janvier 1917, Dimitri était dans sa cagna, lorsque Piotr arriva tout excité, un exemplaire du *Figaro* à la main, qu'il venait de subtiliser au quartier général.

— Mon capitaine, mon capitaine, regardez !

Il lui tendit le journal qu'il avait replié sur la deuxième page et montrait du doigt la deuxième colonne où un titre en grosses lettres indiquait :

MORT DE RASPOUTINE.

Dimitri se saisit du quotidien avec empressement. L'article restait dans le vague, mais indiquait que le *starets* avait été assassiné par « un jeune homme appartenant à la plus haute société russe, et même au monde de la Cour ». Le jeune officier eut une pensée pour sa mère. Elle devait être soulagée. La mauvaise influence du moine sur l'impératrice Alexandra ne s'exercerait plus et la Russie ne pouvait que mieux s'en porter.

Il se souvint de la prophétie de Raspoutine le

concernant. En effet, il n'était toujours pas rentré en Russie malgré ses tentatives. Cela l'agaça.

Dans les jours qui suivirent, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre auprès du contingent russe. Tout le monde se félicitait de cette disparition. On apprit un peu plus tard que c'était le prince Félix Youssouпов, époux de la nièce du tsar, la princesse Irina, qui avait attiré le moujik sibérien dans son palais de la Moïka à Petrograd. Ensuite, aidé de trois autres personnes dont le grand-duc Dimitri, cousin du tsar, il avait tenté de l'assassiner d'abord en l'empoisonnant par du cyanure, en vain, avant de lui tirant dessus, ce qui parut insuffisant. Enfin, il jeta son corps dans les eaux glacées de la Neva. Les sanctions à l'égard des conjurés furent faibles du fait de leur condition et de la quasi-unanimité de la population russe à l'égard de l'exécution du *starets*.

Cette actualité pétersbourgeoise apporta une distraction salutaire à Dimitri, alors que l'état-major préparait pour le printemps l'offensive Nivelles à laquelle le contingent russe devait participer. Après avoir tenu le secteur de Ludes jusqu'au 20 février 1917, la 1^{re} brigade repartit pour le camp de Mailly afin de prendre un peu de repos. Les hommes étaient exténués. Le jeune capitaine Malkine obtint enfin un congé de trois semaines, un peu plus long que d'habitude. Accompagné de son fidèle Piotr qui venait de recevoir le grade de sergent, il sauta dans le premier train pour Paris, trop content de retrouver son oncle et sa tante.

Contrairement à la précédente permission, l'atmos-

phère de l'appartement de la rue de Suffren était bien morne. Depuis le départ de Pauline, puis la mort de Maurice, les Guillot-Jousseume broyaient du noir. L'oncle Frédéric passait le plus de temps possible à son bureau de la Banque de France, noyant son chagrin dans le travail, et la tante Lucie s'était enrôlée comme infirmière bénévole, passant tous ses après-midis à l'hôpital Necker à soigner comme elle le pouvait quelques-uns des innombrables blessés qui arrivaient du front.

L'arrivée de Dimitri et de Piotr leur apporta du réconfort, d'autant que le jeune officier, qui avait très envie de revoir Pauline, proposa à sa tante de l'emmener avec lui jusqu'à Rennes pour lui faire une petite visite. Piotr resterait à Paris pendant ce temps, pour le grand plaisir de Mélanie, la charmante bonne des Guillot-Jousseume.

Pauline les accueillit avec une joie non dissimulée. Sa grossesse, qui se passait difficilement, l'obligeait à rester allongée. Elle comptait les mois jusqu'à l'accouchement, prévu en mai. Heureusement, sa petite belle-sœur lui tenait assez souvent compagnie, dès qu'elle rentrait de l'école. Elle n'avait que 13 ans, mais était éperdue d'admiration pour Pauline, s'efforçant de lui venir en aide dès qu'elle lui demandait un service, voire cherchant à l'anticiper.

La jeune adolescente, qui s'appelait Louise, était une gentille personne. Dimitri était étonné de voir à quel point sa douceur contrastait avec la brutalité de son frère, cet Édouard qu'il ne pouvait pas encadrer et qui, heureusement, était quelque part dans l'Atlantique sur le cuirassé *Jean Bart*. Louise avait le même caractère que sa mère, une femme assez dévote, convaincue que

le péché rodait en permanence autour d'elle. Elle s'efforçait par ses bonnes actions de transformer le monde pour le rendre meilleur. Rude tâche en ces temps troublés.

Quant au beau-père de Pauline, le colonel de Limeuil, c'était un homme ronchon depuis qu'il avait été mis d'office à la retraite – l'état-major considérant ses capacités de commandement comme trop médiocres. Évidemment, il était loin d'être le seul dans ce cas et ne se privait pas de le dire, citant sans vergogne le nom de plusieurs généraux. L'offensive Nivelles et la dureté du général Mangin à l'égard des combattants allaient bientôt lui donner raison.

Dimitri et sa tante restèrent quatre jours à Rennes. Au moment de repartir, il alla saluer sa cousine. Elle l'attendait, tenant dans sa main la petite clef en or qu'il lui avait confiée en avril 1916.

— Comme tu le vois, je l'ai gardée précieusement. Veux-tu que je te la rende ?

— Non, garde-là encore. La guerre n'est pas près de se terminer, une grande offensive se prépare dans les semaines qui viennent. Comme je te l'ai dit l'année dernière, si par malheur j'étais tué, tu la garderas en souvenir de moi. Au contraire, si je survivais, je reviendrais te voir pour la reprendre et enfin récupérer cet œuf que je rendrais à l'impératrice Maria Féodorovna.

Pauline se mit à pleurer alors que son cousin la prenait dans ses bras. Elle n'osa pas lui dire qu'un mauvais pressentiment lui étouffait le cœur. Pour conjurer le sort, elle serra la petite clef dans sa main jusqu'à en imprimer l'empreinte dans sa paume.

À son retour à Paris, le jeune officier eut besoin de

s'étourdir dans une frénésie de sorties, de théâtres, de concerts, jusqu'à aller s'encanailler dans quelques maisons closes du côté de Pigalle.

Un jour, par hasard, alors qu'il déambulait le long du boulevard des Invalides perdu dans ses pensées, il heurta une dame qui promenait un petit chien blanc, un loulou de Poméranie. Confus, il s'excusa platement et reconnu l'ancienne marraine de guerre de Maurice, Rose Lambert. Celle-ci, fidèle à son surnom de « Croque-Monsieur », l'invita à venir prendre un verre dans son petit appartement situé non loin de là. C'est dans cette atmosphère assez intimiste que Dimitri put vérifier de très près que ses oreillers avaient séché depuis longtemps.

Ils se revirent plusieurs fois. Le soir du 11 mars, alors que les rues de Paris étaient ensevelies sous une neige abondante, l'officier l'emmena au théâtre des Bouffes Parisiens assister à une pièce sur Jean de La Fontaine, où jouait un jeune acteur que l'on disait prometteur : un certain Sacha Guitry, qu'il avait d'ailleurs applaudi précédemment. En sortant, il acheta un journal où il lut avec surprise que des troubles, liés au ravitaillement, avaient éclatés à Petrograd. Immédiatement, il pensa à sa mère. Que devenait-elle ? Cela faisait maintenant dix mois qu'il n'avait pas eu de ses nouvelles. Il enrageait de ne pouvoir rejoindre la Russie.

Pendant les quelques jours qui suivirent, avant qu'il ne retourne au camp de Mailly, il lisait tous les quotidiens qu'il pouvait acheter. Chacun relatait les événements de l'empire tsariste s'enchaînant jour après jour dans un crescendo alarmant : la grève des ouvriers de

l'usine Poutilov à Petrograd, les manifestations pour du pain, la charge des émeutiers par les cosaques provoquant la mort de plus de 150 personnes, la proclamation de l'état de siège et le renvoi de la Douma jusqu'à la création d'un soviet, c'est-à-dire un conseil populaire d'ouvriers et de soldats. À Moscou, un petit groupe de membres de la Douma décidèrent de former un gouvernement provisoire, en parallèle au soviet de Petrograd, qui, momentanément, en reconnut la primauté.

Dimitri était atterré et inquiet. La veille de son départ pour Mailly, il acheta une dernière fois le Figaro de ce 17 mars 1917. Deux pages étaient consacrées à la révolution russe, précédées d'un titre sur la première page : « Bruits d'abdication du Tsar Nicolas en faveur de son fils ». Le lendemain, au moment de prendre son train pour rejoindre ses compatriotes de la 1^{re} brigade, le journal qu'il acheta avant de monter dans son compartiment titrait : « Abdication du Tsar ». Tout un monde s'écroulait.

Au camp de Mailly, l'atmosphère était tendue. Au fur et à mesure des journées, on apprit qu'un gouvernement provisoire avait été nommé sous la présidence de prince Lvov, un monarchiste, mais il n'était nullement question que la Russie se retire du conflit. Au contraire, les deux brigades devaient rejoindre sans plus tarder la zone où aurait lieu l'offensive Nivelle, dans l'Aisne. On les rattacha à la 5^e armée française du général Mazel. Dimitri, comme les autres soldats, reçut son ordre d'affectation. La grande bataille était programmée pour le 16 avril à 6 h du matin, à partir d'une ligne de crête portant le nom poétique de « Chemin des Dames », en l'honneur des filles de Louis XV. Mesdames Adélaïde et

Victoire l'avaient en effet empruntée jadis pour rendre visite à leur amie la duchesse de Narbonne-Lara, au château de la Bôve.

Ce matin du 9 avril, Dimitri préparait son paquetage en compagnie de Piotr lorsqu'il fut appelé par le général Lokhvitski, commandant la 1^{re} brigade. Il frappa à la porte du bureau où se trouvait son supérieur.

— Entrez Malkine, lui dit celui-ci. Vous savez que vous êtes un sacré veinard ! À la demande du Gouvernement français, et bien sûr, avec l'accord de notre ambassadeur à Paris, Alexandre Petrovitch Iswolsky, vous allez repartir en mission, mais, cette fois-ci pour Petrograd. En effet, Le ministre français de l'armement et des fabrications de guerre, M. Albert Thomas, doit s'y rendre les prochains jours. Il a besoin non seulement d'un interprète mais de quelqu'un qui connaisse bien le domaine. Vous devez donc retourner à notre ambassade à Paris le plus vite possible. Le sergent Piotr Sorokine vous accompagnera.

33

CRACOVIE, 27 AVRIL 1990

Pendant le trajet du retour, par bribes, l'ancien mineur raconta sa mésaventure. En sortant de la cathédrale de sel, laissant Camille en admirer toutes les œuvres d'art, il s'était dirigé vers une galerie fermée au public par une grosse grille, derrière laquelle il avait entreposé quelques objets personnels. Sachant que la jeune Française devait venir le rencontrer à la mine, il avait préparé pour elle un petit paquet dans lequel il avait mis un morceau de sel gemme rosé en forme de gros œuf bien lissé comme du marbre. Son agresseur l'avait sûrement suivi, et l'avait assommé juste avant le coude du couloir pour lui voler le petit paquet destiné à Camille.

— Avez-vous une idée de l'identité de votre assaillant ?

— Non, aucune. En revanche, puisque vous avez l'obligeance de me ramener chez moi, je vais vous montrer quelque chose qui a peut-être un rapport avec cette agression.

Ces incidents avaient complètement fait oublier à la jeune femme le but de sa visite à Marek. Elle était à Cracovie pour son travail et avait un puzzle à reconstituer.

Bien des pièces lui manquaient encore.

Le Polonais habitait dans l'un de ces quartiers sans charme, au sud de Cracovie. Il louait à l'État, au premier étage de l'immeuble, un trois-pièces dans ce qui ressemblait à un HLM de banlieue défavorisée.

Camille et Tadeusz l'aidèrent à monter et sonnèrent à la porte. Une femme d'une soixantaine d'années, assez replète et le visage avenant, vint leur ouvrir. En découvrant l'état dans lequel on lui rendait son mari, elle prit les choses en main et décida immédiatement d'appeler un docteur, malgré les protestations de Marek. Tadeusz et Camille voulurent laisser le couple en paix, mais elle refusa de les laisser partir sans au moins avoir bu un petit verre de vodka. De toute façon, le médecin n'allait pas arriver dans la minute et elle voulait tout savoir de l'agression de son mari. Les deux jeunes gens s'exécutèrent de bonne grâce et se retrouvèrent assis sur le canapé, un verre à la main, écoutant le vieux mineur raconter sa mésaventure.

Camille aurait bien voulu poser quelques questions relatives à son enquête, mais l'arrivée du docteur l'en empêcha. Marek, qui s'en était rendu compte, lui proposa de revenir le lendemain, cette fois-ci pour déjeuner. Il promit de lui donner tous les éléments en sa possession pour faire avancer sa recherche. Il lui reparlerait aussi de Piotr et de Dimitri. Mais ce soir, il ne se sentait pas bien.

Un peu déçue, la jeune femme repartit pour la vieille ville avec Tadeusz, impatiente d'être au lendemain.

Cette agression contre le Polonais la préoccupait. Elle ressentait toujours, comme à Rome, cette impression diffuse d'être épiée. Mais par qui et pourquoi ?

En revenant vers le Rynek, Tadeusz l'observait en coin. Une ride verticale barrait le front de Camille, signe de son inquiétude. Le jeune chauffeur, qui était désolé de la mésaventure de Marek et de sa répercussion sur sa voisine, lui proposa de lui faire visiter le vieux Cracovie. Ainsi, elle aurait une vision plus agréable de la plus belle ville de Pologne. Il l'invita à dîner dans une gargote qu'il connaissait et où l'on mangeait les meilleurs pierogi de tout le pays.

Camille accepta. Cela faisait plusieurs soirs qu'elle dînait seule. Les attentions de Tadeusz méritaient une réponse positive.

La soirée fut délicieuse grâce à lui. Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté Bordeaux elle se détendait vraiment. Elle était tombée sous le charme de Cracovie, mais aussi de Tadeusz qui s'était mis en quatre pour la distraire. En regagnant son hôtel, elle se sentait rassérénée.

Le lendemain, pour éviter de passer une matinée interminable avant le déjeuner chez Marek, Camille profita de ces quelques heures de temps libre pour visiter le château royal du Wawel ainsi que la cathédrale attenante. Il faisait un temps magnifique, aussi prolongea-t-elle sa promenade dans les rues du centre historique avant de retrouver Jacek, à midi, devant la grande porte du Rynek. En effet, il lui avait fait passer un mot à l'hôtel comme quoi il allait l'accompagner chez ses parents.

Le jeune homme l'attendait et lui adressa un grand sourire. Cela changeait de leur première rencontre, pensa Camille.

Elle était nerveuse. De ce déjeuner dépendait toute sa quête. Elle pensa avec attendrissement à Mme de Limeuil... Pour elle, Camille absorberait l'intégralité des informations que lui donnerait Marek, et cela, jusqu'au moindre détail.

Comme la veille, ce fut Danuta, l'épouse du vieux mineur, qui ouvrit la porte. Elle embrassa Jacek avec effusion avant de serrer la main de la jeune Française, qu'elle garda un long moment dans les siennes.

— J'étais perturbée hier, mais je tiens vraiment à vous remercier d'avoir soigné puis ramené mon mari ici. Pardonnez-moi pour cet oubli, lui dit-elle dans un français hésitant.

— Oh, vous savez, je ne m'en suis pas formalisée, moi aussi j'ai eu très peur. Comment va notre blessé aujourd'hui ?

Marek était assis dans un grand fauteuil, un pansement sur la tête. Visiblement, il allait mieux et semblait ravi d'être devenu le centre de l'attention générale. Lorsque Danuta apporta l'éternelle bouteille de vodka pour fêter la résurrection de son mari, Camille, qui craignait que la discussion dérive vers des banalités, s'enhardit à questionner la famille Sorokine, et particulièrement Marek.

Elle commença par donner des nouvelles de la tante religieuse, tout en se disant que cette amorce pourrait entraîner des confidences. C'était bien vu. Le vieux mineur se leva et attrapa sur le buffet un antique album de photos.

— Venez voir, Camille, voici les personnes que vous recherchez.

Il mit le doigt sur deux des clichés. Sur le premier,

on apercevait un couple se tenant amoureusement par le bras, accompagné de deux fillettes.

— C'est le capitaine Malkine, avec sa femme et leurs deux filles. Ce devait être vers 1930.

La jeune femme regarda cette photo avec émotion, reconnaissant bien évidemment l'officier, tout comme son épouse. Avant de partir de Bordeaux, elle s'était procuré des reproductions de la famille impériale russe. Sans surprise, maintenant qu'elle l'avait lu dans le document des archives secrètes du Vatican, le visage de la jolie jeune femme au bras du capitaine était bien celui de la grande-duchesse Marie Romanov, en plus mûr. Néanmoins, si elle offrait au photographe un petit sourire, son regard était empreint de tristesse.

— Je suppose que vous connaissiez bien la femme de Dimitri Malkine ? demanda-t-elle à Marek.

— Oui, bien sûr. Je savais qu'elle était russe comme le capitaine, mais elle ne parlait jamais d'elle ni de sa propre famille. C'était une personne douce et bien élevée, toujours un peu triste.

— Qu'est-elle devenue ?

— Au début de la guerre, lorsque le capitaine et mon père ont été mobilisés, elle a quitté le pays comme si elle craignait de tomber entre les mains des soldats, qu'ils soient nazis ou soviétiques. Ensuite, je n'ai jamais eu de nouvelles. Elle est peut-être morte.

— Saviez-vous qui elle était ?

— Non. Je ne connais même pas son nom de jeune fille.

Camille hésitait à donner davantage d'informations. Elle se replongea dans l'album. Sur la deuxième photographie que Marek lui avait montrée, elle pouvait

distinguer un petit groupe de quatre hommes, dont les deux plus âgés étaient en uniforme de l'armée polonaise.

— Voici le capitaine Malkine et mon père, Piotr. Cette photo date de l'entrée en guerre de la Pologne, en 1939. Quant aux jeunes hommes, c'est mon demi-frère et moi-même. Nous étions inconscients, à l'époque. Peu de temps après ce cliché, le capitaine et mon père sont partis se battre contre les envahisseurs allemands ou russes, je ne sais plus. Mon frère et moi avons décidé de rejoindre les partisans. Je m'en suis tiré, mais mon frère a été fait prisonnier et interné à Buchenwald. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles.

Camille regardait le vieux cliché sépia, s'attardant sur les visages de Dimitri et de Piotr, et reconnu aisément le jeune homme qu'avait été Marek. Comme son demi-frère, celui-ci portait des culottes de golf, et l'un et l'autre se tenaient fièrement devant l'objectif. La jeune femme hasarda une question :

— Vous dites que c'est votre demi-frère. Piotr a-t-il eu des enfants d'une autre femme ?

— Non, ce n'est pas tout à fait cela. À la fin de la Grande Guerre, mon père est revenu en Russie et a adopté un bébé dont la mère était morte et qu'il a amené ici lorsqu'il s'est installé en Pologne. Nous n'avons aucun lien de sang, mais je l'ai toujours considéré comme mon frère.

Camille examina à nouveau la photo, s'attardant sur le visage de ce frère inconnu. Elle tiqua. Il lui rappelait vaguement quelqu'un, mais impossible de se rappeler qui. Pour compléter ses informations, elle demanda machinalement à Marek :

— Comment s'appelait votre demi-frère ?

— Oh, il avait bien évidemment le nom de mon père, c'est-à-dire Sorokine, mais son prénom était Adolf. Mais tous, nous l'appelions Adi.

Camille se figea, interdite.

— Adi, vous avez bien dit Adi ?

Marek avait perçu son trouble.

— Que vous arrive-t-il ?

— Je... je connais un Adi qui habite en France et qui ressemble votre demi-frère. Mais comme une idiote, je n'ai jamais eu l'idée de demander son nom de famille.

— Adi serait vivant ?

— Si c'est celui auquel je pense, la réponse est oui. Cela fait trop de coïncidences, d'autant que cet Adi habite une maison appartenant à une vieille dame qui n'est autre que la cousine du capitaine Malkine. Elle s'appelle Pauline de Limeuil. Il faut absolument que je lui téléphone. Je le ferai tout à l'heure de l'hôtel.

— Si ce que vous nous dites est vrai, il n'est pas question que nous attendions ce soir ou demain. Vous savez, j'ai le téléphone et nous pouvons appeler l'international. Je me fiche totalement du coût de cette communication.

Joignant le geste à la parole, Marek attrapa un vieil appareil en bakélite noire et demanda à Camille le numéro de Mme de Limeuil. Pendant qu'il composait les chiffres sur le cadran, un silence de mort régnait dans le salon. Au bout de cinq sonneries, quelqu'un décrocha. Aussitôt, il tendit le combiné à la jeune Française. Pauline était au bout du fil.

— Bonjour madame, ici c'est Camille Moriez. Je suis à Cracovie, en Pologne, et j'ai bien avancé dans mon enquête, mais j'aurais besoin d'une information

que vous seule pouvez me donner : quel est le nom de famille d'Adi ?

— Vous êtes en Pologne ? Mais alors, vous avez retrouvé Dimitri ?

La vieille dame posait une multitude de questions. Pendant que la conversation se déroulait, Marek, Danuta et Jacek ne quittaient pas des yeux Camille. Lorsqu'elle raccrocha, elle posa doucement le téléphone sur le buffet et se tourna lentement vers eux.

— Cet Adi que je connais et qui habite Saint-Roch, dans le Gers s'appelle bien Sorokine. Malheureusement, il a eu un très grave accident il y a quelques jours et se trouve à l'hôpital d'Auch entre la vie et la mort. Je ne le savais pas et j'en suis désolée.

Les trois Polonais étaient abasourdis. Pourquoi n'avaient-ils jamais eu de nouvelles d'Adi depuis qu'il avait disparu, en 1944 ? Camille leur apporta la réponse qu'elle venait d'avoir de Mme de Limeuil.

— Il a écrit plusieurs fois à l'adresse de votre père Piotr, mais les lettres lui sont revenues. Ensuite, lorsque le régime communiste a tout verrouillé ici, il n'a pas insisté et a cru que vous étiez tous morts. Il ne faut pas lui en vouloir. Après ce qu'il a vécu à Buchenwald, il a trouvé chez Mme de Limeuil un accueil et une affection maternelle qui lui a suffi pendant toutes ces années. Sans cet accident stupide qu'il vient d'avoir, je suis sûre qu'il aurait été ravi de savoir que vous êtes toujours là.

Marek se leva lentement.

— Puisque vous venez de la part de la cousine du capitaine Malkine, j'ai trois choses à vous remettre pour elle, en souvenir de lui.

Il disparut dans la pièce voisine et revint avec une

boîte rectangulaire en carton grossier, une autre plus petite en papier mâché, ainsi qu'une grande enveloppe beige.

— Tenez. Pouvez-vous les emporter avec vous pour qu'elle puisse les avoir sans tarder ?

Camille prit d'abord la plus grande des boîtes.

— Puis-je l'ouvrir ?

— Bien sûr. Vous devez savoir ce que vous allez transporter. Mais attention, c'est fragile.

Elle enleva le couvercle avec précaution. À l'intérieur, un papier de soie rose, visiblement très ancien et usé par endroits, enveloppait un objet ovale. Camille avait le cœur battant. Elle défit le papier et reconnut avec surprise un magnifique œuf de Fabergé, en émail rouge perlé, orné d'un maillage très fin de fils d'argent tressés et fixé sur un petit trépied. Le joyau était constitué de deux moitiés de coquille fermées par une minuscule serrure. Elle était subjuguée par l'objet, tout en se demandant comment il était parvenu dans la famille Sorokine. Marek devança sa question.

— Il n'est pas à nous et je voudrais préciser que nous n'avons jamais eu la clef de cet œuf. Il appartenait à l'épouse de capitaine. Lorsqu'elle est partie en catastrophe de Cracovie, en 1939, elle pensait sans doute revenir. Comme je vous l'ai dit, on ne l'a jamais revue. Il faut que vous le donniez à Mme de Limeuil, la cousine de Dimitri Malkine. Ce serait plus logique.

— Mais vous vous rendez compte de la valeur de cet objet ? Certains seraient prêts à tuer pour l'avoir !

Tout d'un coup, elle fit le rapprochement avec l'agression de Marek, dans la mine. L'assaillant avait bien emporté une boîte avec un œuf, mais en sel. Et

si c'était une erreur ? Et si c'était le véritable joyau de Fabergé qu'il cherchait ? Elle frissonna. Qui était au courant de l'existence de l'objet ?

En regardant Marek, elle vit qu'il se posait les mêmes questions et qu'il arrivait à la même conclusion.

— À vrai dire, j'ai été contacté à la boutique du Rynek il y a trois mois environ, par un homme d'un certain âge, peut-être soixante ans, se disant le gendre du capitaine Malkine. Bêtement je l'ai cru, et je lui ai parlé de cet œuf. Je n'ai plus eu de nouvelles depuis, jusqu'à ce que vous veniez de la part de ma tante religieuse. J'ai trouvé ça louche, mais maintenant que je vous connais un peu mieux, je vous fais confiance et je préfère que vous l'emportiez avec vous.

— À mon tour, je vais vous faire une confidence : je sais à qui Dimitri Malkine a confié la clef de ce magnifique objet : à sa cousine Pauline, autrement dit Mme de Limeuil.

Marek hocha la tête.

— Vous voyez bien qu'il faut qu'elle le récupère. D'ailleurs, il y a autre chose pour elle.

Il attrapa la petite boîte en papier mâché sur laquelle étaient collées de vieilles images en quadrichromie représentant quelques monuments de Saint-Pétersbourg. Les couleurs en étaient passées, mais Camille reconnut le Palais d'Hiver, la flèche de l'Amirauté et le dôme de la cathédrale Saint-Isaac.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Une boîte à musique que le capitaine a fait fabriquer par un artisan de Cracovie. Enfant, je l'ai tellement entendue ! Il voulait qu'elle joue un air très particulier, mais je n'en connais pas la raison. Écoutez plutôt.

Jacek tourna une petite manivelle dissimulée sur l'un des côtés de l'objet et avec beaucoup de délicatesse malgré ses gros doigts, remonta le mécanisme.

Dès qu'il ouvrit le couvercle, un air cristallin s'en échappa. Tout le monde écoutait religieusement. Lorsque le rouleau s'arrêta, Camille osa rompre le silence.

— Je ne connais pas cet air mais il est très beau. Savez-vous ce que c'est et pourquoi le capitaine a voulu faire fabriquer cette boîte ?

— Je ne peux répondre qu'à votre première question et pour cause : les références du morceau sont écrites en russe sous le couvercle.

Le Polonais chaussa ses lunettes.

— J'ai du mal à le lire car c'est à moitié effacé, mais c'est quelque chose comme *Le Soir*, d'un dénommé Ludvig Schytte. C'est tout ce que je peux vous dire.

Camille se promit de demander à Mme de Limeuil. Jacek reprit :

— Tenez, puisque l'on est dans la musique, j'ai autre chose à vous donner, qui appartenait au capitaine.

Il lui tendit la grande enveloppe. Camille s'en saisit et en sortit délicatement un vieux disque 78 tours de 1923, de Columbia Records. L'étiquette était très usée, mais elle put y lire le nom de Bessie Smith. Sur la face A était enregistrée la chanson *Baby Won't You Please Come Home Blues* et sur la face B la chanson *Oh Daddy Blues*. Curieusement, sur l'étiquette du disque, deux drapeaux aux bandes horizontales bleu-blanc-rouge étaient dessinés. Elle était surprise. Marek eut un grand sourire.

— Le capitaine était véritablement envoûté par ce disque. Lorsqu'il s'est installé à Cracovie avec sa femme,

il a acheté un gramophone et quelques 78 tours, dont celui-là. Il le passait très souvent et nous disait que cela lui rappelait un voyage en Amérique qu'il avait fait en 1915. J'étais enfant, mais je me souviens qu'il était toujours nostalgique quand il écoutait ces chansons. Après la guerre, j'ai retrouvé ce seul disque, tout le reste a disparu. C'est, avec l'œuf et la boîte à musique, les seuls souvenirs qui restent du capitaine Malkine. Donnez-les aussi à sa cousine.

Camille était émue. Comme pour la boîte en papier mâché, quelle histoire y avait-il derrière ce disque ? Peut-être Mme de Limeuil saurait le lui dire. Décidément, sa mission était vraiment curieuse. Alors qu'elle aurait dû trouver des héritiers pour la vieille dame, c'était l'inverse qui se produisait : c'était elle qui devenait la légataire.

Devant l'intense émotion de Marek et de Camille, Danuta, qui écoutait sans dire un mot, décida de revenir à des préoccupations plus matérielles et proposa de passer à table. Le déjeuner se déroula dans une atmosphère étrange mais beaucoup plus détendue. Marek était intarissable sur ses souvenirs d'enfance, et Camille avait l'impression que Dimitri, Marie et leurs enfants, Piotr, sa femme et Adi, participaient avec eux à ces agapes. Jacek avait apporté une bouteille de vin rouge de la région de Villány en Hongrie, qui aida certainement à alléger l'atmosphère.

Après le café, le vieux mineur alla chercher une bouteille de vodka distillée par ses soins. Il fallait honorer tous ces absents qui avaient été évoqués. Servant copieusement Camille, Danuta et Jacek, il porta un toast aux familles Malkine et Sorokine en demandant à tous de boire cul-sec. Bien que son verre ne contînt que

quelques centilitres d'alcool, Camille cru que son cœur allait s'arrêter tellement l'alcool était fort. Elle en avait les larmes aux yeux, et surtout ne sentait plus l'intérieur totalement insensible de ses joues, comme si sa bouche avait été badigeonnée par un puissant anesthésique. Marek, confus, lui avoua que « sa » vodka avait été distillée dans des conditions rudimentaires et qu'en réalité, au lieu du taux d'alcool toléré de 40° elle titrait plutôt 96°. Il était urgent de prendre l'air.

C'est le moment que choisit Jacek pour proposer à Camille d'aller rendre une petite visite au capitaine Malkine et à son grand-père Piotr. C'était à une petite demi-heure à pied. Intriguée, elle acquiesça avec surprise. Le jeune homme ne voulait rien dire de plus, se contentant de répéter : « vous verrez, vous verrez ». Marek ne les accompagnait pas, encore diminué par son agression de la veille, et surtout impatient de faire une petite sieste réparatrice qu'il mettait au compte de l'émotion plutôt qu'à sa vodka.

En quittant l'appartement pour rejoindre la rue, Camille avait l'impression de sortir d'une parenthèse complètement surréaliste. Elle respira un grand coup.

En ce mois de juin, l'air était doux et agréable. Les deux jeunes gens marchèrent d'un bon pas pendant une demi-heure environ, le temps que les vapeurs d'alcool se dissipent. Elle remarqua avec curiosité qu'ils traversaient Kazimierz, l'ancien quartier juif de Cracovie dans la boucle de la Vistule, puis contournèrent la vieille ville pour passer non loin de la gare. Jacek était un excellent guide. Au fur et à mesure de leur promenade, il lui racontait la petite histoire de la ville, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'entrée de ce que Camille prit pour un parc

enserré derrière un long mur de brique, et qu'il lui présentait comme étant Rakowicki.

Elle entra et comprit immédiatement.

Elle aurait dû s'en douter, Rakowicki était le plus grand cimetière de Cracovie.

Des allées bitumées à l'équerre délimitaient des espaces boisés et gazonnés, à l'intérieur desquels les tombes étaient parfaitement alignées. Jacek se dirigea à l'intérieur de la nécropole, vers un carré où, visiblement, il restait encore des emplacements pour de futures inhumations. Il s'arrêta devant un modeste caveau en pierre, surmonté d'une croix orthodoxe.

— C'est ici que reposent le capitaine Malkine ainsi que mes grands-parents.

Camille était émue de se trouver ainsi devant la sépulture de celui qu'elle cherchait depuis des semaines. Elle sortit son appareil photographique pour rapporter à Mme de Limeuil les clichés de la tombe de son cousin. Au pied de la croix, une plaque en marbre scellée dans la pierre portait les mentions suivantes en polonais :

Dimitri Malkine (1890-1940)

Capitaine de l'armée polonaise

Mort assassiné à Katyn

.....

Piotr Sorokine (1895-1940)

Lieutenant de l'armée polonaise

Mort assassiné à Katyn

.....

Martha Sorokine (1905-1980)

Née Blinov

Jacek se retourna vers la jeune femme.

— Comme vous le voyez, mon grand-père et le capitaine ont été massacrés à Katyn, près de Smolensk. Je suppose que vous connaissez cet épisode dramatique de la seconde guerre mondiale.

Camille acquiesça tout en se félicitant d'avoir étudié d'un peu plus près l'histoire récente polonaise. Il reprit.

— Pendant plus de 50 ans, on a cru que les nazis en étaient les responsables, d'autant que les charniers contenant les corps des 22 000 Polonais assassinés dans les camps d'internement de Biélorussie et d'Ukraine ont été découverts en 1943. Dimitri et Piotr ont fait partie des 4 500 officiers d'active et de réserve, faits prisonniers et exécutés à Katyn. Vous devez savoir que les auteurs de ces assassinats sont des membres du NKVD, c'est-à-dire l'administration soviétique chargée de la sécurité de l'État dirigée par l'infâme Béria. D'ailleurs, les Russes viennent tout juste de le reconnaître, en avril dernier je crois. Lorsque le charnier a été retrouvé et les corps identifiés, ma grand-mère a fait rapatrier les restes de son mari et du capitaine pour les inhumer ici. Ironie de l'Histoire, c'est précisément dans le village de Katyn, près de Smolensk, que la famille Malkine avait, avant la révolution de 1917, un grand domaine agricole. C'est d'ailleurs de l'exploitation de celui-ci que provenaient les revenus de Sophie Malkine, la mère du capitaine.

Camille ne disait mot. La fin tragique de Dimitri et de son fidèle Piotr l'affectait plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Jacek s'était tu, lui aussi perdu dans ses pensées. Soudain, un raclement de gorge les fit se retourner. Un homme d'une trentaine d'années se tenait un peu à l'écart, les yeux fixés sur la plaque de marbre du caveau.

Il tenait à la main un bouquet d'anthémis aux pétales jaunes et blancs qu'il posa délicatement sur la pierre tombale. Camille, qui l'avait reconnu, était stupéfaite.

— Antoine Dumas ? Mais que fais-tu ici ?

Jacek les regardait, surpris.

— Vous vous connaissez ?

— Bien sûr, Antoine travaille dans la même étude de généalogiste successoral que moi à Bordeaux. Mais, ajouta-t-elle perfide, nous n'avons pas les mêmes dossiers à traiter.

Le nouveau venu avait l'air parfaitement à l'aise, ce qui horripila la jeune femme.

— Je vous dois une explication. Tu vas voir, Camille, que ma présence ici est légitime. Le capitaine Dimitri Malkine est mon grand-père.

Camille était stupéfaite.

— Ton grand-père ?

— Oui. Je voulais voir où il était enterré car, moi aussi, je cherche ce qu'il pourrait rester de ma famille russe. Tu es la meilleure enquêtrice de l'étude. Je savais qu'en te suivant, je finirai par le retrouver.

— Comment savais-tu que j'étais à Cracovie ?

— Par mon oncle, le chanoine Murini. C'est lui qui m'a prévenu que tu faisais des recherches sur Dimitri Malkine. Malkine est le nom de jeune fille de ma mère, tu imagines bien que je n'ai pas hésité une minute. Sachant que tu allais passer quelques jours à Rome, je t'ai suivie. C'est lui aussi qui m'a donné les informations qu'il possédait sur l'avancée de ton enquête. Après Rome, il était logique que je poursuive mon investigation jusqu'à Cracovie. À l'hôtel où je suis descendu, j'ai consulté l'annuaire pour voir s'il y avait encore une

famille Sorokine. Bingo ! Il n'y en a qu'une dans cette ville ! Je suis tombée sur le numéro et l'adresse de Marek. J'ai planqué devant chez lui, et sans surprise, je vous ai vu sortir tous les deux. Je vous ai suivi, et me voilà ici.

— Quand es-tu arrivé à Cracovie ?

— En fin de matinée. Tu veux voir ?

Il sortit de sa poche son billet d'avion. En effet, il avait eu juste le temps de venir de l'aéroport à son hôtel puis devant l'immeuble de Marek. Camille réfléchissait. S'il venait d'arriver à Cracovie, il ne pouvait pas être l'agresseur de la mine de sel. Elle se reprit. C'est vrai qu'il l'agaçait, mais au moins, il n'avait pas assommé le vieil homme. Curieusement, elle en fut soulagée.

Mais alors qui donc voulait à tout prix récupérer l'œuf de Fabergé ? Un doute s'insinua dans sa tête.

— Antoine, nous avons besoin de savoir une chose. Le capitaine Malkine a eu deux filles, dont ta mère. Que sont devenus ses gendres, c'est-à-dire ton père et ton oncle, si ta tante s'est mariée ?

— Ma tante ne s'est jamais mariée car elle est morte d'un accident de voiture à 27 ans. Quant à mon père, le seul gendre donc, un cancer l'a tué en 1982. Ma sœur et moi sommes les seuls descendants de Dimitri, mais ma mère, elle, est bien vivante. Ainsi que ma grand-mère Marie.

— Ta grand-mère est toujours de ce monde ?

— Oui, bien sûr, même si elle est âgée maintenant. Elle a 91 ans, 92 le 26 juin prochain.

Camille avait le cœur battant et les oreilles bourdonnantes. Ce n'était pas possible. C'était tout bonnement incroyable. Elle n'arrivait pas à réaliser que la vérité ait été si près d'elle, alors qu'elle parcourait l'Europe dans

une quête incertaine.

— Mais alors, peux-tu quand même me préciser le nom de jeune fille de ta grand-mère ?

— Marie Nikolaïevna Romanov.

34

VERS LA RUSSIE, 14 AVRIL 1917

Pour la première fois depuis bien longtemps, Dimitri était heureux. Accoudé au bastingage du *Roxburg*, le navire qui emmenait la délégation du ministre Thomas en Russie via la Grande-Bretagne, la Norvège, la Suède et la Finlande, il contemplait les flots, espérant toutefois n'y pas trouver les mines que les Allemands avait disséminées un peu partout dans la mer du Nord et la Baltique.

Avec Piotr, il avait quitté le camp de Mailly le cœur léger. Enfin, il allait revoir sa patrie et surtout sa mère.

Il avait pu saluer son oncle et sa tante, mais malheureusement Pauline était trop loin pour une dernière visite. Il se promettait de revenir la voir lorsque la guerre serait finie, et récupérer au passage la minuscule clef d'or.

Le samedi 14 avril, la petite délégation dont il faisait partie et qui escortait le ministre Albert Thomas, avait pris un train pour Calais, gare du Nord, où elle avait embarqué pour Folkestone. De là, il avait fallu faire un arrêt à Londres, visiter une partie de la flotte anglaise qui s'y trouvait et rencontrer le Premier mi-

nistre, M. Lloyd George. Dimitri, qui avait eu quartier libre pendant quelques heures, en avait profité pour aller voir son ami Russell.

Celui-ci lui avait appris une nouvelle stupéfiante : Lénine venait d'arriver à Petrograd, après un voyage rocambolesque en train et en ferry. Il était accompagné d'un petit groupe de 33 personnes, dont Mary Evans. Grâce à l'aide du gouvernement du Kaiser, ils avaient traversé tout le territoire allemand, enfermés dans leur wagon, jusqu'à arriver à Sassnitz sur l'île de Rügen où un ferry suédois, le *Queen Victoria*, les avait embarqués jusqu'au port de Trelleborg. Ensuite, le petit groupe avait continué en train jusqu'à Malmö, Stockholm, puis fait le tour du golfe de Botnie jusqu'au poste frontière d'Haparanda. Une fois entrés en Finlande, qui faisait partie de l'empire russe, il était facile à ces activistes d'arriver, toujours en train, à Petrograd où un accueil triomphal les attendait. Lénine, qui avait théorisé la révolution trop longtemps à son goût, pouvait passer aux actes. C'était bien cela qui inquiétait les Alliés, car parmi ses projets il y avait celui de demander à l'Allemagne un armistice séparé.

Du fait de sa proximité avec Mary Evans, le contre-espionnage anglais demandait à Dimitri de contacter la jeune femme dès que possible, pour approcher Oulianov. Mais seulement lorsque sa mission serait terminée auprès du ministre français. Le capitaine Malkine n'en demandait pas tant. Il piaffait d'impatience, car la délégation tricolore n'en finissait pas de s'arrêter.

De Londres, une fois la visite terminée, tout le monde avait embarqué sur le croiseur britannique *Roxburgh*, direction Bergen, d'où on avait gagné en train

Christiania, puis Stockholm. Chaque fois, c'étaient des rencontres, des repas et des discours interminables. À partir de la gare de la capitale suédoise, le petit groupe autour d'Albert Thomas prit exactement le même itinéraire que Lénine et les siens, sept petits jours auparavant. Dimitri enrageait. Il s'en était fallu de peu qu'il fasse le voyage dans le même train que les révolutionnaires russes et Mary Evans.

Le 23 avril 1917, son express arriva enfin à Petrograd, à la gare de Finlande.

Le soir même, abandonnant pour quelques heures la délégation française, il se précipita sur les quais de la Moïka et frappa, le cœur battant à la porte d'entrée de la maison de Sophie Malkine.

Il entendit un remue-ménage avant qu'une silhouette menue ne vienne ouvrir le battant. Sa mère se tenait sur le seuil, interdite. À la vue de son fils, elle éclata en sanglots alors qu'il la prenait tout doucement dans ses bras. Dans son intense émotion, elle n'arriva à prononcer qu'un seul mot :

— Enfin !

Dimitri entra, et, tout en préparant un thé brûlant, Sophie Malkine lui raconta ce qui se passait en Russie.

Outre ce qu'il savait déjà grâce aux journaux français, elle lui apprit que la vie à Petrograd était devenue extrêmement difficile, d'autant que cet hiver 1917 était particulièrement glacial, avec des températures polaires descendant jusqu'à -40°C . Les habitants avaient du mal à se chauffer et à se nourrir. Les plus pauvres n'en pouvaient plus. Le coût de la vie avait triplé pour des marchandises devenues rares dans les magasins, malgré

les longues queues auxquelles tous étaient soumis. Des trois serviteurs de Sophie, deux étaient partis rejoindre les insurgés. Il ne restait avec elle que sa vieille bonne Elena.

Quant aux nouvelles du front russe, malgré la victoire éclatante du général Broussilov en Ukraine en 1916, des dizaines de milliers de déserteurs avaient fui les combats et rentraient chez eux. Pas étonnant que le régime du tsar soit tombé comme un fruit mûr en seulement cinq jours.

Pendant que sa mère lui racontait ces événements, Dimitri était inquiet. Cela ne présageait rien de bon. Et la rivalité entre le gouvernement provisoire et le soviétique de Petrograd n'arrangeait pas les choses. Un homme fort semblait sortir du lot : Alexandre Kerenski, lui-même député socialiste à la Douma. Mais pour l'heure, l'instabilité politique et la crise économique, l'une et l'autre sans précédent, prévalaient. Dimitri conseilla à sa mère de se réfugier avec Elena dans leur propriété de Sokolovo, près de Smolensk. C'était plus prudent et surtout, elles pourraient subsister avec les productions agricoles du domaine. Sophie Malkine se rangea à cet avis et promit de partir dès que possible. Le jeune capitaine était soulagé.

Le lendemain, il rejoignit Albert Thomas qui devait rencontrer le gouvernement provisoire de la Russie. Les visites s'enchaînaient, dont une à Kerenski, le nouveau ministre de la justice, autour d'un déjeuner frugal : deux plats, pas de dessert et uniquement de l'eau à boire. Décidément, pensa-t-il, le pays changeait.

Compte tenu de l'instabilité politique, le ministre français resta de longues semaines à Petrograd, avant de

partir pour Moscou où il arriva le 20 mai. Pendant tout ce temps, Dimitri faisait l'interprète – bien que beaucoup de ses concitoyens aient une connaissance assez approfondie de la langue de Molière. Le 23 mai, la délégation était à Kiev, le 25 mai à Podolsk, près de la frontière de Galicie. Là, Albert Thomas retrouva Alexandre Kerenski, devenu entre-temps ministre de la guerre. Une grande offensive contre l'Allemagne se préparait. Dimitri rongait son frein. Il n'avait eu aucune nouvelle du groupuscule de Lénine, et surtout de Mary Evans. Où pouvait-elle être ?

À son grand désespoir, il s'éloignait de plus en plus de Petrograd. La délégation française devait continuer son voyage vers la Moldavie, puis vers la Roumanie, toujours pour inspecter la ligne de front et la fiabilité des troupes russes et roumaines avant l'offensive prévue par Kerenski. À son retour à Petrograd, ce ne furent que des entretiens bilatéraux avec les membres du gouvernement provisoire, les ambassadeurs des pays alliés et un certain nombre de personnalités pétersbourgeoises. Parmi les discussions il était question de l'entrée en guerre des États-Unis d'Amérique qui avait été officialisée le 6 avril dernier.

Le président Wilson avait enfin laissé de côté sa politique de non-intervention. Quelques navires américains avaient en effet été torpillés, mais c'était surtout l'affaire du télégramme Zimmermann, du nom du ministre des affaires étrangères allemand, qui avait mis le feu aux poudres. Celui-ci enjoignait son ambassadeur à Mexico de convaincre le gouvernement mexicain d'entrer en guerre contre les États-Unis. Les Anglais, qui avaient intercepté le message, se firent un plaisir de le

transmettre à Wilson.

Lorsqu'il l'apprit, Dimitri eut une pensée pour le colonel Souvarov. Qu'aurait-il déduit de tous ces événements ?

Le jeudi 14 juin, Albert Thomas quitta enfin la Russie. Devant la désagrégation de certaines unités militaires, le capitaine Malkine, qui l'avait accompagné jusqu'à la gare, dû revenir à son ancienne affectation de hussard de la garde impériale. Sauf qu'il n'y avait plus d'empereur. Depuis son abdication, Nicolas II, accompagné de sa femme et de ses enfants, était maintenu à résidence dans le palais Alexandre de Tsarskoïe Selo. Des tractations étaient en cours pour lui permettre de rejoindre l'Angleterre avec sa famille. La tsarine mère, quant à elle, était en Crimée.

Avant de prendre son nouveau service, Dimitri avait pu se rendre à Smolensk, et de là, à Sokolovo. Sa mère et la vieille Elena essayaient tant bien que mal de survivre. Le bâtiment principal du domaine avait été réquisitionné pour en faire un hôpital militaire et les deux femmes logeaient à côté, dans la petite maison du gardien. Pour avoir assisté à un grand nombre de discussions lors du voyage de la délégation d'Albert Thomas, le jeune officier sentait que la situation échappait de plus en plus aux tenants de l'ordre ancien. Beaucoup de propriétaires terriens étaient menacés. Il proposa à Sophie Malkine de retourner en France, auprès de son frère, ce à quoi elle opposa un « niet » définitif. Sa vie était maintenant en Russie et c'est là qu'elle mourrait. Malgré son inquiétude, il n'insista pas. Ce n'était même pas la peine de discuter.

À son retour à Petrograd, en juillet, il se mit à la recherche de Mary Evans. Il avait assisté à quelques discours de ce Lénine entrevu à Zurich, mais de la jeune femme, aucune trace. Malheureusement pour lui, une insurrection ratée, guidée par les bolcheviks et liée à l'échec de l'offensive Kerenski sur le front de Galicie, eut pour conséquence directe l'arrestation des dirigeants du groupe de Lénine. Celui-ci et quelques autres, comme Zinoviev, s'enfuirent en Finlande, tandis que Trotski et Kamenev étaient arrêtés et emprisonnés. Alexandre Kerenski devint le chef du gouvernement provisoire à la place du prince Lvov. Dans le désordre ambiant, Mary Evans était repartie dans la clandestinité mais où ?

Comble de malchance pour Dimitri, Kerenski décida de transférer la famille impériale, trop proche de Petrograd à son goût. Le 31 juillet, le jeune officier fut chargé, avec d'autres militaires, d'accompagner tout ce monde en train, à Tioumen d'abord, la destination finale étant Tobolsk, dans l'Oural, à plus de 3 000 km de la capitale. À Tioumen, l'ex-tsar et les siens avaient embarqué sur le *Russia* qui les emmena, par la rivière Toura puis par la Tobol et enfin par quelques kilomètres de l'Irtych, affluent de l'immense fleuve Ob, vers le petit port de Tobolsk, après dix jours de voyage.

Malgré un accueil réservé mais respectueux de la population locale, une escorte qui comptait pas moins de 330 soldats et officiers assuraient la sécurité. Pris dans cette organisation, Dimitri n'était pas prêt de retrouver ce fichu œuf de Fabergé ! Il était morose. Heureusement, le brave Piotr était aussi du voyage. En revanche, celui-ci était trop content de se rapprocher de ses parents qui habitaient une petite isba, à la bordure du bois

de Koptyaki non loin de la ville d'Ekaterinbourg, également dans l'Oural.

Pendant l'été 1917, le tsar et sa famille, ainsi que quelques serviteurs, s'installèrent à Tobolsk. Les uns dans la maison du gouverneur, les autres dans la maison Kornilov, de l'autre côté de la rue.

Dimitri faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Les filles de l'empereur déchu l'avaient reconnu et avaient paru heureuses de le voir. Leurs conditions de détention n'étaient pas encore trop difficiles, mais le jeune homme s'efforçait de les rendre moins dures. Quelques sorties en ville étaient autorisées ainsi qu'un contact régulier avec le clergé local. Plusieurs projets d'évasion furent imaginés malgré une surveillance étroite. Dimitri faisait très attention lorsqu'il apportait clandestinement des livres et des journaux à Nicolas II qui lui en était reconnaissant. Bien qu'il donna l'impression de ne plus s'intéresser à rien, l'ex-empereur lisait avec avidité les nouvelles de son pays et de la guerre qui se déroulait si loin maintenant. Il en discutait avec Malkine qui lui avait raconté son séjour en France et ses combats avec les brigades russes. Il avait eu des nouvelles de ses compatriotes soldats qui s'étaient battus vaillamment sur le Chemin des Dames et à Courcy, à côté de Reims. Près de 4 500 hommes avaient été tués, blessés ou étaient portés disparus. Depuis l'abdication du tsar, ils avaient tous dû prêter serment au gouvernement provisoire. Mais des mutineries avaient commencé, aussi avait-on envoyé les brigades à l'arrière, au camp de la Courtine dans la Creuse. Il n'était pas question qu'ils contaminent les autres combattants. L'offensive Nivelles

avait échoué. Dimitri était persuadé qu'il y aurait bien d'autres mutineries face à l'absurdité de certains combats appuyés par des assauts impossibles.

Finalement, il n'était pas trop mécontent d'être à Tobolsk.

Les semaines s'écoulaient. L'automne, trop court dans cette Russie continentale apporta un peu de soleil et de couleurs dans les forêts environnantes. À Petrograd, la révolution grondait encore et de plus en plus fort. Début septembre, le général Kornilov ébranla le pouvoir par une tentative de putsch qui rata. Le 25 octobre, c'est-à-dire le 7 novembre du calendrier grégorien, Lénine, revenu de Finlande incognito, ainsi que d'autres meneurs bolcheviks dont Trotsky, qui avait été libéré, déclencha un soulèvement armé contre le gouvernement de Kerenski. Le lendemain, il prenait le pouvoir dans un pays gangréné par une agitation révolutionnaire permanente. Ce coup d'état devait avoir des conséquences inouïes sur l'histoire de la Russie.

Profitant de sa victoire, Lénine fit arrêter le gouvernement sauf Kerenski, qui s'était réfugié sur le front auprès du général Krasnov et de ses cosaques, en vue de les mobiliser pour reprendre Petrograd. Malheureusement pour lui, ceux-ci étaient déjà acquis aux bolcheviks. Il ne dut son salut qu'à une nouvelle fuite hors de la Russie, cette fois-ci pour n'y jamais plus retourner.

À Tobolsk, les événements paraissaient bien lointains. Cependant, Dimitri était soucieux. Tout cela ne lui disait rien qui vaille. Il allait tous les jours voir la famille impériale, et s'était lié avec Pierre Gilliard, le précepteur suisse des enfants de l'ex-tsar, qui les avait suivis dans leur exil et qui était fort attaché à eux, en

particulier au jeune tsarévitch hémophile.

À chacune de ses visites, il était étonné de la simplicité avec laquelle il était reçu, et surtout des liens très forts d'affection mutuelle qu'avaient les filles de Nicolas et d'Alexandra et le petit Alexis.

Un piano avait été installé dans la maison, et chacune des grandes-duchesses pouvaient y jouer à l'envi. Pierre Gilliard reprit ses fonctions de précepteur, l'ex-impératrice cousait, écrivait et priait beaucoup tandis que son mari lisait et coupait du bois pour préparer l'hiver. De temps en temps, tout le monde allait se promener. En somme, c'était une petite vie bourgeoise et familiale que les Romanov appréciaient malgré la dureté croissante de leurs conditions de rétention. Il leur arrivait même d'inventer des pièces de théâtre qu'ils jouaient avec les quelques familiers restés avec eux, comme Pierre Gilliard, le médecin Botkine, la baronne von Buxhoeveden, le professeur Derevenko et de rares autres personnes.

À peine la prise du pouvoir par Lénine et les bolcheviks eut-elle lieu, que les gardes chargés de surveiller les captifs devenaient de plus en plus détestables et mesquins. Alors que Dimitri rendait visite à l'ex-famille impériale, il trouva deux gardes avinés en train d'écrire des phrases obscènes sur la balançoire installée pour les enfants de Nicolas, voulant ainsi choquer les jeunes filles. Comme il les réprimandait, les deux soldats la détruisirent en le regardant d'un sale œil. Le jeune officier se méfiait. L'ambiance avait considérablement changé, et lui-même, malgré son grade, n'arrivait pas toujours à se faire obéir. La révolution était partout, larvée.

Parmi les quatre filles de l'ex-tsar, il avait revu avec

beaucoup de plaisir la troisième, c'est-à-dire Marie. La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, c'était une adolescente de 14 ans qui tenait compagnie à sa grand-mère à Tsarskoïe Selo. À Tioumen, il retrouvait une belle jeune femme de 18 ans, aux yeux en amande très bleus, qui lui avait tendu les mains, prenant les siennes avec un sourire charmant.

Peu habitué aux démonstrations d'amitié et encore moins d'affection, il avait bafouillé une salutation banale, persuadé encore une fois qu'il était ridicule. Aussitôt, Marie avait éclaté de rire et ils étaient devenus les meilleurs amis du monde. À vrai dire, Dimitri ressentait un sentiment curieux, beaucoup plus paisible que lorsqu'il pensait à Mary Evans. L'homonymie des prénoms cachait une immense différence entre les deux femmes. La déchirure irréfragable qu'il avait ressentie à Zurich s'estompait de plus en plus, au profit d'une sérénité que, malgré la brutalité du moment, lui apportait la jeune grande-duchesse auréolée de son charme slave.

Dès qu'il le pouvait, lorsqu'il allait rendre visite aux Romanov, il cherchait sa compagnie et voyait avec bonheur que c'était réciproque. Les temps avaient changé, et il s'apercevait avec une joie indiscible que cette relation, inconcevable quelques années plus tôt, devenait possible.

La jolie Marie finit par tomber dans ses bras, un jour où il ne s'y attendait pas. Une fois de plus, un des gardes s'était permis une plaisanterie grossière que n'avait pas du tout appréciée la jeune fille. Elle en tremblait encore quand arriva Dimitri. Lorsqu'il voulut la consoler, elle se réfugia contre lui. En la serrant dans ses bras, il comprit qu'il l'aimait et que, pour rien au monde, il ne

l'abandonnerait.

L'hiver arriva très vite et la neige tomba en abondance. Le froid, sibérien, fit même tomber la température à $-38\text{ }^{\circ}\text{C}$. Nicolas II s'inquiétait. La forte somme d'argent qu'il avait emporté pour subvenir aux besoins de sa famille, avait fondu. Comme celle qu'il avait confiée à un officier de son entourage qui devait servir à payer les domestiques et les médecins. La garde, quant à elle, était rémunérée par le gouvernement provisoire, mais l'argent arrivait très irrégulièrement, ce qui n'arrangeait pas les rapports entre les soldats et les Romanov. Dimitri faisait tout ce qu'il pouvait pour accommoder les uns et les autres. Il apportait en secret des vivres aux prisonniers – des œufs, du beurre, du café ou de la farine que lui donnaient généreusement les gens de Tobolsk, touchés par les conditions de détention et les restrictions imposées à la famille de l'ex-tsar.

Celui-ci était de plus en plus affecté par les nouvelles de la guerre et la décision des bolcheviks de demander une paix séparée. Le 5 décembre 1917, l'armistice était proclamé pour entrer en vigueur le 15, mettant fin au conflit le plus meurtrier qu'ait eu à subir la Russie. Le 3 mars 1918, le traité de Brest-Litovsk, signé avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie, clôturait définitivement les hostilités mais ses conditions étaient désastreuses pour le pays. Il se trouvait amputé de vastes contrées : la Pologne, la Finlande, l'Ukraine, les pays baltes, ainsi que quelques territoires cédés à la Turquie.

Nicolas avait une autre raison de se faire du souci. Les douleurs aux articulations ressenties par son fils

Alexis, le minaient, tout comme son épouse. L'adolescent, qui avait maintenant 13 ans, souffrait de manière récurrente et passait beaucoup de temps allongé sur son lit, veillé par sa mère. Plus que jamais, les Romanov comptaient sur une évasion organisée par leurs partisans pour quitter Tobolsk.

Malheureusement, au début du mois d'avril 1918, les bolcheviks devinrent majoritaire au comité exécutif du soviet de l'Oural. Ils décidèrent de dissoudre la Douma locale et prirent complètement le pouvoir. C'étaient eux, dorénavant, qui devaient prendre en charge l'ex-tsar et sa famille. Ordre fut donné, avec l'aval du comité révolutionnaire provisoire de Petrograd dirigé par Sverdlov, de les conduire à Ekaterinburg, capitale de l'Oural. Le commissaire Iakovlev, en charge de ce transfert, avait lui-même ses propres soldats. Dimitri et Piotr furent priés de rejoindre Moscou pour se mettre à la disposition de l'armée rouge nouvellement créée.

N'ayant nullement envie de servir la révolution, tous deux décidèrent de désertir, une fois la famille de l'ex-tsar installée dans son nouveau lieu de détention. Juste avant de passer aux actes, le capitaine Malkine prétextait que sa présence et celle du sergent Sorokine était encore utile à Tobolsk, d'autant que le voyage des Romanov devait se faire en deux fois. En effet, au moment de partir, Alexis eut une crise d'hémophilie et devint intransportable. La mort dans l'âme, ses parents décidèrent de faire le voyage en deux convois. À la fin du mois d'avril, Nicolas, son épouse Alexandra et Marie partiraient ensemble, suivis quelques jours plus tard des autres filles, Olga, Tatiana et Anastasia ainsi qu'Alexis, sous la responsabilité de Pierre Gilliard qui ne voulait,

en aucune manière, abandonner ses jeunes élèves.

Le jour du départ du couple impérial et de leur fille, Dimitri s'était arrangé pour rendre visite à la jolie Marie, juste avant l'arrivée de la troupe de Iakovlev. Elle était en pleurs, non seulement à l'idée de le quitter, mais aussi parcequ'elle sentait que la situation avait totalement échappé à son père. Ils n'étaient tous que des prisonniers en sursis. Qu'allaient-ils devenir ?

Une dernière fois, Dimitri la serra dans ses bras tout en ne cessant de l'embrasser.

— Chère Mashka, il ne faut pas pleurer. Je viens d'apprendre par une indiscretion de l'un des adjoint du commissaire que vous allez habiter dans le centre d'Ekaterinbourg, une maison appartenant à un dénommé Nicolas Ipatiev. C'est, je crois le directeur d'une usine de métallurgie. Il est assez riche, donc sa demeure, qui vient d'être réquisitionnée, est tout à fait habitable.

— Si vous croyez que cela me console ! En plus, vous n'avez pas le droit de prendre le même train que nous.

— Oui, c'est vrai, je vais partir avec Pierre Gilliard, vos sœurs et votre frère. Mais j'ai bien l'intention de vous retrouver tous.

— Vous serez vite repéré si vous désertez.

— Je sais. Ne vous inquiétez pas, je ne serai pas loin de vous et je ne me ferai pas prendre. De plus, des forces armées opposées au gouvernement de Lénine se mettent en place. Je connais l'un de ses commandants, l'amiral Koltchak, un vieil ami de mon père. Il est actuellement en Mandchourie, mais il devrait revenir vers ici avec ses soldats. Vous serez libérés.

— Si vous pouviez dire vrai !

Il fallait maintenant se séparer. Le commissaire Iacoblev arrivait avec ses propres hommes. Dimitri ne voulait pas se faire repérer, surtout si ces mêmes soldats devaient assurer la garde de la maison Ipatiev. Il serra Marie une dernière fois dans ses bras et s'éclipsa discrètement, le cœur serré.

Presque un mois plus tard, le 20 mai 1918, ce fut au tour des autres enfants Romanov de partir. Comme leurs parents et leur sœur, ils devaient prendre le bateau *Russia* jusqu'à Tioumen, puis de là, le train qui les emmènerait à Ekaterinbourg. Tous espéraient, sans grande illusion, que le fait d'aller vers Moscou les rapprocheraient d'une délivrance qui les mènerait à l'exil. Cela valait mieux que l'enfermement qu'ils subissaient depuis plus d'un an.

Désormais, Dimitri était un déserteur. Nanti d'une barbe fournie, il était habillé, comme une majorité de ses compatriotes, d'une camisole grise serrée à la taille par une ceinture de cuir, d'un large pantalon et de bottes. Pour éviter d'être reconnu, il portait en permanence une casquette sur la tête, enfoncée jusqu'aux yeux. Lorsque les enfants Romanov, accompagnés de Pierre Gilliard et des derniers serviteurs encore autorisés embarquèrent sur le *Russia*, il s'était fait embaucher sur le navire comme préposé au charbon. Personne ne lui avait posé de questions. L'atmosphère à bord était lourde, les gardes ne se privaient pas de rudoyer les jeunes grandes-duchesses et leur frère qui n'osaient répondre. Pierre Gilliard faisait ce qu'il pouvait pour les protéger alors que Dimitri se retenait pour ne pas rosser

ces soldats grossiers. Les enfants l'avaient reconnu malgré son déguisement et il espérait que le fait de le savoir à bord leur apporterait un peu de réconfort.

Après quelques jours de navigation, le *Russia* arriva à Tioumen. Les passagers furent transférés à la gare. Deux gardes vinrent chercher Gilliard et l'obligèrent à monter dans un train, le séparant de ses petits protégés. Comme il était suisse, donc ressortissant d'un état neutre, il devait retourner dans son pays. C'était l'ordre reçu par les soldats. De la fenêtre du wagon, il assista, impuissant et désespéré, au départ des trois filles et d'Alexis vers le train qui devait les emmener rejoindre leurs parents et leur sœur.

Il pleuvait. Olga, Tatiana et Anastasia marchaient dans la boue en trainant de lourds bagages alors que le matelot Klementi Nagorny portait le tsarévitch dans ses bras. Il était incapable de marcher du fait de ses articulations bloquées par une nouvelle hémorragie interne et souffrait le martyr. Outre sa valise, Tatiana portait dans ses bras le petit chien de son frère, un épagneul dénommé Joy.

Dimitri s'était glissé furtivement hors du *Russia* et suivait à distance l'infortuné équipage. Pendant que les gardes étaient occupés à faire monter les enfants Romanov et leurs rares serviteurs, il se hissa sur le tender de la locomotive et se cacha derrière le tas de charbon. La distance entre Tioumen et Ekaterinburg était de moins de 350 km, mais le train roulait lentement. À la fin de la journée, il arriva enfin à destination. Le jeune officier n'en pouvait plus. Il sauta de la motrice et suivit à distance les enfants de l'ex-tsar pour repérer où ils seraient séquestrés. La maison Ipatiev était située au centre de

la grande ville, rue Voznessenski. Une grande palissade en bois l'entourait, rendant tout contact avec les captifs très difficile. Il pensait à Marie et à la peur que tous devaient avoir. Qu'allaient-ils devenir ?

Il fixait la porte d'entrée de l'enceinte, pensif, lorsqu'une main se posa sur son épaule. Il se retourna d'un geste brusque et reconnu, soulagé, Piotr qui l'avait précédé de quelques jours.

— Je vous guettais depuis un moment. Je me doutais bien que vous alliez arriver avec le reste de la famille. Mais il ne faut pas rester là, nous risquons de nous faire repérer.

Piotr portait une longue barbe blonde et était habillé comme un moujik. Dimitri était heureux de le revoir. Lorsqu'il avait déserté, il s'était réfugié chez ses parents, en bordure de la ville. Vu le grand désordre qui régnait partout, s'il se cachait bien, il pouvait y rester encore quelques semaines. Son visage avait pris un air conspirateur.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ? lui demanda Dimitri.

— Il faut que je vous dise. J'ai aperçu en ville un nouveau membre du parti bolchevik et qui arrive tout droit de Petrograd. Un certain Vassili Anissimov.

— Et ?

— Il est accompagné de sa femme. Je crois que c'est celle que vous connaissez, elle s'appelle Tania Demissova. Et elle est enceinte.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu me racontes ?

Dimitri était abasourdi. Bien sûr, il avait parlé à Piotr de cette femme, mais la retrouver dans l'immense chaos du pays tenait du miracle.

— Il faut absolument que tu me montres où elle habite. Avec un peu de chance, je pourrais la voir et récupérer l'œuf de Fabergé. Enfin, si elle ne l'a pas vendu.

Le jeune officier était partagé. L'évocation de Tania, ou plutôt de Mary Evans, avait fait surgir en lui des sentiments contradictoires. Il voulait la revoir, mais savait que son cœur était maintenant acquis à Marie Romanov. Il avait l'impression de se promener au bord d'un précipice, prêt à basculer.

Pendant plusieurs jours, déguisé en marchand de légumes, il fit le guet à proximité du logement du chef bolchevik. Un matin, alors qu'il venait de s'installer avec Piotr à sa place habituelle devant son étal de tomates et de concombres produits par les parents du jeune homme, il la vit sortir de chez elle. Cette fois-ci, il n'y aurait pas la main d'Henry Russell pour l'en empêcher.

Il la suivit à distance. Au moment où elle s'arrêtait pour acheter un peu de pain, il lui saisit le bras. Elle se retourna étonnée.

— Que me voulez-vous ?

Visiblement, elle ne l'avait pas reconnu derrière sa barbe. Il enleva sa casquette et la regarda droit dans les yeux. Elle blêmit.

— Dimitri ? C'est toi ?

— Eh oui. Pourquoi ne m'as-tu pas retrouvé après le naufrage du *Lusitania* ? Qu'as-tu fait de l'œuf que je t'ai confié ?

— Attends, il faut que je t'explique. Je ne suis pas une voleuse.

— Ah bon ? Comment appelles-tu quelqu'un qui s'enfuit avec un joyau comme celui-là et qui ne donne

plus aucun signe de vie ?

— Je sais.

Elle se mit à pleurer. Encore un truc de bonne femme, pensa-t-il. Elle veut m'amadouer, mais cette fois-ci, je ne cèderai pas. Bien que son chagrin ait eu l'air sincère, il essaya de rester de marbre.

— Maintenant que je t'ai retrouvée, je veux récupérer cet œuf. Je dois le rendre à la vraie destinataire.

— Viens avec moi, je l'ai caché dans mon appartement. Même mon mari ne sait pas que je l'ai.

Dimitri se méfiait, mais ne voyait pas d'autre solution que de la suivre. Au moment où elle arrivait à la porte de son immeuble, un homme de forte corpulence apparut au coin de la rue au même moment. Mary Evans se précipita vers lui, se jetant dans ses bras, tout en faisant signe au jeune officier de continuer sa route comme si rien n'était.

— Vassili !

Il comprit immédiatement. C'était son mari. Soit elle ne voulait pas lui rendre l'œuf, soit elle cherchait à le protéger. Il ne savait pas trop quelle option préférer. Il s'éloigna en pestant tout bas.

Pendant les semaines qui suivirent, il lui fut impossible de la revoir. Il avait chargé Piotr d'essayer de la joindre, en vain. Quant à lui, il mettait toute son énergie à essayer d'entrer en contact avec Marie Romanov et sa famille. Il y parvenait parfois, en se faisant passer pour un livreur de nourriture. Les soldats étaient très méfiants. Contrairement à Tobolsk, l'ex-tsar, sa femme et ses enfants, le docteur Botkine et trois domestiques, devaient partager la maison avec le commandant et dix

gardes.

Le 12 juillet 1918, Vassili Anissimov fut arrêté par la police politique, cette tchéka redoutable, nouvellement créée par le gouvernement de Lénine. Trois jours après, il était exécuté après un simulacre de procès. Piotr l'apprit par hasard et en informa aussitôt Dimitri. Qu'était devenue Tania ? Elle devait bientôt mettre au monde son enfant.

Le lendemain soir, comme des conspirateurs, ils montèrent à son appartement. La porte était entrouverte. La jeune femme était allongée, inconsciente, sa chemise de nuit tachée de sang. Immédiatement ils comprirent. Elle était en train d'accoucher. Que faire ? Aussitôt, ils décidèrent de la transporter dans la petite isba des parents de Piotr. Sa mère saurait quoi faire. Dimitri récupéra auprès d'un moujik qu'il connaissait, une vieille haridelle et sa charrette. Avec beaucoup de précaution, ils y couchèrent la jeune femme qui avait repris conscience. Elle prit la main de Dimitri, lui enfonçant ses ongles à chaque cahot de la pauvre carriole. Le jeune Russe ne disait rien, empêtré dans des sentiments contradictoires. Il regardait le visage blafard de Tania, cette Mary Evans qu'il avait aimée et pour laquelle il ressentait encore tellement de tendresse. Piotr, qui essayait tant bien que mal de conduire l'attelage, l'amena à l'extérieur de la ville, à côté du bois de Koptyaki. Arrivé à l'isba de ses parents, il courut chercher sa mère pendant que Dimitri prenait Tania dans ses bras pour la transporter à l'intérieur de la petite maison. Il sentait contre lui la chaleur de la jeune femme qui s'était évanouie à nouveau. Il eut un pincement au cœur

devant sa souffrance et son abandon, mais il fallait aller vite. Il l'installa délicatement sur un châlit et la confia à la vieille paysanne qui s'occupa d'elle immédiatement.

Aussitôt, il repartit avec Piotr pour l'appartement des Anissimov pour chercher quelques affaires, et bien sûr, l'œuf de Fabergé qui devait obligatoirement s'y trouver. Après avoir longtemps fouillé, ils finirent par le repérer, intact, bien caché sous une latte de plancher. Dimitri le reconnut. Enfin !

Il savait à qui il allait le donner. À Marie, plutôt qu'à sa grand-mère qui se trouvait toujours en Crimée, probablement dans une geôle contrôlée par les bolcheviks. La reine Alexandra de Grande-Bretagne ne lui en voudrait pas. Quand la guerre serait finie, il irait en France chercher la clef chez sa cousine Pauline.

Il avait bien envie de faire un détour par la villa Ipatiev pour voir discrètement si tout allait bien, mais il lui fallait revenir à Koptyaki.

L'accouchement se passait mal, Tania avait perdu beaucoup de sang. Une matrone était venue au secours de la mère de Piotr mais la délivrance tardait.

Au milieu de la nuit du 16 au 17 juillet 1918, naquit un petit garçon. La matrone sortit de la chambre et appela Dimitri lui faisant signe que la jeune femme voulait lui parler. Lorsqu'il entra, elle avait du mal à articuler et lui prit à nouveau la main.

— Je sais que je vais mourir. Je voudrais te confier mon enfant. Je n'ai pas été correcte avec toi mais je sais que tu me pardonneras. Promets-moi de t'occuper de lui.

Dimitri acquiesça d'un signe de tête. La mort de Mary Evans tournait définitivement une page de sa vie,

peut-être la plus insouciant. Il la regardait et s'en désolait. Elle reprit dans un dernier souffle.

— Son père n'est pas Vassili. Il s'appelait Adolphe et a été tué par les partisans. Je voudrai que son fils, notre fils, s'appelle comme lui : Adolphe.

Puis elle tourna la tête vers son bébé et expira.

30

LE MASSACRE D'EKATERINBURG,

17 JUILLET 1918

Lorsque Dimitri sortit de la chambre, Piotr était agité et inquiet.

— Que se passe-t-il ?

— Il y a du remue-ménage dans le bois des Quatre Frères, à un kilomètre d'ici. J'ai aperçu les phares d'un camion qui se dirigeait vers un ancien puit de mine. C'est bizarre.

— Allons-y, mais il vaut mieux que nous soyons armés.

Les deux hommes se faufilèrent à l'extérieur de l'isba, prenant bien soin de ne pas se faire repérer. Arrivés à proximité de la fosse, ils comptèrent trois hommes en uniforme qui déchargeaient ce qui ressemblait à des cadavres entourés d'un drap imbibé de sang. Les soldats les posaient sur le sol un à un, avant de les basculer dans la cavité. Une fois leur besogne achevée, ils remontèrent dans le véhicule qui repartit en direction d'Ekaterinburg.

Dimitri et Piotr, allongés derrière un arbre, n'avaient pas bronché, effarés. Ils attendirent quelques

longues minutes avant d'avancer avec grande précaution vers le trou béant. Piotr alluma une torche qu'il tendit au jeune officier. On ne voyait pas grand-chose des corps ensanglantés. Il alla chercher une corde que Dimitri fixa autour de sa taille. Il voulait voir de plus près de qui il s'agissait, ayant un très mauvais pressentiment. Il fallait faire vite, le camion risquait de revenir. Sa botte droite toucha un premier cadavre. Il se pencha et reconnu avec horreur le docteur Botkine, médecin attitré du tsarévitch, qui avait suivi la famille Romanov à la villa Ipatiev. Son cœur battait à se rompre. Ce n'était pas possible. Il y avait là les dépouilles de Nicolas II, ainsi que celles d'Anna Demidova, la femme de chambre, d'Alexeï Trupp, le dernier serviteur du tsar, et du cuisinier Ivan Kharitonov. En tout, cinq personnes. Ils avaient tous été massacrés de manière assez barbare. Outre les impacts de balles, certains visages étaient défigurés par des coup de crosse et de baïonnettes. Dimitri avait envie de vomir, d'autant que l'odeur fade du sang emplissait tout le puits de mine. Piotr l'aïda à remonter.

— Je suis sûr qu'ils vont revenir. Ils ne peuvent pas laisser ces corps ici, on finirait par s'en apercevoir.

— Filons d'ici, et en vitesse.

Dimitri était inquiet. Où était le reste de la famille ? Pourquoi les serviteurs avaient-ils été tués ? Et Marie, qu'était-elle devenue ? Sans l'accouchement et la mort de Tania, il serait près d'elle.

De retour à l'isba, il vit que de son côté, malgré l'heure tardive, la mère de Piotr et la matrone avaient fait la toilette mortuaire de Tania. Le bébé semblait aller bien, mais il fallait très vite lui trouver une nourrice. La matrone en connaissait une qui pourrait s'en occuper

quelque temps. Dimitri approuva. Il lui restait quelques roubles, il pouvait payer.

La nuit fut mauvaise pour tout le monde. À l'aube, le jeune officier décida de passer à la villa Ipatiev pour avoir des nouvelles. Il s'était lié intentionnellement avec un des gardes letton lors de ses rares visites, peut-être celui-ci pourrait-il lui donner quelques informations...

Lorsqu'il arriva devant la maison, il aperçut Iacob Iourovski, le chef des gardes. Celui-ci, très énervé, donna un ordre aux soldats qui se trouvaient avec lui. Il n'avait pas vu le capitaine Malkine.

— Il ne faut pas que l'on retrouve les corps. Demain soir, vous les sortirez du puits pour les brûler.

Il s'approcha du camion qui avait servi la nuit précédente, et désigna les Lettons chargés de la sinistre besogne. Dimitri profita de ce court instant d'inattention des soldats pour se faufiler dans la maison. L'officier qu'il était distingua aussitôt un reste d'odeur de poudre, qui provenait de la cave. À pas de loup, il descendit les marches. Visiblement, la pièce avait été nettoyée. Des impacts de balles constellaient les murs. Il remonta à l'étage. Il n'y avait plus personne. Des vêtements et divers objets étaient entassés en désordre dans quelques unes des pièces, comme si un départ précipité avait été décidé.

En sortant de la maison, il tomba nez à nez avec le garde letton qu'il connaissait. Il prit aussitôt un air naïf et demanda pourquoi il n'y avait plus personne. Le soldat lui expliqua que « Nicolas le Sanglant » avait été exécuté, mais que sa femme, son fils et ses filles avaient pris un train la veille pour la ville de Perm, à plus de

350 km au nord-ouest de Ekaterinbourg. Il n'en savait pas plus.

De retour au bois des Quatre Frères, Dimitri raconta à Piotr ce qu'il avait vu et ce qu'il comptait faire. Il allait rejoindre Perm pour essayer de retrouver les filles et la femme de Nicolas. Pendant ce temps, il laissait au jeune homme et à ses parents le bébé qu'il viendrait récupérer un peu plus tard.

Piotr était anxieux. Il avait vu affiché, en ville, une liste de déserteurs dont le capitaine Malkine faisait partie. S'il était attrapé, il serait bon pour le peloton d'exécution. Pour l'instant il valait mieux ne pas bouger. Malgré son inquiétude, Dimitri se rangea à cette idée, au moins pour quelques jours.

À l'isba, il fallait se préoccuper aussi du corps de Tania. La mère de Piotr fit venir un pope mais en aucun cas, on ne devait enterrer la jeune femme dans le cimetière du village. Cela aurait attiré l'attention des autorités. Il ne restait qu'une solution. La mort dans l'âme, Dimitri, aidé de Piotr, porta le corps de celle qu'il avait aimé jusqu'au puits de mine. Caressant une dernière fois son visage livide et ses yeux clos, il bascula la morte dans la fosse. Elle rejoignit ainsi le tsar et ses proches pour l'éternité.

Le lendemain soir, alors que la nuit était déjà tombée, le conseil de prudence de Piotr se révéla justifié. Le camion des Lettons revint au puit de mine pour en extraire les corps, les démembrer, les arroser d'acide sulfurique et les brûler. Cette fois-ci, Iakov Iourovsky était à la tête du petit commando. Il fit charger sur le camion les restes des suppliciés pour les emmener ailleurs.

Dimitri et Piotr, qui s'étaient cachés dans la forêt, observaient la triste besogne avec effarement et horreur. Iourovsky n'arrêtait pas de jurer. Cela n'allait jamais assez vite. Comme pour lui donner raison, le camion s'embourba un peu plus loin. Il fit creuser une fosse pour y mettre les morceaux de cadavres et la fit recouvrir de planches de manière à ce que l'on ne puisse pas les retrouver. Pendant toute la durée de ce travail sordide, aucun des soldats n'avait fait attention au fait que le corps de Mary Evans se trouvait au milieu des fusillés de la villa Ipatiev. Chaque Letton s'occupait séparément des corps devenus méconnaissables. Personne ne viendrait les pleurer dans la profondeur de ce bois perdu. Vers 2 h du matin, le camion repartit pour Ekaterinbourg.

Quelques jours plus tard, comme l'armée contre-révolutionnaire entra dans la ville, Dimitri jugea qu'il était temps d'aller à la recherche de ce qu'il restait de la famille Romanov. Il n'en pouvait plus d'attendre.

Pour aller à Perm, il devait emprunter la ligne de chemin de fer du *Transsibérien*. L'avancée des forces blanches s'ajoutait au chaos existant. Il emporta avec lui quelques roubles, laissant à la mère de Piotr tout l'argent qui lui restait pour prendre soin du bébé. Il n'avait pas de bagages, sauf un petit baluchon dans lequel il avait enveloppé précieusement l'œuf de Fabergé. Heureusement, celui-ci n'était pas plus gros qu'une belle pomme, et cette fois-ci, il allait le garder jusqu'à pouvoir le donner à Marie. Une fois qu'elle serait hors de danger.

À la gare d'Ekaterinbourg, il sauta dans un train de marchandises, mais s'étonna de le voir à moitié vide. Arrivé à Vassilevsko, à une quarantaine de kilomètres

de là, il comprit pourquoi : des centaines de passagers fuyant les combats attendaient ce convoi depuis des heures. Son wagon fut pris d'assaut. Dans ce complet désordre, plus personne ne voyageait en règle, ce qui l'arrangeait bien. La chaleur de cette fin du mois de juillet rendait insoutenable de moiteur et de puanteur l'intérieur du wagon. Avec l'aide d'un autre homme il ouvrit la porte toute grande. Un air chaud mais sec emplit d'un seul coup la voiture tandis qu'à l'extérieur, un soleil caniculaire inondait d'une lumière coruscante les champs et les bois alentour.

Il mourait de faim. Mais heureusement, en remerciement de son dévouement, une femme compatissante lui offrit un peu de pain et d'eau.

Lorsqu'il arriva à Perm, il sauta discrètement du train et chercha un endroit pour dormir, car il était très tard. Il repéra une maison vide, déjà squattée par deux autres hommes. Il se méfiait un peu et gardait son pistolet militaire à portée de main, ainsi que quelques munitions, au cas où.

Il n'eut pas à s'en servir. Au petit matin, ses voisins étaient partis et il se mit en quête d'informations sur la famille Romanov. Il lui fallait être très prudent. Il s'approcha du bâtiment où avait été installé le soviet de la région de Perm. Il ne savait trop comment procéder, mais c'était le seul endroit d'où il pouvait espérer une quelconque information. Il avisa un banc en bois sur lequel il s'assit, son baluchon contre lui, la casquette enfoncée au ras des yeux, pour observer discrètement les personnes qui entraient et sortaient de l'immeuble.

Au bout d'une heure, un groupe de militaires, visiblement des gradés, se présenta à la sentinelle de garde.

Comme la majorité du soviet de Perm n'était pas encore aux mains des bolcheviks mais plutôt des socialistes révolutionnaires – plus modérés malgré leur nom –, il supposa qu'il s'agissait d'officiers de l'armée régulière gouvernementale. La démarche de l'un d'entre eux l'intriga. Il lui sembla la reconnaître.

Pour en avoir le cœur net, il décida d'attendre qu'il ressorte. La chance était avec lui, l'homme ne resta que quelques minutes dans la maison du soviet, et, traversant la rue passa d'un pas décidé devant Dimitri. Celui-ci avait baissé la tête et l'observait du coin de l'œil. Il ne s'était pas trompé : c'était Pavel Orlov, le secrétaire du colonel Dobrovine qui l'avait envoyé en France en juillet 1914. Que faire ? Il tenta le tout pour le tout.

— Pavel ! appela-t-il.

L'officier s'arrêta et, se retournant, regarda avec étonnement ce moujik hirsute, barbu et sale qui l'apostropha.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Qui êtes-vous ?

Dimitri se mit debout, ôta sa casquette et leva une main paisible pour ne pas inquiéter son ancien camarade.

— Je suis Dimitri Malkine. Dans une autre vie, j'étais officier de la garde impériale. Te souviens-tu encore de moi ?

Pavel Orlov était stupéfait.

— Bien sûr, que je me souviens de toi. Mais que fais-tu ici ? Sais-tu que tu es sur la liste des officiers déserteurs ? Tu risques gros à te montrer.

— Je sais, mais je n'ai pas vraiment le choix.

— Ne restons pas ici, tu vas me raconter comment tu es arrivé jusqu'à Perm et je vais voir ce que je peux

faire pour t'aider.

Pavel Orloff était un homme dont Dimitri avait pu apprécier la loyauté et l'amitié lorsqu'ils étaient ensemble à l'école des cadets à Saint-Petersbourg. En ayant permis cette rencontre, la chance était une fois de plus de son côté. Le logement où vivait l'officier était tout près. Avant d'ouvrir la porte, celui-ci vérifia qu'ils n'étaient pas suivis. Il semblait que non. Sortant une bouteille de vodka et deux verres, il invita son condisciple à s'asseoir et à lui raconter comment, depuis leur dernière rencontre quatre ans auparavant, il avait fini par se retrouver à Perm, habillé en moujik.

Dimitri lui raconta tout, ou presque : sa mission en France, puis le début de la guerre, l'Amérique, le retour sur le *Lusitania*, son naufrage, la brigade russe sur le front de Champagne, le retour en Russie avec Albert Thomas, et pour finir, Tobolsk avec la famille impériale et la mort du tsar à Ekaterinburg. Volontairement, il avait omis l'épisode Mary Evans, pour ne parler que de Marie Romanov et de son désir le plus cher de la retrouver.

Pavel avait tout écouté sans dire un mot. Il était impressionné. Il prit la parole.

— Quelle histoire que la tienne ! Quand je pense que pendant ces quatre ans je suis resté sur le front, à me battre dans l'armée de Broussilov, croyant que je vivais une aventure extraordinaire !

Dimitri toucha les galons de commandant qui ornaient la manche de son camarade.

— Pas pour rien, on dirait. Pour ma part, je ne suis encore qu'un capitaine, déserteur de surcroît.

— Justement. Je crois que je sais comment t'aider.

Comme tu l'as vu, je suis attaché militaire au soviétique de Perm. Je vais me procurer de faux papier pour toi, et surtout, je vais essayer de savoir ce qu'il est advenu de l'impératrice et de ses enfants. Mais cela risque d'être difficile. Il faut quand même que je te dise que le frère du tsar Nicolas, le grand-duc Michel Alexandrovitch, a été assassiné ici, à Perm, le 13 juin dernier. En attendant, il ne faut pas que tu bouges de chez moi, sinon tu seras perdu et moi aussi.

Pendant les jours qui suivirent, Dimitri s'enferma dans l'appartement de son ami. Celui-ci lui apportait quelques nouvelles de l'avancée de l'armée de l'amiral Koltchak vers l'ouest de l'Oural, mais toujours rien sur les Romanov. Au début du mois de septembre, il revint, triomphant. Il avait enfin pu récupérer des faux papiers. Dimitri Malkine n'existait plus. Dorénavant il s'appellerait Nicolas Dolgorouki. Le jeune capitaine était soulagé, il pouvait enfin sortir de l'appartement, prendre l'air et déambuler dans Perm à la recherche de Marie et de sa famille. Il avait gardé sa barbe mais grâce à son ami dont il portait les vêtements civils, il pouvait se fondre dans la foule des piétons sans trop craindre de contrôle inopiné.

Quelques semaines plus tard, Pavel lui apprit que le président du soviétique de l'Oural, Alexandre Beloborodov, fuyant l'armée de Koltchak, venait s'installer à Perm. Dans une réunion en petit comité à laquelle il avait assisté, le bolchevik avait laissé entendre que l'impératrice Alexandra et ses filles étaient encore dans la ville, mais qu'elles allaient être bientôt transférées à Moscou. Il n'avait pas parlé du tsarévitch. Peut-être était-il

mort ? Sa maladie très handicapante ne lui avait pas laissé beaucoup de latitude.

Dimitri était sur les charbons ardents.

Le 6 octobre, Pavel revint du soviet en milieu de matinée. Dimitri était encore dans l'appartement.

— Ça y est. Le départ de Marie et d'Olga est prévu pour cet après-midi. Elles doivent chacune prendre un train différent pour Moscou. D'abord Olga, puis Marie.

— Enfin ! Je vais essayer de monter dans le même convoi que ma chère Marie. Pavel, mon ami, comment te remercier de ce que tu as fait pour moi ? J'espère te le rendre un jour.

Après une accolade chaleureuse, Dimitri empoigna son maigre bagage et courut vers la gare. Sur le quai noir de monde, il était bien difficile de se frayer un passage. Un premier train pour Moscou entra en gare. Il lui sembla apercevoir deux jeunes femmes, l'une blonde et l'autre brune, s'embrasser en pleurant. Il s'approcha. La brune lui tournait le dos. Son cœur bondit dans sa poitrine. La blonde était Olga ! Malgré sa maigreur et toute la tristesse du monde dans son regard, il l'avait reconnue. Elle monta dans le train avec deux hommes en uniforme tandis que sa sœur s'éloignait du quai. Cette fois-ci, Dimitri ne la quittait pas des yeux. Visiblement, deux gardes l'accompagnaient elle aussi. Il ne fallait surtout pas la compromettre.

Elle s'assit à l'écart, essuyant ses larmes avec son mouchoir. Trois bonnes heures plus tard, un second convoi pour Moscou arriva. Les gardes montèrent avec elle. Dimitri laissa passer quelques passagers et s'installa à son tour dans le même wagon. Il la repéra. Lorsque

le train s'ébranla, profitant de ce que les gardes s'étaient accoudés à la fenêtre ouverte du couloir pour fumer, il s'assit devant elle et mit un doigt devant la bouche. Immédiatement, elle le reconnut. Pour la première fois depuis bien longtemps, un léger sourire, qu'elle réprima aussitôt, flotta sur ses lèvres.

Le trajet jusqu'à Moscou dura 12 longs jours. Dimitri redoutait que Marie soit secrètement sous surveillance, aussi changeait-il régulièrement de place et même de compartiment dans le train. Un jour, il la trouva le visage en sang. L'un des soldats lui avait arraché une de ses boucles d'oreilles, qu'il avait jugé trop voyantes. Marie n'avait rien osé dire. Dès qu'ils le pouvaient, ils se retrouvaient au bout du wagon et la jeune grande-duchesse lui racontait son calvaire et celui de sa famille, l'exfiltration de sa sœur Olga, puis de Tatiana et leur mère vers l'Ukraine, la disparition d'Alexis et d'Anastasia dont elle n'avait aucune nouvelle. Peut-être étaient-ils morts ?

Après Moscou où elle resta quelques jours, Marie, libérée de ses accompagnateurs, put enfin partir avec Dimitri. Celui-ci voulait l'emmener à l'ouest, au-delà de la Russie, mais auparavant, comme il n'avait aucune nouvelle de sa mère, il désirait faire un détour par Smolensk et son domaine de Sokolovo.

En arrivant, il fut accueilli par la vieille Elena, en pleurs. Sophie Malkine était morte un mois plus tôt de la grippe espagnole. Très affaiblie à cause des nombreuses privations qu'elle avait eu à subir, elle s'était éteinte en prononçant le nom de son fils.

Le domaine de Sokolovo avait été confisqué par les révolutionnaires et la terre partagée entre les moujiks vivant dans le village voisin.

Malgré sa peine, Dimitri ne s'attarda pas, récupérant seulement au passage les quelques bijoux que sa mère avait cachés, pour les donner à Marie. La jeune femme était touchée des multiples attentions qu'il avait pour elle. Il fallait maintenant penser à leur avenir. Le gouvernement révolutionnaire avait prévu que Marie retrouve sa tante qui portait le même prénom qu'elle, reine de Roumanie et épouse du roi Ferdinand I^{er}, au château Pelisor de Siniaia. Son voyage se ferait par Kiev. Peut-être y verrait-elle sa mère et ses sœurs ?

À Kiev, nulle trace de quiconque. Au bout de plusieurs semaines de pérégrination, Dimitri, qui voyageait toujours sous le nom de Nicolas Dolgorouki, et Marie, à qui le représentant du gouvernement provisoire avait donné un faux passeport du nom de comtesse Cécile Czapska, arrivèrent enfin auprès de la reine Marie, cousine de Nicolas II.

Pour la première fois depuis le début de la révolution, la jeune femme se sentait enfin en sécurité. Marie de Roumanie était bonne et très affectée de ce qui était arrivé à tous les Romanov. Si l'on excluait l'ex-impératrice et les quatre grandes-duchesses, douze d'entre eux avaient été exécutés par les bolcheviks, dont certains dans des conditions atroces.

Le 20 janvier 1919 à Bucarest, on célébrait le mariage de Nicolas Dolgorouki et de Cécile Czapska. Quelques semaines plus tard, alors que la reine Marie devait se rendre à Paris à la conférence de paix, pour y rencontrer

Clemenceau, le jeune couple dut quitter la Roumanie pour la Pologne. En effet, la reine avait entendu dire que l'ex-impératrice Alexandra avait été recueillie dans un couvent catholique polonais, à Lwow, après un court passage en Podolie, dans l'ouest de l'Ukraine.

Afin de rester à proximité de sa mère, et parce que la nouvelle république de Pologne, émancipée du joug russe, avait besoin de forces nouvelles, Marie souhaite que le jeune couple puisse s'installer à Cracovie, dans l'anonymat le plus complet.

Dimitri partageait l'opinion de sa femme, d'autant que la suite des événements lui donna raison. Après une guerre civile qui engendra des millions de morts, puis l'installation définitive du régime soviétique dans un territoire devenu par là-même l'URSS, il n'était plus question de revenir en Russie.

En 1921, Piotr échappa à la Terreur rouge menée par la Tcheka et finit par les rejoindre avec un petit garçon de quatre ans. C'était le fils de Mary Evans, Adolphe. Dans son périlleux voyage pour rejoindre Cracovie, la présence de l'enfant lui avait plusieurs fois sauvé la vie : personne ne se méfiait d'un moujik accompagné de son jeune fils. Comme Dimitri et Marie, il était passé par Bucarest où les Malkine-Dolgorouki avaient laissé les instructions nécessaires pour les retrouver.

Pendant presque vingt ans, la vie à Cracovie s'écoula, paisible et familiale. En 1922, Marie accoucha d'une première fille, suivie trois ans plus tard d'une petite sœur. Les premières années de leur installation à Cracovie, Dimitri avait essayé de retrouver sa famille française, les Guillot-Jousseume. En vain. Un jour pourtant, au

début du mois de novembre 1929, alors qu'il se rendait à la caserne où il avait repris du service comme officier de la toute jeune armée polonaise, il vit une affiche, collée sur un panneau devant la Galerie Chopin, non loin du Rynek, annonçant un récital dont le soliste serait le grand pianiste français Roger Guillot-Jousseume.

C'était incroyable. Il n'hésita pas une seconde et prit deux billets, pour Marie et pour lui. Le soir du concert, il ne tenait pas en place. La salle n'était pas très grande et Roger le repéra tout de suite. À la fin de la prestation, les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Il n'était pas question pour Dimitri que son cousin aille à l'hôtel. Ils avaient tellement de choses à se dire qu'une chambre l'attendait chez les Malkine.

Roger lui donna des nouvelles de sa famille. Ses parents étaient morts peu de temps après la guerre. Sa mère, Lucie avait succombé elle aussi à la terrible épidémie de grippe espagnole, en 1918. Quant à son père, il ne s'était pas remis de la mort de sa femme, et l'année passée, il avait eu une crise cardiaque qui l'avait achevé. Pauline était mère d'un petit garçon, et elle vivait avec son odieux mari, pour le moment à Brest.

Malheureusement, Roger ne pouvait pas rester en Pologne. Il avait d'autres engagements, dont le suivant était à Londres. Il apprit à Dimitri son prochain mariage, à Noël, avec une harpiste anglaise. Bien entendu, Marie et lui étaient invités tous les deux. Les deux cousins se quittèrent en se promettant de se revoir bientôt.

Quelques jours plus tard, Dimitri reçut un télégramme émanant de la fiancée londonienne lui annonçant la mort accidentelle de Roger dans un accident d'avion. Il en fut très affecté et se reprocha d'avoir ou-

blié de demander l'adresse de Pauline à son cousin, tellement il était persuadé de la revoir à ce mariage.

Malgré tout l'amour de Marie et de leurs deux petites filles, cette nouvelle lui montra à quel point sa famille française lui manquait. Il ne restait plus que Pauline maintenant. Il se promit de revenir en France, accompagné cette fois-ci de Marie.

Les années passèrent, les filles grandissaient, Piotr s'était engagé dans l'armée polonaise et avait désormais le grade de lieutenant. Marie voyait sa mère de temps en temps dans le couvent de Lwow. Elle avait entendu parler, comme tout le monde, de « l'affaire Anastasia », mais attendait qu'elle retombe un peu avant d'aller voir sa sœur si c'était elle. En aucun cas il ne fallait qu'elle puisse être identifiée. Elle avait trop peur qu'une police politique quelconque la reconnaisse et la fasse disparaître.

Dimitri avait démissionné de l'armée et travaillait comme directeur d'une usine métallurgique dans la banlieue de Cracovie. La crise de 1929 avait été dure pour tout le monde mais, en cette année 1939, la situation économique allait beaucoup mieux. D'ailleurs, n'avait-il pas promis à Marie qu'ils iraient tous cet été en France ? Il avait fini par retrouver l'adresse de Pauline et dès qu'il aurait réservé les billets de train, il écrirait à sa cousine. Bien sûr, il y avait une fois encore des menaces de guerre dues aux provocations de cet Hitler, en Allemagne. Heureusement, la rencontre entre le premier ministre britannique, Neville Chamberlain, le président du conseil français, Édouard Daladier, le duc italien Benito Mussolini et le chancelier allemand en

septembre 1938, avait éloigné ce chantage. Mais Dimitri ne se faisait pas beaucoup d'illusions. L'Anschluss, puis la crise des Sudètes montraient, s'il en était encore besoin, la volonté hégémonique du Führer.

Au milieu de l'été 1939, les Malkine avaient toujours en tête leur projet de voyage en France. Les filles étaient grandes, maintenant. L'aînée avait 17 ans et la seconde, 14 ans. Piotr, qui lui aussi était marié et qui avait un jeune garçon, en plus d'Adolphe qu'il avait complètement adopté, n'était pas très chaud pour le départ des Malkine. Il avait eu quelques informations de l'état-major comme quoi, malgré les accords de Munich, la guerre était imminente.

Le 1^{er} septembre 1939, après avoir prétexté une attaque contre un émetteur allemand à Gleiwitz – en réalité montée de toute pièce par Himmler –, les armées du Reich envahissaient la Pologne au nord, à l'ouest et au sud.

Le 17 septembre, c'était au tour de l'Armée Rouge d'attaquer par l'est, en vertu du pacte secret germano-soviétique. Il devenait évident que le pays allait mourir asphyxié par ses deux puissants voisins.

Marie était pétrifiée par la nouvelle. Avant que tout le territoire ne soit sous contrôle, elle décida, avec l'approbation de Dimitri, de partir pour l'Italie avec sa mère et ses deux filles. Afin de prendre le plus de précautions possibles, le nonce apostolique à Varsovie fut chargé de leur exfiltration vers quelque monastère en Toscane ou à Rome.

Le départ fut précipité, elles n'emportèrent que le strict minimum. L'œuf de Fabergé, qui était trop pré-

cieux pour que les fuyardes l'emportent avec elles, resta bien caché chez la femme de Piotr. Celui-ci avait déjà rejoint l'armée polonaise. Dimitri promit à Marie et à leurs deux filles qu'il les retrouverait dès que possible.

Une voiture de l'archevêché de Cracovie vint les chercher. Elle devait ensuite récupérer l'ex-impératrice Alexandra à Lwow, puis passer le plus rapidement la frontière par le nord-est de la Roumanie, rejoindre la Yougoslavie et enfin l'Italie. En aucune manière, les fugitives ne devaient entrer dans le territoire du Reich. Dès qu'elles seraient en sûreté, Marie devait écrire un message sibyllin à Martha, l'épouse de Piotr qui transmettrait.

Les adieux furent déchirants.

La voiture démarra doucement tandis que Dimitri, par la vitre ouverte, tenait encore la main de Marie. Il la lâcha, et pour la première fois de sa vie, lui qui avait été si chanceux, il sentit un froid glacial couler sur ses épaules.

Ils ne devaient plus jamais se revoir.

Le soir même, comme il était réserviste, il reprit son grade de capitaine et partit pour le front rejoindre Piotr.

Malgré leur courage et leur bravoure, les armées polonaises furent laminées en 35 jours par les envahisseurs.

Dimitri et Piotr furent fait prisonniers par les Russes comme 10 000 autres officiers. En mars 1940, pour éviter qu'ils ne s'évadent, ils furent emmenés dans le camp d'internement de Kozelsk, en territoire soviétique, où les conditions de détention étaient très dures. Parlant correctement polonais l'un et l'autre, ils se gardaient

bien de montrer qu'ils comprenaient le russe. Un matin, ils entendirent les gardes parler d'un transfert des prisonniers à Katyn, non loin de la frontière biélorusse. Dimitri reprit espoir. S'il pouvait s'évader, il connaissait les lieux mieux que personne.

Le lendemain matin, 10 avril 1940, on les fit monter à la première heure dans les wagons à bestiaux d'un train pour Smolensk. De là, des camions bâchés les attendaient pour les emmener à Katyn. Arrivés à destination, les gardes russes leur attachèrent les mains derrière le dos avant de les faire descendre. Une grande fosse avait été creusée. On les fit aligner sur le bord. Dimitri, comme les autres officiers polonais prisonniers, comprit immédiatement le sort qui l'attendait.

Il allait mourir pour la Pologne, ce pays qui l'avait accueilli avec sa famille ; mais les mains du bourreau étaient russes. Un petit sourire de défi se dessina sur son visage. Il serait enterré chez lui, en Russie. Dans la fosse commune, mais sur des terres qui avaient appartenues à sa famille avant la révolution bolchevique. Curieux retour aux sources.

Il eut un dernier regard vers Piotr.

Sa vie avait été belle, malgré tout, et il se félicitait du départ de Marie et de leurs deux filles pour l'Italie. C'était tellement bête de mourir ainsi. Tout d'un coup, remarquant que le soldat russe qui le tenait à la portée de son fusil s'était un peu éloigné, il évalua la distance qui le séparait de la lisière de la forêt. Il était encore leste et sportif pour son âge. Il pensa à la prophétie de Raspoutine. « Tu mourras hors de la Russie » avait dit le *starets*. Il prit son élan et courut le plus vite possible. Le soldat l'avait vu. Il le mit en joue et tira. Dimitri sentit

une douleur atroce dans son dos et tomba la face contre terre. Impossible de bouger. Il repensa à la phrase si souvent entendue prononcée par le pape lors des enterrements : « Que la terre lui soit duvet... ». La poussière de la terre de Sokolovo était sur ses lèvres. Il entendit le soldat arriver et poser un canon froid sur sa nuque, le doigt sur la détente. Il ferma les yeux. Lorsque le coup partit, sa tête explosa.

Une fois encore, Raspoutine s'était trompé.

36

DE CRACOVIE À BORDEAUX, 30 AVRIL 1990

À l'aéroport de Francfort, la salle d'attente était bondée. Le vol pour Bordeaux était prévu dans une bonne heure. Le départ de Cracovie avait été rapide mais plein de promesses. Assise sur un siège en skaï rouge, Camille avait le regard dans le vague et tâchait de mettre un peu d'ordre dans ses pensées. Les événements s'étaient précipités à la vitesse des portes claquées d'un vaudeville, mais qui aurait la couleur d'une tragédie. Ne serait-ce que par ces dernières heures chargées en émotion. Au milieu de la rangée, Antoine Dumas feuilletait tranquillement un magazine, tandis qu'à côté de lui, Marek Sorokine somnolait. Celui-ci les accompagnait grâce à l'insistance d'Antoine qui, de surcroît, lui avait payé le billet d'avion.

Quelle histoire ! Elle n'en revenait toujours pas.

Elle était impatiente de rencontrer la grand-mère d'Antoine. D'ailleurs, le jeune homme avait changé. Ce n'était plus le collègue désagréable qu'elle connaissait. Elle en éprouvait un véritable soulagement. Elle lui jeta un coup d'œil discret. Et s'il était réellement l'arrière-petit-fils du tsar Nicolas II ?

Il remarqua son regard et lui répondit par un sourire. Il vint s'asseoir à côté d'elle.

— J'imagine que tu dois avoir des questions à me poser...

— Pourquoi n'as-tu pas demandé à te charger de ce dossier ?

— C'était bien mon intention, figure-toi. Mais pour que tu comprennes, il faut que je parte du début de l'histoire. Ma grand-mère a toujours porté le nom de Dolgorouki, veuve d'un dénommé Nicolas. J'ignorais totalement qu'il s'agissait du capitaine Malkine, cousin de Mme de Limeuil. Elle ne voulait jamais parler de sa vie d'avant, sans doute à cause de ses souvenirs trop douloureux. De mon côté, parce que ce métier m'intéressait, j'ai fait des études pour devenir généalogiste successoral. Dans ce cas précis, mon inconscient devrait intéresser quelque psychanalyste.

Camille se mit à rire. Il poursuivit.

— Ma mère, qui pourtant a vécu en Pologne jusqu'à l'âge de 14 ans, n'a jamais eu connaissance de la véritable identité de ses parents. Il faut dire que les soviétiques ont mis une chape de plomb sur tout ce qui pouvait toucher de près ou de loin l'assassinat des Romanov. Mes grands-parents se sont bien gardés de lui dire quoi que ce soit. Après avoir fui les nazis et les troupes de Staline, ma grand-mère et ses filles ont été hébergées dans un couvent, à Rome, pendant toute la durée de la guerre. En 1948, celle qui avait été l'impératrice de toutes les Russies, la tsarine Alexandra, s'est éteinte à Florence, au couvent des sœurs della Mantellate. Ma grand-mère n'avait plus aucune raison de rester en Italie. Quelques semaines plus tard, le Vatican l'a aidée à

rejoindre la France avec ses filles, et plus particulièrement Bordeaux. Pourquoi Bordeaux ? Tout simplement parce que mon grand-père Dimitri avait dit un jour que sa cousine Pauline se trouvait dans cette région. Malheureusement, elle n'avait pas son adresse exacte, et malgré des recherches, elle ne l'a jamais trouvée.

— Mais, de quoi vivait-elle ?

— D'une pension que lui a versé le Vatican sur ordre de Pie XII, et qui a duré jusqu'à la mort du pape en 1958. Ma grand-mère Marie et sa sœur Olga étaient allées le voir en audience privée. Il a eu ce geste charitable qui leur a permis de survivre. Ensuite, ma mère a rencontré mon père, un Bordelais pur jus, très riche, qui a pris en charge toute la famille. Ils se sont mariés à la cathédrale Saint-André en mai 1958, et je suis né en 1960. Comme je te l'ai dit à Cracovie, ma tante, la sœur aînée de ma mère, est morte d'un accident de voiture à 27 ans, en 1949, en voulant dépasser un camion sur une route droite des Landes. Une automobile qu'elle n'avait pas vue arrivait en sens inverse. Elle a été tuée sur le coup. Cela a été dramatique pour sa mère et pour sa sœur. Elle était célibataire. Je ne l'ai jamais connue.

— Et ton père ? Savait-il la vérité sur Marie Romanov ?

— Non. Je crois que tout cela ne l'intéressait pas. Une seule chose comptait pour lui : son château du Grand Brassat et ses hectares de vignes en Médoc. D'ailleurs, il en a fait une propriété renommée puisque ses vins ont été rapidement commercialisés un peu partout dans le monde en cru bourgeois supérieur. Quand il est mort, il avait complètement transformé le domaine, ayant su profiter de l'intérêt croissant des consomma-

teurs éclairés pour le vin de Bordeaux.

— Revenons à notre affaire, si tu le veux bien. Il y a quelque chose qui m'intrigue. Comment se fait-il que, brusquement, tu te sois mis à t'intéresser à mon enquête alors que tu ne savais même pas quelle était la véritable identité de ta grand-mère ?

— Par hasard, figure-toi. Il y a trois mois, un jour où j'étais chez elle, elle m'a demandé de l'aider à ranger des vieux papiers et des vieilles photographies. Sur l'une d'elle, un original en noir et blanc, il y avait la famille impériale russe à Tobolsk, en 1918. Lorsque je lui ai demandé comment elle l'avait eue, elle s'est mise à pleurer. Tu imagines combien j'étais ennuyé et ému. Tout en s'essuyant les yeux, elle m'a donné à lire un petit dossier constitué de coupures de presse relatant l'assassinat des Romanov et l'affaire Anastasia. Dans le dossier, il y avait un cliché colorisé de la grande-duchesse Marie, qui, pour une fois, avait la bouche légèrement entrouverte. J'ai constaté qu'elle avait, comme ma grand-mère, les mêmes yeux bleus, la même beauté slave, et surtout, le même interstice entre les incisives du haut. J'ai eu un choc. Il faut dire que jusque-là, je ne m'étais pas trop intéressé à tout cela, considérant que la vie des familles royales ou impériales européennes était un passe-temps de midinettes. Cette fois-ci, il s'agissait de ma propre grand-mère. Dans mon esprit, cela ne faisait aucun doute : elle était Marie Romanov. C'est alors qu'elle m'a raconté ce que tu sais déjà, sa fuite d'Ekaterinbourg vers Perm puis vers Moscou, son mariage à Bucarest avec mon grand-père qui venait de changer de nom, sa vie à Cracovie, la guerre à nouveau et l'Italie. Elle n'a jamais voulu me l'avouer, mais je suis sûr qu'elle a fait exprès

de laisser traîner ces vieux papiers. Sachant quel était mon quotidien professionnel, elle a attiré ma curiosité sur son histoire extraordinaire. En somme, un passage de flambeau qui ne veut pas dire son nom. Comme tout cela m'avait considérablement troublé, j'en ai parlé sous le sceau du secret au cousin germain de mon père, le chanoine Murini que tu connais et qui était de passage à Bordeaux. Ses entrées au Vatican pouvaient m'aider à en savoir davantage sur la période où ma grand-mère et ses filles étaient en Italie. Cela n'a pas traîné. Il a eu connaissance assez rapidement du dossier de Sœur Pascalina Lehnert aux archives secrètes, ainsi que de l'existence de la sœur Natacha Blinov, à la Trinité des Monts. Mais surtout, il m'a informé du courrier que lui avait envoyé James Taylor, concernant ta mission à Rome. Tu imagines ma surprise... Ce courrier mentionnait la première démarche de Mme de Limeuil et la lettre adressée il y a une vingtaine d'année à Léon Albert. J'ai eu alors l'idée de regarder dans les archives de l'étude qui se trouvent encore dans mon bureau et qui datent justement de cette époque. Cela fait longtemps que je dois les ranger dans le local qui leur est réservé, mais je n'avais jamais eu le temps de m'en occuper. En cherchant bien, je suis tombé sur cette première lettre de Pauline de Limeuil ! J'aurais voulu en savoir davantage par toi, mais à chacune de mes questions, tu m'opposais un black-out total. Je me souviens même d'un soir où tu étais rentrée de Saint-Roch avec ce que je supposais être des informations passionnantes, et tu voulais voir James Taylor le plus rapidement possible. Il se trouve que j'étais encore à l'étude pour finir un dossier urgent. Tu m'as lancé un regard tellement menaçant que j'ai

compris que tu avais trouvé quelque chose. C'est à partir de ce moment-là que j'ai décidé de te suivre, discrètement bien sûr, à Rome. J'ai pris quelques jours de congé et je suis allé retrouver mon oncle à Saint-Louis des Français. D'ailleurs, le dernier jour où tu es allée le voir, si tu te souviens bien, tu es ensuite rentrée dans l'église pour revoir les tableaux du Caravage.

— Ah c'est pour cela que j'avais l'impression confuse d'être suivie !

— C'est vrai, je te suivais depuis la veille à Saint Pierre de Rome. Mais crois-le bien, sans mauvaise pensée. J'ai failli même t'interpeller, mais, te connaissant, cela aurait plutôt produit l'effet inverse. Tu m'aurais remballé.

Camille était indécise et surtout très surprise des confidences d'Antoine. Elle l'avait mal jugé et s'en voulait un peu. Il restait, malgré tout, une zone d'ombre à toute cette affaire. Pourquoi Marek avait-il été agressé dans la mine de sel ? Et par qui ? Elle raconta au jeune homme ce malheureux épisode. Il se montra soucieux.

— J'espère que cela ne va pas aviver les craintes de ma grand-mère.

— En effet, mais il faut tirer cela au clair.

Camille se rappela soudain que lorsque Pauline de Limeuil lui avait fait lire les quelques feuilles cachées dans la couverture de *l'Illustration*, elle n'avait pas su lui dire où était passé le double dactylographié au papier carbone. C'était cette piste qu'il fallait suivre ! Elle en fit part à Antoine qui la regardait intensément de ses yeux d'un bleu profond. Elle n'était pas sûre qu'il l'écoutait vraiment. Elle claqua des doigts devant son nez. Il se

mit à rire et lui prit la main. Curieusement, elle n'avait pas du tout l'envie de la retirer. Elle se tut.

Deux minutes après, les passagers du vol pour Bordeaux étaient appelés en salle d'embarquement. Le charme était rompu.

À leur arrivée à l'aéroport de Bordeaux-Mérignac, avant de se séparer, ils se mirent d'accord sur la marche à suivre. Camille piaffait d'impatience de rencontrer Marie Romanov, mais Antoine devait préparer sa grand-mère au choc de ce qu'elle allait voir et entendre. Marek logerait chez la jeune femme qui devait d'abord informer son patron du dénouement prochain de ce dossier. On prit rendez-vous pour le surlendemain, le 2 mai.

James Taylor reçut sa collaboratrice à la première heure. Il n'en croyait pas ses oreilles. Il décida de venir avec elle et Marek chez la vieille dame qui habitait un appartement cossu, non loin de l'étude, sur les allées de Tourny. Le rendez-vous était fixé à 14 h.

À l'heure pile, tous les trois se trouvaient devant la porte de l'immeuble. Marie Romanov habitait au premier étage. Au coup de sonnette, Antoine vint leur ouvrir. Il embrassa Camille sur les deux joues sous l'œil étonné de James Taylor, qui les voyait se serrer la main tous les matins depuis qu'ils se connaissaient. Il ne dit rien, mais eut une petite étincelle malicieuse illumina le coin de son œil.

Antoine les fit entrer au salon. Dans un grand fauteuil, sa grand-mère était assise, se tenant très droite. Son visage reflétait une telle joie que Camille fut immédiatement sous le charme de la vieille dame. Elle recon-

nut Marek, qui se précipita pour l'embrasser comme lorsqu'il était enfant, parlant moitié en polonais moitié en français. Tout le monde pleurait ou presque, sauf James Taylor – le flegme incarné. Mais il devait bien admettre que lui aussi, était ému.

Au bout d'une demi-heure de conversations décousues, une jeune fille entra, tenant un plateau sur lequel était disposé des tasses à café. Antoine la présenta :

— Agathe Bonnat, la demoiselle de compagnie de ma grand-mère.

Elle lui répondit par un sourire qui agaça immédiatement Camille.

Pendant que la jeune fille servait le café, Marek sortit du petit sac qu'il portait en bandoulière la boîte dans laquelle il avait transporté l'œuf de Fabergé. Il le prit délicatement, et, s'approchant de la vieille dame, il lui dit :

— Chère Mme Malkine, je vous rapporte quelque chose que vous avez laissé à Cracovie il y a plus de 50 ans.

Puis il remit le joyau de Fabergé dans les mains de Marie. Elle était très émue. Non seulement il l'avait appelée Mme Malkine, mais il lui rendait cet œuf qui symbolisait pour elle une période si particulière de son existence.

Il continua.

— J'ai encore deux autres objets pour vous : une boîte à musique et un disque de blues. Tenez, les voici.

Il les posa sur le petit guéridon à côté de la vieille dame. Celle-ci, qui avait reconnu le coffret et les images de Saint-Pétersbourg semblait très émue.

— Dimitri tenait beaucoup à cet air comme à ceux

du disque de Bessie Smith. Les entendre me le fera paraître encore vivant et à mes côtés. Ils ont pour moi une valeur tout aussi inestimable que l'œuf de Fabergé.

Camille intervint.

— Lorsque vous le souhaiterez, je pourrai revenir avec la cousine de votre mari, Mme de Limeuil, qui, elle, possède la clé qui vous permettra d'ouvrir cet objet extraordinaire.

— Si vous saviez à quel point vous me réchauffez le cœur, tous autant que vous êtes, lui répondit la grande duchesse.

Elle s'adressa à la jeune femme.

— Je tiens particulièrement à vous remercier. Grâce à votre enquête, vous avez pu renouer les fils entre la famille de mon cher Dimitri et nous. Dès que ce sera possible pour Mme de Limeuil, je serai vraiment très heureuse de faire sa connaissance.

Camille était fascinée. Marie Romanov avait un beau visage auréolé de ses cheveux blancs, une voix douce et ses grands yeux en amande, toujours intensément bleus, n'avaient rien perdu de leur acuité. Elle avait dû être très belle mais elle gardait encore, dans sa distinction naturelle, un port digne de la grande-duchesse qu'elle avait été mais qu'elle n'avait cessé de cacher.

L'après-midi passa en coup de vent. La jeune fille de compagnie, Agathe, les reconduisit à la porte. En sortant de l'appartement, James Taylor proposa à Camille d'appeler Mme de Limeuil. Il fallait absolument qu'elle aille la voir sans tarder pour lui faire une synthèse de toute cette affaire. La jeune femme acquiesça tout en se demandant si Adi était encore en vie depuis son grave

accident.

Le lendemain, elle partit pour Saint-Roch. Marek l'accompagnait. Elle avait eu Pauline au téléphone. Adi était très mal en point, mais il vivait toujours. Elle espérait que la visite de ce demi-frère qu'il n'avait pas vu depuis 50 ans lui apporterait un peu de cette joie qui lui avait tant manqué dans sa pauvre vie.

En entrant dans le village, comme ils étaient en avance à leur rendez-vous, Camille proposa à Marek de prendre un café dans le bistrot qu'elle commençait maintenant à bien connaître. Le patron les accueillit avec sa bonne humeur et les fit assoir en terrasse. On était à la toute fin du mois d'avril de cette année 1990, le temps était au beau fixe.

Comme le restaurant était encore bien plein de clients qui déjeunaient, le cabaretier avait chargé sa fille Stéphanie de porter le plateau de café à sa jolie cliente et à l'homme qui était avec elle.

— Vous comprenez, avait-il dit à Camille, il faut qu'elle apprenne le métier. Je ne veux pas qu'elle reste ici à ne rien faire.

La petite n'avait rien dit et s'était chargée de la commande. Elle posa avec précaution le plateau sur la table, toute fière de n'avoir rien renversé. La jeune femme lui souriait, se disant que c'était le moment opportun pour lui poser quelques questions. D'un rapide coup d'œil, elle s'assura que son père était occupé.

— Alors, comme ça tu travailles un peu au bar ?

— Oui, c'est mon père qui me l'a demandé.

— Et sinon qu'est-ce que tu fais de la journée ?

— Quand mon père me crie trop dessus je vais lire

dans ma chambre.

— Adi te manque ?

La gamine, surprise par la question, se méfia. Elle regarda Camille, évaluant la réponse qu'elle pourrait donner. Visiblement, quelque chose la tracassait. La jeune femme reprit :

— N'aie pas peur, je ne dirai rien à ton père. Tiens, assieds-toi quelques minutes. S'il rouspète, je lui dirais que c'est moi qui avait envie de bavarder avec toi.

Stéphanie attrapa une chaise et s'assit. Du comptoir, son père ne pouvait pas la voir car la terrasse était vaste et Camille avait fait exprès de se mettre tout au bout.

— Je suis triste parce qu'Adi est malade et à l'hôpital. C'est Papa qui me l'a dit.

— C'est vrai, il a eu un grave accident, mais, vois-tu, le monsieur qui est avec moi, c'est son frère. Et nous allons aller le voir tout à l'heure.

La petite avait l'air surpris, puis, tout d'un coup, un grand sourire illumina son visage

— J'avais peur qu'il soit mort, comme Maman.

— Non, heureusement. D'ailleurs, si tu veux, nous pouvons lui transmettre quelque chose de ta part.

— Il faut lui dire... il faut lui dire...

Stéphanie hésitait comme si la phrase n'arrivait pas à sortir de sa bouche. Camille l'encourageait :

— Qu'est-ce qu'il faut lui dire ?

La phrase fusa :

— Il y a un fantôme dans sa maison.

La jeune femme tiqua.

— Un fantôme ? Comment le sais-tu ?

— Je l'ai entendu. Mais quand je l'ai raconté à Papa, il s'est moqué de moi. Il a dit qu'il fallait que j'arrête de

lire des livres qui font peur et que je ferai mieux de l'aider au bar.

Camille était intriguée.

— Moi, je te crois. Raconte-moi ce que tu as entendu.

— Après l'accident d'Adi, je suis allée voir sa maison. J'espérais qu'il était revenu. J'ai entendu crier. Il y avait quelqu'un qui disait « au secours ». Je me suis dit, « ça ne peut pas être Adi puisqu'il est à l'hôpital ». J'ai eu peur et je suis partie en courant. Le lendemain, je suis revenue. Le fantôme criait toujours. On aurait dit qu'il était à la cave. Adi m'a toujours défendu d'y aller. Il me disait chaque fois qu'il y avait un revenant qui me sauterait dessus si j'étais trop curieuse. Au début je le croyais pas. Je pensais qu'il disait ça pour me faire peur. Mais là, comme il était à l'hôpital, je me suis dit qu'il avait raison. Je n'ai pas osé revenir à sa maison pendant toute la semaine, mais j'y suis allée hier. Il n'y avait plus de cri. Un fantôme, ça ne peut pas mourir puisque c'est déjà mort. Alors j'ai pensé qu'il était parti.

D'un seul coup, Camille eut peur de comprendre. Elle venait de faire le lien avec l'agression de Mme de Limeuil, l'homme qu'elle avait vu le long du mur de la propriété et l'air mauvais d'Adi lorsqu'elle était revenue voir Pauline chez elle. Il y avait eu quelqu'un chez lui. Elle eut un frisson tout en espérant que la petite s'était trompée. Mais elle en doutait. Le récit de Stéphanie avait le goût de la vérité. De toute façon, c'était l'heure d'aller voir la cousine de Dimitri, elle en aurait bientôt le cœur net. Promettant à la gamine de lui donner des nouvelles de son ami, elle paya rapidement et partit sans tarder – juste le temps d'informer Marek de son

appréhension.

Pauline de Limeuil les accueillit avec sa cordialité habituelle. Avant même qu'elle leur propose d'entrer dans sa maison, Camille la mit rapidement au courant du récit de la fille de l'aubergiste, de son intuition, et surtout de sa crainte concernant ce « fantôme ». La vieille dame possédait un double de la clef de la maison d'Adi. Il n'était pas question que ses visiteurs y aillent sans elle, malgré ses conseils de prudence. Camille se félicitait toutefois de la présence de Marek avec elles.

37

SAINT-ROCH, 3 MAI 1990

Lorsqu'ils arrivèrent près de la maison, il n'y avait pas un bruit. En revanche, une odeur âcre les saisit à la gorge dès qu'ils entrèrent dans le vestibule. Camille avait un mauvais pressentiment. Avec l'aide de Marek, elle poussa le bahut qui obstruait l'ouverture permettant d'aller à la cave. Elle leva la trappe. Aussitôt, un relent de pourriture envahit le reste de la maison. Mettant aussitôt un mouchoir sur sa bouche et son nez, elle descendit avec prudence les marches qui conduisaient au sous-sol. Un corps en décomposition était allongé près du soupirail, dans une chaleur moite. À son approche, une nuée de mouches s'envola. Elle eut un haut-le-cœur. Marek l'avait suivie tandis que Mme de Limeuil était restée dans l'entrée. La peau du cadavre était tendue et noircie par la putréfaction. Il était couché sur le ventre, la tête tournée vers la lumière du dehors. Il n'avait pas pu s'échapper car deux grosses barres de fer étaient scellées dans l'appui en pierre de la petite ouverture. L'homme devait avoir autour de 60 ans et était probablement mort de soif, au moins depuis une dizaine de jours.

Camille et Marek remontèrent pour faire part à Pauline de la découverte macabre qu'ils venaient de faire. Celle-ci porta la main à sa bouche et étouffa un cri. Que faire ? Appeler la police, c'était condamner Adi. Ne rien dire, c'était les rendre complices.

Ils revinrent au château pour réfléchir à la situation. Cette affaire venait de faire passer au second plan toutes les révélations dont Camille voulait informer la vieille dame. Après un long conciliabule, Pauline de Limeuil décida d'appeler la gendarmerie et demanda à parler au capitaine Moreau. En quelques mots, elle le mit au courant. En raccrochant, elle prévint Camille et Marek qu'il allait arriver, mais qu'en attendant, elle voulait connaître le résultat de l'enquête de la jeune femme.

Celle-ci s'exécuta avec beaucoup de plaisir, ne serait-ce que pour alléger l'atmosphère. Elle relata ses recherches à Rome, la rencontre à Cracovie avec la famille de Piotr Sorokine. Elle passa rapidement sur l'incident de la mine de sel, mais au moment où elle le racontait, elle se dit que peut-être, il y avait un lien entre les agressions de Marek et de Pauline. Elle se promit d'en parler au capitaine Moreau. Afin d'apporter davantage de poids à son récit, elle montra à la vieille dame les nombreuses photographies qu'elle avait prises et fait développer en urgent à son retour de Cracovie. Sur l'une d'elle apparaissait la tombe de Dimitri au cimetière de Rakowicki. Sa cousine avait les larmes aux yeux.

— Pauvre Dimitri, il n'a pas mérité de mourir comme cela. Mais maintenant, parlez-moi de sa famille et surtout de sa femme. Est-elle vraiment la grande-duchesse Marie ?

Camille hocha la tête affirmativement. Elle expli-

qua à son interlocutrice que le petit-fils de la dernière survivante de la famille impériale russe travaillait avec elle dans la même étude, qu'il l'avait suivie jusqu'à Cracovie et que Marek avait rendu à sa grand-mère l'œuf de Fabergé et les autres objets qu'il avait gardés précieusement depuis plus de 70 ans. Mme de Limeuil n'en revenait pas.

— Je vais enfin rendre cette clef à qui de droit. J'en suis vraiment très heureuse, maintenant que je viens de retrouver la famille de mon cher Dimitri.

Une chose, cependant titillait Camille.

— Lorsque vous avez pris Adi chez vous, est-ce que vous saviez qui il était ?

— Bien sûr, il me l'a dit immédiatement lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois dans le bistrot du village, en 1946. J'ai dit à tout le monde que je l'avais recueilli parce qu'il avait été avec mon fils à Buchenwald. C'était vrai, mais je n'avais pas envie de donner davantage de détails. Lorsque je l'ai installé dans la petite maison du garde, celle que vous connaissez, il a commencé à me raconter sa vie. Vous savez, ce n'est pas l'affreux bonhomme dont tout le monde à peur. Il n'y en a qu'une qui l'a compris, c'est la petite Stéphanie, la fille du patron du bistrot. Je l'aime bien cette gamine. Sous prétexte que ce pauvre Adi trie des poussins, tout le monde le prend pour un dangereux psychopathe. Je sais, vous allez me dire que la découverte de ce cadavre chez lui n'en fait pas un bienfaiteur de l'humanité, certes, mais vous allez savoir pourquoi je l'estime autant. Je suis sûre que Marek, qui l'a bien connu, ne me démentira pas.

Le Polonais opina du chef. Camille était toute ouïe.

La vieille dame reprit.

— D'après ce qu'il m'a raconté, lorsque mon cousin et son ami Piotr, que, soit dit en passant j'ai bien connu à Paris pendant la Grande Guerre, sont partis se battre pour la Pologne, il s'est engagé avec vous, Marek, chez les partisans. En 1943, à l'occasion d'un combat contre les Allemands, il a été fait prisonnier, battu et torturé avant d'être envoyé dans un camp en Saxe. À la fin de l'année 1944, il a été transféré à Buchenwald. Le hasard a fait qu'il se trouvait dans le même baraquement que mon fils. Lorsqu'il a entendu le nom d'Arnaud, il a fait le lien immédiatement avec Dimitri et avec moi. C'est comme cela qu'il a su où j'habitais. Hélas, mon pauvre enfant n'a pas tenu le choc dans le camp. Sa vie s'en est allée tout doucement. C'est Adi qui a pris soin de lui, qui lui donnait le peu qu'ils avaient à manger quand il est devenu trop faible. C'est dans ses bras qu'il est mort. J'ai la preuve de tout cela.

La vieille dame se leva péniblement et se dirigea vers le petit bureau du salon où était toujours entassé un monticule de papiers divers. Elle ouvrit le tiroir et en sortit un quart de feuille qui, visiblement, avait été plié et déplié d'innombrables fois. Une petite écriture tremblante y avait tracé quelques mots au crayon :

« Chère Maman, je sais que je vais mourir en paix grâce à Adi. Prenez soin de lui. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Arnaud. »

— Vous comprenez maintenant pourquoi je tiens à ce garçon. Lorsque les Américains ont libéré le camp de Buchenwald, lui non plus n'était pas en bon état. Il a été

soigné pendant de longs mois avant d'entreprendre le voyage qui l'a conduit jusqu'ici. Vous savez tout, maintenant.

Camille et Marek étaient restés silencieux. Tout d'un coup, la petite chienne cocker qui jusque-là s'était tenue tranquille, bondit de son panier en aboyant. Tous sursautèrent et reconnurent la lumière bleue du gyrophare de la gendarmerie. Le capitaine Moreau frappait à la porte d'entrée.

Ensuite, les choses allèrent très vite. Les gendarmes prirent les dépositions pendant qu'on récupérait le corps de la cave pour l'emmener au service de médecine légale de Toulouse. Avant qu'il ne parte, l'officier demanda à Mme de Limeuil si elle le reconnaissait. En effet, comme elle n'était pas descendue au sous-sol de la maison du garde, elle ne l'avait vu que du haut de l'escalier. Lorsque le gendarme qui tenait la civière défit le haut de la fermeture éclair du sac dans lequel se trouvait le corps, elle le reconnut immédiatement.

— C'est le neveu de mon mari, le fils de sa sœur Louise. Je ne l'ai pas revu depuis au moins 15 ans mais je le reconnais.

Elle se tourna vers Camille

— Il me semble que je vous ai parlé de lui. Il est divorcé et a deux enfants, un garçon et une fille qui devraient avoir autour de votre âge. C'est terrible ! Qu'est-ce qu'il fait ici ?

Le capitaine Moreau prit la parole

— C'est ce que l'enquête nous dira. Nous allons interroger Adolphe Sorokine à l'hôpital, je pense qu'il est maintenant en état de répondre. En revanche, savez-

vous où habitent les enfants de cet homme ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne les connais pas. Il n'a jamais daigné me les présenter. Ce qui est curieux, c'est que le début de sa séquestration chez Adi correspond à peu près à la date de l'agression dont j'ai été victime.

Le capitaine Moreau hocha la tête.

— C'est possible. Nous allons éclaircir tout ça dès que nous aurons les conclusions du légiste et surtout des explications de la part de votre garde.

Il se tourna vers Camille qui avait levé la main.

— Oui ?

— Pouvons-nous quand même aller le voir, capitaine ? Je vous présente Marek Sorokine, son demi-frère qui est venu spécialement de Pologne pour le rencontrer. Ils ne se sont pas revus depuis au moins 50 ans.

— Entendu, je vais vous délivrer une autorisation, mais n'y restez pas longtemps car je vais l'interroger. Attention, en aucun cas vous ne devez lui parler de la découverte de ce corps chez lui.

— C'est d'accord.

Camille et Marek quittèrent Mme de Limeuil non sans avoir fixé au surlendemain sa venue à Bordeaux rencontrer la famille de son cousin. Il fallait d'abord que la gendarmerie fasse son travail, et elle avait besoin de sa présence. C'est Camille elle-même qui viendrait la chercher et qui la ramènerait.

Pour le moment, l'objectif était d'aller à l'hôpital d'Auch, rendre visite à ce pauvre Adi.

Comme pour Mme de Limeuil, un gendarme se tenait devant la porte. « Décidemment, pensa Camille,

il est dit que je ne pourrais pas faire de visite normale aux patients de cet hôpital. »

Le militaire lui ouvrit la porte de la chambre. Elle aperçut une tête au milieu des tuyaux branchés de tous côtés. L'homme avait les yeux fermés. Camille toussota. Il ouvrit un œil et esquissa un semblant de sourire. Il l'avait reconnue. La jeune femme lui prit la main.

— Bonjour Adi. Ne parlez pas, gardez vos forces. J'arrive de Pologne avec une surprise pour vous.

Elle vit une petite lueur dans son regard. Aussitôt, elle lâcha sa main et alla à la porte de la chambre. Marek était resté dans le couloir. Elle l'invita à entrer et sortit à son tour. Il fallait laisser aux deux frères le temps de se retrouver.

Au bout d'une vingtaine de minutes, le gendarme de garde signifia qu'il fallait interrompre ces retrouvailles qui allaient trop fatiguer le prévenu. Ils entrèrent tous les deux et virent, à leur grande surprise un Adi tout requinqué, plaisantant en polonais avec Marek. Camille ne l'avait jamais vu ainsi.

Le retour à Bordeaux fut joyeux. Marek retrouvait son bagout et racontait à la jeune femme une multitude d'anecdotes sur leur vie à Cracovie avant la guerre. Il était tellement heureux d'avoir retrouvé son frère ! Camille, quant à elle, pensait à la suite, à la rencontre entre Pauline de Limeuil et Marie Romanov.

Le lendemain, en fin de matinée, James Taylor l'invita à venir dans son bureau. Le caractère exceptionnel de cette affaire méritait un rapport précis à mettre dans les annales de l'étude. Elle l'informa des dernières péripéties, à savoir la découverte du corps du neveu

d'Édouard de Limeuil dans la cave d'Adi.

— Décidément, lui dit-il, vous êtes étonnante. Il n'y a qu'à vous qu'il arrive des choses pareilles. Est-ce qu'un déjeuner normal avec moi dans notre brasserie habituelle vous irait ? Je vous dois bien ça pour la maestria avec laquelle vous avez traité ce dossier.

— Avec joie.

Antoine, qui finissait son congé, n'était pas là. Ils s'installèrent à une table en terrasse, et au moment où ils allaient commander, elle vit arriver avec grand plaisir celui qu'elle appelait son avocat préféré, le bel Alex, suivit de près par le garçon qui venait prendre la commande

— Ah mais ça alors, tout le monde est revenu aujourd'hui, remarqua ce dernier.

— Pourquoi ? s'exclama-t-elle

— Eh bien, parce que Maître Bonnat était absent, lui aussi, ces jours derniers.

— C'est vrai ?

— Oui, répondit l'avocat, je traitais une affaire à Londres, mais je suis ravi de te revoir. Il lui fit un grand sourire qui la fit fondre.

— Mais mes affaires n'ont aucun intérêt, reprit-il, dis-moi plutôt comment s'est passé ta recherche d'héritiers.

Camille allait répondre quand James Taylor leva la main.

— Attention, secret professionnel ! Vous êtes, Maître, bien placé pour le savoir.

— C'est vrai, veuillez m'excuser. Puisque c'est comme ça, je vais bouder ailleurs, dit-il dans un grand sourire et tout en s'installant à une table suffisamment

proche pour tout entendre.

James Taylor, qui avait repéré le manège, entreprit Camille sur des sujets de conversation totalement déconnectés de leur travail. Et pan sur le bec de ce bellâtre sans gêne. Il l'agaçait.

Le lendemain fut un grand jour pour tout le monde.

38

LE SECRET DE MARIA ROMANOV,
BORDEAUX, 5 MAI 1990

Camille partit de bonne heure pour Saint-Roch chercher Mme de Limeuil. La vieille dame était galvanisée par l'événement à venir. Elle avait mis dans son sac à main la photographie du bal du 23 juillet 1914 où elle posait fièrement avec Dimitri, et dans son porte-monnaie la petite clef en or qui permettrait, peut-être, d'ouvrir cet œuf de Fabergé qu'elle n'avait jamais vu. Pendant le trajet, elle apprit à Camille que l'homme dont on avait trouvé le cadavre était bien le neveu de son mari et que c'était bien son agresseur ; Adi l'avait confirmé. En revanche, on ne savait pas où étaient ses enfants, mais la gendarmerie avait une piste. Elle était triste pour Adi. Il allait être inculpé d'homicide involontaire alors qu'il avait juste voulu lui sauver la vie. Elle espérait la clémence de la justice, mais, tant que l'enquête n'était pas terminée, le procès attendrait.

— Ne vous inquiétez pas trop, lui dit Camille, je connais un excellent avocat pénaliste qui s'appelle Alex Bonnat. Il va s'occuper de lui.

La vieille dame parut rassérénée. On arrivait à Bor-

deaux.

Camille avait le cœur battant lorsqu'elle sonna à l'appartement de la grand-mère d'Antoine. Ce fut Agathe, la dame de compagnie, qui vint ouvrir. En la voyant, Camille réalisa qu'elle portait le même nom de famille que son ami Alex. À l'occasion, elle lui demanderait s'ils avaient un lien de parenté.

La rencontre entre Pauline et Marie fut riche en émotions. Elles s'embrassèrent comme si elles s'étaient toujours connues – ce qui, d'une certaine manière, était bien le cas. On sentait flotter le souvenir du capitaine Malkine. Comme il aurait été heureux de ces retrouvailles...

Sachant que ce serait un grand moment, Antoine avait prévenu sa sœur Kristina qui habitait Paris. Elle ne voulait manquer cet instant pour rien au monde. Elle adorait sa grand-mère et l'on sentait que c'était réciproque. Camille, qui ne connaissait pas Kristina, avait été agréablement surprise de sa gentillesse et de sa courtoisie à son égard. Elle l'avait imaginée autrement.

Alors que les présentations étaient terminées, Antoine alla chercher l'œuf de Fabergé. Il était enfermé dans le coffre-fort que son père, autrefois, avait fait installer dans l'appartement. La très grande valeur de l'objet aurait pu attirer l'attention de cambrioleurs, cela aurait été trop bête. Il porta le joyau à sa grand-mère qui le prit dans ses mains.

Les doigts de la grande-duchesse Marie tremblaient. Elle confia alors à son petit-fils le soin d'ouvrir l'œuf qui maintenant se présentait dans toute sa splendeur. Personne ne disait mot, conscient de

l'importance du moment. La discrète Agathe s'était éclipsée. Ne restaient que Marie Romanov, Antoine et sa sœur, leur mère, Pauline de Limeuil, Marek et Camille. Le jeune homme introduisit la minuscule clef dans la serrure, et la tourna tout doucement pour ne pas forcer un mécanisme qui s'était probablement grippé depuis tout ce temps. Rien ne se passa.

Puis au bout de quelques secondes, on entendit un petit dé clic et l'hémisphère supérieur de l'œuf se dégagea. Antoine le souleva et se tourna vers sa grand-mère. À l'intérieur, la vieille dame aperçut une petite poule en or et cinq œufs en émail blanc cerclés d'or sur lesquels étaient gravés son nom ainsi que celui de son frère et ceux de ses sœurs. Elle approcha sa main et prit l'œuf portant l'inscription *Мария*.

— C'est celui qui a été fait pour moi, dit-elle, la gorge nouée.

Puis elle prit tour à tour chacun des petits œufs sur lesquels on pouvait lire *Олга, Татьяна, Анастасия* et *Алеусис* et les porta doucement à ses lèvres avant de les reposer délicatement dans leur écrin. De grosses larmes coulaient sur sa joue. Personne ne disait mot. Pour la première fois depuis 72 ans, elle pouvait enfin associer un objet au souvenir de son frère et de ses sœurs, même si le massacre de Ekaterinbourg les avait suppliciés pour l'Histoire à jamais.

Afin de mieux voir le contenu de l'œuf, elle s'était rapprochée de la fenêtre, et l'avait repris dans ses mains, l'orientant vers la lumière du jour. Face à elle, sa fille, ses petits-enfants, ainsi que Pauline de Limeuil, Marek et Camille n'osaient dire un mot, respectant le chagrin

de la grande-duchesse. Elle les regardait, mais on eut dit que son regard les traversait pour un ailleurs douloureux qui lui était personnel.

Tout d'un coup, elle reposa le chef-d'œuvre de Fabergé sur la console en marbre et portant ses mains à son visage, elle se mit à trembler.

Kristina se précipita vers elle.

— Grand-mère, qu'avez-vous, que se passe-t-il ?

À ce moment-là, derrière le petit groupe, une voix masculine retentit :

— Veuillez me donner cet œuf. Dorénavant, il sera à moi !

Camille et Antoine se retournèrent d'un bloc, écarquillant les yeux sous l'effet de la surprise.

Devant eux se tenait Alex Bonnat et Agathe, la demoiselle de compagnie. L'avocat, le visage fermé, tenait un pistolet dans sa main droite et visait la grande-duchesse.

— Vous avez entendu, donnez-moi cet œuf !

Camille n'en croyait pas ses yeux. Elle prit doucement la parole.

— Mais enfin, Alex, qu'est-ce qui te prend ?

— Tais-toi ! Apporte-moi plutôt cet œuf.

Il tira un coup en l'air. Un nuage de plâtre tomba du plafond. Visiblement, il ne plaisantait pas. Comme dans un film au ralenti, Camille prit le joyau, chuchotant à la vieille dame sa consternation de le faire, le ferma à clef et le porta à Alex. À part elle, personne ne bougeait. Elle osa l'interpeller.

— Peux-tu au moins nous dire pourquoi tu fais ça ?

Il ricana.

— Mais bien sûr ma petite chérie. C'est grâce à toi que je suis ici. Ces jours derniers je n'étais pas à Londres, mais bien sur tes traces. Je t'ai suivie partout lors de ton enquête, jusqu'à Cracovie et dans la mine de sel. Et oui, c'est moi qui vous ai assommé, dit-il ironiquement à Marek abasourdi.

Revenant vers Camille il reprit :

— Figure-toi qu'Agathe et moi sommes les enfants de l'homme qu'un misérable a assassiné à Saint-Roch, chez vous, précisa-t-il en se tournant vers Pauline de Limeuil. Nous sommes les petits-neveux de votre mari. Notre père avait eu connaissance de l'existence de cet œuf grâce à un document que vous avez laissé traîner et qu'il a récupéré lorsqu'il est venu vous voir il y a une quinzaine d'années. Regardez !

Il fouilla dans sa poche et en sortit le double des feuilles que Camille avait lues à Saint-Roch. Voilà où était passé le dossier carboné !

Il se saisit brutalement de l'œuf que lui tendait la jeune femme et fit signe à sa sœur de lui ouvrir la porte.

— Allons-nous-en lui dit-il, quant à vous tous, je ne vous conseille pas de nous courir après, je n'hésiterais pas à tirer.

Une minute après, ils étaient partis.

Antoine s'élança à leur poursuite. Tant pis pour la menace. Il n'était pas question de laisser partir ainsi les fuyards. À peine eut-il franchi le seuil de l'appartement que plusieurs coups de feu retentirent. Camille était tétanisée. Elle hurla.

— Antoine !

Elle l'entendit répondre et, quelques instants plus tard, le vit revenir vers le salon, suivi du capitaine Mo-

reau. Elle ne comprenait plus rien et, instinctivement, se jeta dans ses bras. Il la serra contre lui en lui murmurant :

— Tout va bien, regarde.

Aussitôt il sortit de sa poche l'œuf de Fabergé, intact.

L'officier de gendarmerie se racla la gorge.

— Je vous dois des explications. À la suite de la découverte du corps du neveu de votre mari, nous avons fait des recherches pour trouver ses enfants. Il nous a fallu un peu de temps car ils portent le nom de leur mère et non pas de leur père.

Camille s'étonna.

— Comment avez-vous compris que ce neveu en avait après l'œuf de Fabergé ?

— C'est après avoir interrogé M. Sorokine, que vous appelez Adi, à l'hôpital d'Auch. Il a été très coopératif et nous a tout raconté. Nous savions donc que Mme de Limeuil avait été agressée parce que cet homme voulait récupérer la clef du joyau. Nous en avons déduit qu'il avait peut-être déjà l'œuf en sa possession. C'est parce que nous venions interroger sa fille Agathe que, par hasard, nous sommes tombés en plein drame. Nous ignorions que le frère et la sœur y étaient mêlés. Cela dit, nous avons trouvé curieux que Maître Bonnat ait acheté dernièrement un Beretta 22 Long rifle dans une armurerie à Angoulême, et non pas à Bordeaux. C'est une arme autorisée à la vente, et il avait parfaitement le droit de s'exercer au tir – sauf qu'il n'était inscrit dans aucun club. En le voyant descendre l'escalier du hall tout à l'heure, l'œuf à la main, j'ai compris immédiatement et les gendarmes qui sont avec moi ont fait le reste. En

venant vous retrouver ici, M. Dumas m'a brièvement expliqué ce qui s'est passé et surtout que ce joyau, resté en Pologne n'avait été ramené ici que ces jours derniers. Il y a pourtant une chose que je ne m'explique pas, c'est comment Maître Bonnat savait qu'il était chez les Sorokine à Cracovie ?

À ce moment-là, une petite voix s'éleva. C'était Pauline de Limeuil.

— Je crois que c'est moi la fautive. Après mon agression du mois dernier, certains éléments me sont revenus en mémoire. Je vous ai dit que j'avais déjà eu la visite de Jean-François, puisque c'est le prénom du neveu de mon mari, il y a une quinzaine d'année. À vrai dire, j'avais été surprise de cette démarche car c'était la première fois qu'il venait me voir. Je ne me suis pas méfiée. L'air de rien, il m'a posé beaucoup de questions sur Dimitri et sa famille. Pensez-donc, j'avais tellement envie de raconter mes souvenirs de mon cousin. À qui vouliez-vous que j'en parle si ce n'est à lui ? Comme je savais par Adi que la famille Malkine comme les Sorokine avaient habité Cracovie jusqu'à la guerre, je le lui ai dit. Je lui ai même confié que, pour les retrouver, j'avais pris contact, quelques années auparavant avec l'étude Taylor & Albert, mais que je n'avais pas donné suite. C'est vous dire ma naïveté. En effet, en partant, Jean-Pierre est devenu très désagréable et m'a demandé de l'argent, beaucoup d'argent. C'est à ce moment-là qu'il m'a subtilisé le double du petit dossier que j'avais constitué et dans lequel je racontais en détail tout ce que je savais de la vie de notre famille. Je l'ai chassé de chez moi. Je suppose que pendant toutes ces années, il a mis au point cette « chasse au trésor » avec l'aide

de ses enfants devenus grands. Ce joyau vaut une petite fortune. La chute du mur de Berlin est arrivée à point nommé pour concrétiser cette quête. Faire des recherches dans les pays de l'Est devenait beaucoup plus facile. Maître Bonnat l'a compris lorsqu'il s'est rapproché de vous, Camille. Mais tout cela est de ma faute, j'en suis profondément attristée et je vous prie tous de me pardonner.

La vieille dame mit son visage dans ses mains pour cacher ses larmes. Aussitôt, tous se précipitèrent vers elle pour la consoler.

Le capitaine Moreau se racla la gorge une nouvelle fois.

— Ne vous inquiétez pas, madame. Tout cela est fini maintenant. Heureusement nous sommes arrivés à temps. Vous voyez, dit-il avec un petit sourire, on dit toujours que la cavalerie survient toujours en retard. C'est faux. Agathe et son frère vont être déferés devant un juge d'instruction et très probablement inculpés. Vous n'avez plus rien à craindre d'eux.

La moustache du capitaine Moreau frétillait de plaisir. Chacune des personnes présentes vint à tour de rôle le remercier chaleureusement. Antoine rendit à sa grand-mère le fameux œuf en espérant, cette fois-ci la fin des pérégrinations de l'objet.

La vieille dame le saisit à nouveau dans ses deux mains jointes.

— Merci Antoine.

Puis s'adressant à tout le monde elle reprit :

— Vous n'imaginez pas à quel point cet œuf est précieux. Non seulement parce qu'il a été fait par le plus grand joaillier de tous les temps, mais surtout parce qu'il

représente pour moi tout l'amour de mon Dimitri, et ce qui me reste de mon histoire russe et de ma famille.

Elle soupira et avec une lumière dans le regard elle rajouta :

— Il est assurément et définitivement le dernier joyau des Romanov.

ÉPILOGUE

17 JUILLET 1998

Huit années ont passé.

Le 17 juillet 1998, se déroulait à Saint-Pétersbourg une cérémonie particulière, inimaginable quelques années plus tôt : l'enterrement du dernier tsar de Russie et de ses proches, exactement 80 ans après leur exécution.

La veille, un Iliouchine 76 avait décollé d'Eka-terinbourg, avec, à son bord neuf cercueils, celui des restes supposés de Nicolas II et de son épouse, de trois de leurs filles, Olga, Tatiana et Anastasia, ainsi que de quatre serviteurs dont le docteur Botkine. Les corps de la grande-duchesse Marie et de son frère, le tsarévitch Alexis, n'avaient pas été retrouvés. Lorsque des soldats russes, en grand uniforme, sortirent les cercueils de l'avion, l'orchestre militaire présent sur le tarmac se mit à jouer un vieil hymne datant de l'empire des tsars. Puis un cortège funéraire accompagna la dernière famille impériale de la Russie vers la cathédrale Pierre-et-Paul, où se déroula le lendemain la cérémonie d'obsèques, en présence de Boris Eltsine et de nombreux membres de la famille Romanov, certains venus d'un lointain exil. Le

patriarche de Moscou et de toutes les Russies, Alexis II, avait quant à lui, refusé de présider la messe de funérailles, mettant en doute les résultats des analyses ADN effectuées sur les quelques ossements retrouvés. Curieusement, pendant la cérémonie, les noms des morts ne furent pas prononcés. Les prêtres orthodoxes utilisèrent la formule très ambiguë « *C'est de toi, Seigneur, que leurs noms sont connus* »

Sept ans plus tôt, en 1991, des recherches avaient été entreprises officiellement sur ordre de Boris Eltsine. En 1977, alors qu'il était secrétaire général du parti communiste à Sverdlovsk, anciennement Ekaterinbourg, il avait décidé la destruction de la maison Ipatiev, par crainte qu'elle ne devienne un lieu de pèlerinage pour les monarchistes nostalgiques. Les investigations eurent lieu dans le bois de Koptiaki, où l'on supposait que les corps avaient été enterrés. On retrouva des débris humains en très mauvais état qui furent récupérés à la pelle et mélangés dans des caisses avant d'être transportés à l'institut médico-légal d'Ekaterinbourg. Ils y restèrent donc sept années, pendant lesquelles il y eut reconstitutions, analyses et confrontations des résultats, avant que le gouvernement ne décide ces funérailles.

Malgré le doute sur l'authenticité des restes enterrés dans la cathédrale Pierre-et-Paul, on considéra qu'ils appartenaient bien aux Romanov. Quant à leurs serviteurs, ils eurent l'honneur de les rejoindre dans la nécropole impériale.

Au même moment, à 3 500 km de là, une voiture blanche s'arrêtait devant l'entrée du petit cimetière de Saint-Roch. La jeune femme qui en descendit était

seule. Elle ouvrit doucement la grille qui grinça un peu. Il faut dire que les visites étaient rares.

Elle se dirigea sans hésitation vers le centre du cimetière, où se trouvait contre un cyprès, au milieu des marbres plus ou moins colorés des sépultures voisines, le seul tombeau en pierre. Un peu de mousse avait poussé sur la partie horizontale où un bouquet de fleurs fanées achevait de pourrir. Elle le récupéra pour le jeter dans la poubelle située à l'entrée, sous un auvent, à côté d'un vieux corbillard en bois noir qui, lui aussi se désagrégeait tout doucement.

Revenue devant le tombeau, elle frotta d'un revers de la main la mousse agglomérée sous l'œil intéressé d'une petite mésange bleue, perchée sur l'une des branches du cyprès, qui voyait là matière à trouver quelques minuscules insectes dont elle ferait son repas.

Sur la grande croix perpendiculaire à la tête de la dalle de pierre, une plaque en marbre était fixée, offrant aux passants la liste des personnes qui y étaient enterrées. Pour la énième fois, la jeune femme se mit à la relire.

Adolphe Sorokine
(1918-1990)

.....

Pauline de Limeuil
Née Pauline Guillot-Jousseau
(1896-1991)

.....

Dimitri Malkine
(1890-1940)
Capitaine de l'armée polonaise
Mort assassiné à Katyn

.....

Maria Malkine

Née SAI Maria Nikolaïevna Romanova

(1899-1992)

Camille se souvenait. Peu de temps après avoir retrouvé la famille de son cousin, Pauline s'était éteinte, mais avait eu le temps de rectifier son testament pour donner à Antoine Dumas sa jolie demeure de Saint-Roch. Celui-ci, à la demande de sa grand-mère et parce que la Pologne se tournait incontestablement vers l'Europe occidentale, avait pu faire transférer sans trop de tracassés administratifs les restes de son grand-père Dimitri Malkine, du cimetière de Cracovie à celui de Saint-Roch. À peine un an plus tard, Marie Romanov l'y avait rejoint.

Quant à Adi, il ne survécut que quelques mois à son accident. La justice conclut l'affaire de la séquestration et de la mort du neveu d'Édouard de Limeuil par un non-lieu.

La jeune femme s'était assise sur le rebord de la pierre tombale et la caressa comme pour saluer tous ces défunts qui y reposaient. Tout d'un coup, elle pensa à ce qui se passait en ce moment-même à Saint-Petersbourg. Certes, elle savait qu'il manquait les restes de deux des enfants du tsar, Marie et Alexis, mais qu'étaient devenus ceux de Mary Evans ? Dans quel cercueil Romanov se trouvaient-ils ? Dans les dernières années de leur existence, Marie et Pauline lui avait tout raconté de l'histoire de Dimitri. La présence des ossements de Mary Evans serait une énigme de plus à rajouter à celles dont

le nombre n'avait cessé d'augmenter depuis le massacre sordide d'Ekaterinbourg.

Elle regarda sa montre. C'était l'heure de rentrer. Antoine et leurs deux enfants devaient l'attendre. Son mari savait qu'elle aimait à venir dans cet endroit, retrouver ces disparus qui pour elle, ne l'étaient pas.

La maison n'était pas loin, heureusement. Quand leur fils et leur fille seraient un peu plus grands, elle leur raconterait la vie extraordinaire de ceux qui dormaient là, mais pour le moment, il lui fallait retourner à son quotidien. Ce n'était d'ailleurs par pour lui déplaire. Il lui tardait de retrouver les siens.

Camille se leva, observée par la mésange qui était toujours sur sa branche de cyprès. Elle ferma doucement la grille du cimetière et s'installa dans sa voiture. Elle n'avait pas loin à aller.

Le petit oiseau n'attendait que ça. En voletant, il se posa sur la pierre tombale pour fouiller dans la mousse que la jeune femme avait grattée. Avec son petit bec, il poussait les fibres jusqu'à ce qu'une inscription dans la pierre apparaisse.

Juste avant de mourir, Marie Romanov avait souhaité qu'elle y soit gravée, une manière comme une autre de rendre vie à la réalité des faits et de reprendre sa liberté.

*« Alors vous connaîtrez la vérité,
et la vérité vous rendra libres. »*

Jean, 8, 32

LE MOT DE L'AUTEUR

Toute ressemblance avec des personnages ayant existé n'a rien de fortuit.

Depuis un siècle maintenant, l'histoire du massacre de la famille impériale de Russie à Ekaterinbourg n'en finit pas de générer d'autres hypothèses et un certain nombre de survivants ont dit réapparaître depuis, dont la plus connue est sans conteste Anna Anderson, revendiquant l'identité de la grande-duchesse Anastasia.

La plus ample partie de ce roman, pendant la période « Dimitri », relate, jusqu'au 17 juillet 1918, des événements qui se sont réellement passés : voyage du président Poincaré en Russie, déclenchement de la guerre de 1914, premières batailles de la guerre de mouvement, fraternisation entre ennemis à Noël 1914, pourparlers avec les États-Unis, naufrage du *Lusitania*, débarquement des troupes russes sur le front occidental, exil de Lénine à Zurich, voyage d'Albert Thomas en Russie et transfert de la famille impériale russe de Petrograd à Tobolsk puis Ekaterinbourg.

Les descriptions annexes, comme celles concernant les moyens de transports de l'époque, trains, navires et

avions, les spectacles parisiens où se rend Dimitri Malkine, les défilés du 14 juillet 1914 et 1916, sont tout aussi exactes, à quelques détails près.

Bien sûr, Dimitri Malkine, la famille Guillot-Jousseume, Piotr Sorokine, le colonel Souvarov et Mary Evans n'ont jamais existés ailleurs que dans mon imagination et il m'a plu d'inventer leur destinée. Je les ai mêlés à certains des événements tragiques de la période 1914-1918, et même au-delà puisque la partie « Dimitri » s'achève en 1940 avec le massacre de Katyn. Outre ces personnages, j'ai eu plaisir à imaginer une nouvelle vie à trois hommes dans un total anachronisme : Henry Russell, Paul Riquet et Clément Degot, alias Bertrand de Got plus connu sous le nom du pape Clément V. En effet, ayant eu l'occasion d'écrire leur véritable biographie, j'ai eu envie de les mêler à cette histoire. Mais cette fois-ci, comme personnages fictifs.

Quant à la période « Camille », si elle relate quelques événements, il s'agit d'une œuvre de fiction.

Enfin, le fameux œuf de Fabergé, que l'on retrouve tout au long de cette histoire, n'a jamais existé. Cependant, il aurait très bien pu faire partie des nombreuses créations de l'immense joaillier qu'a été Pierre-Karl Fabergé.

Mais revenons un instant à la période « Dimitri ».

À partir du 17 juillet 1918 et de l'exécution « officielle » de Nicolas II, de sa femme, de leurs enfants et de quatre serviteurs, j'ai inventé une suite, modifiant le sort de l'impératrice Alexandra et de ses filles, dont Marie. Cette nouvelle histoire n'est pas due à ma seule

imagination. En effet, depuis quelques années, avant même que l'on ait retrouvé les restes supposés du tsar et de sa famille, s'est développée une théorie défendue par certains historiens (et non des moindres), selon laquelle la tsarine, Olga, Tatiana, Marie et Anastasia n'auraient pas été massacrées à Ekaterinbourg, mais au contraire exfiltrées vers l'ouest, en tant que princesses allemandes, parentes du Kaiser Guillaume II. Le gouvernement bolchevik, en difficulté, se serait servi d'elles comme de monnaie d'échange avec l'Allemagne et aurait permis leur départ. Quant au rapport sur l'exécution, rédigé par le juge Sokolov, il serait incomplet dans sa version officielle, passant sous silence tout ce qui pourrait contenir de près ou de loin une allusion à la survie d'une partie de la famille Romanov.

Il était tentant de reprendre cette hypothèse et de l'insérer dans le roman. Une des preuves de cette survie des princesses se trouverait, cette fois-ci réellement, aux Archives secrètes du Vatican sous la forme d'un journal écrit par la grande-duchesse Olga, devenue Marga Boodts grâce à son parrain l'ancien empereur d'Allemagne, et relatant cette épopée.

De même, en 1982, (mais selon un écrit datant de 1970) le témoignage de la grande-duchesse Marie aurait été publié par Alexis de Durazzo, se disant son petit-fils, et selon lequel les filles du tsar et leur mère auraient quitté Ekaterinbourg pour Perm d'où ensuite chacune serait partie de son côté, sauf Anastasia qui se serait enfuie avant, seule. Un peu plus tard, Marie, sous le nom de comtesse Cécile Czapska aurait épousé le prince Nicolas Dolgorouki dont elle aurait eu deux filles. Le même Alexis de Durazzo aurait eu en main une

photographie d'Olga et de Marie, prise en 1957, sur la côte d'Azur à Antibes. Enfin, Sœur Pascalina Lehnert, qui elle, a réellement existé et vécu auprès de Pie XII, aurait attesté que ce pape avait reçu en audience privée les deux grandes-duchesses pendant son pontificat.

À cette histoire reconsidérée, d'autres événements relatifs à la famille Romanov et postérieurs à la date du 17 juillet 1998 où s'arrête ce roman, ont eu lieu depuis, en Russie.

Le 20 août 2000, en la cathédrale du Christ-Sauveur de Moscou, le concile épiscopal de l'Église orthodoxe russe canonisait en grande pompe les martyrs du régime bolchevique, c'est-à-dire le tsar et sa famille ainsi que 860 de leurs compatriotes dont beaucoup de prêtres et de moines victimes de la révolution et des purges de Staline, de 1917 et 1937. Le patriarche Alexis II, qui n'avait pas voulu participer aux funérailles officielles de Nicolas II et des siens, sous prétexte que l'on n'était pas sûr que les restes contenus dans les cercueils soient authentiques, présidait la cérémonie. À la suite de cette canonisation grandiose, il fut décidé de la construction, à Ekaterinbourg, sur l'emplacement même de la villa Ipatiev, d'un édifice religieux portant le nom d'Église-de-tous-les-Saints. Elle fut consacrée le 17 juillet 2003, exactement 85 ans après l'assassinat de la famille Romanov.

Quelques années plus tard, le 28 septembre 2006, c'était au tour du corps de Maria Féodorovna, née Dagmar de Danemark, mère de Nicolas II et épouse du tsar

Alexandre III de revenir en terre de Russie. 78 ans après son décès, elle venait y rejoindre son mari, son fils et ses petites filles, au cours de funérailles célébrées dans la cathédrale Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg.

Pendant la révolution, la tsarine mère, qui s'était d'abord réfugiée en Crimée alors que son fils, sa belle-fille et ses petits-enfants étaient en résidence forcée dans l'Oural, avait pu quitter Sébastopol à bord du cuirassé *Marlborough*, en 1919. Le navire avait été envoyé par son neveu le roi George V à la demande expresse de la reine mère Alexandra, sa sœur qui était comme elle princesse du Danemark et qui, ainsi, lui sauva la vie. Après être restée quelque temps à Londres, Maria Féodorovna revint s'installer dans son pays natal, dans sa demeure de Hvidøvre, près de Copenhague, où elle mourut en 1928 après avoir émis le souhait impossible d'être enterrée auprès de son époux Alexandre III à Petrograd, devenue Leningrad. Aussi à l'époque, fut-elle inhumée dans la nécropole royale danoise de Roskilde.

Pendant toute la durée de son exil, tout en refusant l'idée que son fils et sa famille aient été exécutés par les bolcheviks, elle n'avait voulu en aucune manière rencontrer celles qui se disaient rescapées du massacre d'Ekaterinbourg, dont la fameuse Anna Anderson. Pour elle, si on n'avait pas trouvé de corps c'est qu'il n'y avait pas eu de meurtre.

Il restait donc deux des enfants Romanov qui n'avaient pu être enterrés avec leurs parents et leurs sœurs, puisqu'on n'avait identifié aucun reste leur appartenant : le tsarévitch Alexis et la grande-duchesse Marie.

En juillet 2007, des fouilles furent à nouveau entreprises dans le bois de Koptiaki, non loin de là où l'on avait récupéré les ossements attribués au tsar, à sa femme, à trois de leurs filles et aux serviteurs.

Dans une petite fosse de soixante centimètres de profondeur, on retrouva quelques dents, des morceaux de crânes et d'os, trois balles ainsi que des tessons d'une bouteille ayant contenu de l'acide sulfurique. Aussitôt, on indiqua que ces maigres débris humains pouvaient être ceux des deux derniers enfants du tsar dont les corps avaient été brûlés, contrairement à ceux des autres suppliciés.

Malgré des tests ADN, et parce qu'ils ont été controversés, les pauvres restes présumés d'Alexis et de Marie, n'ont pas rejoint encore la cathédrale Pierre-et-Paul mais dorment dans deux boîtes, quelque part dans un service administratif de la Russie, en attendant que leur authenticité soit prouvée.

Peu de temps avant sa mort, Raspoutine avait prévenu Nicolas II :

« Tsar de la terre de Russie, si ce sont tes parents qui ont préparé ma mort, alors aucun membre de ta famille, c'est-à-dire aucun de tes enfants ou de tes parents, ne survivra plus de deux ans... »

Le *starets* pouvait-il se tromper ?

Le livre de l'une des plus formidables énigmes du xx^e siècle n'est pas près de se refermer.

